LA

PLÉIADE FRANÇOISE

IV

Cette collection a été tirée à 250 exemplaires numérotés et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande,
18 — sur papier de Chine,

N° 52.

LES ŒVVRES

et Meslanges Poetiques

D'ESTIENNE IODELLE

SIEVR DV LYMODIN

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SECOND

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—

M.D.CCC.LXX

LA

PLÉIADE FRANÇOISE

IV

X.

Ou ſoit que la clairté du ſoleil radieux
Reluiſe deſſus nous, ou ſoit que la nuict ſombre
Luy efface ſon iour, & de ſon obſcur ombre
Renoirciſſe le rond de la voulte des cieux :
Ou ſoit que le dormir ſ'eſcoule dans mes yeux,
Soit que de mes malheurs ie recherche le nombre,
Ie ne puis euiter à ce mortel encombre,
Ny arreſter le cours de mon mal ennuyeux.
D'vn malheureux deſtin la fortune cruelle
Sans ceſſe me pourſuit, & touſiours me martelle :
Ainſi iournellement renaiſſent tous mes maulx.
Mais ſi ces paſſions qui m'ont l'ame aſſeruie,
Ne ſoulagent vn peu ma miſerable vie,
Vienne vienne la mort pour finir mes trauaulx.

XI.

Paſſant dernierement des Alpes au trauers
(I'entens ces Alpes haults, dont les roches cornues
Paroiſſent en hauteur outrepaſſer les nues)
Lors qu'ils eſtoient encor' de neige tous couuers,
I'apperçeus deux effects eſtrangement diuers,
Et choſes que ie croy iamais n'eſtre auenues
Ailleurs : car par le feu les neiges ſont fondues,
Le chaud chaſſe le froit par tout cet vniuers.
Autre preuue i'en fis que ie n'euſſe peu croire,
La neige dans le feu ſon element contraire,
Et moy dedans le froit de la neige bruſler,
Sans que la neige en fuſt nullement conſommee :
Puis tout en vn inſtant cette flamme allumee
M'enuironnoit de feu & me faiſoit geler.

XII.

Madame, i'ay regret dè quoy ie n'ay cet heur
De trouuer le moyen de vous faire congnoistre
De quelle affection ie desire vous estre
Perpetuellement fidelle seruiteur.
Ma grand' affection est au comble & hauteur
De sa perfection, elle ne peut plus croistre :
Raison en fut la mere, & d'elle elle fit naistre
Ce desir que ie porte enclos dedans le cœur.
L'amour qui engendra ce desir là, Madame,
Se feit maistre de moy, se saisit de mon ame :
Dés lors que vos beautez que lon doit admirer,
Furent sans y penser de mes yeux apperceuës,
Soudain que par les yeux le cœur les eut receuës,
Il n'a depuis rien fait sinon les adorer.

XIII.

Plus tost la mort me vienne deuorer,
Et engloutir dans l'abysme profond
Du gouffre obscur de l'obliuieuse onde,
Qu'autre que toy l'on me voye adorer.
Mon brasselet, ie te veux honorer
Comme mon plus precieux en ce monde :
Aussi viens tu d'vne perruque blonde,
Qui pourroit l'or le plus beau redorer.
Mon brasselet, mon cher mignon, ie t'aime
Plus que mes yeux, que mon cœur, ny moymesme,
Et me feras à iamais aussi cher
Que de mes yeux m'est chere la prunelle :
Si que le temps ny autre amour nouuelle
Ne te feront de mon bras delascher.

XIIII.

I'aime le verd laurier, dont l'hyuer ny la glace
N'effacent la verdeur en tout victorieuse,
Monstrant l'eternité à iamais bien heureuse
Que le temps, ny la mort ne change ny efface.
I'aime du hous aussi la tousiours verte face,
Les poignans eguillons de sa fueille espineuse :
I'aime le lierre aussi, & sa branche amoureuse
Qui le chesne ou le mur estroitement embrasse.
I'aime bien tous ces trois, qui tousiours verds ressemblent
Aux pensers immortels, qui dedans moy s'assemblent,
De toy que nuict & iour idolatre i'adore :
Mais ma playe, & poincture, & le Nœu qui me serre,
Est plus verte, & poignante, & plus estroit encore
Que n'est le verd laurier, ny le hous, ny le lierre.

XV.

Iusqu'aux autels ie n'iray seulement
Me presenter victime au sacrifice,
Plus outre encor pour vous faire seruice
I'iray, Madame, affectionnément.
Ie suis à vous dedié tellement,
Que ie ne crains gesne, mort, ou supplice :
Ce m'est assez, mais qu'en mourant ie puisse
Vous apporter quelque contentement.
Long temps y a que ie porte, Madame,
(Vous le scauez) ce desir en mon ame,
A tout le moins vous le deuez sçauoir.
Ie suis tousiours en ceste mesme enuie,
Et si ne puis autre vouloir auoir
Que d'employer en vous seruant ma vie.

XVI.

Que n'ay-ie mes esprits vn peu plus endormis,
Mon cerueau plus pesant, & l'ame plus grossiere,
Pour ne sentir si fort vne douleur meurtriere,
Qui fait que sans repos languissant ie gemis.
Mes sens sensibles trop ce sont mes ennemis,
Qui espoincts iusqu'au vif d'vne douceur trop fiere
Ont perdu le repos, la liberté premiere,
Pour trop sentir le mal qu'en eux ils ont permis.
Si ie n'eusse à clair veu ta grace & ton merite,
Mon mal seroit legier, & ma peine petite :
Mais pour voir, pour cognoistre, & sentir iusqu'au fons
Ta grace, ta valeur, ta rigueur ennemie,
Mes yeux, esprits, & sens, trop clairs, trop vifs, trop promts
Sont meurtriers, sont tyrans, sont bourreaux de ma vie.

XVII.

Maudiray-ie, Madame, ou le sort euuers moy
Cruel & inhumain, ou ma triste auenture,
Qui fait que de tout temps miserable i'endure
Mille & mille tourmens sous l'amoureuse loy?
Maudiray-ie l'amour, maudiray-ie de toy
La grace ou la rigueur & trop douce & trop dure?
Maudiray-ie de moy vne encline nature
A suiure & receuoir le mal que ie reçoy?
Ha non! ie ne sçaurois autre chose maudire
Que ce mesme qu'en moy de plus rare i'admire,
C'est mon affection, ma constance, & ma foy.
Car tout aussi soudain qu'vne maistresse i'aime
D'vne ferme constance, & d'vn amour extreme,
Soudain le sort cruel la retire de moy.

XVIII.

Auec ton cher pourtraict, qui dans mon ame eſpriſe
Eſt mieux peint qu'il n'eſt peint dans ton preſent ſi cher,
Tu fis ſur le dehors tailler vn dur rocher,
Deuiſe que la foy conſtante a touſiours priſe.
Le flot, le vent, le foudre, vn dur rocher ne briſe :
Ta foy du temps faucheur fait l'acier reboucher :
Mais lors il me fallut d'autres marques chercher
Pour ma foy, qui l'acier du meſme temps meſpriſe.
Auec mon pourtrait meſme en baſſe taille doncq'
Des figures tu vis, qui ne furent adoncq'
Selon mon vray proiet par vers bien decouuertes.
Pour renfort des premiers, ces vers cy que tu lis,
Puiſſent rendre enuers toy ces choſes que tu vis,
Auec ma foy, mon ame, & mon cœur, plus ouuertes.

XIX.

Afin qu'en cet ouurage, aux faces de dehors
Selon l'art l'vne à l'autre accordante ſe treuue,
Dans deux temples diuers ſe fait la double eſpreuue
De deux effects d'aimer, plus eſtroits & plus forts.
De Pylade & d'Oreſte vn debat ſur leurs morts,
Dans le temple Taurique, vn extreme foy preuue :
Dans le temple Troyen d'vn Chorebe ſ'eſpreuue
L'amour, qui fait ſon cœur n'auoir ſoin de ſon corps.
Ouurant l'ouurage, on voit vne foy plus eſtreinte,
Qui à toy par Diane en l'vn des coſtez peinte,
Sur vn autel de Foy, quand meſme il ſe feroit
Pour elle autel de mort, iuſqu'à tout eſt iuree :
Et qui là ſur toute autre amour fort aſſeuree,
De mort, & de toute autre amour triompheroit.

XX.

Des trois ſortes d'aimer la premiere exprimee
En ceci c'eſt l'inſtinct, qui peut le plus mouuoir
L'homme enuers l'homme, alors que d'vn hautain deuoir
La propre vie eſt moins qu'vne autre vie aimee.
L'autre moindre, & plus fort toutesfois enflammee,
C'eſt l'amour que peut plus l'homme à la femme auoir.
La tierce c'eſt la noſtre, ayant d'vn tel pouuoir
De la femme la foy, vers la femme animee.
Que des deux hommes donc taillez icy, les nœus
Tant forts cedent à nous. Que ſur tes ardens feus
(O amour) cet amour entier, ſoit encor maiſtre.
L'autel meſme de mort feroit foy de ceci,
Que l'autel de Foy monſtre. A iamais donc ainſi
Diane en Anne, & Anne en Diane puiſſe eſtre.

XXI.

Ie viuois, mais ie meurs, & mon cœur gouuerneur
De ces membres, ſe loge autre part : ie te prie
Si tu veux que i'acheue en ce monde ma vie,
Ren le moy, ou me ren au lieu de luy ton cœur.
Ainſi tu me rendras à moy-meſme, & tel heur
Te rendra meſme à toy : ainſi l'amour qui lie
Le ſeul amant, lira & l'amant & l'amie :
Autrement ta rigueur feroit double malheur.
Car tu perdras tous deux, moy premier qui trop t'aime,
Et toy qui n'aimant rien voudras haïr toymeſme :
Mais, las! ſi l'on reproche à l'vn & l'autre vn iour
Et l'vne & l'autre faute : à moy qui trop t'eſtime,
A toy qui trop me hais, plus grand ſera ton crime,
D'autant plus que la haine eſt pire que l'amour.

XXII.

Quel humeur, mais quel crime alors qu'on ſe diſpence'
D'euenter les faueurs qu'on reçoit en amour :
Qu'on ouure au bruit la voye, & que d'vn heureux tour
Moins que du bruit de l'heur eſtre heureux on ſe penſe :
Qu'on rauit, ſacrilege, à l'amour le ſilence,
Qui le garde & l'eſcorte, épiant tout autour :
L'odeur qu'au iour on met ſe perd de iour en iour :
Le deſcouuert threſor ſouuent ſon maiſtre offence.
Par cet heur, par cet art, de celer & tacher
Que tel bien puiſſe meſme à Phebus ſe cacher
Qui voit, comme il vit Mars & Venus, toute choſe,
On bannit hors d'amour tout mal qui luy fait tort,
Dol, blaſme, change, enuie, effroy, remors & mort,
Et des deux parts, Maiſtreſſe, on double l'ardeur cloſe.

XXIII.

Quel heur, Anchiſe, à toy, quand Venus ſur les bords
Du Simoente vint ſon cœur à ton cœur ioindre !
Quel heur à toy, Paris, quand Oenone vn peu moindre
Que l'autre, en toy berger chercha pareils accords !
Heureux te fit la Lune, Endymion, alors
Que tant de nuicts ſa bouche à toy ſe vint reioindre :
Tu fus, Cephale, heureux quand l'amour vint époindre
L'Aurore ſur ton veuf, & palle, & triſte corps.
Ces quatre eſtans mortels des Deeſſes ſe veirent
Aimez : mais leurs amours aſſez ne ſe couurirent.
Au ſilence eſt mon bien : par luy, Maiſtreſſe, à toy
Dans mon cœur plain, content & couuert ie n'egale
Venus, Oenone, Lune, Aurore : ny à moy
Leur Anchiſe, Paris, Endymion, Cephale.

XXIIII.

Ie te ren grace, Amour, & quiconques des Dieux
Fauorise aux amans, non de la Dame acquise
Par moy, qui de vous Dieux deuoit estre conquise,
Tant sa grace & beauté se rend digne des cieux :
Non pour l'espoir que i'ay qu'elle, qui par ses yeux
Pleins de rays & de feux mon cœur sans cesse attise,
Pourra mieux appaiser la flamme en l'ame esprise,
Pour mesme en l'appaisant l'attiser encor mieux.
Tels biensfaits enuers vous estreignent mon seruice,
O Dieux, ô cher Amour : mais plus grand benefice,
Ce m'est que vous couurez ma flamme aux yeux de tous.
Mon heur estre celeste & diuin ie proteste :
Si donc à tous mortels vous cachez l'heur celeste,
A tous mortels cachez l'heur qui m'egale à vous.

XXV.

La Roche du Caucase, où du vieil Promethee
L'aigle vengeur sans fin va le cœur bequetant,
Et la Roche où Sisyphe en vain va remontant
Lachant tousiours en haut sa pierre en vain portee,
Vont à plusieurs amans, dont l'ame est tourmentee,
Ou bien se feint de l'estre, vn suiet apportant,
Monstrant qu'ils vont encor la peine surmontant,
Qui aux deux roches fut à ces deux arrestee.
Moy qui ne veux point feindre vn tel mal, pour obiet
De mes yeux, pour seul but de mon cœur, pour suiet
De mes vers i'ay la roche, où d'vne ardeur extréme
Ie preten tout ainsi qu'on feroit au sommet
Du rocher espineux, où la vertu lon met :
Aussi si i'y attein, i'attein la vertu mesme.

XXVI.

Des maux qu'vn desespoir, ou qu'vn espoir contraire
Coup sus coup dedans moy l'vn de l'autre naissans,
M'enflammans de desirs, & de peurs me glaceans
Par frissons, par braziers continus m'ont peu faire :
Des maux que i'ay souffers, pour voir maint aduersaire
S'opposer à mon but : & des maux plus puissans,
Dont tes beaux traits sans fin dans mon cœur repassans,
Semblent en luy ma vie & defaire & refaire :
De mes ennuis, chagrins, regrets, fureurs, douleurs,
Langueurs, pleurs, & sanglots enfans de mes malheurs,
Ny du cruel delay, s'il faut encor attendre,
Ie ne me plains, pourueu qu'vn Ouy, qu'vn Nenni
Me face heureuse vie, ou mort heureuse prendre,
Mort qui de vie egale à cent morts m'ait banni.

XXVII.

En ce iour que le bois, le champ, le pré verdoye,
Et qu'en signe d'vn verd tant desirable & gay,
Auec maint ardent vœu l'amant plante son may,
Pour marque que l'amour reuerdissant flamboye :
Le ciel au lieu de moy dedans ton cœur enuoye
Pour may vn bon vouloir, & verdoyant, & vray,
Ayant vraye racine, & qui sans long delay
Porte à tous deux vn fruit d'heur, d'amour & de ioye :
En vn Printemps d'amour l'egard trop froidureux
Des biens, ne face naistre vn hyuer malheureux.
Aux riches nonchalans on voit les biens decroistre,
Au cœur & noble & vray par peine le bien croist :
Si par l'egard des biens le cœur des tiens decroist,
Par tel may fay leur cœur & mon espoir recroistre.

XXVIII.

Et quoy? tu fuis Amour? dis tu pas : & pourquoy?
Et n'eſt-ce pas celui qui regne & qui domine
Brauement par deſſus ceſte ronde machine,
Et qui tient tout le monde eſclaue ſous ſa loy?
Eſt-il Prince qui viue, Empereur, ny grand Roy,
Qui deſſous ſon pouuoir humblement ne ſ'encline?
Et tu dis que ton cœur obſtiné determine
De fuir cet amour, le chaſſant loing de toy.
Contre toy, contre amour, feras tu la rebelle?
Tu n'es meſme qu'amour, & l'amour ie t'appelle :
Il ſe campe, il ſe ſied dedans toy ce vainqueur.
Helas! ie le ſçay bien, ie l'ay veu en ta face
Decocher mille traicts de tes yeux en mon cœur :
Et quoy le voudrois-tu deloger de ſa place?

XXIX.

Celle qui eſt au vif de quelque amour atteinte,
Quel Dieu, ou quel Argus empeſcher la pourroit
D'accomplir vn amour mutuel qu'elle auroit?
Amour donne touſiours moyen à la contrainte.
Mais qui a la vertu dans ſon cœur bien empreinte,
Et qui ne veut aimer fors que ce qu'elle doit,
Quel Dieu, quel Iupiter rallumer luy feroit
D'vn autre amour le feu de ſa poictrine ſaincte?
Que ſert donques le guet, ou Argus aux cent yeux?
Le fort de la vertu immuable vaut mieux.
Argus ſ'aueugla bien par le ſainct caducee.
Doncques ie ne croy pas que la plus forte tour,
Ny vne pluie d'or ou giron amaſſee
Puiſſe contraindre, ou vaincre vn vouloir en amour.

XXX.

Comme vn qui s'est perdu dans la forest profonde
Loing de chemin, d'oree, & d'addresse, & de gens :
Comme vn qui en la mer grosse d'horribles vens,
Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde :
Comme vn qui erre aux champs, lors que la nuict au monde
Rauit toute clarté, i'auois perdu long temps
Voye, route, & lumiere, & presque auec le sens,
Perdu long temps l'obiect, où plus mon heur se fonde.
Mais quand on voit (ayans ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le iour,
Ce bien present plus grand que son mal on vient croire.
Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
I'oublie en reuoyant vostre heureuse clarté,
Forest, tourmente, & nuict, longue, orageuse, & noire.

XXXI.

En mon cœur, en mon chef (l'vn source de la vie,
L'autre siege de l'ame) vn amour haut & sainct
Vostre sacré pourtraict a si viuement peint,
Que par mort ne sera sa peinture rauie.
Car l'vne n'estant point à la mort asseruie,
Ce qui est peint au vif dedans elle, & empreint
Au cœur dans le desir (qui ne peut estre esteint
Sans l'ame) en l'ame vit, bien que le corps deuie.
Mais, las! l'œil de mon corps, qui ne se peut passer
De voir incessamment ce que voit son penser,
Fait qu'auec telle ardeur ie vous requiers tel gage.
Vostre image, de grace, au corps ne refusez,
Ou bien tost par langueur si de refus vsez,
Il verra l'ame au ciel emporter vostre image.

XXXII.

Allez, mes vers, enfans d'vn dueil tant ennuyeux,
Que mon pleur plus que l'ancre amoitist ceste carte,
Las allez, puis qu'il faut que mon soleil s'escarte,
Accompagnez la nuë espesse de mes yeux :
Allez, mes pleurs sourdans d'vn cœur tant curieux
De ces beaux rais, qu'il faut qu'auecques eux il parte :
Allez doncques, mon cœur : l'ame feroit la quarte,
Mais dans moy ce soleil veut s'en seruir bien mieux.
Or puis qu'il faut que vif, en mourant, ie demeure,
De peur que le renom d'vn si beau feu ne meure,
Allez tous trois, au moins dire iusqu'en ce lieu,
Dont le vers, l'œil, le.cœur, & l'ame attend sa force,
Le triste mot, hélas! vous ne pouuez qu'on force
Ce qui nuit, dites donc, adieu, mon dieu, adieu.

XXXIII.

Il faut que pour ton may, quiconques soit celuy,
Madame, qui plus digne en son esprit t'adore,
D'vn verd & grand laurier à ta porte il honore
Ton beau nom, tes beautez, tes vertus auiourd'huy.
Si mon double laurier seiche presque d'ennuy,
Dont ce temps, dont mon sort, dont mon aigreur deuore
Sa verdeur & grandeur, si croy-ie faire encore
Qu'Apollon & Mars mesme auront honneur en luy.
Mais il faut que cet autre en plantant ce may braue,
Ces vers ci pris de moy dedans l'escorce il graue.
AV *nom qui pour l'honneur des* FRANÇOISES *fut tel,*
Aux beautez, aux vertus, de nostre temps la gloire,
Pour trois couronnes faire à la triple victoire,
Voüé, sacré, planté fut cet arbre immortel.

XXXIIII.

Recherche qui voudra cet Amour qui domine,
Comme lon dit, les Dieux, les hommes, les eſprits,
Qu'on feint le premier né des Dieux, & qui a pris
Eternellement ſoing de ceſte grand' machine :
Dont l'arc, le trait, la trouſſe, & la torche diuine
N'a rien que la vertu pour ſon but & ſon pris,
Sans paſſions, douleurs, remords, larmes & cris :
Quant à moy ie croiray que tel on l'imagine,
Et qu'au monde il n'eſt point : quant aux faulſes amorces,
De l'autre aueugle Amour i'en depite les forces.
Mais ie croy ſi Amour aucun nous vient des Cieux,
C'eſt lors que deux moitiez par mariage vnies,
Quittent pour l'amour vray dont ſe paiſſent leurs vies,
Tout amour fantaſtique, & tout amour ſans yeux.

XXXV.

Pourrois-ie voir l'heureuſe & fatale iournee,
Où deux ames, deux cœurs, & deux corps enlacez
Dans le beau ret d'amour ſe verront careſſez,
Egalement tous deux du doux bien d'Hymenee :
Lors qu'eſtant auec Anne, Antoinete enchainee,
Tous nos eſprits feront l'vn de l'autre embraſſez,
Et meſlez l'vn dans l'autre, & ſans eſtre laſſez,
De cognoiſtre l'autre ame eſtre pour l'autre nee ?
Plus toſt que ce doux bien m'eſchape hors des mains,
Et qu'amour & les Dieux me ſoient tant inhumains,
Ie deſire, ô Amour, que tu changes ta fleche
A celle de la Mort, à fin de m'en tuer :
Mais, ſi tu fais ce bien, que pour perpetuer
Ton fait, iamais la Mort n'y puiſſe faire breche.

XXXVI.

Tout cet hiuer par l'aſpre & l'aigre vehemence
De longue maladie, a ſur moy tempeſté
Plus que ſur vn vaiſſeau dans la mer tormenté,
N'euſt fait ſon orageuſe & froide violence.
Mais de mes maux le pire eſtoit la dure abſence
De mon ſoleil, ſans qui ie hairois la clarté
De l'autre, qui m'ayant ſon Printemps preſenté,
De ma Dame me rend quant & quant la preſence.
Mais comme de l'hiuer la queuë on voit durer,
Le Printemps fait mon corps auſſi bien endurer
Que l'hiuer, & le ciel de mes maux ne ſe laſſe.
Or ſi ma faute, helas! faite en mon long ſeiour,
De ne voir mon ſoleil le rend trouble au retour,
Mon malheur du Printemps mes maux de l'hiuer paſſe.

XXXVII.

Sans pleurer (car ie hay la couſtumiere feinte
De nos amans, qui n'ont que leurs pleurs pour ſuiet)
D'vn cœur ardent, dolent, deuot, ſoumis, abiet,
Ie me iette aux ſaincts piez de toy, maiſtreſſe ſaincte :
La feinte n'a mon ame à tel acte contraincte,
Tel eſprit ne peut eſtre à la feinte ſuiet :
Mais ia depuis cinq mois i'ay touſiours pour obiet
Ma faute, qui ſ'eſt meſme à telle amende eſtreinte.
Pardonne donc, Deeſſe, accuſe mon malheur,
Non pas moy, dont le ciel ialoux empeſche l'heur :
Si tu dis mes malheurs chaſſer ta bien-vueillance,
Veu qu'on ne doit l'amant ſi malheureux aimer,
Vien ton cœur pour mon bien contre mon mal armer :
I'auray du bien le comble, & du mal la vengeance.

XXXVIII.

Quand ton nom ie veux feindre, ô Françoiſe diuine,
Des Françoiſes l'honneur, ie puis bien te nommer
Venus pour tes beautez, mais ta façon d'aimer
Ne conuient point au nom de Venus la marine :
De l'Attique Pallas ta vois & ta doctrine
Merite encor le nom, mais tu ne veux t'armer,
Fors des rais de tes yeux, dont tu viens enflammer
Dans mon cerueau mon ſens, mon cœur dans ma poitrine :
Diane Delienne vn preſque pareil port
Te peut faire appeller, mais l'aigre ou le doux ſort
Deſſous le ioug d'Hymen dés long temps te rend ſerue.
Ie veux (laiſſant aux Grecs, dont ces noms ſont venus,
Leurs Deeſſes) te dire & Françoiſe Venus,
Et Françoiſe Diane, & Françoiſe Minerue.

XXXIX.

Admirant ta blancheur, beauté, maieſté, gloire,
Qui ſur ton front placee, orgueillit tout ton port,
Et ce qui de l'eſprit comme vn oracle ſort,
Car c'eſt vn Dieu renclos qui meut ce corps d'iuoire,
Digne de te ſeruir ie ne me ſçaurois croire,
Euſſé-ie vn cœur plus haut & tout vn autre ſort,
Et mon corps logeaſt il pour te venger de mort,
Quelque grand Muſe fille & mere de Memoire.
Comme de te ſeruir indigne ie me ſens,
Ie ſens pour te louër incapables mes ſens,
Si faut-il que ie t'aime, & faut que ie te chante.
Ta faueur, qui fera mon humbleſſe hauſſer,
Ta deité qui fait mon eſprit renforcer,
Rend mon ſeruice digne, & ma Muſe puiſſante.

XL.

De moy-mesme ie suis deuotieux, Madame,
C'est d'où me vient vers toy telle adoration :
Mais ce sainct iour requiert autre deuotion,
Si mon amour pour toy n'occupoit toute l'ame.
Ce prompt Dæmon qui voit que mon zele i'enflame,
Baisant la croix, oyant la saincte passion,
De sa flamme ialoux, vient par tentation
Mon esprit retirer de l'autre saincte flame.
Il m'offre helas! la croix qu'il me faudroit porter,
Si tu me viens ta grace & ta presence oster,
Me faisant de ton ciel redescendre en la terre.
Ia la peur, mon tyran, crucifier me veult,
Et ma croix enferrer dans vn enfer me peult,
Au lieu que l'autre croix hors d'enfer nous desserre.

XLI.

Sapphon la docte Grecque, à qui Phaon vint plaire,
Chantant ses feus, de Muse acquesta le surnom :
Corinne vraye ou faulse aux vers a pris renom,
Dont le Romain Ouide a voulu la pourtraire.
Petrarque Italien, pour vn Phebus se faire,
De l'immortel laurier alla choisir le nom :
Nostre Ronsard François ne tasche aussi sinon
Par l'amour de Cassandre vn Phebus contrefaire.
Si tu daignes m'aimer, Delie, si tu veux
Chanter ta flamme ainsi que docte tu le peux,
Si ie chante, Delie, vn pris nous pourrons prendre,
En hautesse d'amour, en ardeur & en art,
Sur Sapphon, sur Ouide, & Petrarque, & Ronsard,
Sur Phaon, & Corinne, & sur Laure, & Cassandre.

XLII.

Ie me trouue & me pers, ie m'asseure & m'effroye,
En ma mort ie reui, ie voy sans penser voir,
Car tu as d'éclairer & d'obscurcir pouuoir,
Mais tout orage noir de rouge éclair flamboye.
Mon front qui cache & monstre auec tristesse, ioye,
Le silence parlant, l'ignorance au sçauoir,
Tesmoignent mon hautain & mon humble deuoir,
Tel est tout cœur, qu'espoir & desespoir guerroye.
Fier en ma honte & plein de frisson chaloureux,
Blasmant, louant, fuyant, cherchant l'art amoureux,
Demi-brut, demi-dieu ie suis deuant ta face,
Quand d'vn œil fauorable & rigoureux, ie croy,
Au retour tu me vois, moy las! qui ne suis moy :
O clair-voyant aueugle, ô amour, flamme & glace!

XLIII.

Ie ne suis de ceux la que tu m'as dit se plaindre,
Que leur Dame iamais ne leur donna martel :
Veu l'ame vehemente, vn dur martel m'est tel,
Qu'il peut plus à la mort qu'à l'amour me contraindre.
S'il peult doncques l'amour auec ma vie esteindre,
En tout amour ie chasse vn poison si mortel :
Puis ayant mon suiet haut, celeste, immortel,
Humble & petit, pourrois-ie en moy tel mal empraindre?
Mais las! d'auoir peur d'estre en ton cœur effacé,
Craindre qu'vn Delta double en chiffre entrelacé,
Ne soit plus pour mon nom, craindre qu'en ton absence
Tu ne me faces plus tes lettres receuoir,
Ce n'est pas vn martel, c'est d'amour le deuoir,
Qui monstre en froide peur l'ardente reuerence.

XLIIII.

Aux communes douleurs qui poindre en ce iour viennent
Tous cœurs chreſtiens, Petrarque alla chanter qu'il print
De ſes douleurs la ſource, & par là nous aprint
Que les ruzes d'amour dépourueus nous ſurprennent.
En ce iour où les cieux, la mort, les pleurs, retiennent
Nos cœurs ardents, quel lieu reſte au feu qui l'éprint?
Il ne ſe gardoit pas du laqs qui le ſurprint,
Non plus que moy des rets qui plus forts me reprennent.
Bien qu'amour ſçache aſſez qu'il eſt en moy trop fort,
Pour croiſtre du tourment, non du deſir l'effort,
Il arme la peur froide, & l'aigre deffiance.
Petrarque à l'heure euſt peu perdre ſans grand' douleur
L'heur incogneu : ma perte auroit, las! ce malheur,
D'auoir de l'heur perdu ſi haute cognoiſſance.

XLV.

Par quel ſort, par quel art, pourrois-ie à ton cœur rendre
Au moins ſ'il peut vers moy ſ'engourdir de froideur,
Ceſte viue, gentille, & vertueuſe ardeur
Qui vint pour moy ſoudain, de ſoy-meſme ſ'éprendre.
Et quoy? la pourrois tu comme au parauant prendre
Pour fatale rencontre, & parlant en rondeur
D'eſprit, comme ie croy, la iuger pour grand heur,
Qui plus à ton eſprit contentement engendre.
Tel que ie m'en ſentois, indigne ie m'en ſens,
Mais de ta foy ma foy ſ'accroiſt auec le tems.
Quel moyen donc? ſi c'eſt par grandeurs, ie le quitte :
Si par armes & gloire, au haut cœur nos malheurs
S'oppoſent : ſi par vers, tu as des vers meilleurs :
Ton hault iugement peut ſauuer ſeul mon merite.

XLVI.

Chaque temple en ce iour donne argument fort ample
De ioye, refaifant fon haut fefte fonner,
Et d'vn chant gay fon chœur & fa nef refonner,
Où chafque image à nu découuerte on contemple.
En l'eglife ie pren de l'eglife l'exemple,
Ie veux le dueil, la peur, la peine abandonner,
Et en blancheur foudain telle noirceur tourner,
Si ie te puis fans robe adorer dans ton temple.
Le grand iour de demain difpofé d'eftre beau,
Peut auec vn Printemps me tirer du tombeau,
Si de vaincre ma mort tu prens foudaine enuie :
Ie diray, fans vouloir rien à Dieu comparer,
Que f'il peut reuiuant nos vies reparer,
Reuiuant par toymefme, à toy ie rendray vie.

XLVII.

En tous maux que peut faire vn amoureux orage
Pleuuoir deffus ma tefte, il me plaift d'affeurer
Et ferener mon front, & fans deuil mefurer
De l'ame l'allegreffe à celle du vifage.
Ta fille tendrelette admirable en cet age
Où elle tette encor, vient tes coups endurer
Sur fes petites mains, fans crier, fans pleurer,
Sans frayeur, fans aigrir vifage ny courage.
Pour te baifer fon col alonger tu luy vois
A chaque coup de buft qu'elle fent fur fes dois,
Quand mauuaife tu fais vn ieu de luy mal faire.
De gefte tout pareil, quand tu viendras vfer
De rudeffe enuers moy, ie veux tes mains baifer,
Si vn baifer meilleur au moins ne te vient plaire.

CHAPITRE DE L'AMOVR.

Amour qui quelquesfois emportes fur tes aifles
Mainte ame viue, & haute, & d'vn inftint celefte
L'empliffant, luy fais voir les chofes les plus belles :
Quand la guidant dans l'air, dans le ciel, dans le refte
De ce grand monde vni par ta fainɑe harmonie,
Que le temps ne corrompt, ny change ny molefte,*
Luy monftres ce qu'en tout ta fainɑe main manie
D'amoureux entretien, tirant de la difcorde
De tout, la paix qui eft par l'amour feule vnie :
Et fais voir que par toy tout cela qui n'accorde
Enfemble, fe recherche, & deffous ta puiffance
Se mefle, & fe meflant engendre par concorde :
Et voir qu'ainfi c'eft toy qui donnes toute effence,
Tout mouuement, tout cours, comme eftant la grand' ame
Du grand Tout maintenu par durable alliance :
Que c'eft toy feul par qui reluit, tourne, & f'enflamme,
Tout rond, & feu celefte, & que fous les cieux mefme
La terre fe maintient, l'onde, l'air, & la flamme :
Que de toy feul depend toute baffe & fupreme
Ame, vie, & vigueur, & croiffance, & duree :
Car rien ne dure en rien, que d'autant qu'il f'entr'aime,
Et dés lors que ta force amoureufe infpiree
Dans quelque chofe, en fort par difcord ton contraire,
Soudain fon eftre & forme eft d'elle retiree :
Tu fais donc voir alors que lon ne peut forfaire,
Quand fous ton nom d'amour noftre ame vient entendre
Ce feul grand Dieu qui peut par vnion tout faire :
Qui à fes œuures fait tout tel entretien prendre
Qu'il lui plaift, & autant qu'en eux cet Amour dure,
Qui eft en tout, & mefme en foy peut tout comprendre.
Voila cela que peut telle ame viue & pure,
Hautaine, & fur ton vol hautain plus haut rauie,
Cognoiftre en ta plus haulte & plus fainɑe nature :

2*

Te faiſant celuy ſeul par qui deſaſſeruie
Fut la confuſion, qui empeſchoit le monde
D'auoir en ſon Chaos forme, ornement & vie.
Ou ſi auant le ciel, & cette terre ronde
Rien n'eſtoit, ce fut lors l'amour d'vn tel ouurage
Qui fit faire de rien ce qui en tout abonde.
Cet amour nous fait naiſtre, accroiſt, nourriſt, ſoulage,
Par maiſons, par citez, par peuples nous allie,
Conſeruant tout cela qu'il feit pour noſtre vſage.
Cet amour meſmement à ſoymeſme nous lie :
Et ſi le faux Diſcord de luy nous vient diſtraire,
A ſoy doux & benin, il nous reconcilie.
L'antiquité t'a ſceu couuertement pourtraire
Pour tel Dieu, te faiſant du Chaos premier naiſtre,
Que tu creuas, domtant Diſcord ton aduerſaire.
Ce que par tes noms meſme on veut faire cognoiſtre,
T'appellant premier-né des Dieux, forme & idee
Souueraine de tout, & l'eſtre de tout eſtre,
Par qui fut toute choſe en ordonnant guidee
En ſon lieu le plus propre, & par force amoureuſe,
Sans que rien reſtaſt vain, l'vne de l'autre aidee
Tu es de tout la ſource & l'origine heureuſe,
L'vnité, le principe vniq' de la machine,
Et de tous ſes effects la cauſe plantureuſe,
Son eſſence cinquieme, & ſa chaiſne diuine,
Qui tout embraſſe & tient, reſtaurateur des choſes
Que la viſſicitude en les changeant termine.
Deſſous maints autres noms ſont tes puiſſances cloſes,
Que telle ame rauie en toy trouue en toymeſme,
Contemplant les ſecrets qu'à ſes yeux tu propoſes.
Mais la mienne ne veut deſſus ton vol ſupreme
Ores ſi haultement te ſuiure : tu la fiches
Ça bas ſur vn obiect en raritez extreme :
Et bien que ce ne ſoit qu'vn ſeul de tes plus riches
Effects, vn ſeul ſubiect de ta vertu plus ample
En qui de tous tes dons tes mains n'ont eſté chiches,
De toy vn ſeul chef d'œuure, vn ſeul petit exemple
De tout ce que tu peux infiniment, ſi eſt-ce

Que ton los en cela plus qu'en rien ſe contemple.
Et moy ie recognoy dans ſi haute deeſſe,
Qui eſt l'œuure & ſuiect où mon ame ſe range,
Et de tes raritez la rarité maiſtreſſe.
Ie ne ſçay quoy tant beau, tant diuin, tant eſtrange,
Qu'auecques toy, ie croy, ie ſuis forcé la dire,
Le mieux de tout ton mieux, le plus de ta louange.
Il ne faut donc qu'au ciel ton vol ailé me tire,
Pour voir rien de plus grand : ie voy la choſe en terre,
En qui auecques toy ton ciel courbé ſe mire.
Ie voy ça bas la choſe en qui le plus ſ'enſerre
Ton threſor le plus cher, & qu'exprez voulus faire,
Pour plus à ton ſainct ioug de grands ames acquerre.
Tu l'as faicte, ie croy, comme pour ſanctuaire,
Pour retraite & palais où le plus tu ſeiournes,
Pour à toy les grands cœurs par telle organe attraire:
Car en tous les beaux dons, dont ſi bien tu l'atournes,
Amour & deïté ſe retrouuent enſemble,
Teſmoignans que toy, Dieu, peu ſouuent t'en deſtournes.
Si ie veux raconter chaſque don, qui ſ'aſſemble
En ſon ſeul chef diuin, ie ne ſuis, pour deſcrire
Ce beau poil ſeulement, capable ce me ſemble :
Ce poil diuin n'eſt tel que lon le puiſſe dire
D'or, ou d'ebene, encor que ſur vne albaſtrine
Blancheur, l'ebene, & l'or des cheueux on admire :
Mais tel que iuſtement l'vne & l'autre diuine
Cheueleure, ſoit celle excellemment doree,
Que du chef d'Apollon on feint l'ornement digne :
Ou ſoit celle qu'on donne à Venus Cytheree,
Luy cedant en beauté, qui rendroit bien captiue
De ſes beaux nœus d'vn Dieu l'ame plus aſſeuree.
Ce beau poil couronnant ceſte blancheur naïfue
De ſes tortis meſlez, d'vne creſpe friſeure,
Et l'oreille ombrageant, tant mignarde & tant viue,
Empeſtre en ſoy les cœurs, qui de telle lieüre
Sentent accompagner deux maux qui les attaignent,
Qui ſont de ſes beaux yeux la bleſſure & bruſlure :
Ces liens precieux ſi fortement eſtreignent,

L'œil naure, & ard ſi fort, que nœus, playes & flames,
Se rompent peu ſouuent, ſe gueriſſent, ſ'eſteignent.
Œil, œil, le plus bel œil, qu'eurent oncques les Dames,
Qui comme vn fer ardant (car de l'amour les fleches
Portent & fer & feu) nous perces & enflammes :
Bien que le coup, l'ardeur, les amoureuſes meches,
Nous tourmentent, tu viens pourtant nos cœurs contraindre
De te laiſſer ſans fin renoueller tes breches.
Car auec tel plaiſir tu nous viens ardre & poindre,
Que quand gros, grand, brillant, rayonneux, plein de fiere
Douceur, dardant l'eſpoir, & la crainte non moindre,
Tu tournes, & répans deſſus nous ta lumiere,
Tu ſembles nous ouurir tout vn ciel, auſſi eſt-ce
Vn ciel, eſtant d'vn Dieu retraite couſtumiere.
La vouſte de ce ciel, vers qui noſtre œil ſe dreſſe
Tout eſblouy de voir ceſte torche iumelle,
Qui ſainctement ſe fait de nos ſens charmereſſe,
Se decore à l'entour de l'arcure tant belle
D'vn ſourcil delié, portant rigueur & grace,
Comme tirant des traits ſortans des yeux d'icelle.
Diray-ie vn front ſerain deſſus lequel ſe place
La maieſté hautaine, vn teint qui de l'aurore
Et de Phebe les teints meſlez enſemble efface?
Vn nez de beau pourfil, meſme vne bouche encore,
Petite & coraline, & par qui l'ame toute
Au parler, au chanter, au baiſer ſe deuore?
Car quant à l'vn des trois, diuine elle ſe boute,
Le muſc, le miel coulant, & l'harmonie eſtrange
Se fait, quand on la touche, ou ſoit que l'on l'eſcoute :
Dedans elle des dents le double rang ſe range,
Qui blanches feroient honte à l'albaſtre, à l'iuoire,
Et claires oſteroient aux perles leur louange.
Ce braue chef celeſte, enuironné de gloire,
De Graces, & d'Amours, & qui nous eſpouuante
De rais, d'eſclairs, de foudre, à ſes amans notoire,
Et porté ſur ſon col, ſemblable à l'excellente
Colomne, droicte, ronde, albaſtrine & polie,
Sur qui vn chapiteau, riche & orné ſe plante?

Ceste gorge de marbre assez grasse & vnie,
Se flanque d'vne double & raide montaignette,
Dont l'amour pour deffence a la place munie.
Toute force approchant de la force secrette
De ces deux ronds, se sent poussée & reculee
Si fort, qu'elle s'en rend & confuse, & muette.
Que diray-ie du reste? ha grand beauté voilee,
Que l'esprit par le reste imagine & regarde,
Mais las! qui est aux yeux par trop long temps celee.
De descrire & chanter par mes vers ie n'ay garde
Cela : car l'honneur mesme y mettant couuerture,
Ne permet qu'à l'oster nostre voix se hazarde :
Ie diray seulement, que toute la structure
De ce beau corps parfaict, est en port & en taille
Tant admirable aux Dieux, que rare en la nature.
Ce corps enclost vne ame : Ha Dieu fault il que i'aille
Auec toy sur ton vol, Amour, ou bien sur l'aile
De ceste ame, tant hault que du corps il ne chaille?
Fault il aller cercher là grand' cause eternelle
D'vn tel esprit, tiré du pur de la substance,
Sur qui se formeroit toute forme plus belle?
Contre ce mien dessein, contre ton ordonnance,
Sur ce chant me fault il laisser la terre basse,
Pour voir le plus parfait de ta saincte puissance?
Toutes perfections que cet esprit embrasse,
Tant d'instincts, graces, dons, qui de toy luy prouiennent
Font, comme on dit, voiler d'Agamemnon la face[10].
Tout est inexprimable, il fault que tes mains tiennent
La bride à ce haut vol, m'arrestant sur la chose
Terrestre, qui pourtant (affermer ie te l'ose)
Ne cede à rien de tout ce que les cieux contiennent.

CHAPITRE D'AMOVR.

Ie croy lors que noſtre ame eſt au ioug aſſeruie
D'vne beauté farouche, & ſuperbe, & rebelle,
Qu'amour de mille morts tourmente noſtre vie.
Ie croy celuy-la ſerf d'vne peine eternelle,
Qui ſerf d'vne maiſtreſſe inconſtante & vollage,
Ne peut ny la lier ny ſe deſlier d'elle.
Ie croy qu'amour fait naiſtre encores plus grand' rage
Dans l'eſprit, qui ialoux d'vne beauté conquiſe,
Fait au milieu du port luy meſmes ſon naufrage.
Ie croy le mal que ſent l'vne & l'autre ame eſpriſe,
Quand on ne peut trouuer l'occaſion fuyante,
Qui tant plus eſt ſuiuie & moins peut eſtre priſe.
Ie croy le mal que ſent toute ame violente,
Lors que de ſa moitié par force ſe retire,
Se repaiſſant de pleurs, & de ſonge, & d'attente.
Mais ie croy mieux encor que c'eſt plus grand martyre
D'aimer, & de penſer l'amitié mutuelle,
Sans que les deux amans oſent ſe l'entredire.
Ie croy certainement ceſte ardeur eſtre telle,
Que le feu qui ſans air ſe cache ſous l'eſcorce,
Conſommant preſque l'arbre auant qu'il eſtincelle :
Ou bien comme la glace, alors que plus ſ'éforce
L'hiuer de retenir le cours d'vne riuiere,
Fait perdre au fil de l'eau ſon apport & ſa force.
Celuy-là qui glaſſant ſa liberté premiere,
Et qui craintif dans ſoy ſon deſir empriſonne,
Perd auec ſon eſpoir ſa force couſtumiere.
Tous ces deux ſont en moy, l'amour le feu me donne,
La peur tous mes eſprits engourdit de ſa glace,
Et ſens deux ennemis regner en ma perſonne.
L'vn graue en moi ton nom, l'autre ton nom efface :
L'vn me ſert d'eſperon, l'autre me ſert de bride :

L'vn me volte dans l'air, & l'autre me terrasse.
L'vn me dit que l'amour ainsi que moy te guide :
L'autre me dit que non, & tous deux entretiennent,
Bien qu'ils soient ennemis, l'espoir mon homicide.
Par l'vn le plus souuent les parolles me viennent
Iusqu'au bord de la langue, & par l'autre au contraire
Mon bon heur & ma vois prisonniers se retiennent.
O malheureuse peur, qui seule peux distraire
Le cœur des bas humains des entreprises hautes,
Monstrant que l'homme seul rien de bon ne peut faire.
C'est toy qui vas guidant nos desirs & nos fautes,
Qui poursuiuant l'orgueil d'vne immortelle guerre,
Et le vouloir ensemble, & le pouuoir nous ostes :
C'est toy qui fais sentir que nous sommes de terre,
C'est toy dont le brandon, le fleau & la tenaille,
L'ame des criminels brusle, assomme & enferre.
C'est toy dont le venin court d'entraille en entraille,
Et qui de peur qu'on entre en lumiere & memoire,
Nous sers inceſſamment d'vne horrible muraille.
Mais helas! si tu veux rabaisser toute gloire,
Pourquoy est-ce que tant à l'amour tu t'ataches,
Veu que l'humilité des amans t'est notoire?
Il faut que seulement tes fureurs tu delasches
Sur le vice, & non pas sur la saincte puissance
D'amour, qui n'entra onc au cœur des hommes lasches[11].
Amour est vertueux, diuine est son essence,
Essence qui se fait de toute essence mere :
Car amour est de tout l'eternelle alliance.
Amour de ce grand Tout se peut dire le pere,
L'ame, le gond, l'appuy, l'entretien & la vie,
Qui tout par la Discorde accordante tempere.
Amour tous ses effects diuersement allie.
Amour est le plaisir de ses causes secondes,
Soit que lon aime bien, soit qu'on aime en folie.
Amour darde ses traicts iusqu'au plus creus des ondes,
Il balance son vol dessus le vol des nuës,
Et se fait mesme craindre aux abysmes profondes.
Si donc mes volontez ne sont de nul cogneuës,

Si les affections que maintenant i'embraſſe,
Me ſont plus toſt pour bien que pour vn mal venues,
Qui ſera celuy-la qui prendra ceſte audace
De m'accuſer d'aimer, & pourquoy la peur meſme
Me renuerſera elle au milieu de la place?
Arriere, arriere, peur, furie maigre & bleſme
Deſtourne toy de moy, laiſſe moy l'amour ſuiure,
Puis qu'amour mon obiet eſt de tous biens l'extreme.
Ie veux aimer ma Dame, en elle ie veux viure,
Et luy ouure mon cœur auecques ma parole :
Tel amour ne peut-il de crime eſtre deliure?
Ie veux que ceſte voix iuſques vers elle vole,
La peur ſ'en eſt fuye, & ſi veux qu'elle ſente
Qu'vn amour vertueux folaſtrement m'affole.
Et ſi quelque hargneux apres ſ'en meſcontente,
Diſant, que ſi l'amour eſtoit honneſte & bonne,
Que la peur ſi long temps ne m'euſt eſté preſente,
Il fault que ſeulement reſponce ie luy donne,
Qu'on voit le plus ſouuent telle langue & enuie
En chemin vertueux deſtourner la perſonne.
Et toy, Dame, ie croy parauant aſſeruie
A la peur, comme moy, ſuy telle hardieſſe,
Comme tu peux long temps ma peur auoir ſuiuie.
Car ie croy qu'en aimant vne telle maiſtreſſe,
Faudra qu'enuie cede à ſes vertus treſſainctes,
Comme a faict à l'amour la peur enchantereſſe.
Et lors qu'en nous feront ſes flammes bien empreintes,
Nous nous rirons de ceux qui en diuerſe mine
Portent leurs paſſions ſur leurs viſages peintes :
Et ſur le haure aſſis aux flots de la marine,
Nous verrons le reffus, le tort, la ialouzie,
L'attente, les regrets dedaigneux de leur vie,
Bayer apres le bien de ceſte amour diuine.

CHANSON

POVR LE SEIGNEVR DE BRVNEL.

L'esprit auquel les Dieux, & la Nature,
L'astre benin, la sage nourriture,
L'art, & l'experience
Ont fait tant d'heur, que son desir supréme
Recherche en tout la perfection mesme,
De qui tient son essence :
Bien qu'en son chois tantost il se propose
Pour obiet l'vne, & tantost l'autre chose,
Variable en son change,
(Comme de tout le cours est variable)
Il est pourtant en son but immuable,
Et iamais ne s'y change.
C'est son seul but que d'aimer, & de suiure
L'obiet parfait, & en luy touiours viure,
Tant que parfait il dure :
Mais quand l'obiet se change auecques l'age,
De changer lors ce n'est de luy l'outrage,
Mais c'est du temps l'iniure.
Ie ne veux point prendre tant d'arrogance,
Que de vouloir que parfait on me pense :
Mais il faut que ie die,
Que rien ne peut, fors la chose parfaite,
Ny me rauir, ny rendre au ioug suiette
Ma raison & ma vie.
Celuy qui sçait l'architecture antique,
Corinthienne, Ionique, Dorique,
Aussi tost qu'il decœuure
Quelque Palais où l'ordre & où la grace
Est offencee, aussi tost il se lasse
Du regard d'vn tel œuure :

Et quand le temps rauiſſeur, qui deuore
Tout œuure beau, nous laiſſe voir encore
Dedans quelque ruine
La beauté grande, & l'art d'vn edifice,
Qui par les traits de quelque frontiſpice
Tout entier ſe deuine :
On iuge bien pour lors que choſe telle
Durant ſon temps fut parfaitement belle :
Mais quant à la demeure,
Nul en ce lieu ne peut choiſir ſon aiſe,
Et n'y a nul à qui tout ce lieu plaiſe,
Si ce n'eſt pour vne heure.
Celuy qui ſçait l'architecture vraye
De ceſt amour, que ma loy veut que i'aye,
Du defaut ſe retire :
Et quand il voit des choſes les mieux nees
Par tant de temps de graces ruinees,
Sans aimer il admire.
Il ſçait fort bien recognoiſtre vne Dame,
Soit quant au corps, ſoi meſme quant à l'ame,
Quelle les Dieux l'ont faite :
Ie ſçay encor les fautes mieux cognoiſtre,
I'en ay l'Idee, & ſçay ce qu'il faut eſtre
Auant qu'eſtre parfaite.
Viuant touſiours en la conſtance vraye
De n'aimer rien, que parauant ie n'aye
Des perfections preuue,
Ie ſçay choiſir, ou bien reietter celle,
Qui eſt parfaite, ou vulgairement belle,
Sans que pris ie me treuue.
Ayant choiſi, moy-meſme me viens rendre,
Et en prenant moy-meſme me ſens prendre
Si fort, que l'ame mienne,
Ayant trouué le bien qu'elle deſire,
Ayant atteint le but où elle tire,
Se fait ſerue à la ſienne.
Tout autant vit l'affection extréme
Dans moy, que vit la perfection meſme

Mais auec la ruine,
Tant des beautez, qui tout le corps decorent,
Que des beautez, qui tout l'esprit honorent,
L'affection decline.
Ie ne fay plus que remarquer les traces,
Où i'auoy veu parauant tant de graces,
Et louant tout l'ouurage,
Ie suis marri que nostre grand' ouuriere
Ne fait durer la beauté iournaliere
Contre l'effort de l'age.
I'accuse encor la celeste ordonnance,
D'auoir comblé d'vne telle abondance
Et ce corps, & ceste ame,
Pour tout soudain ses biens faits en retraire
Et leur laisser seulement au contraire
Le regret & le blasme.
Lors en gardant ma constance premiere,
Ie sors de là pour ietter ma lumiere
Sus quelque autre excellence :
Car de vouloir tant seulement pour vne
Garder en moy la constance commune,
Ce seroit inconstance.
Lors que premier de moy tu fus choisie,
Tu enflambois le ciel de ialousie,
Tant tu estois parfaite :
Alors tu fus digne obiet de mon ame,
Puis que le Ciel ne veut qu'elle s'enflame
D'vne chose imparfaite.
Mais maintenant que lon voit inconstante
Ceste beauté, & qu'on voit permanente
Dans moy la braue chasse,
Dont ie poursui tousiours vn bien supreme,
Change auec moy en accusant toymesme,
Le cœur comme la face.
Tel sans raison le plus souuent accuse,
Qui a beaucoup plus de besoin d'excuse :
M'accusant de la sorte
Tu dois penser puis que mon ardeur viue

S'étend, qu'il faut que mon mal qui arriue,
De toy, non de moy forte.
S'il fort de toy, tu es feule coulpable,
Et moy ie refte encore plus louable
D'auoir telle conftance,
Que mon amour, qui fut vers toy fi grande,
Sur l'autre amour, qui fans fin me commande,
N'a point eu de puiffance.
Toy donc au lieu de fouffrir quelque peine,
Soit du regret de cefte beauté vaine,
Soit de moy qui fe change,
Reiouy-toy d'auoir efté feruie
D'amy parfait, puis que toute fa vie
Au feul parfait fe range.
Et t'enrolant au nombre des parfaites,
Moque toy lors de tes beautez defaites
Ainfi que de fumees :
Et croy que Dieu toutes beautez volages
Euft fait durer, f'il vouloit qu'en tous ages
Nous vous euffions aimees.
Car, quoy qu'on die, il faut que lon confeffe,
Que quand on met l'amour en fa maiftreffe,
La beauté le fait faire :
Si la beauté de fon fuiet f'eftrange,
Il faut qu'amour auec l'obiet fe change,
C'eft chofe neceffaire.
Et quand quelqu'vn de fa maiftreffe agee,
Ne veult en foy voir la flamme changee
Iufqu'à la fepulture,
Il n'en faut pas vne conftance faire :
C'eft f'obftiner, & fe rendre contraire
Aux loix de la Nature.
Et fi tu dis que ie t'aimois à l'heure
Pour le feul corps, & que l'amour meilleure
Ne fe voit fi legere,
Ie le veux bien : Mais f'il faut que ie t'aime
D'efprit, encor ie t'aimeray de mefme
Que i'aimeroy ma mere.

Mefmes encor (qui eſt-ce qui l'ignore ?)
Leur age vieil, qui les femmes dedore
Tout ainſi qu'vne image,
Leur oſte auſſi de l'eſprit l'allegreſſe :
Appelle donc l'amour vers la vieilleſſe,
Aueuglement, & rage.
Si tu me dis que tout ce diſcours monſtre,
Que ie fay cas de la ſeule rencontre
Sans en aimer pas vne,
Veu que iamais on ne vit en ce monde
Rien de parfait, & veu que là ie ſonde
Ceſte amour non commune :
I'enten d'autant que l'homme on peut cognoiſtre,
I'enten d'autant que parfaite peut eſtre
Noſtre eſſence mortelle,
Autant qu'eſtoit parfaite en tout la tienne,
Et autant qu'eſt parfaite encor la mienne,
Aimant d'vne amour telle.

AVTRE CHAPITRE D'AMOVR.

Quand en eſpoir & peur par les vers que ie chante,
Par ma parole encore enuers toy plus hardie,
Et par l'ame en toy ſeule & viuante & mourante,
Par tous teſmoins de l'ame, ardente & engourdie,
A qui l'eſpoir douteux ſert de flamme & de glace,
Et par ſeruice autant long & cher que ma vie,
I'auray monſtré l'amour qui, peint deſſus la face,
Se graue au cœur, ſ'epand dans les os, dans les veines,
Et repos & raiſon hors de mes eſprits chaſſe :
Si alors toy, peut eſtre, impiteuſe à mes peines,
(Ce que le ciel ne vueille) accuſois de folie

Et d'audace mes feus, & mes attentes vaines :
Si ſans auoir égard que l'amour ſouuent lie,
Bruſle, & naure les cœurs, ſans que le nœu, la flame[12],
Et la ſagette puiſſe eſtre de nous fuye,
Et ſans égard encor qu'en aueuglant noſtre ame,
Ainſi qu'aueugle il eſt, ſelon qu'il luy peut plaire,
Non ſelon qu'il nous plaiſt, il noué, ard & entame,
Sans égard qu'vn deſir, encor qu'il fuſt contraire
Aux loix, à la raiſon, & loix, & raiſon force,
S'il eſt tel qu'on ne peut qu'en mourant ſ'en diſtraire,
Tu voulois nonobſtant, te moquant de la force
Dont tu pourrois vn iour à ton dam faire preuue,
Te rire du doux mal qui de ma mort m'amorce :
Si tu trouuois mauuais que ſans que rien m'émeuue,
Fors qu'vn deſir eſtrange à rechercher la grace,
A rechercher cet œil qu'en mon grand mal ie treuue,
Ie ne puiſſe pourtant ni l'ame iamais laſſe,
Ni l'œil de mon eſprit, ni ma voix, ni ma plume
Detourner de l'obiet, qui tout ſeul par eux paſſe :
Si tu trouuois mauuais que contre la couſtume,
Homicide d'amour, & aux beautez cruelle,
Apres eſtre ia pris vn noueau feu m'allume :
Et qu'eſtant ia lié par liaiſon nouuelle,
Bien qu'amoureuſe, & vraye, & loyale, & contente,
Non ſans danger, peut eſtre, à tel bien ie t'appelle,
Il ne faut point qu'excuſe à tes yeux ie preſente,
Ou deffenſe : ta grace & tes beautez regarde,
Cela ſeul m'eſt excuſe & deffenſe preſente.
Car ſi te contemplant à cela tu prens garde,
Que la beauté ſe fait de nos raiſons maiſtreſſe,
Comment las! penſes tu que la mienne ſe garde?
Veu que ſoit ce bel or de l'vne & l'autre treſſe,
Soit ce teint blanc-vermeil qui fait honte à l'aurore,
Soit ce front qui te monſtre en maieſté deeſſe :
Soit ces ſourcils, deux arcs du Dieu que plus i'honore,
Dont il tire les traits pris dedans l'œil folaſtre,
Ains plus toſt les rayons des ſoleils que i'adore :
Soit la bouche roſine, ou ſoit le col d'albaſtre,

Soit la taille, le port, où ces beautez encloses,
Qu'en moy ie voy sans voir, & raui i'idolatre :
Soit la langue diserte, & dessus toutes choses
Cet esprit vif, gaillard, admirable, & celeste,
Digne du vaisseau riche, où ses graces sont closes :
Soit, brief, ce qui de toy peut estre manifeste,
Soit ce que plus ie pense, imagine, & desire,
De qui l'heur incroyable est tesmoigné du reste,
Tout cela tel en toy vrayement se peut dire,
Qu'ainsi que mon amour tout autre amour efface,
Nulle beauté ne peut deuant ta beauté luire :
Si doncques ta beauté qui toutes beautez passe,
Peut dessus les raisons prendre tant de puissance,
Et mon amour sur moy tant de force & d'audace,
Comment penserois-tu qu'à telle violence
De ces deux, qui n'a point au monde de pareille,
Ma raison, ny la loy face la resistance?
Que doncques de ces deux la forçante merueille
Te force comme moy, pour vn grand bien extreme
De donner à mes vers & l'excuse & l'oreille.
Amour qui est de tout le seul ouurier supréme,
A d'éternelles loix les choses perdurables
Estreintes, s'exemptant de toutes loix soy-mesme :
Mais les choses qui sont mortelles & muables,
Amour les affranchist des loix de la constance :
Constance seroit elle en subiets variables?
Le desir, qui dans nous incessamment élance
Nos raisons, pour courir vers toute chose belle,
De l'ame des humains ne fait iamais absence :
Aussi le desir est la tierce part d'icelle,
Qui dedans elle ouurant d'action continue,
Sans cesse nous éprand d'affection nouuelle.
Car nostre desir meurt en la chose obtenue,
Lors qu'il se soulle, & noye en iouissance pleine :
Et où le desir meurt amour ne continue.
Au moins si le danger, la peur, l'heure loingtaine,
L'espoir secret ne donne au desir nourriture,
Le desir ha l'amour, & ha la foy certaine.

Tant qu'en cela, qui n'eſt que demi noſtre, dure
L'amour par le deſir, qui d'autant renouuelle
Sa force, que luy fait l'empeſchement d'iniure.
Ainſi doncques l'amour ſe fait perpetuelle,
Qui eſt penible & libre, & non plaine & contrainte :
Car touſiours noueauté ſe fait compaigne d'elle.
Mais aux amours bridez lors que l'on ſent eſteinte
Auec le temps la ſoif, cela qu'on y peut prendre
N'eſt pas plaiſir, mais bien acquit de l'ame eſtreinte.
Outre l'amour qui vient doucement nous eſprendre,
Sans tels liens de fer, n'a point maint & maint trouble,
Par qui les feux d'Hymen ſe reduiſent en cendre :
Comme eſt le dur ſouci, qui de iour en iour double
Debats, controublemens, hargnes, & ialouſies,
Dont telle amour contraint ſe regeſne & retrouble :
Puis les deux ames ſont d'humeurs diuers ſaiſies
Souuent : car l'Androgyne eſt touſiours ſeparee,
Et de nous nos moitiez ſont peu ſouuent choiſies.
La moitié quelquesfois autre part égarée
De ſon autre moitié ſans y penſer ſe treuue,
Et lors l'vne eſt de l'autre ardemment deſiree.
Que donc eſt malheureuſe, ainſi comme ie preuue,
L'humaine loy par l'homme aueuglément forgee,
Qui de ſoy aduerſaire & bourrelle ſ'eſpreuue :
Voulant non ſeulement rendre l'ame rangee
A vn ſeul ioug, ſouuent ſans deſir ne ſans flame,
Ains dedans meſme foſſe à tout iamais plongee,
Cruelle nous armant contre chacune Dame,
Des eſprits, Noueauté, Beauté, Grace, Plaiſance,
Et dans l'ame tuant ce qui plus nourrit l'ame :
Voulant forcer des cieux toute gaye influance,
Et de tous yeux plus beaux la force plus celeſte,
Et de ce Dieu puiſſant ſur les Dieux la puiſſance :
Forçant Nature à qui le temps rend tout moleſte,
Si la diuerſité touſiours ne la ſoulage,
Meſme vn grand bien qui ſoit ſeul & long, ſe deteſte :
Forçant meſme le temps dont le change volage
Force tout à changer, & voulant (ô ſotie !)

Commander par nos loix aux fortes loix de l'âge :
Rendant vaine du tout la faueur departie
Des Dieux, des cieux, de l'art, de nature, & fortune,
Et des ſens plus aigus la puiſſance amortie :
Imaginant à tort que chacun pour chacune
A eſté fait de Dieu, bien qu'on voye le nombre
Confus, & la meſure en rien n'eſtre toute vne :
Donnant l'eſpouuentail d'vn beau mot, & d'vn ombre [18]
De reigle & de police, à fin que la perſonne
Prenne pour amour haine, & pour iour la nuiɛ̃ ſombre.
Car tel eſt tout eſprit qui ſi fort ſ'empriſonne,
Que ſans aimer il ſert chaſſant tout gay ſeruice,
Et voyant n'oſe voir tout bien qui l'éguillonne :
Tachant que l'impoſſible ainſi ſe conuertiſſe
En poſſible, & que l'homme en qui ſans fin domine
Tout diuers mouuement, ſans mouuoir ſ'élourdiſſe :
Ordonnant qu'vn chacun en cela ſ'imagine
Trouuer ſa moitié vraye, & iuſte & ſortiſſable,
Bien que rien de pareil le ſort ne luy affine :
Mais qui plus eſt, voulant à l'Amour indomtable,
Et ſeul domteur de tout, donner loix, & enfraindre
Sa loy, qu'il rend touſiours deſſus toutes loix ſtable :
Qui eſt, comme i'ay dit, qu'Amour ne peut ſ'eſtraindre
D'aucune loy, mais bien ſon vol leger l'eſlongne
De nous, tout auſſi toſt qu'il ſ'eſt ſenti contraindre.
Non pas que ce qui fait à nature vergongne,
Ne le doiue auſſi faire à l'Amour : car nature
Par l'Amour, & l'Amour par nature beſongne.
Tant que tout ce qui eſt de nature l'iniure,
Ainſi que tout inceſte & toute flame enorme,
Amour doit l'exempter de ſa liberté pure.
Mais quand on veut geſner la nature par forme
Et couſtume, l'Amour doit tout rompre, & deffendre
Nature, & ſa franchiſe à nature conforme.
C'eſt là la vraye loy, eternelle, & qui rendre
Peut ſeule entre les loix l'homme mortel capable
De la garder, ſans elle & ſans ſoy-meſme offendre.
Car toute loy n'eſtant de nul homme obſeruable

En tout, & en tout temps, ou ſe fait force en toute,
Et ceſte naturelle en tout ſe rend gardable.
Or toute loy ſe fonde, ainſi que nul ne doute,
Sur raiſon, ceſte ci naturelle, eternelle,
Et faite d'vn tel Dieu, la raiſon ne deboute.
Meſme toute raiſon eſt iuſte, vraye, & telle
Qu'elle doit deſſous ſoy toutes raiſons abbattre,
Quand elle ſuit la loy plus haute & naturelle.
On ne peut doncques plus encontre moy debatre,
Qu'en ce fait ci les loix & la raiſon ie fauſſe,
Car Amour pour ces deux me fait deuëment combatre.
Arriere donc la loy qui eſt vulgaire & faulſe,
Pour le peuple groſſier lourdement inuentee,
L'autre raiſon & loy ſur toute autre ſe haulſe.
L'ayant donc auec moy, pour cela reiettee
Ne peut eſtre ma voix, que la raiſon ie bleſſe,
Et la loy, ſi ma voix eſt par ces deux portee :
Voire bien mieux encor que quand ie prins adreſſe,
Pour brider mes amours, voulant la loy vulgaire
Par vulgaires raiſons rendre d'amour maiſtreſſe.
Promettant faulſement ce qui ne ſe peut faire,
Qui monſtre la loy faulſe & la raiſon peu vraye,
Puis qu'elle trouue Amour & Nature contraire.
Tant ſ'en faut que beſoin doncques enuers toy i'aye,
De m'excuſer, ou bien qu'au lieu de moy ta grace
Et ta beauté forçante à m'excuſer ſ'eſſaye,
Qu'il ne faut point d'excuſe en ce que ie pourchaſſe,
Ayant pour moy la loy des loix victorieuſe,
Priſe de deïté, qui tout autre ſurpaſſe.
Comme celle d'Amour & de Nature heureuſe,
Mere & guide de tout : car toute choſe cede
A la loy de ces deux, durable & amoureuſe,
Et dont l'eternité toutesfois ne procede
Que de leur changement : car par le diuers change
Ces deux ont de leur fin troué le ſeul remede.
Au lieu donc de donner à mon feu qui eſtrange
Semble du premier coup, vne excuſe inutile,
Vien donner ta raiſon à la loy qui me range :

A ma mort vne vie, à ta flamme gentile
Le plaisir, au plaisir longue perseuerance,
Tant qu'vn desir faussant ailleurs nostre constance,
Sans fin maugré l'encombre auec nos ans se file.

CHANSON.

L'aspre & l'estrange flame
Qu'amour me fait sentir,
De tout cela s'enflame,
Qui deuroit [14] l'amortir.
Ma trop longue souffrance,
Ma trop vaine esperance
Font que ma raison s'arme
Encontre ma poison :
Mais mon feu charmé charme
L'effort de ma raison.
L'aspre...
Mon esprit se propose
Sans cesse toute chose,
Que moindre puisse faire
L'iniuste affection :
Mais par l'obiet contraire
Croist l'apprehension.
L'aspre...
Tel qu'il est i'imagine
L'amour, qui me domine,
Et si ne puis pas estre
Aueugle en ses effects :
Mais cet aueugle maistre
M'aueugle en tous mes faits.
L'aspre...
Discourant la naissance

D'amour, & ſa puiſſance,
Bien que ie ne l'approuue
Ny Dieu, ny fils des cieux,
Deſſus moy ie le trouue
Plus fort que nul des Dieux.
L'aſpre...
Comme ſa geniture
Ie congnoy ſa paſture :
Noſtre eſprit ſeul l'engendre,
Seul le paiſt noſtre cœur,
Qui ſeul force fait prendre
A ſon propre vaincueur.
L'aſpre...
Mes vrais diſcours le peignent
Autre que ne le feignent
Les vers, ou la peinture,
Ou les diſcours des Dieux :
Mais les maux i'en endure,
Qui ſe feignent par eux.
L'aſpre...
Il n'eſt enfant volage :
Car dedans mon courage
Il ſ'obſtine ſans ceſſe :
Aux æſles & au vol
Ne conuient ſa pareſſe,
Ny l'enfance à ſon dol.
L'aſpre...
S'il eſtoit Dieu, la bande
Des Dieux qui nous commande,
Ne lairroit ſes outrages
Si long temps triomphans
Sur les eſprits plus ſages,
Qui ſont leurs vrais enfans.
L'aſpre...
Ou bien ſ'il eſtoit meſme
Des Dieux le Dieu ſupréme,
Qui tout ce monde accorde,
Qui rompit le Chaos,

Il romproit ma diſcorde
L'eſchangeant en repos.
L'aſpre...
Meſme aux Dieux la malice,
La rage & l'iniuſtice,
Et cet ardeur de faire
Outrage aux innocens,
Ne peut plaire, mais plaire
A luy ſeul ie les ſens.

CHANSON

POVR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD, QVI COMMENCE :

Quand i'eſtois libre[15].

Sans eſtre eſclaue, & ſans toutesfois eſtre
Seul de mon bien, ſeul de mon cœur le maiſtre,
Ie me plais à ſeruir:
Car celle la que i'aime, & ſers, & priſe,
Plus que tout bien, plus que toute franchiſe,
Me peut à ſoy rauir.
La liberté ſi chere ſe doit rendre,
Que pour tout or ne ſe doit iamais vendre:
Mais la mienne ie vens,
D'vn plus cher pris, que n'eſt toute richeſſe:
Car ta beauté, qui meſme en eſt maiſtreſſe,
Eſt le pris que i'attens.
C'eſt peu de cas qu'vn tant aiſé ſeruice,
Pour meriter par ta faueur propice,
De ta beauté le pris:
Ce pris ſi grand ne peut pas eſtre meſme

Pris de ſeruice, ains c'eſt vn don extréme
Qu'vn ſeruice auroit pris.
Sous vn tel ioug i'accours de franc courage,
Ma liberté ſe trouue en mon ſeruage:
Et quand mon cœur voudroit
Sans tel lien viure en la ſeruitude
De l'amour faux, vn ioug cent fois plus rude
Endurer luy faudroit.
L'ardeur, le ſoin, la pipeuſe eſperance,
Les chers preſens, l'aigreur, la repentance,
Et la honte, & la peur,
Le martel aſpre, & le volage change,
Le vain plaiſir : c'eſt le ioug où nous range
Tout tel amour trompeur.
Touſiours l'amour dans noſtre ame ſ'enflame,
Car le deſir (tierce part de noſtre ame)
Eſt pere des amours :
Mais celuy-là ſage & heureux me ſemble,
Qui en lieu ſeur tout ſon deſir raſſemble,
Sans l'écarter touſiours.
Celuy, ie croy, qui eſt né pour pourſuiure
Pluſieurs amours, ſemblable n'a peu viure
Aux farouches poulains,
En dédaignant les beautez & careſſes,
Veu que nos cœurs ſont meſme en nos ieuneſſes
De tel deſir tous pleins.
Moy maintenant (combien que paſſé i'aye
Des premiers ans la ſaiſon la plus gaye)
En mes ans les plus forts
Non au poulain ſemblable ie veux eſtre,
Mais au cheual, qui braue ſert ſon maiſtre,
Et ſe plaiſt en ſon mords :
Ayant henni de ioye apres ſa bride,
Cognoiſt la main qui adroite le guide :
Le peuple à l'enuiron
L'orgueil premier de ſon marcher admire,
Et plus encor quand on le volte & vire
Au gré de l'eſperon :

Laiſſant ce peuple en vn moment derriere,
Comme vn vent vole au bout de ſa carriere.
Les courbetes, les bonds,
La bouche freſche, & l'haleine, à toute heure
Vont teſmoignant, qu'en œuure encor meilleure
Il eſt bon ſur les bons.
Doulx au monter, & plus doulx à l'eſtable,
Au maniment & craintif & traitable,
Aux combats furieux,
Sans ceſſe il ſemble aſpirer aux victoires,
Preſque iugeant, que du maiſtre les gloires
Le rendront glorieux.
Ie ne ſuis pas preſumptueux, de ſorte,
Que tout ceci, ie vueille qu'on rapporte,
D'vn tel cheual, à moy :
Mais ie diray que l'Amour qui commande
A mon eſprit, autant comme il demande
Le ſent prompt à ſa loy.
Tel frein luy plaiſt, tel eſperon l'excite,
Il ſ'orgueillit ſous l'Amour, du merite
De ſon gentil vouloir.
Portant l'amour, ſa charge il ne dédaigne,
Ains volontaire en ſa ſueur ſe baigne,
S'en faiſant plus valoir.
Il braue, il vole, & dans moy bondit d'aiſe,
De ce qu'amour a fait qu'il te complaiſe,
Toy qui és ſon ſeul but.
Bien qu'il ſoit doux, l'amour à la victoire
Va l'animant, compagnon de ſa gloire
Comme autheur il en fut.
Si beau ſuiet luy double ſon courage,
Le cœur doublé luy fait dans le viſage
Plus d'audace porter.
La raiſon marche auecques ſon attente
D'vn meſme pas, puis qu'il croit que contente
Tu veux le contenter.
Alors du tout ſur luy tes deux beaux aſtres
Luiront ſans ceſſe, écartans tous deſaſtres :

Et perdre il ſe viendra
(O perte heureuſe!) en tes lis, en tes roſes:
Car pour touſiours l'heur de ſi rares choſes
Plus captif le rendra.
I'ay fait aſſez à ma franchiſe apprendre
Par meur diſcours, que c'eſt d'ainſi ſe rendre
Aux beaux réts que ie voy:
Mais i'aime mieux eſtre encor ton eſclaue,
Que de ce monde auoir le Roy plus braue
Eſclaue deſſous moy.
Or adieu donc tout faulx Amour, qui menes
Aux ceps, aux fers, aux geſnes, aux cadenes
Trop impiteux vaincueur:
Mon ame n'eſt forcere ou priſonniere.
Ma Dame n'eſt corſaire, ny geoliere,
Mais garde de mon cœur.
Elle voudra, ie croy, ſur mon chef mettre
Le Myrte heureux, qu'amour me veut promettre,
Non le pié rude & fier.
Peut eſtre encor elle qui éguillonne
Dans moy l'honneur, & l'audace me donne,
Y mettra le laurier.
Si donc pour toy ie mépriſe & abhorre
Toute autre amour, qu'en moy ie puis enclorre:
Si i'ay les yeux touſiours
Sur ton pourtrait, que mieux que dans vne onde
Ie voy dans moy, fay que ton cœur réponde
Du tout à mes amours.
Fay qu'en mon ſort ie ne rende vangee
Toute autre amour, par moy tant eſtrangee,
Comme Narciſſe fit:
Mais qu'à Pelee on me nomme ſans ceſſe
Semblable en heur, dont Thetis la Deeſſe
Ne dédaigna le lit.
Aux nopces ſoit preſent & fauorable
Chacun des Dieux: mais de ſi ſaincte table
La Diſcorde ſoit loin.
Comme Thetis, ton ventre apres fertile,

Dés l'an premier porte vn petit Achile,
Ton plaisir & ton soin.

CHANSON.

BRANLE I.

Ma passion, qui a peur
Qu'on la iuge feinte,
Veut se couurir dans le cœur,
Sans s'ouurir par plainte.
Si mes vrais maux vous sçauez,
Vous qui causez les auez
Vray Amour, vraye Venus,
De ma foy constante,
Rendez les trauaux cognus
Sans que ie les chante.
Ma passion...
Ouurez à l'œil, & au cœur,
Qui du mien s'est fait vainqueur,
Ma plainte, qui vaudra mieux
Par vous bien ouuerte,
Que par moy mesme à tous yeux
En vain découuerte.
Ma passion...
L'esprit haut inspirez en
De celle pour qui ie sen
Mon esprit serf de vos loix,
Qui pour recompense
Requiert que faciez sans voix
Penser ce qu'il pense.
Ma passion...

Puis pour faire à tous chercher
Le mal, qui se veut cacher
De tous bons yeux attisez
De l'amour plus vraye,
Chasque beau trait éguisez
Pour sonder ma playe.
Ma passion...
Cet œil tout diuin s'il veut
Et l'œil des autres s'il peult
Verront ce mal qui se taist,
Non pas pour se faire
Plus grand: mais souuent on est
Plus creu pour se taire.
Ma passion...
Mon amour n'est pas tant haut,
Tant subtil, estrange, & chaud
Que pourtraire il ne se peust :
Mais pour bien se peindre,
Il n'est pas tel qu'on le creust
S'estre peint sans feindre.
Ma passion...
Il fault en ces hauts discours
De tous nos chanteurs d'amours,
Et aux amours qui naïfs
Par nous se pratiquent,
Chercher les traits vrais & vifs :
Sont ceux qui me piquent.
Ma passion...
Or suppleans en cela
Ma vois ailleurs tournez la,
Vous deux qui dans moy l'émoy
Attachez de sorte
Qu'il faut qu'il se tienne en moy
Renclos sans qu'il sorte.
Ma passion...
Aidez nous auec ces deux,
Vous les trois compagnes d'eux,
Graces, qui m'auez appris

Si bien vos cadences,
Qu'ofter ie vous puis le pris
De vos propres dances.
Ma paſſion...
Vous donc qui ſi bien parlez,
Sonnez, ballez, carollez,
Entendez chanter, parler,
Dancer ſur les peines
Des amours perdus dans l'air,
Par leurs chanſons vaines.
Ma paſſion...
Des forts amours les mieux faits
Vous cognoiſſez les effects,
Car l'amour ſeul vous hantez :
Iugez donc, de grace,
Si par tant d'amours chantez
Mon amour ſ'efface.
Ma paſſion...
Dançans en rond auec moy,
D'vne gaye & docte loy
Arondir vous me verrez
Par mainte maniere
De branles que vous orrez
Ma Carrolle entiere.
Ma paſſion...
Qu'en ces gais branles noueueaus,
Les Ieus, les Cupidineaus,
Et les Ris viennent auſſi,
Non pas pour y eſtre
Folaſtres, mais pour ici
Leurs vrais faits cognoiſtre.
Ma paſſion...
Tous les chants des amans ſont
Pleins d'vn mal que point ils n'ont,
Pleins de tourmens, & de pleurs,
De glaces, & flames :
Mais feintes ſont leurs douleurs,
Ainſi que leurs ames.

Ma paſſion...
Si ces amans enduroyent
Tant de maux, & ſ'ils pleuroyent
Vrayment du cœur & de l'œil,
Non par plainte fole,
On leur verroit plus de dueil,
Et moins de parole.
Ma paſſion...
S'ils pouuoyent de peur geler,
Ou bien de deſir bruler,
L'vn engourdiſſant feroit
La voix lente & morte :
L'autre étoufant boucheroit
Aux penſers la porte.
Ma paſſion...
Mais au rebours leurs propos
Sont enflez de tous gros mots,
Que lon voit pluſtoſt ſortir
Pour monſtre & brauade,
Que non pas vrayment ſentir
Leur ame malade.
Ma paſſion...
Ie ne di pas que d'entre eux,
Mille beaux traits amoureux
Ne puiſſent ſouuent couler,
Mais c'eſt auenture :
Car des bleſſures parler
On peut ſans bleſſure.
Ma paſſion...
Auſſi leurs Dames ornant,
Tous meſme ornement donnant,
Tachent faire vn tableau faux
Des beautez & graces,
Comme des pleurs, & des maux,
Des feus, & des glaces.
Ma paſſion...
Tous en leurs pareils ſuiets,
Prenans ſemblables obiets,

Vſans de meſmes couleurs,
Dorent, albaſtrinent,
Ornent de perles & fleurs,
Teignent, coralinent.
Ma paſſion...
De meſme les emmiellans,
De meſme les enfiellans,
Leurs bourrelles ils en font,
Baſilics, tygreſſes,
Mots qui doux & facheux ſont
Aux vrayes maiſtreſſes.
Ma paſſion...
Combien que la femme ſoit
Piquee, ſ'elle ſe voit
De tels mots iniurier,
S'on la dit cruelle
Elle ſ'en fait plus prier,
Et ſ'en plaiſt dans elle.
Ma paſſion...
Si l'amour ſimple eſtoit d'eux
Bien cogneu, ces mots hideux
Ils fuiroyent, deſquels l'horreur
Nuit beaucoup, & monſtre
Que des plumes non du cœur
Le mal ſe rencontre.
Ma paſſion...
Les noms d'elles inuentez,
Les traits ſans fin remp runtez,
Ces mots, Deeſſe, moitié :
Brief, ceſte amour fole
N'eſt qu'vn autel dedié
A l'ombreuſe idole.
Ma paſſion...
La cruelle ayant pouuoir
De faire leurs yeux plouuoir,
Quand viuante elle ſeroit
Pour leur pluye toute
De leurs yeux ne tireroit,

Peut estre, vne goute.
Ma passion...
Telle peut les vns bruler,
Gesner, meurtrir, bourreler,
Qui n'auroit rien de leur sang,
Fust pour sa querelle,
Ny mesme d'vn cœur bien franc
La moindre estincelle.
Ma passion...
Tous leurs souspirs & sanglots,
Plus grands que les vens renclos
Qu'Vlysse auoit en sa nef,
Sont veus de leurs dames
De beaux vents sortis du chef,
Non du creux des ames,
Ma passion...
Ces dames pour qui souffrir
Ils sont forcez, & offrir
Leur vie, & leur sang, n'auroyent
Souuent de leurs bourses
Ce, dont (peut estre) ils pourroyent
Les voir moins rebourses.
Ma passion...
Or si leurs dames ainsi
De leurs dons n'auoyent souci,
Il les faudroit rauir mieux
Que d'vne furie,
Qui tout-vne presque en eux
Paroist singerie.
Ma passion...
Vous donc qui les tours auez
De ce mien branle acheuez,
Iugez qu'ils se monstrent pleins
D'ardeurs furieuses
Pour neant, sans estre attaints
D'ardeurs amoureuses.

BRANLE II.

Aux fables ma paſſion
N'eſt point comparable,
On la croinoit fiction
Ainſi que la fable.
Pour enrichir leur deſſein
De maſque, & de ſçauoir plein,
Les fables d'horreurs, fureurs,
Malheurs, ſont extraites
Des vieux, qui n'ont ces erreurs,
Dans leurs amours faites.
Aux fables...
Ces anciens écriuoyent
Les biens & maux qu'ils auoyent :
Mais ſans nul égard ceux ci
Des maux nous écriuent,
Qui onc a eux, ni auſſi
Onc à nul n'arriuent.
Aux fables...
Ie ſçay qu'Amour peut bien or'
Des vieilles fables encor
Les maux faire naiſtre en nous :
Mais quand vn ſeul plaindre
Se voit enſemble de tous,
Tous ſe voyent feindre.
Aux fables...
Souuent la feinte oſte à ſoy,
Voire aux veritez la foy,
Quand auec elle on les dit :
Qu'eſt-ce donc qu'il ſemble,
Quand ſans verité lon lit[16]
Cent feintes enſemble?
Aux fables...
Tous vieux maux de playe, & ceux

D'aſpre langueur ſont en eux,
De liens, angoiſſe, arreſt
D'vn cruel martyre :
Mais leur plus grand' peine c'eſt
D'inuenter leur dire.
Aux fables...
Sur ce lon voit ramaſſé
Le Philoctete bleſſé,
Le Phinee languiſſant,
L'étreinte Andromede,
La Niobe gemiſſant,
L'occis Palamede.
Aux fables...
Ou ſi de ce dernier Grec
La mort ne ſuffit, auec
Tous ces tourmens ſera mis
L'hoſtelage iniuſte
De Diomede, & Scinis,
Scyron, & Procruſte.
Aux fables...
Tous les perils d'vn Iaſon
Nauigant à la toiſon
Se voyent d'eux retirer,
Toute horreur eſtrange
Qu'il peut voir ou endurer
A leurs doigts demange.
Aux fables...
Ie croy toute horreur auſſi,
Qu'Homere ou Virgile ainſi
Peignent, aux feintes qu'ils ſont
Eſtre ramenee
Par ces amans, qui en ſont
L'Vlyſſe & l'Ænee.
Aux fables...
Meſme pour tragiquer mieux,
Ils recourent furieux
La cité, race, & maiſon
Thebaine ou Troyenne,

Sur tout pillans à foison
La Mycenienne.
Aux fables...
Ces trois grands maisons estans
Celles dont presque sortans
Sont tous les diuers suiets
Des fables tragiques,
Ce leur sont riches obiets
D'amours fantastiques.
Aux fables...
Tout autre exemple de maux,
De morts, remords, & trauaux
Rend leurs écrits embellis,
Mesme on leur voit prendre
Les Iphis, & les Phyllis
Tous prests à se pendre.
Aux fables...
Comme Narcisse expirer,
Comme Didon se tirer
Par glaiue le double feu
D'amour & de vie,
C'est en leur feint & fou ieu
Leur commune enuie.
Aux fables...
Si tel desespoir saisit
Tous ceux qu'auiourd'huy lon lit,
Que non l'amour, mais du nom
Le bruit fait écrire,
Tout le iardin d'vn Timon
Ne leur peut suffire.
Aux fables...
Mais au lieu d'en auoir bruit,
Auec vn chacun s'en rit
Leur dame, si vraye elle est :
Ou en farce telle,
Si elle la croit, se plaist
De se voir cruelle.
Aux fables...

A ce bifarre animal
Il ne faut monftrer fon mal,
Mais fans monftre & fiction
Luy faut faire office
D'ardente deuotion,
Et de gay feruice.
Aux fables...
Mais ceux ci ne font contans
De tous les maux tourmentans
Les chetifs humains ici :
Mais aux enfers fombres,
Ils cherchent les maux auffi
Des peruerfes Ombres.
Aux fables...
Là le Tityan vautour
Et là l'infini retour
D'Ixion fe voit, en 'eau
Se voit le Tantale,
Et celuy dont le fardeau
Sans fin redeuale.
Aux fables...
Afin que leurs malheurs tels
Se feignent d'eftre immortels,
Ces tourmens là bas font pris :
Mais la dame fage
Veut l'homme, non les efprits,
Le dueil, non la rage.
Aux fables...
Seulement continuel
N'eft pas ce mal eternel,
De leurs vers les changemens,
Et leur foy mal feure,
Font de leurs déguifemens
L'épreuue à toute heure.
Aux fables...
Tous l'vn l'autre reffemblans
Et tous cent fois redoublans
Ces mefmes traits langoureux,

Font voir que leur ame
Trop plus d'écrits amoureux
Que d'amour s'enflame.
Aux fables...
Tous chargeans mesmes fardeaus,
Alterez de mesmes eaus,
De mesme roüe emportez,
Et en leur mensonge
D'vn Vautour mesme empietez,
Mais tout n'est qu'vn songe.
Aux fables...
Tous ces amans pleins de cris
Et ces infernaux esprits,
N'ont rien du tout, qui entr'eux
Commun se propose,
Fors qu'en vain, sans fin les deux
Refont mesme chose.
Aux fables...

BRANLE III.

Quand nostre passion craint
Qu'on la trouue estrange,
De soy tout cela qu'on feint
D'estrange elle estrange.
Apres ces maux, ces tourmens,
Trauaux, erreurs, damnemens,
Ie vous prie à ceste fois
Amour, Venus, Graces,
De resuiure encor ces trois,
Leurs pleurs, feus, & glaces.
Quand nostre...
Sans estre glacés, ardens,
Ny pleurans, tous impudens
Font par mainte estrangeté
Diserte, mais lourde,

Leur iugement fingeté
Empirer la bourde.
Quand noſtre...
L'eſtrangeté qu'en tout poinct
Ils refingetent, n'eſt point
Sur les ſeuls braziers, glaçons,
Larmes, qui leur viennent,
Mais ſur tous noms & façons
Qu'eſtranges ils prennent.
Quand noſtre...
Seulement priſes ne ſont
Ces eſtrangetez qu'ils ſont
Des fables : mais d'autres cas
Tels qu'il faut qu'on voye,
Qu'euxmeſmes ne veulent pas
Que leur ſonge on croye
Quand noſtre...

CHANSON

DIVISÉE EN TROIS AIRS, ET CHACVN AIR EN SIX STANSES.

AIR PREMIER.

Maiſtreſſe que ſans fin ie doüe
De tout mon cœur, que ie te voüe
D'vn vœu qui eſt & ſtable & ſaint :
N'atten point que ma Chanſon ſuiue
Quelque amant, qui ſa flame écriue
Trop diſertement, plus atteint
D'vne ardeur que ſa chanſon viue,
Que de toute autre ardeur qu'il feint.

Car outre encor qu'à la feintiſe
Ne fut oncq ma nature apriſe :
L'ardente & vraye affection
Etreignant ſans fin mon ſeruice
A ta faueur, qui m'eſt propice
Sort de plus ſaincte intention
Que tout amour naiſſant de vice,
Et ſ'apâtant de fiction.

Tels amans d'eſtranges louanges,
De peines, & plaintes eſtranges,
Font retentir preſque tous lieux :
En tachant de rendre immortelles
Leurs Dames, qu'ils peignent tant belles,
Que toutes Deeſſes des Cieux
Deuroyent quiter, ce ſemble, à elles,
Ce que Nature a fait de mieux.

Comme auſſi, par tout où ils feignent
L'horrible mal dont ils ſe pleignent,
L'amour ils déguiſent, l'armans :
Et tout de meſme armans leurs Dames,
De mortelles fleches, & flames,
Qui entamans, qui conſumans,
Voire & empoiſonnans les ames,
Retuent ſans fin ces amans.

Ainſi ce grand Dieu, qui ſupréme
Fait faire ioug aux grands dieux meſme,
Par ſon arc diuin ſurmontez,
Ne ſe voit pas ſeulement faire
Boute-feu, meurtrier ordinaire,
Traiſtre, & bourreau des cœurs dontez :
Mais leur Dame ſe voit pourtraire,
Vraye Furie en cruautez.

Lors qu'ils l'admirent & l'adorent,
Aueuglez, ils la deſhonorent

Indignement de ce nom la.
Car ſans que bailler il luy faille,
Serpent, brandon, fouët, & tenaille,
Les geſnes, les chaiſnes, qu'elle a,
Et tous faits cruels qu'on luy baille
Sont plus encor que n'eſt cela.

AIR SECOND.

Mais d'où nous viennent tant de feintes
Des rares beautez, tant de plaintes
Des tourmens que feignent ceux ci?
Le premier vient de flaterie,
Et d'indiſcrete ſingerie :
De ce vice dernier auſſi,
Vient le mal, la forcenerie,
Que leurs chants contrefont ainſi.

Ou ſi tant ſoit peu veritables
Sont leurs maux : C'eſt qu'ils ſont coupables
Dans ſoymeſme d'vn lache tour :
En tachant leurs Dames ſeduire,
Et trop plus que la mort leur nuire,
Par vn leger & faux amour
Qui veult leur cher honneur deſtruire,
Pour au triomphe en rire vn iour.

Ceux dont la conſtance naïfue
Fait que ſans ceſſe ſe pourſuiue
La courſe qu'ils veulent courir :
Soit qu'au mariage ils pretendent,
Ou à ce que les loix deffendent,
Seurs & ſecrets iuſqu'au mourir,
Sans monſtrer tant de rage, attendent
De iouir, mourir, ou guerir.

Mais pour tout autre, qui forcene
En ſa courte & volage peine,
L'amour ce celeſte vainqueur
(Sçachant bien ſon ame eſtre telle)
Dans luy, hors des enfers, appelle
Megere, ou l'vne ou l'autre ſœur :
Qui, pour le temps perdu, bourrelle
D'heure en heure ce lache cœur.

Car voyant delayer la gloire
De l'inique & faulſe victoire,
Et toutesfois ſ'y obſtinant
Creue de voir perdre toute heure
Propre à quelque queſte plus ſeure,
Sans fin ſe rongeant & geſnant :
Mais touſiours l'amour la meilleure,
Sans telle peine va peinant.

Car encores que malheureuſe,
Fut telle pourſuite amoureuſe,
Qui n'a pour ſon but que l'honneur :
L'eſprit fruſtré de ſon attente,
En ſouffrant beaucoup, ſe contente
A la fin d'auoir ce bon heur,
Que de ſa pourſuite ſ'abſente
Et tout crime, & tout deſhonneur.

AIR TROISIÈME.

Or quant aux louanges, MAISTRESSE,
Que pour toymeſme à tous i'addreſſe,
D'vn chant diuerſement chanté,
Sur tes beautez qui m'ont ſceu prendre :
Et quant aux plaintes que peut rendre
Mon cœur pris de telle beauté :

De moy tu ne peux rien entendre,
Qui hors du vray soit inuenté.

Car puis que l'heureuse iournee
En qui i'espere, qu'Hymenee
Nous ioindra d'vn sacré lien,
Est le seul but de ma poursuite :
Il faut que ma chanson conduite
Soit du tout selon le cœur mien,
Qui toute feinte a interdite
De l'ardeur qu'il a d'estre tien.

Si est-ce pourtant que sans feindre,
Sans trop louer, sans trop me plaindre,
Pour la louange, ie diray,
Que l'air, & les traits de ta face,
Ton port, ton esprit, & ta grace
Que sans cesse i'admireray,
Par amour, dans mon cœur efface
Tout ce que iamais i'admiray.

Qu'ay-ie, pour tes beaux yeux pourtraire,
Des rayons du Soleil affaire?
Ou qu'ay-ie affaire de chercher
L'albastre, le corail, la rose
L'or, les perles, pour telle chose
Aux autres beautez attacher :
Si ce qu'en toy ie me propose
M'est plus excellent & plus cher ?

Diray-ie apres la peine dure
Qu'estant absent de toy i'endure
En l'attente de mon seul bien?
Lequel si par quelque inclemence
Du ciel, n'est tout tel que ie pense,
Ma vie pour morte ie tien.
Or ta grand' grace en ton absence,
Tourne souuent ma peine en rien.

Ainſi qu'en rien ie tourne encores
La plainte que i'en ferois ores
Contre l'aſpre longueur du tems.
Que doncques le ciel equitable,
En ta beauté tant ſouhaitable
Rende tous mes trauaux contens :
Faiſant honte par l'amour ſtable,
Aux amours faux, ou inconſtans.

CHANSON

POVR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD, QVI COMMENCE :

Ie ſuis Amour le grand maiſtre des Dieux [41]

Amour n'eſt point ce grand Dieu qui ſous ſoy
Tient l'vniuers gouuerné par ſa loy :
Et qui enfant, anime, agite, enflame,
Ainſi qu'vn corps, tout le ciel qui nous luit,
Que par accords diſcordans il conduit :
Vn corps ſi grand' n'auroit ſi petite ame.
Ce n'eſt celuy qui premier-né, rendit
Ordre & lumiere au Chaos qu'il fendit :
Et qui depuis hommes & Dieux maiſtriſe.
Vn autre Dieu ce grand œuure a baſti,
Et à ſon vueil a ſeul aſſuieti
Toute ame au ciel & en terre compriſe.
Premier ce Dieu (puis qu'il fait tout parfait)
L'obſcur Chaos & confus n'auroit fait,
Pour en tirer & l'ordre & la lumiere :
S'il pouuoit tout de ſes formes orner,

Il peut à tout les matieres donner,
Eſtant des deux ſeule cauſe premiere.
Pour tel ouurage, il luy falloit auoir
Non l'amour ſeul, mais l'infini ſçauoir,
La pouruoyance, & puiſſance infinie,
De tout l'idee, & auſſi prompt l'effet
Que la voix meſme : Amour donc en ce fait
N'eſt qu'vn ſeul nœu de ſi grande harmonie.
Encores c'eſt le prendre improprement
Pour l'accordance & ſans commencement :
I'aimerois mieux faire éternel le monde,
Que faire vn Dieu d'vn ſeul effet diuin,
Tant qu'vn principe & ſupréme & ſans fin
On eſtabliſt d'vne cauſe ſeconde.
Amour pourroit (ſi c'eſtoit quelque Dieu
Naiſſant en nous, prenant au cœur ſon lieu,
Et de nos ſens tirant ſa nourriture)
Eſtre vn archer, dont nous n'euiterions
Le plaiſant trait, & ne reſiſterions
Au feu, qui prend de noſtre vueil paſture.
Doncques tout nu ſes guerres il feroit,
Car ſans nos ſens force aucune il n'auroit :
Encor nous ſeuls ſes dignes ſuiets ſommes :
Tous animaux qu'on voit voler en l'air,
Marcher ſur terre, & nager dans la mer,
Ne ſentent point cet amour propre aux hommes.
Si nos deſirs, dont ſortent nos amours,
Sont touſiours ioints aux ſens & au diſcours,
Ce naturel qu'on voit aux beſtes eſtre,
Ne peut (encor qu'il les vienne enflammer)
Ce meſme Amour encontre elles armer,
Qui par raiſons de nos raiſons eſt maiſtre.
Sa paix, ſa guerre, & ſa treue ſe ſent,
Selon qu'il eſt, & ſelon qu'on conſent,
Ou qu'on reſiſte à ſes forces couuertes.
Son feu caché dedans le fond du cœur,
Faiſant monter au cerueau ſa vapeur,
Tient de nos pleurs les fontaines ouuertes.

Il femble bien fans la vie épargner,
Dans noftre fang fes deux aifles baigner :
Mais c'eft fouuent la Haine fon contraire,
Qui f'acouplant à ce mutin petit,
Soule de fang fon meurdrier appetit :
S'il eft donc Dieu, Deeffe il la faut faire.
Par le dehors on ne pare les coups
De ce guerrier, qui combat dedans nous :
Que feruiroit ou rondache ou cuirace?
Noftre ennemi de nos armes armans,
Flatans la playe, & mefme nous charmans,
Enflons encor de la honte l'audace.
Bien que ce mal ait fait diuerfement
Mainte ruine, & maint grand changement,
Il ne faut pas en faire vn Roy fupréme.
Les Rois n'iroyent deffous fon ioug captifs,
Au moins gefnez, palles, tranfis, chetifs,
S'ils fe pouuoyent faire Rois de foymefme.
On pourroit bien vn trophee dreffer,
De l'arc, des traits, dont il vient nous bleffer,
Et de la trouffe, & de la torche fienne :
Mais il ne faut que luy feul de nos cœurs,
(Qui pour luy font de foymefme vainqueurs)
Approprier le trophee il fe vienne.
Outre que c'eft vne fable, des Dieux
Qu'on feint en mer, & en terre, & aux cieux,
Et iufqu'au fond de l'enfer implacable :
Quand ils feroyent, leurs amours feroyent fainċts,
Tres-hauts, trefpurs, de nul effort contraints :
Tout Dieu fe rend toufiours à foy femblable.
Laiffon Iupin, Pluton, Neptune auffi,
Mars & Phebus : comme cet Amour ci
N'a pas le vol fi hautain & fi roide,
Qu'il aille au ciel, il ne defcend en mer,
Pour les Tritons & poiffons faire aimer :
Telle amour eft trop ftupide & trop froide.
Et plus ftupide encor l'homme feroit,
Vray bois, vray roc, qui point ne fentiroit

Cet amour propre à ſa haute nature,
Qui ſeulement comme aux beſtes ne naiſt
Du ſens du corps, mais qui dedans nous eſt
De noſtre eſprit la propre geniture.
Bien que l'eſprit de ſa flame alumé
En ſoit courtois, hardi, prompt, animé,
Il ne faut pas ſi grand maiſtre le feindre :
Car plus ſouuent que noſtre eſprit ne doit
Par noſtre eſprit maiſtriſer on le voit,
Meſme auec luy l'honneſteté ſ'éteindre.

CHANSON.

Faut il, Chanſon, que ie deſempriſonne
Mon mal dans moy priſonnier ſi long temps?
Faut-il, Chanſon, qu'ores par toy ie donne
L'air à ce feu, bourreau de tous mes ſens?
Faut-il reſtreindre auiourdhuy par mes plaintes
La crainte, helas! qui les tenoit eſtreintes?
Faut-il encore, ô, Chanſon, que ie penſe
Que tu peux bien porter ſi loing mon dueil,
En iouiſſant pour moy de la preſence
De celle, helas! dont i'ay banni mon œil?
Te vantes tu qu'en pouuant voir ſa face,
Tu pourras voir d'elle ſur moy la grace?
Ainſi qu'on voit deſſous les nuicts plus ſombres
Les voyageurs endurer mille ennuis :
Ainſi qu'on voit ſouffrir là bas les ombres
Des pauures morts aux infernales nuicts :
Et comme au cul des foſſes plus obſcures
Les priſonniers ſouffrent cent peines dures :
Depuis le temps que i'ay ſenti retraire
De moy les rais d'vn flambeau nompareil :

Depuis le temps que i'ay laiſſé ma Claire,
Dont la clarté ſert d'vn ſecond Soleil,
Ie ſen tel dueil, ie ſen telles tenebres,
Que mes beaux iours ne ſont que nuičts funebres.
Encor ceux là, qui ſous la nuičt ſouruoyent,
Vont eſperant de l'aube le retour :
Encor ceux là, qui aux foſſes larmoyent,
Eſperent voir de iour en iour le iour :
Mais, las ! mon ame errante & priſonniere
N'oſe eſperer liberté ne lumiere.
Ainſi des trois qui ſont tous miſerables,
Eſtans errans, ou captifs, ou damnez,
Les deux ne ſont du tout à moy ſemblables,
N'eſtans du tout d'eſpoir abandonnez :
Reſte le tiers qui me ſemble de meſme,
Puis que l'amour eſt vn enfer extréme.
Helas bons Dieux, faut-il que ie condamne
A tout iamais mon œil d'eſtre priué
De ſon obiet ! faut-il que ie le damne
Auant qu'auoir tout moyen éprouué !
Si mon forfait ſans fin d'elle m'exile,
I'arracheray mon œil comme mutile [18].
Car ſans voir Claire, *vn plaiſir deſirable*
A tout iamais luy ſeroit déplaiſir,
Et me ſentant eſtre tant miſerable
Des deux enfers i'aimerois mieux choiſir
L'enfer dernier où la mort nous engoufre,
Que mon enfer, que ſous l'amour ie ſouffre.
Si donc, ô Claire, *ains ô clarté diuine,*
Le mien forfait n'eſt fait pour t'offenſer,
Et ſi le temps, qui tout amour termine,
Ne peut le mien tant ſeulement bleſſer :
Si i'aime mieux mes deux enfers enſemble,
Que faire rien qui déplaiſir te ſemble :
Appaiſe toy, & te monſtrant Deeſſe,
Ainſi qu'on voit le grand Soleil des cieux
Enluminer ta tourbe pechereſſe,
Tout auſſi bien que les moins vicieux,

Fay qu'en m'aimant & luisant sur ma face
De tel enfer vn paradis se face.
C'est fait c'est fait, ô bien-heureux augure,
Ie voy à gauche vn pigeon blanc voler,
Signe d'amour : pendant qu'encor i'endure
Vn peu, Chanson, pousse toy dedans l'air,
Ton vol me soit & ton retour prospere,
Autant qu'au vol de ce pigeon i'espere.

CHANSON

POVR LA DEFFENSE DE L'AMOVR.

Les vers des amans
(O Amour) s'armans
Contre toy de cris,
De reuolte, & d'ire,
Ne nous font que rire,
Comme d'eux tu ris.
Vn qui sous ton nom
Enroulé, tient bon,
Soldat vieil & fin,
Fuit toutes parolles
De reuoltes foles,
Et en craint la fin.
Tel encor captif,
Malade, ou chetif,
Feint sa liberté,
Et par son langage
Dement son visage,
Ou sa pauureté :
Qui dedans tremblant,

En ce faux femblant,
Sa vie fent bien
Peu franche, peu faine,
Peu riche, qui traine
Son plus fort lien.
Vn vaincu, trainé,
Enferré, gefné,
Soit dans la prifon,
Soit dans la galere,
Captif, ou forcere,
Perd crainte & raifon:
Ne pouuant tenir
Son dur fouuenir
S'attaque au geolier,
L'argoufin irrite,
Et en vain depite
Et chaine, & colier:
Mais fe repentant
Soudain, & fentant
Moquer par ces deux
Sa colere éprife,
Mal à propos prife,
Contre l'excez d'eux:
Sans rien proffiter,
Fors que d'augmenter
L'apprehenfion,
Accroift par batûres,
Outrages, naurûres,
Son affliction.
Par les fangliers vieus
Des trenchans épieus
La pointe fe voit
Souuent dédaignee,
Bien qu'en la feignee
Entree elle foit.
Mais dequoy leur fert
Ce gros cœur, qui perd
Force auec le fang?

Leur double deffence,
Ne peut par nuiſance
Garentir leur flanc.
Plus vont ſ'allumant,
Plus vont écumant,
Voire tant plus fort
Ils vont par ſecouſſe
Pouſſans, plus ſe pouſſe
Dans leur corps la mort.
Tes traits deſſerrez
(Amour) ſont ferrez,
Ainſi que ſouloyent
Les fleches Angloiſes,
Qui ſur les Françoiſes
Campagnes gréloyent.
Lors auec ſoudain
Mépris, & dédain,
Que ſert d'arracher
La fleche ſur l'heure,
Si le fer demeure
Dans l'os, dans la chair?
Tel ſouuent médit,
Deteſte, & maudit
Vn, dont il depend,
Qui meſme en l'outrage,
Dedans ſon courage
A merci ſe rend.
Tel veult ſ'affronter,
Charger, ſurmonter,
Comme braue il feint,
Quelqu'vn trop plus roide :
Mais vne peur froide
Au ſeul nom l'atteint.
Toy Amour, de nous
Pren les vains courrous,
Et ſoudains mépris,
En mépris extreme,
Sur nous par nous meſme

Regaignant ton pris.
Et puis que des cueurs
Des plus forts vainqueurs,
Vainqueur tu te rends,
De nos forces vaines
(Sans que tu te peines)
Plus grand'force prens.
Souuent on te ſuit,
D'autant plus qu'on fuit :
Et ſouuent tu fais
Sur ceux qui ſ'ennuyent
De ton ioug, qu'ils fuyent,
Redoubler ton fais.
Que craindre il te faut,
Pour tout aſpre aſſaut
Naiſſant des deſirs!
Qu'aimé tu dois eſtre,
Pour l'heur que ſont naiſtre
Tes diuers plaiſirs!
Ainſi noſtre cœur
A l'amour, & peur,
Eſt eſtreint par toy :
Quel haut pouuoir doncques
Sur nos faits peut onques
Auoir plus de loy?
Si tu n'as rien mieux,
Qui dedans les Cieux
Te face eſtre Dieu,
Tell' amour & crainte,
Voire en nous contrainte
T'y donne ton lieu.
Quand donc en tel rang
Des Dieux le haut ſang
Ne t'auroit point mis,
Quand les doctes plaintes,
Ou pietez feintes,
T'en auroyent démis :
Quand ton arc ſi fort,

Que tout autre effort
Luy cede en tous lieux,
Ne t'auroit ſceu faire
Comme Hercule attraire
Dans ce rang des Dieux:
Les vifs ſentimens
D'aiſes ou tourmens,
Que preſque à nous tous
Plus grands tu fais prendre,
Que rien qui ſ'engendre
De nous, dedans nous,
Puis l'égard, qu'il faut
Qu'vn pouuoir ſoit haut,
Pour ſi puiſſamment
Agir ſur vne ame,
Qu'il meut & enflame
Plus qu'humainement,
Feroyent ***

CHANSON.

I'ay ſans nulle occaſion
De chanter affection,
Ie veux me plaire, & ne puis
Voir autour de moy qu'ennuis:
Mon cœur tachant d'enchanter,
L'ennuy me force à chanter:
Mais l'ennuy ſe rend vainqueur
De mon chant & de mon cœur.
Ie ſen de mes maux le cours
Egal au cours de mes iours,
Triſte, & ſeul ie ſouffre émoy,
Pour vn qui m'eſt plus que moy,

Qui non plus que moy iamais
N'eut de repos ni de pais,
Duquel pourtant l'heur & bien
Peut tout ſeul faire le mien.
Meſmement le temps ſe voit
Extremement triſte & froid:
Et qui pis eſt, de ce tems
Les miſeres que ie ſens,
Viennent par indignitez
Soties, meſchancetez,
Plus que tous mes maux diuers,
Aigrir mon fiel & mes vers.
Si n'eſt-ce pas la façon
D'vne gaillarde chanſon,
Propre à chanter, à ſonner,
A baller, & à donner
Relache à nos durs trauaux,
Que ſ'emplir de tous ces maux,
Qui l'ennuy n'eſteindroyent pas,
Ains luy ſeruiroyent d'appas.
Si ne voy-ie proprement
De mes chants autre argument,
Qui ſ'abhorre toutesfois
De mon cœur & de ma vois:
Quelque part que mon penſer
Diuerti ſ'aille adreſſer,
Rien ne voit qui propre ſoit
A ce que chanter il doit.
S'il penſe à l'œuure, à l'honneur
Des Cieux, de Chriſt, du Seigneur,
Il trouue que c'eſt tout l'art,
La couuerture, & le fard,
Dont ce temps ſeditieux
Maſque ſon trouble odieux:
Du bien on ſe diuertit,
Qui en mal ſe conuertit.
D'auantage il n'eſt celuy
Qui n'en rempliſſe auiourd'huy,

Iusques aux plus vils faquins,
Leurs chants, & lourds, & mutins :
Sans fin l'aureille on m'en ront :
A ceux qui degoustez sont,
Comme moy, iamais ne plaist
Ce qui trop commun nous est.
Si ie veux chanter des Rois,
Des meurs, des vertus, des lois,
Le malheur nous remet là,
D'estre auiourd'huy sans cela :
Voulant chanter nos debats,
Nos troubles, & nos combats,
Ce seroit me plaire au sang
Coulant de mon propre flanc.
Si ie chante les grandeurs,
Puis qu'elles ne sont qu'aux cœurs
Vertueux, & grands, & francs,
Non pas aux biens, ny aux rangs,
Veu ce que sont nos François :
En ce temps peruers ma vois
Ne plairoit, ains au rebours,
Ie ne chanterois qu'aux sourds.
Puis c'est vn dur souuenir,
Que voir ce qu'on doit tenir
Tout le plus cher entre nous,
Se laisser presque de tous :
Quant à chanter les grands biens,
Les rangs, faueurs, & moyens
Des grands, soit tel argument
Propre aux flateurs seulement.
Tout autant m'est n'auoir rien
Qu'vser comme ils font du bien,
En leurs hauts rangs ie les voy
Estre trop plus bas que moy :
Ie dédaigne tous les heurs,
Tous les moyens, & faueurs
Naissans du hazard, & non
Du merite & du renom.

Fi des vertus, qui aux Cours
Ont maintenant plus de cours :
Comme de tout ignorer,
Et nonobstant s'asseurer
A donner effrontément
De tout vn lourd iugement :
Ou bien par mine vouloir
Faire vn silence valoir :
De mesme façon morguer,
Et de mesme haranguer,
Par tout en tout n'ayans qu'vn
Geste & iargon pour chacun,
Selon que differemment
S'offre à leur courtisement
Masqué, apparoistre accords,
D'habit, de cœur, & de corps :
Iaqueter, & bouffonner,
Sur autruy se patronner,
Singes en dits, & en faits,
Iusques aux gestes mauuais
De ceux qui ont vogue & bruit,
Car ces deux tous seuls on suit :
Estre à tous serf, toutesfois
Se morguer en petits rois :
Auancer le nez, souffler
Ses plumes, sa voix enfler
Et puis soudain, s'il le faut,
La rabaisser de bien haut,
La radoucissant d'vn ris
Qu'on a tout exprez appris,
Qui souuent entre eux s'émeut
Sans sçauoir qui les y meut.
Car ce qui plaist, à l'enui
Est à tout propos suiui.
La Court est sans iuste chois,
Iuste raison, iuste pois,
Qui pis est, sans amitié,
Sans droit, sans foy, sans pitié,

Chacun à ſon proffit tend,
Faiſant trafique du vent.
Le vent eſt ſouuent loyer
De celuy, qui employer
A voulu ſes ans entiers
A tels indignes meſtiers.
Si eſt-ce que viure ainſi
Ce leur ſemble, c'eſt d'ici
La vertu ſeule, l'honneur,
L'accorteſſe, & le bonheur.
Toute leur vie & façon
N'eſt point propre à ma chanſon,
Soit pour flater les priſant,
Ou ſoit en leur deplaiſant,
Me déplaire en mon diſcours,
En me les peignant ſi lours,
Tant loing de toute valeur,
En n'eſtimant que la leur.
Quant à chanter des ſecrets
Que les Romains & les Grecs,
Ou mes diſcours plus gaillards,
En tant & tant de beaux arts
M'ont peu ſans ceſſe enſeigner,
Ils ſeroyent a dédaigner
Eſtans enuers tous ſans bruit,
Eſtans enuers moy ſans fruit :
N'eſtoit que mon eſprit tend
De ſ'y rendre ſeul content,
* * *

CHANSON.

O bel œil, ô blanc tetin,
Teint albaſtrin,
Rouge bouchette.
Ia l'Aurore au teint vermeil
Dans ſa roſine charrette,
Sortoit auant le Soleil,
Pour chaſſer la nuict fréchette.
O bel œil...
Le verdoyant mois de May
Plus propre à toute amourette,
Rendoit tout eſprit plus gay
De ce que plus il appette.
O bel œil...
Le temps eſtoit frais & beau :
Car lors le Soleil nous iette
De ſa maiſon du Toreau,
Vne ardeur freche & doucette.
O bel œil...
Les bois, les champs, & les prez
Couuerts de verte herbelette,
Eſtoyent par tout diaprez
De mainte & mainte fleurette.
O bel œil...
L'amour à l'occaſion
De l'heure aux amans ſecrette,
En mon aſſignation
Me chaſſa hors ma chambrette.
O bel œil...
Tout le ciel ſembloit ſemé
De mainte roſe clairette,
Tout l'air eſtoit embaſmé,
Toute voye verdelette.
O bel œil...

Des icus, & des gais amours
La bande gaye & ſaffrette,
Auoit ia fini les tours[19]
De ſa dance ſur l'herbette.
O bel œil...
Tout autour de moy, ie croy,
Chacun d'eux tourne & volette,
Tournant & menant dans moy
Mon ame à leur loy ſuiette.
O bel œil...
Mon chemin eſtre plus court
Cent & cent fois ie ſouhaitte,
Tant en ma memoire court
Le plaiſir que ie proiette.
O bel œil...
Prés du iardin ſuis venu,
Où ma Deeſſe eſt ſeulete,
Et l'huis deſia bien cogneu
Sans faire bruit ie crochete.
O bel œil...
Elle deſlors m'attendant,
Eſcoutoit la chanſonnette
Du Roſſignol, accordant
Ses amours de ſa gorgette.
O bel œil...
Dans vn cabinet bien verd,
Que ia par mainte branchette
Le Iaſmin auoit couuert
De ſa petite fueillette:
O bel œil...
Ie trouue cet obiet beau,
Qui ſur ſa chair graſſelette,
N'auoit ſous vn long manteau
Qu'vn creſpe pour chemiſette.
O bel œil...
Son aiſe & ſa crainte ſont
Qu'vn teint plus roſin ſe iette
Sur ſes ioues, ſur ſon front,

Luſtre de blancheur ſi nette.
O bel œil...
Mais, ô Dieu, quel doux recueil
Sa voix tremblante & foiblette
M'a fait auec ſon doux œil,
Forçant mon ame pauurette.
O bel œil...
Dérober, las, ie me ſens
D'vne force doucelette,
Ma plus grand' force & mes ſens,
Et rendre ma voix muette.
O bel œil...
Mon œil raui ſ'éblouit
En richeſſe ſi parfaite,
S'éblouit & ſ'éiouit
D'vn œil qui ſi bien le traitte.
O bel œil...
Mon cœur, mon ſang eſt ſaiſi,
Et mon ame toute attraite
Par l'ame d'elle, quaſi
N'en peult faire ſa retraitte.
O bel œil...
Voyant ne pouuoir vſer
De mon ame, la recepte
C'eſt de me mettre au baiſer,
Qui mon ame en fin rachepte.
O bel œil...
Preſſant & repreſſant fort
Ceſte leure tendrelette,
Auecques mon ame en ſort
Son ame mignardelette.
O bel œil...
Seulement ne m'a repeu
Sa leure chaude & molette :
Mais tout cela que i'ay ſceu
Baiſer ſur ſa chair doucette.
O bel œil...
I'ay cent fois baiſé ce teint,

Ceſte bouche vermeillette,
Cet œil qui tout aſtre eſteint,
Et l'vne & l'autre pommette.
O bel œil...
Que de rayons precieux,
Mais que de coups de ſagette
Entrent en baiſant ſes yeux
Dans ma poitrine tendrette.
O bel œil...
Que d'autre riche threſor
I'ay ſur ſa gorge graſſette
Amaſſé, mais plus encor
Sus ſa double montagnette.
O bel œil...
Que de roſes, que de lis,
De ma bouche trop folette
Ay-ie ſur ſon teint cueillis,
En ſa blancheur rougelette.
O bel œil...
Quel muſc, & quel ambre gris,
Ay-ie entre mainte perlette
Dedans ſes deux leures pris,
Entr'ouurant ſa bouchelette.
O bel œil...
Du reſte ie me tairay :
Le Roſſignol, la logette,
Les ieus, & les amours i'ay,
Pour témoins d'amour bien faite.
O bel œil, ô blanc tetin,
Teint albaſtrin,
Rouge bouchette.

CHANSON.

Ie ſuis parmi le trouble, & le ſoin, & l'appreſt,
Dont vn iuſte deuoir rend ici chacun preſt
A repouſſer l'erreur, qui renouuelle
De nous, ſur nous vne guerre cruelle.
Mais ie pourrois pluſtoſt, au moins ſi au beſoin
Se pouuoit écarter de moy ſi iuſte ſoin
Mettre en oubli tout tel deuoir de guerre,
Pris pour mon Dieu, pour mon Prince, & ſa terre,
Que le deuoir extreme auquel l'amour vainqueur
A tellement pour toy ſoumis mon libre cœur,
Qu'il faut durant tous les ſoucis d'ici,
Que toy ſans fin ſois ſon plus grand ſouci.
Car combien qu'au premier mon Païs & mon Roy,
Et mon Dieu meſme étreigne & requiere ma foy :
Elle n'eſt point à ces trois plus aſtreinte
Que ie la ſen ſ'eſtre à ton ioug étreinte.
Car pour ſemblable cauſe & par pareilles lois
Tu as pris deſſus moy tel pouuoir que ces trois,
En te faiſant de mon ame ſans ceſſe
Le ſeul ſeiour, la royne & la Deeſſe.
Doncques non ſeulement de toy ſe reſouuient,
Mais bien en mon abſence en toymeſme ſe tient :
Elle te ſert comme royne, & encore
Comme Deeſſe apres ſon Dieu t'adore.
Mais, las ! dans toy logee & ſuiette ſous toy,
Meſme enuers toy deuote, il faut pourtant qu'en ſoy
Durant la guerre vne guerre elle voye,
Dont pour loyer ta beauté la guerroye.
Et ne faut point qu'Amour luy preſte pour cela
L'arc, la trouſſe, les traits, ny le flambeau qu'il ha :
Car contre moy d'inceſſables alarmes
Elle me fait combatre de mes armes.
De l'œil, le ſens ſubtil, qui le premier receut

Dans ſoy telle beauté que pour obiet il eut,
Eſt celuy-là qui dedans l'ame mienne
Aſſault ſes ſens auec la raiſon ſienne.
Le ſoudain iugement que mon œil tout épris
Feit prendre à mon eſprit, dans tes nœus deia pris,
Qui eſt pour vray, que grace & beauté telle
Paſſoit en tout grace & beauté mortelle,
Eſt vn fort champion, qui ſans ſin retournant
En l'aſſault, & dedans ſans ceſſe redonnant,
Force cela, qu'en ſi roide rencontre
Peut la raiſon oppoſer à l'encontre.
Puis l'apprehenſion qui par tel iugement,
Imagina dans ſoy l'obiet ſi viuement,
Qu'elle engraua dans mon cœur, dans mon ame,
Pour ſon trophee vne eternelle ſlame,
Eſt celle qui encor par vn droit bien acquis,
Veult ſans ceſſe r'auoir le ſort qu'elle a conquis,
Si tant ſoit peu mon ame & mon cœur oſe
Apprehender quelque contraire choſe :
Si tant ſoit peu le loiſir l'engourdit,
Si tant ſoit peu la peur le refroidit,
Ou ſi quelque autre égard, plaiſir, affaire,
Le vient de toy par reuolte diſtraire.

ELEGIE.

Madame, ſi iamais ma douce liberté
Deſſous ta dure main eſclaue n'euſt eſté,
Si t'aimant ſeulement d'vne faulſe apparance
Ie n'euſſe eſté captif au vray ſous ta puiſſance,
Eſtant en ton endroit feint & de double cœur,
Plus toſt que vray amy & loyal ſeruiteur :
Et ſi ſans me piquer & ſans iamais me prendre,

I'euſſe voulu tacher amoureuſe te rendre,
Touſiours feignant beaucoup & n'aimant que fort peu,
Bruler dedans la glace, & glacer dans le feu,
Ha ie ſerois encor bien-heureux en ta grace,
Comme i'eſtois auant que ſi fort ie t'aimaſſe!
Ou ne ſerois à toy ſi fort aſſubieti,
Que ie ne puiſſe prendre ailleurs autre parti :
Ains demeurant touſiours mon cœur en ſa franchiſe,
Sans que i'euſſe eſté pris, ie te tiendrois épriſe.
Mais d'autant que i'ay mis ſans fart, ſans fiction,
En toy ſeule mon cœur & mon affection :
D'autant que ie me ſuis d'vn cœur trop volontaire
Rendu à toy captif plus que n'eſt le forſaire,
Et que tu as cogneu que ie n'auois en moy
Autre eſpoir, autre amour, autre deſir qu'en toy,
Tu as ſoudain de moy deſtourné ton courage,
Et ce qui te deuoit encore d'auantage
Eſmouuoir à l'amour & ton cœur enflammer,
Cela t'a fait du tout delaiſſer à m'aimer.
En toy, qui par auant m'eſtois ſi fauorable,
I'ay veu vn changement ſi biſarre & muable,
Que de ton feu premier ie n'ay point apperçeu
Rien que la cendre morte en la place du feu :
Et ce qui t'a ainſi legerement changee,
Ce dont tu t'es ſentie eſtre plus outragee,
Et ce qu'à mon amour m'a fait vn plus grand tort,
N'eſt ſinon mon amour trop ardent & trop fort.
Si ie t'euſſe porté l'amitié froide & lente,
La tienne en euſt eſté beaucoup plus violente,
Si bien que ſans aimer i'euſſe aiſément acquis
Ton amour, qu'en aimant aquerir ie ne puis :
Et ſi i'euſſe voulu diſſimuler & feindre
D'vn cœur traiſtre & meſchant, & d'vn parler non moindre,
Ie n'euſſe eſté de toy aimé tant ſeulement,
Mais ie t'euſſe trompee auſſi bien aiſément.
Ie ſçay ce que l'on dit, ie ſçay ce qu'il faut faire
Pour pouuoir laſchement les courages attraire :
Ie ſçay la ſotte ruſe, le langage commun,

Et les traits deceuans defquels vfe vn chacun :
Qu'il ne faut que iamais l'amant fe paffionne,
Et que pour eftre aimé il ne f'affectionne.
Ie croy bien que cela peut entrer dans le cœur
D'vn lache, d'vn mefchant, d'vn traiftre, & d'vn trompeur :
Mais moy, qui ne fuis né auec fi mefchante ame,
Qui te voulois aimer & non tromper, ma Dame,
Ie penfois conferuer ton amour par amour,
Et non pour te braffer & faire vn mefchant tour,
Et croyois en fuiuant la loy de la nature,
Que l'amour de l'amour receuft fa nourriture.
Mais quoy ? ie ne te fu iamais fi odieux,
Qu'en ce temps (ô bon Dieu !) que ie t'aimois le mieux.
Ie fçay que rien en moy ne t'a peu tant deplaire,
Que tout ce que l'amour me contraignoit à faire :
La peur, la ialoufie, & les mortels foupçons,
Que tu nommois en moy fi mauuaifes façons,
Qui te deplaifoyent tant, n'eftoit-ce l'amour mefmes,
Qui caufoit en mon cœur fes furies extremes ?
Et fi ie n'euffe efté d'amour efpoinçonné,
Ie n'euffe auffi de toy rien craint ny foupçonné.
I'en auois bien raifon : car defia toy legere
Commençois à changer ta volonté premiere,
Et fi mal fatisfaire à l'amour mutuel,
Que tu n'auois plaifir qu'à me donner martel.
Que fi lors i'euffe efté quelque trompeur ou traiftre,
I'euffe bien fait femblant de rien n'y recognoiftre :
Mais me fentant ainfi moquer & outrager
I'euffe efpié le temps propre pour m'en vanger :
Ie ne l'ay pas voulu, & pour toute vengeance
Ie ne t'ay rien caché ny paffé fous filence :
Et t'ayant decouuert mon amour librement,
La crainte & le foupçon d'où venoit mon tourment,
Ie n'ay veu que l'amour & mon libre langage
Qui t'ayent hors de moy diuerti le courage.
Et fi c'eftoit amour, qui fans diffimuler
Conduifoit mes façons, & me faifoit parler,
Alors que ma façon t'a efté deplaifante,

Mon amour t'a despleu sans fart trop violente :
Car ma vois & mon geste estoient tant seulement
D'vne si grand' amour l'organe & l'instrument.
Donques pour bien aimer ie suis hors de ta grace?
Et donques mon amour de ton amour me chasse?
O destin malheureux ! ô dure cruauté !
Malheureux fut le iour que ie vey ta beauté,
Malheureux fut le lieu de nostre cognoissance,
Et moy plus malheureux d'estre sous ta puissance.
Car ie ne puis, Madame, ores me délier,
Ie ne te puis laisser, ie ne puis t'oublier,
Et maugré tes rigueurs cruelles & estranges,
Ie ne te puis changer, encor que tu me changes :
Il ne peut dans mon cueur entrer autre que toy,
Et tousiours solitaire à part ie ramentoy
Tes gracieux propos, & le priué langage
Que tu tenois auant que changer de courage.
Il me souuient encor du bien & du bon heur
Que i'auois tous les iours receuant ta faueur,
Quand ta main me serrant d'vne estroite caresse,
Me faisoit les sermens d'vne saincte promesse :
Ou alors que ton bras, en gage de ta foy,
Tant amoureusement s'étendoit dessus moy :
Ou quand ton ris, ton œil, & tes leures vermeilles
Doucement me baisant me promettoyent merueilles :
Ou bien en ce tems là que ie chassois d'autour
De toy ceux qui venoyent pour te faire l'amour.
Ha que ne suis ie mort en ce tems la, Madame,
Que nous estions tous deux espris de mesme flame,
N'estant pas moins aimé que i'estois amoureux,
Ha que ie fusse mort, content & bien-heureux !
Ie n'aurois veu au tems de ma grand' esperance,
De ton plus grand amour & plus grand' asseurance,
Où plus ie deuois estre en ta foy asseuré,
Vn autre ami à moy si soudain preferé,
Ny ie ne t'auroy veu d'vn cueur pariure & traistre,
A moy ton seruiteur telle faute commettre :
O qui seroit celuy qui de ce souuenir

De point ne larmoyer ſe pourroit contenir?
Ie dépite le ciel, la fortune cruelle,
Le deſtin, & le ſort, qui pour eſtre fidelle
M'ordonnent maintenant d'endurer plus grand mal,
Que ſi i'auois eſté pariure & deſloyal.
Ie dépite l'enfer, car il n'eſt pas poſſible
De me faire ſouffrir vn tourment plus horrible,
Pour le iuſte loyer d'vn damnable forfait,
Que celuy que ie ſens, pour auoir ſatisfait
Au deuoir, à l'amour, & à ceſte promeſſe
Que ie dois, que ie porte, & garde à ma maiſtreſſe :
Et faut ſans trouuer foy en elle ny amour,
Que ie luy ſois fidelle & l'aime ſans ſeiour :
Et que ſans nul eſpoir de recouurer ſa grace,
En ce cruel enfer ma ieuneſſe ſe paſſe,
Sans pouuoir relier ma deſiointe moitié,
Ny ſans pouuoir ailleurs chercher d'autre amitié.

ODE

SVR LA DEVISE DE NŒV ET DE FEV[20].

Quand ce grand Macedon laiſſa ſon Emathie,
Pour renger ſous ſa main l'vne & l'autre partie
De ce grand vniuers,
Et borner les confins de ſa terre natale,
En tous lieux où Titan ſa ſommité détale
Aux deux poles diuers :
Animé du deſir des victoires futures,
Et d'en eſtre aſſeuré par la voix des augures
Et oracles des Dieux :
Veit le temple d'Hammon ſur les chaudes arenes

De l'Egypte brulante, outrepaſſant les plaines
Des plus eſtranges lieux.
Il veit de Gordian la royale charrette,
Qui eſtoit de ſon heur la fatale prophete,
Et le nœu merueilleux :
Nœu tellement feé qu'il promettoit le ſceptre
De l'opulente Aſie à qui ſeroit le maiſtre
De ſon tour cauteleux.
Mais le fils de l'Olympe impatient d'attendre,
De pouuoir de ce nœu les cordelles eſtendre,
Fit que le couſtelas
Termina le deſtin iuſqu'à lors inutile,
Tranchant le labyrinth, & la corde ſubtile
Du facheux entrelas.
Eſtant le nœu deffait, il peut auſſi deffaire
La Perſienne armee, & les forces de Daire,
Et de Pore Indien,
Pouſſant outre le Tygre, outre Euphrate, outre Gange,
Et outre Tanaïs la fameuſe louange
Du Macedonien.
Ce nœu refit depuis le Feuure, qui martelle
Dans l'Æthnean fourneau la brulante eſtincelle
Du foudre rougiſſant :
Lors que le Dieu guerrier de la belle Cyprine
Preſſoit l'iuoire blanc, le ſein, & la poitrine,
Sur le lict gemiſſant.
Cupidon l'eut apres, Cupidon qui en lie
Les cœurs des amoureux en ſa douce folie,
En ſa fole douceur :
Et ce nœu eſt ſi fort, qui captifs les peut rendre,
Que pour le délier d'vn ſecond Alexandre
Ceſſeroit la valeur :
Nœu qui touſiours eſt nœu, & pour croiſtre ſa force
Il le voulut doüer d'vne nouuelle amorce,
Et luy donner le Feu :
Feu qui brule ſans ceſſe & ne ſe peut eſteindre,
Ne pouuant toutesfois auec la flamme atteindre
Au Dedale du Nœu.

Seroit-ce point ce Nœu qui te ſert de deuiſe?
Seroit-ce point ce Feu qui ta cordelle attiſe?
Ouy, mais autrement.
Car la ſeule vertu eſt le Nœu Gordien,
Qui à ton ame ſert d'vn immortel lien
Plein de contentement.
Si le Feu eſt d'amour, c'eſt d'vn amour honeſte,
Amour qui eſt liee & du nœu & du ceſte
D'vne chaſte Venus :
Auſſi ton Nœu ton Feu touſiours auront duree,
Tandis que l'on verra en la voûte etheree
La clarté de Phebus.

CONTR'AMOVRS[21]

I.

Vous, ô Dieux, qui à vous preſque égalé m'auez,
Et qu'on feint comme moy ſerfs de la Cyprienne :
Et vous doctes amans, qui d'ardeur Delienne
Viuans par mille morts vos ardeurs écriuez :
Vous eſprits que la mort n'a point d'amour priuez,
Et qui encor au frais de l'ombre Elyſienne
Rechantans par vos vers voſtre flamme ancienne,
De vos palles moitiez les ombres refuiuez :
Si quelquesfois ces vers iuſques au ciel arriuent,
Si pour iamais ces vers en noſtre monde viuent,
Et que iuſqu'aux enfers deſcende ma fureur,
Apprehendez combien ma haine eſt equitable,
Fàites que de ma faulſe ennemie execrable
Sans fin le Ciel, la Terre, & l'Enfer ait horreur.

II.

O Toy qui as & pour mere & pour pere,
De Iupiter le ſainct chef, & qui fais
Quand il te plaiſt, & la guerre, & la paix,
Si ie ſuis tien, ſi ſeul ie te reuere,
Et ſi pour toy ie depite la mere
Du faux Amour, qui de feux, & de traits,
De paix, de guerre, & rigueurs, & attraits
Tachoit plonger ton Poëte en miſere,
Vien vien ici, ſi venger tu me veux,
De ta Gorgone éprein moy les cheueux,
De tes Dragons l'orde pance preſſure :
Enyure moy du ſleuue neuf fois tors,
Fay-moy vomir contre vne[22]*, telle ordure,*
Qui plus en cache & en l'ame, & au corps.

III.

Dés que ce Dieu ſoubs qui la lourde maſſe
De ce grand Tout brouillé ſ'écartela,
Les cieux plus hauts clairement étoila,
Et d'animaulx remplit la terre baſſe :
Et dés que l'Homme au portrait de ſa face
Heureuſement ſur la terre il moula,
Duquel l'eſprit preſqu'au ſien égala,
Heurant ainſi ſa plus prochaine race :
Helas ce Dieu, helas ce Dieu vit bien
Quel deuiendroit cet homme terrien,
Qui plus en plus ſon intellect ſurhauſſe.
Donc tout ſoudain la Femme va baſtir,
Pour aſſeruir l'homme & l'aneantir
Au faux cuider d'vne volupté faulſe.

IIII.

Ie m'étoy retiré du peuple, & solitaire
Ie tachoy tous les iours de iouir sainctement
Des celestes vertus, que iadis iustement
Iupiter retira des yeux du populaire.
Ia les vnes venoyent deuers moy se retraire,
Les autres i'appelloy de moment en moment,
Quand l'Amour traistre, helas! (las trop fatalement!)
Te feit, ô ma Pandore, en mall'heure me plaire:
Ie vy, ie vins, ie prins, mais m'ouurant ton vaisseau,
Tu vins lacher sur moy vn esquadron nouueau
De vices monstrueux, qui mes vertus m'emblerent.
Ha, si les Dieux ont fait pour mesme cruauté
Deux Pandores, aumoins que n'as-tu la beauté,
Puis que de tout leur beau la premiere ils comblerent!

V.

Myrrhe bruloit iadis d'vne flamme enragee,
Osant souiller au lict la place maternelle:
Scylle iadis tondant la teste paternelle,
Auoit bien l'amour vraye en trahison changee:
Arachne ayant des Arts la Deesse outragee,
Enfloit bien son gros fiel d'vne fierté rebelle:
Gorgon s'horribla bien, quand sa teste tant belle
Se vit de noirs serpens en lieu de poil chargee:
Medee employa trop ses charmes, & ses herbes,
Quand brulant Creon, Creuse, & leurs palais superbes,
Vengea sur eux la foy par Iason mal gardee.
Mais tu es cent fois plus, sur ton point de vieillesse,
Pute, traitresse, fiere, horrible, & charmeresse,
Que Myrrhe, Scylle, Arachne, & Meduse, & Medee.

VI.

O traiſtres vers, trop traiſtres contre moy,
Qui ſouffle en vous vne immortelle vie,
Vous m'apaſtez & croiſſez mon enuie,
Me déguiſant tout ce que i'apperçoy.
Ie ne voy rien dedans elle pourquoy
A l'aimer tant ma rage me conuie :
Mais nonobſtant ma pauure ame aſſeruie
Ne me la feint telle que ie la voy.
C'eſt donc par vous, c'eſt par vous traiſtres carmes,
Qui me liez moymeſme dans mes charmes,
Vous ſon ſeul fard, vous ſon ſeul ornement,
Ia ſi long temps faiſant d'vn Diable vn Ange,
Vous m'ouurez l'œil en l'iniuſte louange,
Et m'aueuglez en l'iniuſte tourment.

VII.

Combien de fois mes vers ont ils doré
Ces cheueux noirs dignes d'vne Meduſe?
Combien de fois ce teint noir qui m'amuſe,
Ay-ie de lis & roſes coloré?
Combien ce front de rides labouré
Ay-ie applani? & quel a fait ma Muſe
Ce gros ſourcil, où folle elle ſ'abuſe,
Ayant ſur luy l'arc d'Amour figuré?
Quel ay-ie fait ſon œil ſe renfonçant?
Quel ay-ie fait ſon grand nez rougiſſant?
Quelle ſa bouche, & ſes noires dents quelles?
Quel ay-ie fait le reſte de ce corps?
Qui, me ſentant endurer mille morts,
Viuoit heureux de mes peines mortelles.

CONTRE

LA RIERE-VENVS.

Puisque tu veux qu'ici ta sainɑe ardeur, ô Muse,
A detester vne orde & sale ardeur s'amuse,
Dont l'infete vapeur peut presque empuantir
L'odeur du feu qu'en moy tu fais du Ciel sortir,
Il faut que dans ces vers ta flame eclaire en sorte,
Qu'elle rende en la fin l'enorme flame morte,
Qui d'vn prodigieux & stygien flambeau
Tache amoindrir l'amour, l'autre feu clair & beau,
Et qui honte du Ciel, des Dieux, & d'Amour mesme,
Deuroit d'aborrement & contre-cœur extreme
Nous faire oster le feu qui de l'Amour nous vient,
Par qui Nature ici nostre genre entretient:
Ains d'erreur, de hideur, & d'horreur deuroit faire
Perdre aux flambeaux du ciel leur lumiere ordinaire,
Faire aux Dieux retirer la flame d'entre nous,
Qu'apporta Promethee aux vsages de tous:
Faire plus qu'vn repas de Thyeste en arriere
Aux cheuaux du Soleil rebrousser leur carriere,
Et nous priuer en fin de la flame du iour,
Nous frustrant des effets du flamboyant Amour,
Qui premier éclaircit la masse tenebreuse.
  Plein donc d'vn ardent fiel contre l'ardeur hideuse,
Mesme ayant commencé par tant de feus diuers,
Ie veux que de feu mesme apparoissent mes vers,
Afin que si la France à tel monstre pardonne,
Auant qu'en tant de chefs serpentins il foisonne,
S'il ne doit que par feu comme l'Hydre perir,
Sauué du feu public vienne en mon feu mourir.

Iamais ne fut assez en son vray los tenuë
Ny pratiquee au vray, ny mesme au vray cogneuë
D'amour la claire torche: & ce noir brandon ci
Ne peut estre aborré, ne peut estre obscurci
D'vne execration, qui assez pour luy vaille,
Puis que contre les loix de Nature il bataille.
Si tout bien de Nature est sur tous biens sacré,
Tout mal contre elle soit sur tous maux execré :
Quoy que ie couure ou monstre amour, iamais n'appaise
Au foyer de mon cœur l'aspre & l'occulte braise,
Dont l'effort plus contraint se rend d'autant plus chaud :
Et comme ces Demons qui sont du rang plus haut,
Et qu'on croit dans le feu dernier element viure,
Mon esprit, qui leur haut naturel semble suiure,
Deust-il sentir son corps consumer peu à peu,
Brulant d'amour ne peut viure ailleurs qu'en son feu.
La flame aux cieux volant, vient des cieux, & nostre ame
Est plus celeste alors qu'elle enclost plus de flame :
Mais comme ie me laisse à toute heure attiser
Tel foyer qui prochain vient mon ame embraser,
Aimant mesme vn amour qui agreant moleste :
Cet autre amour contraire à l'amour ie deteste,
Ie hay, ie fui, i'aborre vne Riere-Venus,
Dont les feus puis n'aguere en France sont cognus.
Car le brandon qu'vn cœur sous nostre Amour endure
S'allume dans le ciel de flame haute & pure,
Telle, comme ie croy, que peut auoir aux cieux
Pour les Dieux & pour nous le seul œil de tous yeux :
Le ciel, le feu, l'air, l'eau, la terre, & ce qui mesme
Ou dans nostre bas Globe ou dans tout rond supreme,
Discourt & sent & croist, fait hommage au brandon
D'amour, & ce grand Tout n'est rien sans Cupidon,
Qui seul fait & repare & maintient ce qu'enserre
En soy le ciel, le feu, l'air, & l'onde, & la terre,
Au rebours du brandon horriblement infet,
Qui ne fait aucun œuure issir de son effet,
De Nature la haine & l'outrage execrable :
D'autant qu'à celuy-là de Megere semblable,

Il s'allume la bas aux brandons inhumains,
Fumeus, puans, sanglans, dont s'horriblent les mains
Des sœurs, qui pour cheueux sur leur chef amoncelent
Leurs hideux couleureaux, & qui tantost bourrelent
Les coupables esprits de ces serpens rongeurs,
Arrachez d'vn tel poil, ou de ces feus vengeurs,
Qui vn poison de rage & puanteur font prendre
Au brandon qu'Amour faux dessus eux fait épandre :
C'est pourquoy son effet des faux cœurs enchanteur,
Leur fait d'vne orde rage aimer la puanteur.
Lache & vilain se voit le desir qui endure
Son contentement propre, auoir pour but l'ordure,
Et que cela qui mesme au contentement sort,
Doiue auecques l'ordure aller au lieu plus ord :
Qui telle Venus monstre estre d'embas yssue,
Puis qu'au fond de la terre elle est encor receue.
Que donc l'Amour hautain mette en cendre mon cœur,
Non pas vne infernalle & furialle ardeur.
Comme maint oisillon approchant d'auantage
L'ardent Soleil, son chant en son chaud encourage :
Comme vn Grillon nocturne est au chant enflammé,
Tant plus il sent au soir son foyer allumé :
Et comme la Cygale au fort de l'Esté chante,
Tant plus la challeur est & brulante, & sechante :
Sur mes heurs malheureux, sur mes gayes douleurs,
Ie fay maint chant diuers au millieu des chaleurs,
Et sans fin pour l'amour, qui ses cruels alarmes
Refreschit dans mon cœur, ie pren mesme les armes
Deffendant mon tyran : mais ne pouuant aimer
L'autre amour, contre luy ie veux mes chants armer
De plus fort en plus fort. Car tout bon cœur ne souffre
Ce feu, non plus qu'vn feu se degorgeant du souffre
Que la bouche du mont Sicilien rendroit
Alors que plus de souffre en son ventre fondroit :
Non plus que des serpens chaque espece prochaine
Du Basilic, ne peut endurer son haleine,
De l'haleine & non pas du regard, comme on feint,
Ce royal serpenteau la vie en eux esteint :

Non plus que l'air ſortant des mares croupiſſantes,
Ou l'air plus corrompu des cloaques puantes :
Non plus que la fumee emmi les champs ſortant
D'vn feu fait de toute herbe & tout bois mal ſentant,
Ou ces fortes vapeurs par medecine extraites
Des drogues que lon trouue entre autres plus infetes :
Non plus que des ſerpens plus chauds & plus vilains,
Les repaires qui ſont d'eſtrange odeur tous pleins,
Ou des porcs engreſſez le tet plus ordinaire,
Ou d'autres animaux plus puants le repaire :
Et non plus qu'vn amas charongneux de ces corps,
Soit d'animaux puants, ou ſoit de ſerpens morts,
Horreur meſme aux oiſeaux & beſtes carnacieres,
Ne peut eſtre enduré par les plus charongnieres.
Meſme à fin qu'en laiſſant toutes autres ſenteurs,
I'approprie à tel fait ſes propres puanteurs,
Non plus que cela meſme en qui ſouuent ſe ſouille
Ce crime, qui l'ordure aime, recherche & fouille
De fort prés, & long temps ne peut eſtre ſouffert
D'vn, qui par punaiſie au moins tel ſens ne perd.
« *L'ame aimant les vertus abomine le crime*
« *Plus qu'vn bon nez l'odeur ne reiette ou eſtime.* »
Si donc tel monſtrueus & ſale échauffement
Hors mon ame amoureuſe encor plus ardemment
Par vn beau contre-feu de mon amour ſe chaſſe,
Qu'ardemment mon amour par elle ne ſ'embraſſe :
Il faut bien que mon chant, puis qu'en ces vers touſiours
I'oppoſe l'amour noſtre aux monſtrueux amours,
Face prendre à tous ceux qui hayent telle peſte,
Vn ſi grief contre-cœur du mal que ie deteſte,
Qu'il puiſſe encor paſſer la pitié, la faueur,
La iuſte bien vueillance & l'ardente ferueur,
Qu'en écriuant d'amour ie veux grauer en celle,
Qui fait, qui ſçait mon feu, qu'en decouurant ie cele.
En ceci ie l'implore, elle qui iuſte doit
Par pitié bienheurer ma ferueur, qu'elle voit
Si bien à la chaleur de ma vie eſtre eſtreinte,
Que l'vne en moy ne peut ſe voir ſans l'autre eſteinte :

Si bien qu'vn tel tortis se croisant, se laçant
De cent nœus, & dans l'air en ma mort se haussant,
Fera voir tout d'vn coup mon amour & ma vie
En deux pointes de feu iusques au ciel rauie.
Ie voudrois qu'en voyant bouillir mon fiel si fort,
Contre vn forfait, qui fait aux Dames tant de tort,
Et qui peut mesme faire aux François de nostre age
Trop plus qu'à la Nature & aux Dames d'outrage,
Elle vint tout ensemble ici fauoriser
Ce qui peut & mon fiel & mon cœur attiser,
Mon fiel tout plein de haine encontre ceci forte,
Mon cœur tout plein d'amour qu'immortel ie luy porte,
Et qu'auec moy iurant en mon mesme dessein,
Elle fist plus que moy, qui suis de courroux plein :
Si bien qu'en se ioignant aux Deesses plus belles,
Se voilans de ces noms Dames ou Damoyselles,
Elle fist que chacune vsast du haut pouuoir
Qu'on leur voit contre nous en nostre amour auoir :
Au moins si leur bel œil & leur pudique oreille
Pouuoyent ouir & voir ceste horreur nompareille,
Par l'eclat de leurs yeux qui peut mesme eclarcir
Tous les cieux, & d'eclairs toute flame obscurcir,
Rauir soudain du ciel des Dieux l'ame immortelle,
Et des humains porter au ciel l'ame mortelle,
Forcer mesme aux enfers Pluton de les aimer :
Pour amortir ce feu qui nous vient diffamer,
Elles viendroyent estans iustement irritees,
Et dans ces vers encor par mon ire excitees,
Esteindre telle rage : en faisant par beautez
Tel obscur brillement ceder à leurs clartez,
Voire armant pour chasser telles forceneries,
Au ciel, terre & enfers, Dieux, & Rois & Furies.
Mesme aux premiers arrests par leur grandeur donnez
Contre ceux qu'on verroit du crime soupçonnez,
Elles les priueroyent pour iamais d'auoir place
En leurs yeux, en leur cœur, en leur memoire & grace,
Tant qu'elles, que lon croit de Nature l'honneur,
De son beau le plus beau, l'heur plus grand de son heur,

De Nature les fleurs, & plus dignes richeſſes,
De Nature par moy ſe feiſſent vengereſſes :
Mais elles ne voudroyent honteuſes en ceci
Entendre le ſeul nom de ceſte hideur ci.
Tout François vrayment noble, à qui la force grande
Des Dames & d'Amour par ſon vray ſens commande,
Du nom & plus du fait prendra, ce croy-ie, horreur,
Sans me lire & ſans prendre en mes fureurs fureur :
Moymeſme ie ne puis dans vn tel chant me plaire.
Qu'à bon droit & pour bien ie ſuis contraint parfaire
Sans peine & ſans plaiſir. Souuent l'aſpre courrous
Maint diſcours prompt & haut peut pouſſer hors de nous.
La preſtreſſe à Phebus quand ce Dieu la poſſede,
Par force à la fureur de ſes oracles cede :
Elle ſent en ſa langue vn forcé mouuement,
Changement en ſon corps, nouueau tranſportement
En ſon eſprit prophete, en ſa poitrine enfleure,
En ſa face, en ſes yeux meſme, en ſa cheueleure,
Palleur, terreur, meſlange, & ſans aucun plaiſir
Met hors ce qui luy vient eſprit & corps ſaiſir.
C'eſt malheureux ſuiet que de voir ou d'entendre,
D'écrire ou de parler, ce qui l'horreur engendre.
Tout ord & vilain vice en ſoy touſiours a eu
Deplaiſance eſtant dit, & croiſſance eſtant teu.
Quand l'inſtinct de l'Amour ranimant dans moymeſme
L'autre ardeur de chanter l'embraſement extreme,
M'offre ainſi double feu : l'vn dont l'amour nous ard,
L'autre dont Apollon nous échauffe en ſon art,
Faiſant au feu premier ſi viue clarté rendre,
Qu'il puiſſe apres la mort éclairer noſtre cendre.
Ie m'égaye en ces feus, bien qu'ils m'aillent brulant,
Comme ſur le mont d'Oete vn grand Hercule allant
Par brulement au ciel, lors qu'vne flame telle
Purgeant ſa chair diuine euſt brulé ſa mortelle :
Ou comme cet oiſeau, qui pour renouueller
Sa vie vient ſoymeſme apres mil ans bruler.
Car telle ardeur d'amour qui aux grands cœurs vient naiſtre,
Rencontrant l'autre ardeur chaſſe le mortel eſtre,

Nous porte dans le Ciel, gaignant par vn tourment
L'eternité qui ſort d'vn hardi brulement,
Tant que de noſtre cendre à la mort aſſeruie,
De ſiecle en ſiecle on voit renouueller la vie,
Qui ſe rend par pareil & perpetuel cours
De memoire aux deux noms, aux vers, & aux amours:
Ce qu'attendre ie puis, non ceux dont on decœuure
Auant la mort mourir les vers, l'amour & l'œuure,
Bien qu'ils ſe vantent tous, ſinges de hauts eſprits,
D'eterniſer leur nom, leur Dame & leurs eſcrits :
Ce cher loyer des Dieux, de Nature, & des aſtres,
N'eſt pas pour les labeurs des mal-nez [22] *poëtaſtres.*
Moy donc eſtant épris de ces deux diuins feus,
Ie donne à l'heure vn ſtile aux vers tel que ie veus,
Pouuant tourner ma Muſe en mainte & mainte forme,
Comme quand vn Prothee en cent façons ſe forme,
Comme Achelois ſentant l'effort Herculean,
Comme Thetis fuyant l'autre effort Pelean.
L'ample ſuiet d'amour preſque encloſt toute hcoſe,
Que tout autre ſuiet à nos diſcours propoſe :
Luy des Dieux premier né, nous fait parler des Dieux,
Rechercher leur ſubſtance & compaſſer les cieux
S'accordans par luy ſeul, tellement que ſans peine
Là haut de cercle en cercle vn haut ſens il pourmeine,
Pour commencer l'eſſence & les cours & les rangs
Des aſtres arreſtez, & des aſtres errans :
Luy qui eſt tout flambant & noſtre flame eguiſe,
Nous porte dans la flame apres les cieux aſſiſe
Au plus haut de ſon monde, & luy ſeul inſpirant
L'air, que nous reſpirons, en l'air nous va tirant,
Puis ſur toutes les mers nous dreſſe vn nauigage,
Où ſouuent noſtre eſpoir par luy ſouffre vn naufrage,
Il rompt ſon vol & vient ſur terre ſe ficher,
Pour dedans & dehors la flame rechercher :
Soit tel qu'on feint ou non, proffitable eſt la feinte
Par qui preſque de tout la ſcience eſt attainte.
Luy donc qu'on fait auſſi de toute vie autheur,
Comme on le feint auſſi l'autheur & le moteur,

Fait que l'aigu diſcours ſous ſa guide decœuure
De Nature tout art, toute cauſe, & tout œuure,
Toute matiere & forme, & donne tant d'obiets,
Fait prendre vn diuers ſtile en ſi diuers ſuiets,

* * * * *

DES GVERRES

DV ROY HENRY DEVXIESME

CONTRE L'EMPEREVR CHARLES CINQVIESME,

Apres le ſiege de Metz leué.

Le dol long temps couué, la ſurpriſe, & l'audace,
Tombent en contreruſe, en repouſſe, & rabais:
Quiconque hait les ſiens, leur repos, & leur pais,
L'eſtranger, le trauail, la guerre le terraſſe.
Celuy n'eſt plus qu'vn ſonge, vn tronc, & vne glace,
Qui veilloit, floriſſoit, & bruloit en ſes faits:
S'on veut vaincre, enrichir, reuiure par meſfaits,
La dépouille, la perte, & la mort nous menaſſe.
Malheur quand l'age vieil, le trouble, & la froideur,
Rencontre vne ieuneſſe, vn accord, vne ardeur:
Par ces trois l'heur paſſé, l'effort, & l'eſperance
Se tournent en malheur, foibleſſe, & deſeſpoir,
Or' que l'Empereur, l'Aigle, & l'Eſpagne ſont voir
Que vaut noſtre grand Roy, noſtre Lys, noſtre France.

A MADAME MARGVERITE,

SŒVR DV ROY HENRY DEVXIESME,

Depuis Ducheſſe de Sauoye.

I.

T'oyant ce iour parler du grand Dieu, dont l'eſſence
En ſe meſlant par tout, anime l'vniuers,
Ie me ſouhaitte auoir & mille & mille vers,
Que docte i'ay cent fois ſacrez à ſa puiſſance.
Et voyant que le ciel pour reuenger la France,
Nous enuoye en ce temps le plus beau des hyuers :
Sur ce temps ie conçoy mil argumens diuers,
Pour par vn bon augure aider noſtre eſperance.
Puis ie bruſle d'emplir cent papiers écriuant
L'aiſe de noſtre Roy, ſes enfans receuant,
L'aiſe de toy leur Tante, & l'heur de telle race.
Et ne pouuant du tout m'aſſouuir, ie ne veus
Me faillir ſans qu'aumoins ces petits traits ie trace
De Dieu, du temps, du Roy, de toy, de tes neueus.

II

Dieu, ce Dieu qui promet aux François plus de bien
Qu'il ne leur a ces iours permis faire d'outrage,
De foy, d'œuure, de ſens, de langue, & de courage,
Doit eſtre aux biens, aux maux, le ſeul but du Chreſtien :

Seule caufe de tout, de tout feul entretien,
Tout infini, tout bon, tout puiffant, & tout fage,
L'ame, le gon, l'appuy du monde fon ouurage,
Qu'il fit luy eftant tout, & pouuant tout de rien :
Qui pacifique en tout, par harmonie accorde
Des neuf cieux & des quatre elemens la difcorde,
Par fon deftin certain guidant l'incertain fort :
Qui par ordre & raifon donne ou ame ou croiffance,
Qui nous fauue par CHRIST, *fa race, & fon effence,*
Seul fort, & feul vengeur du tort & de la mort.

III.

Ore qu'en ce beau parc penfif & folitaire,
Pour façonner ces vers ie raffemble mes fens :
Ie m'efmerueille en tout de fentir que ce temps,
Ce beau temps ne fent rien du cornu Sagitaire.
Les Dieux pour nous venger, ce femble, ou pour nous plaire,
A la queuë d'Automne ont fait naiftre vn Printemps,
Tant que les Dieux de nous parauant mal contens,
Ne feront plus nommez Bourguignons du vulgaire.
Ha! qu'il me plaift d'aller par vn feruice beau
Chercher chez l'ennemi la gloire ou le tombeau :
Tu mens, Iule Cefar, lache en fon infortune
Le François ne fe montre, ains renforçant fon cœur,
Comme l'Hydre, des coups, des playes, du malheur,
Doit fous mon Roy combatre & les Rois & Fortune.

IIII.

Mon Roy fçait-il pas bien que les deftins ont fait
Afin qu'vn changement maintienne ce grand eftre,
L'vn peuple à l'autre peuple, & les Rois aux Rois eftre
Contraires, pour en tout monftrer tout imparfait?

Et mon Roy ſçait-il pas auſſi que le meſfait
Par le preuoir des Dieux rend le deſtin ſeneſtre?
La victoire eſt touſiours (ô HENRY) *dans ta dextre,*
Mais de nous tes ſuiets le vice nous deffait.
Le vice & la victoire ont bien peu d'alliance,
Vertu, valeur, victoire, encor ſont en la France,
Ne crain qu'vn ſeul poiſſon retarde ton vaiſſeau[24]*,*
Ny que la nuict te puiſſe en ton beau iour te nuire,
Sois Tiphys, ſois Phebus, & pour pourſuiure & luire
La vertu ſoit touſiours ta voille & ton flambeau.

V.

Trouppe d'enfans diuins, ſoit celle qui arriue,
Ou bien ſoit monſieur meſme, ou l'vne & l'autre ſœur,
Voſtre mere Iunon vous douë de ſon heur,
Voſtre tante Pallas de ſa vertu naïfue:
Mars ce prince Lorrain, qui ia ſous ſoy captiue
Nos ennemis, vous ſoit de prouëſſe donneur,
Mercure ce prelat des Cardinaux l'honneur,
Vous douë de conſeil & d'eloquence viue.
Ainſi vous ſerez faits tous ſept, ô nombre beau,
Sept pandores en France, & chacun ſon vaiſſeau
Dans ſes mains receura de Iupiter ſon pere:
Puis l'ouurant vous verrez ſortir tant de vertus,
Que les maux de Pandore à la fin combatus,
Lairront noſtre air François ſans crime & ſans miſere.

A MADAME MARGVERITE DE FRANCE

SŒVR DV ROY HENRY,

Deuant qu'elle fuſt mariee [25].

Vierge, ta France te veut par ces vers ſacrer vn autel,
Auquel nuire le fer, l'onde, ne l'age, ne peut.
L'age ſuperbe ne mord les vers, dont Grece ſe baſtit
Vn los eternel, ny ce que Rome graua:
Moy doncq qui retirant mes pas leur gloire reſuiuray,
Meurdriſſant l'oubli, viure ta gloire feray,
Et de ce vers meſuré ton ſainct nom bruire lon orra,
Puis que ta ſaincte faueur aide ma ſaincte fureur.

EPISTRE A LA MESME DAME.

Si deſormais vers toy, ſous qui doit eſtre ſerue
L'impudente ignorance, on addreſſe, ô Minerue,
Tant d'œuures auortez, à qui leurs peres font
Porter effrontément ton beau nom ſur le front,
Comme ſi lon vouloit ſa ſauuegarde faire
Sous la targue qu'on voit au poing de l'aduerſaire :
Si meſme dans ton temple impatient ie voy
Quelque enroüé corbeau croüaſſer deuant toy,
Qui ſe pouſſant au rang des Cygnes les plus rares,
Vienne ſoüiller ton nom dedans ſes vers barbares,
Et qui tout bigarré d'vn plumage emprunté,
Ne çouche iamais moins qu'vne immortalité :

Ie ne feray point moins dépit, ny nos Charites,
Tes neuf fçauantes Sœurs ne feront moins dépites,
Que fi nous auions veu dans ton temple Troyen,
Ou Aiax Oilee, ou le Laërtien :
L'vn pour forcer encor ta preftreffe Caffandre,
L'autre pour ton pourtrait gardien vouloir prendre
D'vne fanglante main, indigne de toucher
A cela que la Troye auoit tenu fi cher:
Car pareil à ceux-ci eft celuy qui f'efforce
De bon gré maugré faire aux Mufes toute force,
Pour d'vne main fouillee au bourbier d'ignorance,
Toucher au facré los d'vne Pallas de France,
Faifant tort à ton temple, à moy ton preftre fainct,
Voire à fon nom qu'on voit dés fa naiffance efteint.
Mais auffi quand ie fçay qu'vn Ronsard, *qui eftonne*
Et contente les Dieux, à qui fes vers il donne,
Vient humble dans ton temple à tes pieds apporter
Ce qui peut aux neueux, voire aux peres ofter
La gloire des beaux vers, bien que lon me vift eftre
Ton plus cher feruiteur, ton plus fauori preftre,
Te repaiffant fans fin d'vn vers qui vient à gré,
Quand il vient d'vn Iodelle *à toy feule facré :*
Ie ne fuis moins ioyeux que la preftreffe antique
Du deuin Apollon, quand au temple Delphique
Le grand Roy Lydien prodigant fon threfor,
Vint enrichir ce lieu de mille prefens d'or,
Efchangeant les vaiffeaux d'argille bien tournee,
Aux vaiffeaux maffifs d'or, où la troupe eftonnee
Des deuots pelerins abordez en ce lieu,
Beuuoyent de longue fuite aux feftes de ce Dieu.
Car les riches prefens qui or' chez toy fe treuuent
Prefentez par Ronsard, *tout ainfi nous abbreuuent :*
Inuitans tout vn monde à louer ton honneur,
Inuitans tout vn monde à louer ton donneur,
Qui recule en l'autel de ma grand' Margverite,
Pour faire place à l'or, mon argille petite,
Où deuant ie faifois l'offrande à ta grandeur
Non pas d'vn pareil pris, mais bien d'vn pareil cœur.

Malheureux ſont ceux-là, de qui les ialouſies
Pour les geſner tous ſeuls, ont les ames ſaiſies :
Malheureux eſt celuy, qui pour penſer gaigner,
D'vn admirable ouurier veut la gloire eſpargner :
Dans les antres ombreux, le ialoux d'vn bel œuure
Doit viure, ſ'il ne veut que ſa rage on decœuure.
Qu'eſt-ce qui fait les vers, & leurs ſaincts artiſans,
Seruir d'vne riſee à tant de Courtiſans,
Et que les grands qui ſont leur but de la Memoire,
Dedaignent à tous coups l'ouurier de telle gloire,
Aimans mieux ſe priuer meſme de leur eſpoir,
Portans tout au cercueil, qu'en viuant receuoir
Les vengeurs de leur mort? Hé! qui fait que la France
Charge ſouuent d'honneurs ſon aſneſſe Ignorance,
Si ce n'eſt vne enuie? enuie qui ne veut
Souffrir vne vertu, qui trop plus qu'elle peut,
Se perdant pour la perdre. Il faut, il faut des autres
Vanter les beaux labeurs pour donner force aux noſtres.
Tel admire ſouuent ce qu'il doit admirer,
Qui de ſoymeſme fait d'auantage eſperer :
Car quant au point d'honneur, tant plus vn homme en quitte,
Et plus il en retient, & plus il en merite.
Ie feray touſiours franc, l'honneur que i'ay de toy,
Au rebours de tout autre éueille vn cœur en moy,
Vn cœur prompt & gentil, qui fait que gay i'adore
Celuy, qui comme moy ma grand Minerue honore,
Et ſi fait que de luy ie m'accompagne, à fin
Que ton nom & le ſien vole au monde ſans fin.
Aux couards ſoit l'enuie, oncques on ne vit eſtre
L'enuie dans l'eſprit courageux & adextre.
Nul ne ſçauroit ſi bien ſe faire plaire aux Dieux,
Que ie ne deſiraſſe encor qu'il leur pleuſt mieux.
Quand on a le cœur tel, bien qu'encore on ne face
Ses traits du tout parfaits, ce braue cœur efface
Par vne opinion le trait le plus parfait,
Puis de l'opinion la verité ſe fait :
Ainſi l'œuure d'autruy doit ſeruir à la vie
D'vn encouragement, & non pas d'vne enuie.

Tant s'en faut qu'enuieux de nos hommes ie sois,
Que ie iure ton chef, qu'entre tous nos François,
Tant l'honneur du pays m'a peu tousiours espoindre,
Ie voudrois qu'on me vist, tel que ie suis, le moindre,
Ie ne seruirois plus fors qu'à ton sacré los
D'inciter languissant les esprits plus dispos.
Mais puisque nous voyons croistre en France vn tel nombre
De brouilleurs, qui ne sont sinon que porter ombre
A la vertu naissante, il te faut prendre au poing
Ton glaiue, & ton bouclier, pour m'aider au besoing,
Et tant qu'encourageant mes forces, à l'exemple
Du vainqueur Vandomois, ie sorte de ton temple,
Pour sur les ignorans redoubler les efforts,
Et voir ces auortons aussi tost que nais morts,
A fin que l'heur de France & des Muses ie garde,
Faisant apres RONSARD *la seure arriere-garde.*
Ie les verray soudain sous mes traits s'effroyer,
Ie les verray soudain sous ta Gorgon muer,
Mais non pas de beaucoup, car estans demi-pierre
De l'esprit, il ne faut sinon que lon reserre
Leur mouuement, d'vn roc, à fin qu'on oste à tous
Le pouuoir de se nuire eux-mesmes de leurs coups,
Arrestant par les yeux de Meduse auec l'ame
Le malheureux Demon qui si mal les enflame.
Or ce pendant qu'ainsi ton secours i'attendray,
Et redoutable à tous au combat me rendray,
Embrasse moy ces vers, que la Harpe meilleure
Pour ta sainte grandeur a sonnez à ceste heure :
Embrasse, embrasse, & fay ces beaux hymnes sonner,
Freres de ceux qu'on vit à son Odet donner,
Tant que depuis ton temple entendent les estranges
Des hommes & des Dieux les plus belles louanges,
Confessans qu'en ce siecle ingrat, aueugle, & las
Des troubles de la guerre, on voit vne Pallas,
Qui fait de nos vertus & de nos muses conte,
Autant qu'à l'ignorance & au vice de honte,
Prenant pour les faueurs que fait sa deité
L'vsure qu'elle attend en nostre eternité.

EPITHALAME

DE MADAME MARGVERITE[16],

SŒVR DV ROY HENRY II. TRES-CHRESTIEN,

Ducheſſe de Sauoye.

Qu'il te deplaiſt, DEESSE, *en qui tellement viuent*
Vertu, Science, amour de ceux qui ces deux ſuiuent,
Que les deux nous deuroient contraindre à t'adorer,
L'autre eſmouuoir les Rois de ces deux honorer :
Qu'il te deplaiſt (ie croy) quand les ingratitudes
Qu'on fait, ſoit aux vertus, ſoit aux diuers eſtudes
Des grans hommes, leur font rapporter ſeulement
D'vn trauail vn trauail, d'vn merite vn tourment :
Et penſe que tu crois ces graces plus diuines
Ne pouuoir tant en nous aſſeurer leurs racines,
Qu'on n'en perde ſouuent le deſir ou l'effet
Pour le tort qu'à ces dons aueuglement on fait,
Lors qu'aux vns de mépris ſert vne ame bien nee,
Aux autres d'vne enuie, aux autres de fumee,
Et de regret à ſoy iuſtement ſe fachant
D'eſtre nee au pouuoir du ſot ou du méchant :
Pitié dont tellement la conſtance ſ'ébranle
Qu'elle met à tous coups toutes vertus en branle,
Nonobſtant ce confort fantaſtiquement pris,
Que la vertu foulee en fin retient le pris.
Car puis que noſtre vie eſt tant douteuſe & breue,
Et que l'iniquité toufiours l'equité greue,
Tant qu'en perdant plaiſir & proffit bien ſouuent
Nous perdons meſme encor du renom le ſeul vent :
Qui ne croira (bons Dieux !) telle cauſe eſtre forte
Pour mouuoir la perſonne en ſon meſtier accorte,

De ſuiure vne plaiſante & ſeure oiſiueté,
Ou par vn deſeſpoir quelque autre volonté,
Aimant mieux peu ou prou deſſous vn hazard viure,
Qu'vn bien qui ſe fait mal obſtinément pourſuiure.
Mais ſi iamais (touſiours la vertu qu'on eſtrange
Nous laiſſe vn vain eſpoir ou vn regret pour change)
Quelque ame ainſi bien faite, apres auoir laiſſé
L'heur qui la nourriſſoit, pour le voir offenſé,
Par raiſons, par remors, maiſtres de ſa penſee,
Et par occaſions ſe vit iamais forcee,
C'eſt la mienne auiourdhuy. I'auois quitté ce bien
Qui outre mille maux ne rapporte ici rien,
Voulant, ſi Mars touſiours euſt l'Europe troublee,
Rendre nulle ma vie ou ma gloire doublee,
Pour en fin reioignant & l'vn & l'autre effort,
Par Mars vaincre mes maux, & par Phebus ma mort :
Meſme ce ſainct retour de paix, puis que l'vn manque
Comme l'autre, à tous deux m'auoit fait quitter banque,
Pour viure au ſentiment de l'heur qui m'eſt preſté,
Et ſans le ſentiment du malheur arreſté,
Ains garder tout ainſi le char de l'ame mienne,
Que ſ'elle eſtoit deſia ſous l'ombre Elyſienne :
Mais vn remors me prend, l'amour accouſtumé
M'attire mon eſprit à plus grand choſe né,
Me force, & dedans moy ne peut iamais conclure,
Que Dieu m'ayant fait tel inutile m'endure.
Ie ſonge à cette loy, qui naturellement
Ne permet que pour moy ie ſois né ſeulement :
Ie ſonge, ſi ie veux ſuiure le plaiſir meſme,
Qu'en ceci ie me puis feindre vn plaiſir extreme :
Ie ſonge à l'heur que c'eſt de viuant depiter
Les riches ignorans, & mort les ſurmonter :
Ie ſonge aux changemens, au temps, à l'eſperance
Que ton accroiſſement donne aux eſprits de France,
A mon Prince, à toymeſme, à la poſterité,
A qui ie fay, peut eſtre, vn tort non merité,
Aux amis, & à ceux qui bons me fauoriſent,
Qui n'auront rien de moy contre ceux qui mépriſent,

Aux ſinges, aux pedans, aux flatteurs, aux vanteurs,
Que mon ſilence aura rendu ſur moy vainqueurs :
Ie ſonge meſmement bien que ie ne ſois point
Si fier de m'égaler à ces deux de tout point,
A la faconde heureuſe, à la Muſe fluide
Du grand Tulle Arpinois, du Sulmonois Ouide,
Dont l'vn abſent vn peu, l'autre ſous l'Aquilon
Trainant ſes derniers iours, eſcriuoient, Apollon
Hors du ciel rauiſſoit à ſoy les champs d'Amphryſe,
Ayant au lieu du Luth la cornemuſe priſe,
Sans qu'vn depit de voir bleſſer leurs deïtez
Rendiſt ces trois en vain contre eux meſme irritez :
Bien qu'en cela plus iuſte argument les peuſt poindre
Que moy, qui n'ay leurs maux, & qui me ſen bien moindre,
Qui meſme en mon païs plein de repos & d'heur,
Ne me puis plaindre en rien que du vulgaire erreur,
Qui, de tout temps cruel aux vertus, ne doit faire,
Que tuant mon honneur ie me ſois ſi contraire.
Ie voy, ſ'il faut au grand le moindre apparier,
Scipion ce me ſemble à ſoy contrarier
Cent fois dans ſon Linterne, alors que ſon inique,
Voire à ſon ſeul ſauueur ingrate Republique,
Voulant forcer au conte vn, auquel on deuoit
Et la ville & la vie & tout l'heur qu'on auoit,
Fit là ce grand vainqueur ſolitaire ſe rendre,
Arrachant au païs ſa vieilleſſe & ſa cendre.
Ores ie penſe voir l'amour enraciné
D'vn chaſcun vers la terre en laquelle il eſt né :
Ore vn deſir plus grand (car deſir nous r'enflame
Sans ceſſe, comme eſtant vne part de noſtre ame)
Vouloir donter l'eſprit, donteur des Africains,
Ardant de croiſtre encor par conſeil & par mains,
Et ſa Romme & ſa gloire, or' les fieres tempeſtes
Qui de ſes citoyens menaſſoient ia les teſtes,
Or l'ennuyeux defaut des honneurs iournaliers,
Or les parens abſens, & les Dieux familiers,
Or mille occaſions qui ſ'offroient de bien faire,
Et or la palme aux mains de l'enuie aduerſaire,

Qui fait de nos courroux ſon triomphe plus grand,
Ore les chers amis, & tout obiet qui rend
Et memoire & remors retentoient ce grand homme,
Monſtrans qu'auant la mort le ſoing ne ſe conſomme,
Qui ſoit que nous cherchions ou le iour ou la nuict,
Iuſqu'en la nuict mortelle inceſſamment nous ſuit :
Si ſe vainquit-il lors ſçachant que la vaillance
Plus grande, c'eſt donter les ſens & l'inconſtance.
Mais reuenant à moy, qui voulois de mon gré
Quitter du tout les Rois, & l'Helicon ſacré,
Dont ie puiſois deuant vne liqueur tant belle,
Pour arrouſer le plant de leur gloire immortelle,
Encor qu'vn cœur trop haut qui me rend plus ſuiet
Au malheur, que tous ceux qui ont vn cœur abiet,
S'efforce me donner ceſte loy dommageable,
D'eſtre pluſtoſt chetif que d'eſtre variable :
Maugré ce cœur ie pren la reſolution
De ne m'obſtiner point, comme vn grand Scipion,
Puis que ma petiteſſe & l'iniure petite
Ne peuuent égaler ſon tort ny ſon merite,
Et qu'ores plus qu'à luy d'occaſion ie voy,
Pour changer mon deſſein, ſe preſenter à moy.
Ici le ſoin des Dieux, & la ſaincte alliance
Que le ciel à l'Europe, & l'Eſpagne à la France,
Voire tous quatre enſemble ont peu ſi bien iurer,
Que deux peuples vnis ſemblent deia tirer
Tous nos peuples en paix, & qu'Europe ſes guerres
Garde au barbare ſeul, & le ciel ſes tonnerres :
Ici ton Hymenee & l'heur qui t'eſtoit deu
Auant que naiſtre, l'heur & l'eſpoir qu'en ont eu
Les tiens, ma ioye extreme en qui ie ſens mon ame
D'autant paſſer chacun, que toy ſa ſeule Dame
Outrepaſſer les Dieux, & les Rois au pouuoir
Que ta vertu te fait deſſous ceſte ame auoir :
Ici ta vertu meſme & les biens ordinaires,
Dont à iamais tu rens les Muſes tributaires,
S'offrent, & d'autre part les liens saincts & forts,
Dont par miracle Hymen garrotant nos diſcords,

Ta Niepce accouplant : les vœus qu'à ton ſeruice
I'ay cent fois repetez, mon ancien office,
Qui veut boüillant dans moy m'étoufer au ſortir,
Voyant auecques Mars l'autre office amortir :
D'autre coſté l'humeur qui biſarre ſecouë
L'ame des eſchauffez Poëtes, & ſ'en iouë
Plus que iamais, pour faire accorder à ce ſon
Des nopces & la docte & l'indocte chanſon :
L'aſſeurance que i'ay de te pouuoir bien plaire,
Si ie me puis au moins moymeſme ſatisfaire,
Et l'eſpoir de gaigner mon Roy, puis que le mieux,
Qu'on face, c'eſt de plaire aux Rois nos ſeconds Dieux,
Me rallument mon feu, que ie rembraſe encore
Des merites premiers que ia l'oubli deuore.
Le beſoing de charmer par mes vers les ennuis
Que i'ay, pour n'eſtre veu iamais ce que ie ſuis,
Ains que ſincere & ſain de crime & conſcience
Ie voy chaſſer mon heur, tacher mon innocence
Par l'iniquité meſme, ou meſmement par ceux,
Qui, las ! m'honoreroient ſi i'eſtois cogneu[21] *d'eux :*
La crainte du reproche & le iuſte argument
Que l'enuieux prendra ſi ie fais autrement,
Combien qu'en le faiſant ie n'aye point d'attente,
Qu'autre que mon deuoir enuers toy me contente :
L'amour de la vertu & ce cœur vrayement mien,
D'aimer & faire en tout le bien pour le ſeul bien,
Qui ſur ſoymeſme tient ſa recompenſe aſſiſe :
Car ſans fin la vertu ſert de chaſſe & de priſe.
Bref, mille autres raiſons m'ont en ce changement
Rendu l'art, le vouloir, l'eſpoir, & l'argument :
Dont l'vne qui ſe naiſt de toy dans mon courage,
Languiſſant parauant m'anime d'auantage
Qu'Achille depité pour ſ'eſtre veu rauir
La venue de Lyrneſſe, & voulant aſſeruir
Tant les deſtins des ſiens, que ſa hayne ennemie,
A vn iuré courroux, encor qu'auec ſ'amie
On luy offriſt des dons, ne fut alors forcé
De reuoler aux coups, quand Patrocle percé

Tout outre par Hector dedans ses mesmes armes,
Luy fist changer au fer & sa lyre & ses larmes.
Il est vray que ie suis renflambé d'vn grand heur,
Et ce Pelide estoit rembrasé d'vn malheur :
Aussi ie ne repren les armes, mais la lyre,
Comme luy quand premier il digeroit son ire.
Il faut donques sortir, & comme celuy-là
Qui dedans sa maison si long temps se cela
A ce Thebain Adraste : il ne faut que la crainte
De tout prochain danger rende ma force estreinte,
Me deust l'ingratitude & l'enuie engloutir
Comme la terre l'autre : il faut donques sortir,
Et quand ie n'aurois point d'occasion meilleure,
La furieuse ardeur qui s'empare à ceste heure
De moy, dedans l'horreur de ces bois où lassé
D'auoir en ces chaleurs si longuement chassé,
Lassé du vain souci que ie rechange en ioye,
Riant des biens, des maux que le hazard enuoye,
Trouuant maugré fortune en ces lieux écarté
Le repos, le plaisir, l'heur, & la liberté.
Ie refreschi au bord secret d'vne fontaine,
Tant le corps comme l'ame, & reprenant l'aleine,
Auecques les zephirs & l'odeur de ce lieu,
Ie respire[28] *dans moy vn ie ne sçay quel Dieu.*
L'antiquité dit vray, que les forests plus sombres
Cachent en soy des Dieux, des Demons & des Ombres,
Aux lieux secrets se fait maint mystere sacré,
Non plus qu'à moy le peuple aux Dieux ne vient à gré :
Quiconque soit ce Dieu qui tous mes sens domine,
D'vne folastre humeur remplissant ma poitrine,
Rend la conception que i'enfante pour toy,
Tant estrange, tant belle, & tant nouuelle à moy,
Que combien qu'elle soit trop tarde & inutile,
I'en pense bien pourtant mouuoir l'ame gentille[29]
De ta diuinité, comme esmeu ie me sens
Or que telle fureur se fait plaire à mes sens.
Il me faut donc par force entreprendre, ma Dame,
Ce que i'ay commencé de ton Epithalame,

Auec vn autre chant pour la ſolennité
D'autres nopces deſia dedans moy proietté
Et force eſcrits plus grands, dont mes Muſes trop vaines,
Ont taché ces trois mois de ſoulager mes peines,
Dans leſquels aſſeurez de l'immortalité
Le los de ceſte Paix prend vne eternité.
Au lieu de ces labeurs ma libre fantaſie
A d'vne gaye humeur la peinture choiſie
D'vn docte, d'vn biſarre, & ſuperbe appareil,
Que dans moy i'imagine eſtre du tout pareil,

* * *

Tes merites pourtant au vif y ſeront peints :
Ce ſonge en verité ſe fuſt changé, peut eſtre,
S'on pouuoit, ſ'on daignoit en France me cognoiſtre.
Vn appareil plus grand les autres t'auront fait,
Moy ie te paye ici du vouloir pour l'effet,
Et loing de toy n'ayant du vray la pourtraiture,
Mon ardeur me fait plaire en la feinte figure,
Comme lon voit ſouuent dans ces cerueaux plus creus
Errer ces beaux diſcours, propres à leurs humeurs[20].
L'vn dans l'eſprit ſe peint d'eſtre Roy, Duc ou Conte :
L'autre mille ennemis dans vne heure ſurmonte :
Le moyne eſt Cardinal, l'apprentif eſt ouurier,
L'aſne ſe fait docteur, l'aduocat Chancelier :
L'vn ſe fait ou Creſus, ou Craſſus, & ſe ronge
L'entendement, pour eſtre Irus au bout du ſonge :
Cent beaux chaſteaux en l'air ſ'eſt ia baſti ceſtuy,
Qui ſa pauure chambrette empruntoit auiourdhuy :
L'autre feint enuers ſoy les amours des plus belles,
L'autre (les fictions des fiances ſont telles)
Auec ſoy ſa moitié ſ'imagine d'auoir,
Qui n'embraſſe en la fin que le vent & l'eſpoir :
Moy, qui te cognoiſſant Deeſſe, ne puis ore
Auoir plus grand deſir, ſinon que l'on t'honore
Ainſi que ie voudrois d'vn infertile ſoing :

Ie ſuis dedans Paris encor que i'en ſois loing,
Où ie deſſeine, & taille, & charpente, & maſſonne,
Ie brode, ie pourtray, ie couppe, ie façonne,
Ie cizele, ie graue, émaillant, & dorant,
Ie griffonne, ie peins, dorant & colorant,
Ie tapiſſe, i'aſſieds, ie feſtonne, & decore,
Ie muſique, ie ſonne, & poëtiſe encore :
Et en ne faiſant rien ie fais tous ces meſtiers,
Comme pour te ſeruir i'euſſe fait volontiers,
Et m'oſerois vanter ſi tous mes beaux nuages
Rempliſſent ce papier, que les riches ouurages,
Qui au vray ce beau iour de nopces orneront,
Cent fois moins que mon ſonge au monde dureront.
Mais quoy, en doy-ie donc remplir ces vers? il ſemble
Qu'il ſuffit me pener, ſans en voir mille enſemble
De faueur courtiſane éplucher à loiſir,
Et ſe pener en vain de ce qui m'eſt plaiſir :
Ie ne le veux donc point : Il vaut mieux que i'acheue
Ton ſainct Epithalame, ou que ie me releue
Du tout de toute peine, & que tous ces vers ci
Ne ſoyent qu'vne promeſſe, ainſi que ſont ici
Pluſieurs, qui prometteurs d'hiſtoire ou d'œuure feinte,
Font naiſtre la ſouris ou la corneille peinte[31].
Ie ne le veux point donc : quoy? le malin diroit
Qu'apres la ville prinſe au ſecours on iroit :
L'autre auec vn ſou-ris eſtranglé dans la gorge,
Louant l'ouurier, viendroit blamer l'œuure & la forge :
L'autre plus dangereux, plaindroit que ie ne puis
Eſtre auſſi ſage & dous que bon ouurier ie ſuis :
L'autre diroit vrayment ce ſonge eſtre aggreable,
Et qu'il eſpere voir ce ieune homme metable :
L'autre au rebours diroit, que ie croy faire mieux,
Orgueilleux & trompé, que les plus ſtudieux,
Et iugera de moy, qui ſuis humble & facile,
Que ſouuent mon orgueil rend mon ame inutile :
Qu'il euſt trop mieux valu chanter ce qu'vn grand Roy
Fait appreſter de grand, que ce qui vient de moy,
Tant que ie vois finir apres que i'auray dit

Que ce que mieux iamais Hymen au monde fit :
C'est ceste couple saincte, & grande, & vertueuse,
Que la faueur des Dieux face encor plus heureuse.
Ainsi ma seule, ardante & pure volonté
Rendra ton iugement sans rien voir contenté :
Toutesfois ie ne puis : ce Dieu qui me vient mettre
Ceste manie au chef, ne me veut point permettre
Que ie cede & desiste, & veut, ie pense, à tort
Me faire croire ici que des Rois le discord
Esteint, & leur enuie au fond d'oubli iettee,
Ont Discord & Enuie à leurs suiets ostee.
Et puis ie respondray qu'il n'estoit point besoin
D'offrir ceci plustost, sçachant qu'on a le soin
De chose encor plus grande, & qu'vn sort aduersaire
Se rend souuent à l'heur de mes desseins contraire :
Aussi que le dessein plaire ie ne pensois,
Qui vient d'vn homme docte, ou qui vient d'vn François :
Nostre peuple se sert à soy-mesme de rire,
Et comme Dieux nouueaux les estrangers admire.
Ie respon que bien tost mes œuures feront foy,
Sans qu'on s'attache à tort, de ma vie & de moy :
Ie respon que l'orgueil ne me feit onc rien faire,
Et qu'ore mon seul but c'est d'humble pouuoir plaire.
Tousiours la modestie accompagne vn cœur haut,
Qui ne se hausse en rien, sinon quand il le faut:
Et faut que sans blesser l'honneur & la noblesse,
La vertu face à tous & support & caresse :
Lon m'a tousiours veu tel, qui ne me di pourtant
Ny grand ny vertueux, mais ces deus souhaittant.
  O miserable terre, helas, qui tes sens boûches
Au bien pour les ouurir aux medisantes bouches!
O peuple vil & sot, qui sans fin hais le plus
Ceux qu'honneur & vertu tient d'auec toy forclus!
O Rois, ô siecle, ô Court, où l'ardeur saincte & gaye
Pour le bien contre tous resister ne s'essaye!
Ie puis respondre encor, que si i'eusse peu voir
Ce que de riche & grand ce sainct iour doit auoir,
Que i'eusse mieux aimé chanter l'honneur du Prince,

Ton honneur vray, l'honneur de Paris ma prouince,
L'honneur de ton Espoux, que pour vn Dieu ie tien,
Tant pour son propre los que pource qu'il est tien,
Que non la vaine ardeur qui rien ne nous rameine,
Qu'à moy d'escrire, à toy de la lire la peine.
Mais qu'eusse-ie peu voir, quand estant innocent
Ie suis du lieu par force & sans raison absent?
Ie n'ay pourtant nul soin de mon mal, l'innocence
Rompt tout mal & souci, remors & penitence :
Ie n'ay iamais encore importuné mon Roy
Soit de grace ou de biens, ie n'ay encor dequoy
L'importuner de l'vn, tant pour sçauoir cognoistre
Comme il faut en la fin son droit faire paroistre,
Que pour l'aise & le bien qu'aux lieux ausquels ie suis
I'ay receus, & qu'assez publier ie ne puis :
Et pour sçauoir desia, tousiours ne mord l'enuie,
Qu'on commence à cognoistre & mon droit & ma vie.
Pendant donc que le vray deuiner ie n'ay sceu,
Et que ce que i'escri s'executer n'a peu,
Au lieu d'vn vray present de chose plus aimee,
Laisse toy doucement encenser de fumee,
Digne offrande des Dieux : auec vn tel encens
Ma volonté plus saincte au ciel voler ie sens,
Qui porte dessus soy ses honneurs, ce merite,
Ce grand nom que Pallas eschange à MARGVERITE,
Et ce nom PHILEBERT, *qui tous deux apres eux*
Ayant le monde orné feront honneur aux cieux :
Vn cœur deuot se feint la presence en absence,
Iettant l'œil & la foy hors de son apparance.
Mais pourquoy si long temps semblé-ie marchander?
Il semble que ie vueille en vain recommander
L'ouurage par l'attente à l'ame desireuse :
La chose delayee apparoist precieuse.
Qui que tu sois pourtant Dieu, qui me faisant gros
De charge en vain germee, & qui mouuant mes os,
Tendant mes nerfs, bruslant mon sang, renflant mes veines
Comme si ie souffrois à ton sortir les peines
De la femme accouchante : Ore sors sors dehors,

Tu es trop gay pour eſtre étouffé dans mon corps :
Ie retien ta fureur en moy ſi long temps cloſe,

* * *

Dont l'opinion faulſe & deſia le long temps
Qu'enuers ceſte Deeſſe en reſte ie me ſens,
Me chargeoient l'eſtomac, ou pour vſer d'vne autre
Comparaiſon plus gaye en ceſte longueur noſtre,
Ie te manie ainſi que quand vn bon piqueur
Sur la carriere eſſaye vn cheual belliqueur,
Si toſt piquant au vif & luy lachant la bride
Ne luy donne carriere, ains en brauant le guide
Pas à pas, fierement d'vn orgueilleux dédain,
Le faiſant ſe iouër de la charge & du frein,
Compaſſer hautement ſa pompeuſe pennade,
Sans ſault, & ſans gallop, ſans bond & ſans ruade,
Eſcumer, ſe gourmer, & d'vn braue hennir
Monſtrer prendre courroux qu'on le vient retenir,
Puis adroit roidement ſa carriere luy donne,
Puis il l'arreſte, & puis de rechef luy redonne,
Puis plus follaſtrement le volte à toutes mains,
A courbettes, à bonds, tant que de ſueur pleins
Le maiſtre & le cheual rapportent ceſte gloire,
De n'eſtre faits tous deux ſinon pour la victoire.
A toy gaye fureur i'ay long temps retenu
La bride, & ne ſemblois eſtre en ce champ venu,
Sinon que pour brauer & partir ſans rien faire
Comme ſi ſans donner plaiſir ie voulois plaire.
Or ſus donc, vie-vie efforce maintenant
Ta courſe, & fay ſi bien qu'on aille ſouſtenant,
Que d'emporter le prix indignes nous ne ſommes :
Toy de beaucoup d'eſcris, & moy de beaucoup d'hommes.
Celuy qui a le cœur plus deuôt en tels lieux,
Face qui voudra faire, il fait touſiours le mieux.
Car cela qu'il a moins qu'vn autre d'excellence,
L'ardeur le luy fait prendre ou bien le recompenſe.

Me voila donc, i'y ſuis, bien toſt tu m'as porté
Dans ma ville où ie vòy ce qui eſt appreſté,
Par moy, ſous le vouloir de mon Roy, ce me ſemble,
Ioignant l'honneur, la grace, & la richeſſe enſemble.
Ia l'Aurore laiſſant ſon Tithon endormi,
Chaſſe la nuit ombreuſe, & reſeme parmi
L'air tranquille & ſerain des roſes qu'elle appreſte
Pour les faire pleuuoir ſur * *
Dedans la maiſon iointe au temple principal,
Où mon Prince eſt couché, i'oy l'accord muſical
Des Chantres & ſonneurs plus diuins, qui reueillent
Deçà delà ces Dieux, qui ce matin ſommeillent,
Fors les amans aſſez reueillez de l'amour,
Qui les fait ſouhaiter le ſoir de ce beau iour.
I'ay bien d'autre façon habillé telle bande,
Que l'vſage commun groſſier ne nous commande,
Guillaume, Iean Dugué, Charles, Mitou, ſont ceux,
Que de nom & d'habit, i'ay fait Princes d'entr'eux:
L'habit fait qu'aſſez bien à ces noms ils conuiennent,
Leur ſon fait que ces noms pour iamais ils retiennent.
Guillaume eſt vn Phebus, Charles tant de la main
Comme du reſte imite vn Amphion Thebain,
Iean Dugué fait le Pan, Mitou qui l'accompagne,
Le Thracien Orphee, & pour ce coup dédaigne
Son luth, ayant aux champs Elyſiens appris
D'vn gentil inſtrument, qu'il a maintenant pris.
Les deux deſſus le luth, dont comme Dieux ils ſonnent,
Doucement vn Sonet doux & hautain fredonnent,
Que ſur ce iour i'ay fait: les deux autres ſuiuans
Accordent au ſonet & au ſon, émouuans
L'ame plus aigrement: l'vn touche ſes regales
Aux ſept tuyaus de Pan Archadien égales:
Et l'autre vn clauecin accorde gayement,
Et ſelon ſa partie auec l'autre inſtrument.
Deuant chacun des deux, par enfans de la ſorte
Que lon peint les Amours, leur inſtrument ſe porte,
Et tous ces quatre enſemble ont ſur moy tel pouuoir,
Que ie penſe ces Dieux, & non ces hommes voir,

Quand l'vn d'eus tient le plain, l'autre deſſus fredonne,
Et le tiers fredonnant, le quart plainement ſonne :
Puis rechangent ſoudain, & ſe iouans de nous
Auec vn dous réueil donnent vn ſommeil dous,
Et ſans la prompte ardeur en chacun embraſee,
Ie croy que lon lairroit en ſon lict l'eſpouſee.
Ces quatre donc tous ſeuls des autres à l'écart
Se faiſant rois des ſens font leur muſique à part.
Ie voy là d'harmonie encore vne autre bande,
Qui guere moins aux ſens de nous tous ne commande,
Ce ſont Muſes, parmi ceſte troupe i'ay mis
Deux de ces trois enfans Italiens tranſmis
Non de Rome, ains du ciel, pour adoucir la peine,
Que toute affaire apporte au Prelat de Lorraine.
En vn autre troupeau de Chantres on peut voir
Leur frere plus agé faire vn autre deuoir :
Mais quant à ce ſaint Chœur, qui ſi bien ſe deguiſe
Et de port, & d'habits, ſur tout vne Deniſe,
Deniſe Muſe vraye ores que mieux ie l'oy,
Auec ſa voix hautaine emporte hors de moy
Mon ame dedans l'air : les ſix autres pucelles
Se ſont en tous eſtats choiſies des plus belles,
Ou qui pouuoient au moins auec quelque beauté
Ioindre ce diuin chant dont ie ſuis enchanté :
Les oyant tant au vif repreſenter l'antique,
Qu'elles nous ſemblent rendre encor la chromatique :
Chacune tient en main vn inſtrument diuers,
Que les vnes vont bien accordant aux ſaincts vers,
Dont i'ay loué les Dieux[22] *autheurs de l'alliance,*
Aux autres il ne ſert ſinon de contenance.
Vne autre troupe encor des Chantres mieux appris
A qui donne la Court l'entretien & le pris,
Marchent tels que lon peint les poëtes antiques,
Entre leſquels on voit les huict ſçauans Lyriques,
Sapphon eſt autre part, & tant d'autres bien nez,
Veſtus en long, & tous de laurier couronnez
Ces grands Demons humains, ces Chantres & Poëtes,
Vont chantant d'vn ramas des choſes que i'ay faites

Sur le dos de la Paix, les traits les mieux tirez
Aufquels on a des chants celeftes infpirez,
Comme l'ame des vers. Vne bande confufe
D'autres muficiens tous enfans de la Mufe,
Se rompt decà delà portant diuerfement
D'homme ou de Dieu fi bien le vieil accouftrement,
De femme, & de Triton, de Seraine, & Satyre,
Que leur fon fait mourir, leur gaye façon rire.
Leurs chants font fort diuers, folaftre eft leur accord,
Hors des vulgaires loix, mais pourtant fans difcord :
Auffi tous feparez, trois à trois, quatre à quatre,
Ne fouffrent le plaifir par le difcord combattre :
Trois beaux enfans qui font & femmes & poiffons,
Des Seraines encor vont imitans les fons.
Voila vn petit mont, qui porte fur fa pente
Mercure encor affis, qui maintenant n'enchante
Noftre lumiere, ainfi qu'il fit d'Argus les yeux,
Sa flutte nous réueille, & fi peut tous les deux.
Mon Anglois qui chez moy m'a cent fois de fa harpe
Recreé les efprits, l'ayant ore en écharpe
Contrefait Arion, fur des flots cheuauchant
Son Dauphin, & fauuant fa vie par fon chant.
Sapphon fur vn rocher, qui enleué la porte,
De fon ciftre & fa voix fes amours reconforte :
Le Centaure Chiron fagement compaffant
Sa marche de cheual, & fon arc delaiffant
Qu'il porte dans le ciel, tient la lyre diuine,
Dont il apprift au fils de Thetis la marine,
Et fonnant fait le quart. Entre ceux ci voila
Quatre autres qui vn peu f'écartent de ceux-là,
Qui d'vne aigre mufique & gaillarde & hautaine
Font retentir le ciel à grand'force d'haleine.
Vn Triton embouchant vn gros inftrument creus,
Trompe des Dieux marins retorfe en plufieurs nœus,
Porté deffus des flots, de toque blanche & bleuë,
Dieu vieillard par le haut, & poiffon par la queuë,
Sert d'vne baffe-contre à ces quatre. Vn Triton
Plus ieune que cetui, d'vn plus mefuré ton

Va rempliſſant ſa trompe, autrement retournee
Que celle que ſon pere a ſi bas entonnee.
Deux Satyres plus haut & plus clair que ces deux,
De cornets à bouquin éclattent auec eux:
La-Mare, que premier entre ceux-ci i'eſtime,
Vn ton perçant & doux ſi viuement anime,
Que les plus endormis ſoit d'ici, ſoit d'autour,
Se iettent hors du lict, beniſſans ce beau iour
Où le ciel ſe decœuure à leurs yeux fauorable,
Autant qu'eſt cet accord à l'aureille aggreable.
Voila, ie voy ſortir encor de ce degré
Trois paſteurs, qui tantoſt iouoient tant à mon gré
D'vn flageol, d'vne fluſte, & d'vne cornemuſe,
Qui m'ont fait ſouuenir de la ruſtique Muſe,
Qui ne dedaignant point les trouppeaux & les bois,
Ny la chanſon champeſtre, enflamba quelquefois
Tytire Mantouan, Damete de Sicile,
Et l'Ergaſte gentil de Naples la gentile:
Darinel en eſt l'vn, qui bourdonne ſi bien
Qu'aux chants Arcadiens le Poictou ne doit rien.
Toutes ces bandes ſont de gens excellents pleines,
Soit en eſprits, en mains, en vois, ou en haleines,
Meſmement quelques vns qui de nom & d'honneur,
Dédaignent le nom vil de publique ſonneur,
Se ſentent trop heureux pour toy qui es Maiſtreſſe
De la trouppe ſçauante, & trouppe chantereſſe,
D'honorer ce ſainct iour, comme feroient ces Dieux,
Comme feroient auſſi ces ſaincts eſprits des vieux,
Contrefaits par ceux ci, ſi ces gaillardes bandes
N'approchoient de ſi pres de leurs graces plus grandes:
Ou ſi eux-meſme au ciel, ou là-bas dans leurs champs,
N'auoient à reiouir auiourd'huy de leurs chants
Les Ombres & les Dieux, pour les ſainctes concordes,
Qui nous accordent mieux que n'accordent leurs cordes.
Ie ne voy point ici ce bien ſonnant Albert,
Heritier de l'honneur de ſon pere: Lambert,
Ny tant d'autres encor que noſtre Court renomme,
D'eſtre nés à tirer à ſoy l'eſprit de l'homme,

Ie les ay fait, à fin que chaſque terme enſemble
Sans differer d'vn trait l'vn à l'autre reſſemble,
Tous mouler de papier, qui cache dans le creus
Ce qui ſouſtient le fais qui repoſe ſur eus :
L'artiſan ſtudieux a d'vne grace telle
Dans ſon moulle exprimé l'action naturelle,
Qu'à les voir on diroit qu'ils ahanent bien fort,
Et que preſque leur corps raccourſit ſous l'effort,
Tant bien pour ſouſtenir chaſque arcade voutee,
Meſme la voute auſſi des arcades portee,
Ils renfoncent les yeux, ils reſerrent les dents,
Ils repliſſent le col, & retenans leurs vents
Ils ſe font arondir le ventre & la poitrine,
Ils renflent les tetins, & renfrongnent la mine.
Ie les euſſe bien fait au lieu de les brunzer,
En toutes les couleurs de marbre déguiſer,
Et prendre leur poli, ou bien en pierre noſtre,
En ſerpentine, albaſtre, ou porphyre, ou quelque autre,
Mais la façon du brunze eſt haute, & ſe peut mieux
Repreſenter au vif & contenter les yeux :
Ce qui ſ'eſt ſi bien fait, qu'on ne ſçauroit cognoiſtre
Lequel des deux ouuriers ſ'eſt monſtré meilleur maiſtre,
Le ſculpteur, ou le peintre : ils ſont ainſi qu'alors

* * * *

AV ROY CHARLES IX.

APRES LA REDVCTION DV HAVRE DE GRACE[24]

I.

Si ie t'ay diſcouru ces iours d'vn baſtiment,
Ie ne ſuis pourtant, Sire, vn maiſtre d'edifices,
L'heur de Nature & l'art m'ont pourueu d'exercices
Plus grans, pour au païs rendre vn autre ornement.
Non que ie refuſaſſe à meſler dextrement
D'vn ſi bel art l'eſtude à d'autres artifices,
Et pour toy ie ſeruiſſe à mes plus grans ſeruices,
Si ie pouuois tel art embraſſer dignement.
Mais le baſtiment vray qu'il faut qu'vn Roy demande
De moy, c'eſt de ſon nom, c'eſt de ſa gloire grande
L'edifice, à la flamme & au fer reſiſtant.
Pourſuy, CHARLES, *l'heureux inſtinct de ta nature,*
Tant qu'enſuiuant tes ans, tes faits, telle ſtructure
Aille par moy tous ans & tous faits ſurmontant.

II.

Si ce bien, dont ta race & ta face & ta grace,
Ton inſtinct, ton deſtin, me gardent d'en douter,
Se peut voir de mes yeux, qui eſt de ſurmonter
Noſtre eſpoir, & paſſer les gloires de ta race :
Si tu fais voir que quand en ceſte terre baſſe
Tout te deplore, alors Dieu vient tout augmenter :
Bref, ſi tu es vray Roy (car ie ne puis ſlater
Ny mentir) ne crain point qu'aucun ton los ſurpaſſe.
Mon ſubiet non pas moy tout autre effacera,
Ia du ſuiet l'entree aſſez ample ſera,
Quand ie diray le trouble & l'heur de ton enfance.
Le trouble empeſche l'heur, mais le vouloir des cieux,
Ton conſeil, ton eſprit & braue & gracieux,
Font à l'œil ton heur croiſtre auecques la croiſſance.

III.

Eſtre fils d'vn HENRY *qui fut fils d'vn* FRANÇOIS,
Tous deux rares honneurs de la France en prouëſſes,
En victoires, grandeurs, ſciences & ſageſſes :
Eſtre de ſang iſſu & rang de puiſſans Rois :
Eſtre orné ſeul des dons que lon a feint aux trois,
De Venus, de Minerue, & de Iunon Deeſſes,
Qui ſont les grands beautez, les vertus, les hauteſſes,
Et en face & façon promettre armes & loix :
Dés l'enfance auoir veu foudroyer les murailles,
Ne ſ'eſtre point troublé des aſſaults & batailles,
En courant ſon Royaume auoir molly ſous ſoy,
Et rembarré les ſiens, aſſoupi noſtre guerre,
Et fait chaſſer l'Anglois dedans ſon coin de terre,
C'eſt ia pour toy grand gloire, & grand ſuiet pour moy.

IIII.

Mars en guerre effroyable en ses combats tempeste,
Venus plus douce, tire en l'amour nostre cœur,
Forcé dessous les loix de son enfant vainqueur,
Et Diane ses serfs en la chasse conqueste.
Mars te vit en naissant, & souffla dans ta teste
Ie ne sçay quoy, qui doit du monde estre la peur,
Et Venus t'inspira le meilleur de son heur,
Diane par les bois t'accoustume à la queste.
Sous Mars tout ce grand monde au ioug asseruiras,
Sous Venus tous les cœurs du peuple rauiras,
Et pour d'ici chasser le mal qui nous menasse,
Tout ce rond spatieux te seruira de bois,
Voire & pourras en tout ce que peuuent les trois,
Mars, Venus, & Diane, en guerre, amour & chasse.

V.

Pendant qu'en mes discours ie ri de l'iniustice,
Qui à tort s'efforçant m'abysmer de malheurs,
Réueille vn cœur en moy, qui domteur des douleurs
Ne permet qu'à mes maux ma constance flechisse:
Ie songe, & contrepoise à mon mal la malice
Du temps, qui mesme à tort s'attachant aux grandeurs
De nos princes & Rois, monstre que les grands heurs
Sont enuiez du peuple, & poursuiuis du vice.
Mais le ris de mon mal n'est pas de là sorti,
Pour voir vn mal commun iusqu'aux grands departi:
Car riant de mes maux ie pleure des publiques.
Puissé-ie de ces deux en fin telle fin voir,
Que l'vn engendre en moy l'heur, l'égard, le sçauoir,
L'autre aux grands le conseil, & l'horreur aux iniques.

VI.

C'eſtoit aſſez ce ſemble (ô Dieu) qu'apres auoir
Au regne de HENRY *dix ans nourri la guerre,*
Nous auoir fait decroiſtre en accroiſſant ſa terre,
Dont en fin lon ne peut grande croiſſance voir :
Faire encor, lors que foible eſtoit noſtre pouuoir,
Rompre vne tréue heureuſe, & puis comme vn tonnerre,
Qui par vn double éclat deux grands ſapins atterre,
En deux batailles preſque accabler nous vouloir,
Nous arracher le pris, le cœur, & l'eſperance,
Si deux priſes deux fois n'euſſent vangé la France :
Sans apres vne paix qui nous fait diſcorder,
Faire vn grand Roy meurdrir, comme en duel, & faire
(O monſtre) le François au François aduerſaire,
Oſter vn autre Roy, & l'autre haſarder.

CONTRE LES MINISTRES

DE LA NOVVELLE OPINION.

I.

Ne m'eſt-ce aſſez, helas! puis qu'il faut commencer
Par regret ſur vn temps plein de regrets, ma plainte,
De voir par faction nouuelle iniuſte & feinte,
L'vſance antique & droite & vraye ſ'effacer?[25]
Voir tel erreur ſans choix & ſans pois ſ'embraſſer
Par pique, ou dol, ou foy legerement étreinte,
Et voir la foy, la loy, l'amour, la iuſte crainte,
Preſqu'auec tout l'eſtat des François renuerſer?
Voir les champs, les citez, de leur Roy plus voiſines,
Pleines de ſang, de feus, de vols, & de ruines,
Qu'on couure, à faux, du nom tant de Dieu que du Roy?
Sans voir, las! que deſia par deux fois ſur ſa teſte,
La France ayant bien peu preuoir telle tempeſte,
Sans remede & ſans yeux l'attende ainſi ſur ſoy.

II.

Ce qui deuoit le plus decouurir telles rages,
Ce qui deuoit deuant, apres, & à iamais
Contre les faux deſſeins de ces gens, & leurs faits,
Animer nos conſeils, nos eſcrits, nos courages,
Sont les pretextes feints, les faux & ſots langages
Des Miniſtres leurs chefs, impudents, contrefaits,
Seurs du martel des leurs, & qui hayans la pais
Cachent du faux deſir d'icelle leurs orages.
Qu'ores on voye au moins comme ils ſçauent piper,
Qui creuans d'auoir veu de leurs mains échapper
Leur Roy, par les chemins luy tachant faire outrance,
Le faiſans aſſieger dans Paris, cottiſer
Ses ſuiets, ſes moulins bruler, ſes ponts briſer,
Crient que c'eſt en humble & vraye obeiſſance.

III.

Apres tant d'autres maux braſſez en d'autres lieux,
Vouloir ici d'entree & reuolte premiere,
Rendre il y a ſept ans la nobleſſe meurtriere
Des parens de leur Roy deuant ſes propres yeux :
Puis couuant, nourriſſant leurs feux ambitieux,
Piquer, pouſſer, preſſer leurs fauteurs, de maniere
Que leur caute ſimpleſſe & leur humbleſſe fiere,
A ſon Roy demaſqua ſon front ſeditieux :
Nous vouloir cantonner, mettre l'Anglois en France,
Faire enuahir du Roy la terre & la finance,
Soudoyer de larcin, de ſacrilege auſſi,
En ſiege & en bataille oſer contre vn Roy faire
Par traitre aſſaſinat ſon Lieutenant deffaire,
N'eſtoit-ce pour pouuoir en cela voir ceci?

IIII.

C'eſt aux miniſtres ſeuls, miniſtres des miſeres
(Peux-ie dire) & des maux, & des torts inhumains
Que nous ſouffrons par eux, qui branlans en leurs mains
Noſtre fatal brandon, ſe ſont faits nos Megeres :
C'eſt aux miniſtres donc que les iuſtes coleres,
Soit de moy, ſoit de tant de diſerts écriuains
Se doiuent addreſſer, monſtrans laches & vains
D'eſprit tous les fauteurs de ſi faux miniſteres.
Seuls ils ont machiné, dreſſé, tramé, conduit,
Denombré leur pouuoir par Egliſes inſtruit,
Des viures, des moyens, des ſurpriſes commodes,
Donné le iour auquel le Roy prendre on deuoit,
Qui des leurs dés long temps & fort loin ſe ſçauoit,
Meſme c'eſt ce qu'entre eux ils nommoyent leurs ſynodes.

V.

Quoy que ces éhontez, qui n'ont eu leurs pareils
En ce monde, ayent dit que pour ſauuer leurs teſtes,
De leurs chefs ſ'aſſembloient les forces touſiours preſtes,
Et qu'ils n'ignoroyent point de Marcel les conſeils :
Ils en ſont dementis par les longs appareils,
Par memoires trouuez, par mille autres enqueſtes,
Que lon peut faire au vray, par toutes ſourdes queſtes,
Achapts, amas, traffics, & complots nompareils.
Ie l'ay touſiours ſenti, car telle humeur couuerte
Ne pouuoit pas faillir d'eſtre à mes ſens ouuerte :
Mais m'amuſant ſans fin contre ces Antechriſts,
Aux points de leur doctrine & faulſe & obſtinee,
Ie laiſſois là leurs faits : auſſi la ſecte nee
D'écrits, ne peut mourir iamais que par écrits.

VI.

Quiconque aura bien ſceu de quelles fortes armes,
En combien de façons, & par combien de temps,
De quel nombre infini, non de cheuaux & gens,
Mais d'écrits, qui m'eſtoyent & ſaints & ſeurs gendarmes,
I'ay taché guerroyer l'erreur, le fard, les charmes
De ceux qui font traffic d'ainſi piper nos ſens :
Quiconque aura cogneu que ſans fin ie pretens
A ce but, de liurer tout d'vn coup mes alarmes :
Quiconque encor ſçaura que non par mon effort,
Mais par la verité, contre qui rien n'eſt fort,
Ie puis plus tout ſeul preſque encontre eux qu'vne armee,
Se fachera qu'ainſi que le temps triſte & faux,
Contre noſtre bien ſ'arme, au ſecours de nos maux
Sa fille Occaſion contre moy ſoit armee.

VII.

Les hauts eſprits, qui meſme offenſez ſçauoyent mieux
En vn tel tort aimer, voire aider leur patrie,
Durant les maux publics par quelque ſympathie,
Tous preſqu'auoyent des maux particuliers pour eux.
Quand vn corps eſt greué d'aucun mal furieux,
Du mal la plus grand' part eſt touſiours departie
A chacune plus viue & ſubtile partie :
Car mieux ſe rend par là le mal victorieux.
C'eſt pourquoy demandoit ce Roy Macedonique
Ces grands chiens gardiens de leur grand parc attique.
Moy qui touſiours depuis l'erreur, le mal, l'effroy
Du païs, n'ay receu que tort & que trauerſe,
N'oppoſeray-ie point maugré ma chance aduerſe,
Aux infidelles loups mon plus fidelle abboy?

VIII.

Que t'ont (ô Dieu) meffait, ou ma France, ou mon Prince,
Que t'a meffait encor la mefme pieté,
Qu'eftant vtil en tout, inutil i'aye efté
Au fecours de la foy, du Roy, de la prouince?
Car encor que fouuent maint labeur i'entreprinfe
Bien conceu, bien conduit, & ia prefqu'enfanté,
Il falloit par rencontre eftrange, ou nouueauté
De fuiet, qu'entre-rompre à tous coups ie le vinfe.
Mais que t'a mon corps mefme à point nommé forfait,
Qu'eftant contraint changer les parolles au fait,
Les liures aux harnois, les plumes aux piftolles,
Prifonnier dans vn lict ie fois arrefté lors?
Au moins fi tel deuoir tu veux ofter au corps,
Fay vaincre l'ame, & pren victoire en fes parolles.

IX.

Ie ne crains pas que Dieu, le fçauoir, la vertu,
Laiffent vaincre Satan, l'ignorance, & le vice,
Ny qu'en tout foit l'eftat, le repos, la police,
Par faux fuiets, par trouble, & defordre abbatu:
Que ce qui ftable eftoit, grand, & bon, combatu
Soit par legereté, petiteffe, & malice:
Que de l'habit du bien, de fimpleffe, & iuftice,
Le mal, le dol, le tort, foit long temps reueftu:
Mais ie crains qu'vn defaftre, & honte, & playe cede
(O Dieu!) trop tard à l'heur, à l'honneur, au remede,
Quand le rebelle (ô Dieu!) l'heretic, l'eftranger,
Auront mangé mon Roy, mon Eglife, & ma France.
Hafte nous donc le iour, le fens, l'obeïffance,
Pour de leur nuict, furie, & mépris nous venger.

X.

Quel destin fait que ceux qui plus aux choses peuuent,
En soyent par destourbier ou desastre empeschez,
Que comme vn singe au bloc on y voye attachez,
Pour la plus part ceux là qui moins aptes s'y treuuent?
Et que ceux bien souuent plus hardiment s'émeuuent
Aux vengeances d'vn tort public, qui lors cachez,
Desastrez, mécongneus, & le moins recherchez,
Tout seuls en vain dans soy leurs courages épreuuent?
Par armes, par escrits, de ce siecle l'erreur
Des doctes & vaillans doit sentir la fureur :
En l'vn bien que malade, & que riche i'egale
Par vouloir les meilleurs : en l'autre ayant tant fait,
Voire vn peu mieux que ceux qui ont en main ce fait,
Ie meurs d'estre au millieu de mes biens vn Tantale.

XI.

Mon but d'ainsi sans cesse apres ces gens brosser
Par les forts les plus longs, plus drus, & pleins d'épines,
N'est pas pour bruit acquerre en si hautes doctrines :
Mais pour aider ma France & ces monstres chasser.
Par leurs doctrines donc il failloit commencer,
Non pour monstrer combien on les verroit mutines,
Mais combien ces docteurs par leurs hargnes malignes,
Auoyent peu l'Euangile & forcer & fausser :
Puis monstrer que leur masque abiect, & doux, & morne,
S'échangeroit en face, & cruelle, & difforme,
Nous ayans fait dedans leur labyrinth entrer.
Mais quoy? sentans qu'on trouue vn filet de Thesee,
Ils nous tachent en fin dans leur prison rusee,
Bon gré, maugré, par meurdre & par flame empestrer.

XII.

Qui croiroit de trouuer l'erreur, la barbarie,
Le deffaut de ceruelle, & l'enuelopement,
Mais bien le pur menfonge en leur enfeignement,
Dont i'ouuriray l'occulte & riche tromperie?
Qui euft penfé de voir tant d'aigreur, de furie,
De vils & ords brocards, d'aboy, de hurlement,
De vains efpouuentaux en leur reuenchement,
Si toft que lon fait tefte à leur affronterie?
Aux proiets qui croiroit tant de traffic & dol?
Aux exploits qui croiroit tant de fang & de vol?
Sur tout qui pourroit croire (ô l'impudence extreme!)
Qu'aux nouuelles qu'ils font pour vanter ou cacher
Leur bien ou mal qui court, ils femblaffent tacher
De fe faire aux leurs vaincre en impudence mefme[112]*?*

XIII.

Ie hay qu'eftans tous prefque arrachez de dedans
L'efcole pedantefque, ou le cloiftre, qu'en haine
Extreme ils ont, leur face & leur façon foit pleine
Du pis qu'ayent en eux les moynes, les pedans.
Ie hay que telle humeur les rende en tout ardans,
Bien qu'ils foyent deguifez d'vne attrempance vaine,
Plus qu'vn crapaut creuans d'vne enfleure vilaine,
Plus qu'vn chien plein de rage, écumans & mordans.
Ie hay qu'ils rendent tels au fouftien de leurs fonges
Les leurs, voire au fouftien de tous noueaus menfonges:
Mais ie hay plus ceci que quand on les reprend,
Outrageant, menaçant leurs doctes aduerfaires,
Ains fe faifans Dieu mefme, eftans à Dieu contraires,
Ne vont criant finon qu'à Dieu mefme on fe prend.

XIIII.

Vn fort & feur efprit fe renforce & foulage
Tant plus fon fort ialoux luy prefente d'affaux,
Comme on feint qu'vn Hercule en fes diuers trauaux
Contre l'afpre rencueur de Iunon f'encourage.
Les maux que contre moy de ces maiftres l'outrage
Pourroit braffer de foy, de leurs meurtriers loyaux
Les aguets, ny l'effroy de nos publiques maux,
Ny mes malheurs n'ont peu mordre fur mon courage :
Qu'eftant fain & difpos, iufques au bandement
Entier de tous mes nerfs, iufqu'à l'épanchement
Dernier de tout mon fang, iufqu'au foupir extreme,
Ie n'y vueille ce corps & cefte ame oppofer,
Et fur tout, qui plus eft, toute l'ame épuifer,
Pour fauuer contre eux tous le fauueur de nous mefme.

XV.

Si tant de mal fe peut par bon auis guerir,
Si par le fer vengeur on peut telle hydre abbatre,
Si telle erreur on peut par difputes combatre,
Et fi la Mufe au cœur peut ces monftres ferir,
Embrafez-vous, ô vous qui pourrez fecourir
Encor trop mieux que moy la France en l'vn des quatre,
Car fuiuis de confeil, d'armes fe fentans batre,
De vois & vers forcez, ils font feurs de perir.
Apportez le Moly transformant, que Mercure
Apporta pour changer des Grecs l'orde figure,
La maffe Herculienne, & l'effort apportez
Des vieux peres Chreftiens, les fureurs Iambiques
D'Archiloc, & deffus les honteufes reliques
De la France vn trophee à fa gloire plantez.

XVI.

Tout mon regret n'eſt pas que ta durable Egliſe,
(O CHRIST*) ſoit diſſipee en noſtre France ainſi,*
Ie ne plains pas encor tant ſeulement qu'ici
Ton regne pacifique & ton nom lon mépriſe.
Mais ie plains que la France abolit ou deguiſe
Outre la pieté, toute autre forme auſſi
Requiſe en tout eſtat : ie plains que ce temps ci
Toute autre gent Chreſtienne, ainſi que nous, diuiſe :
Tant que ce mal, par qui nous ſommes deſunis,
Nous rend de tant de maux comme à bon droit punis.
Par nos vices l'amour qu'enuers toy tu commandes,
Meſmement tout amour d'entre nous eſtoit mort :
Tu fais donc à propos, que haine & que diſcord
Soyent de l'amour eſtaint les ſanglantes amendes.

XVII.

Des nations que CHRIST *à ſon ſainct nom ſoubmet,*
Ie tairay chaſque ver naturel qui les pique,
Bien que ma Muſe ſoit quelquefois ſatyrique,
Vn fiel pourtant trop aſpre en ſes vers ne permet :
Elle aux yeux d'vn lourd peuple yurongne ne remet,
Qu'il noye toutes loix dans l'orde loy Bacchique :
Elle ſe taiſt du peuple & feint & impudique,
Du peuple enflé le nom & du mutin ſ'omet :
Mais ie diray (i'en veux au peuple que plus i'aime)
Que l'enuie aux François par nature eſt extreme,
De là ſort ce diſcord noſtre fatal poiſon :
Par là le docte eſt fol, le vertueux inique,
Le doux prince eſt tyran, mais las ! maint ieu tragique
Commençant par enuie acheue en trahiſon.

XVIII.

Il faut qu'vn cours du ciel estrangement contraire
Au climat de la Gaule, & qui oncques, ie croy,
Autre part ne s'est veu tel qu'au vray ie le voy,
Vienne en nos faits ainsi qu'en vn iouët se plaire,
Tout ce que chasque estat veut & doit & croit faire,
Se fait mesme au rebours : quand on pense du Roy
Retrencher la despence, on voit venir dequoy
Rengager, rembrouiller, deplorer son affaire :
Plus la noblesse veut mesnager, plus se croist
Par pompe son fardeau : mainte grandeur decroist,
Voire & se fait vilaine, en pensant faire gloire
D'auarice & d'acquest : plus se croist la foison
D'officiers & d'edicts, moins se fait de raison :
Plus de Dieu lon dispute, & moins lon en fait croire.

XIX.

Que de ce siecle horrible on me peigne vn tableau,
Par ordre y ordonnant l'estrange mommerie
Où tout vice, tout crime, erreur, peste, furie,
De son contraire ait pris le masque & le manteau :
Aux peuples & aux Rois dessous maint faux flambeau
Qui les yeux éblouit & les cœurs enfurie,
Soit de ces masques faux l'enorme tromperie
Conduite, & pour moumon porte à tous vn bandeau :
L'iniustice prendra le beau masque d'Astree,
En science sera l'ignorance accoustree,
Sous le masque de CHRIST, *d'humblesse & charité,*
Satan, ambition, sedition felonne
Marcheront, & n'estoit la chance que Dieu donne,
Leurs faux dez piperoyent tout heur & verité.

XX.

Pour debonder les maux, dont maintenant abonde
La ſaincte & iadis ferme & forte Chreſtienté,
Sur tout la France, en qui l'echaffaut appreſté
Enſanglante de loin preſque tout œil du monde,
Ces apoſtres nouueaux n'ont pas ouuert la bonde
Tous ſeuls d'vne tant aſpre & roide aduerſité,
Auec eux les auteurs du malheur ont eſté
Tant d'abus dont en tous noſtre France eſt feconde.
Mais comme en temps mauuais dans l'air on peut bien voir
En grand'pluye creuer vn gros nuage noir,
Puis voir apres les vents, les greſles, les tonnerres
Saccager tout l'eſpoir des palles vignerons :
Entre nos maux ſans fin ces gens nous marquerons,
Comme orage & degaſt de nous & de nos terres.

XXI.

Ie ſçay que mille eſcrits, l'apparence du vray,
Les paſſages deioints, l'ardeur de contredire,
L'amour des nouueautez auec excuſe attire
Maint & maint à ces gens deſquels i'ay fait l'eſſay.
Ie ſçay qu'en nos Prelats giſt force abus, ie ſçay
Que maint qui ſeulement à ſon ſalut aſpire,
Penſe d'homme de bien trouuer ce qu'il deſire
Aux autres qu'il n'a pas ſi bien ſondé que i'ay.
Ie ſçay que c'eſt grand bien de bannir de l'Egliſe
Tout abus, iurement, larcin, & paillardiſe,
Mais les voyant doubler tant de ſeditions,
Ie ſçay ſous ombre ſaincte en leurs ames ſ'enclorre
De tout temps vn orgueil, qui couue & fait eclorre
Tant de monſtres, naiſſans pour nos perditions.

XXII.

Piquez d'vne acre humeur, n'ayans dequoy se plaire
Aux lieux de leur exil, l'vn sur l'autre entassez,
De nombre, de disette, & de remors pressez,
Faschez de rien, de trop, de mesme chose faire :
Car en diuers i'ay veu ce triple dueil contraire,
Haïs des leurs souuent, des leurs mesmes chassez,
D'esperance s'enflans, du ioug facheux lassez,
Sous des loix qu'en ces lieux donne mesme vn vulgaire :
Tous hargneux, tous ialoux l'vn de l'autre, obstinez
Pourtant, & ennemis des lieux où ils sont nez,
Bien que d'y retourner leur desir fut extreme,
Ont en se ralliant tous conseils assemblez,
Pour rendre tous endroits du royaume troublez,
A tout hazard du Roy, du pays, & d'eux mesme.

XXIII.

En songeant aux moyens qui par eux ont esté
Proiettez, pour attraire à ce but d'Euangile,
Tout ce qui entre nous se voyoit plus debile,
Le tentans d'apparence ou bien de noueauté :
Ie trouue vn mauuais art d'auoir solicité
Le Moyne las du cloistre, & la Nonnain fragile,
Aux pratiques trouuans l'occasion vtile,
Qui est la seruitude & la lubricité :
Comme aussi le pedant debauché, le folastre
Disciple, l'artizan tant plus opiniastre
Qu'il est sot : mais ce dol est extreme, qu'ils ont
Par nos femmes gaigné nostre noblesse : ô ruse
Antique de Satan. Tousiours Adam s'abuse
Par Eue, en tels appas[38] tous tels poisons se font.

XXIIII.

Ie m'emerueillois fort, ſans penſer n'au Papiſme,
N'au Caluiniſme auſſi, de quel humeur épris
En ce faux ſiecle eſtoyent nos biſarres eſprits,
Contre l'humeur Françoiſe & le doux Chriſtianiſme,
D'oſer contre les grands par vn vray ſataniſme
Tant d'iniures vomir, par dits & par eſcrits,
Les diffamant : Satan eſt pere de meſpris,
De menſonge, d'orgueil, & d'outrage, & de ſchiſme :
Ces mots de ſot, meſchant, ladre, traiſtre, poltron,
Sodomite, atheiſte, & meurtrier & larron,
Et pour femmes tous mots d'ordure & de fallace,
Sonnent à noſtre oreille : or tout eſſay public
M'a fait voir tel inſtinct eſtre huguenotic,
Et voir qu'ainſi ces gens ſont de Satan la race.

XXV.

Aux plaintes que ma Muſe en ces vers cy pourſuit,
Soulageant dans vn lict mon mal & l'aigreur forte,
Que la publique horreur & la pitié m'apporte,
Ie ne rens pas l'erreur par diſputes deſtruit :
Telle victoire ailleurs i'obtiendray, mais le fruit
Que ie quiers en ceci, c'eſt que leur grand' cohorte
Miſe en armes peut bien conceuoir de la ſorte
Qu'il faut en quel peril & honte on la conduit :
Sans edict, ſans bataille, elle meſme animee
Seroit à bannir ceux qui l'ont tant enflammee,
Qui cruels pour ſe faire en France retenir,
Sans ceſſe au ſang, au ſac, d'vn fouët ſanglant la chaſſent,
Et leurs ſeurtez au dam de ſa ſeurté pourchaſſent,
La faiſans au lieu d'eux ſon propre honneur bannir.

XXVI.

Eſt-ce CHRIST, *ou Satan, ambition ou zele,*
Droit ou tort, faux ou vray, diſcord iuſte ou ialous,
Rage ou ſage conſeil, haine ou amour de nous,
Souſtien du Prince ou bien ſedition rebelle,
Qui vous pique & vous pouſſe en vne eſmeute telle,
Et qui vous faites CHRIST *le conducteur de vous?*
Ce beau nom d'Euangile, & tous les mots plus dous,
Dont la faulſe apparence eſt faite & ſaincte & belle,
Pouuoyent faire cuider que pouſſez en ce fait
Vous eſtiez du meilleur de ceci, mais l'effet,
Comme impoſer, piper, mal-dire, mal eſcrire,
Trafiquer, mutiner, chaſſer, meurtrir, bruler,
Du Prince les deniers & les villes voler,
Doiuent faire cuider qu'eſtes pouſſez du pire.

XXVII.

Ie penſe encores voir ſous celuy de nos Rois
Que pour ſes faits du nom d'Auguſte lon appelle,
L'erreur, l'embraſement, la faction rebelle,
De ceux là que pour lors on nommoit Albigeois :
Vaincus, chaſſez, tuez par nos Seigneurs François,
Que le Romain Pontife anima d'vn ſainct zele :
Aux grands eurent touſiours recours de leur querelle,
Comme au Roy d'Arragon, comme au Comte de Fois :
Nos François qui vainqueurs en France retournerent,
Pour chef de tout le reſte vn Montfort ordonnerent
Qui aſſiegé, preſſé, voulut armer ſon cœur
Des myſteres ſacrez, puis ſoudain hors la ville
Saillant, donnant, forceant, en occit dixhuict mille,
Tant la France a touſiours rembarré tout erreur.

XXVIII.

O moy pourtant heureux de l'heur qu'auroit ma France
Si ces gens qui ſe ſont contre elle mutinez,
Si les noſtres auſſi qu'en fin ces obſtinez
Forceront de venir iuſqu'à l'extreme outrance,
Auoyent ceux la par crainte, & ceux cy par clemence,
D'vn ſainct & iuſte accord leurs cœurs deſacharnez,
Fuyans le cruel choc où les a deſtinez
La contrainte derniere, & l'ardeur de vengeance :
Ie ſentirois fort grand vn tel heur pour ne voir
Ce beau regne noyé dans ſon ſang, & ſçauoir
Que ces pipeurs diroyent ſ'ils auoyent la victoire,
Dieu venge ainſi les ſiens en tout temps en tout lieu :
Et vaincus ils diroyent, ſont des verges de Dieu,
De noſtre Egliſe vraye & la marque & la gloire.

XXIX.

Ne les a ton peu donc decouurir? aumoins ceux
Qui à leur gloire ſote & ſanglante pretendent,
Et vrais Pythons enflez d'vn ord venin ſe rendent
Comme vn Sphinx aguettans par leurs propos douteux,
Et qui ſouillans de CHRIST *le ſainct banquet entre eux,*
Sont Harpyes, qui or' pour nous piller ſe bandent,
Qui leur baue infernale en Cerberes eſpandent,
En Chimeres ſe ſont & cruels & hideux,
Qu'vn Phœbus, vn Œdipe, vn Zetes, vn Alcide,
Vn prompt Bellerophon en puiſſe eſtre homicide
Ou domteur, ie ne veux les plus ſimples bleſſer :
Mais les felons qu'on voit pour nous mettre en miſere,
D'enfleure, aguet, rauage, eſcume, horreur, paſſer
Tout Python, Sphinx, Harpye, & Cerbere, & Chimere.

XXX.

CHRIST *pacifique Roy, qui entre les tiens eſtre*
Ne ſçaurois, ſans y voir ta compagne la Paix,
Qui fais naiſtre entre nous ces troubles & meſfaits
Pour nous faire tes biens par nos maux recognoiſtre,
Et les apprehendans t'en recognoiſtre maiſtre,
Monſtre que tous de Dieu les enfans tu nous fais,
Toy eſtant noſtre frere, & que ſoyons refaits
Ton beau corps, que Satan par diſcord fait decroiſtre:
Ou bien ſi ces errans touſiours obſtinez ſont
Contre toy Roy celeſte, & l'autre Roy qu'ils ont,
Noſtre cœur, noſtre droit, & nos forces proſpere:
Car ie crains veu l'eſtat où on eſt, qu'en nos iours
La paix ne naiſſe point, ſans qu'elle ait ton ſecours
Pour pere, & la victoire ample & iuſte pour mere.

XXXI.

Tous les ſaincts mandemens, que noſtre foy Chreſtienne
Commande de garder, ſont de la vieille loy
Fors vn, que IESVS-CHRIST *à l'exemple de ſoy,*
Veut que comme à nous ſeuls particuliers on tienne,
C'eſt que nos ennemis nous aimions. Or qu'on vienne
Surnommer maintenant ces aſſiegeurs de Roy,
Ces troubleurs de repos, ces ébranleurs de foy,
Les vrais reſtaurateurs de l'Egliſe ancienne.
Reſeruer la vengeance à Dieu, pour ceux prier
Qui affligent, ſans fin deſſous les Rois plier,
Fuſſent ils tyrans, eſt-ce ou s'armer ou écrire
Cent libelles vilains? ſe filler ſon cordeau,
Se faire des mutins le chef & le bourreau,
Eſt-ce ſuiure de CHRIST *& pour* CHRIST *le martyre?*

XXXII.

Depuis que i'ay leur caufe entierement fondee,
La conferant à l'autre, & tout point epluché,
Que pour elle & contre elle aux efcrits i'ay cherché,
Ie la hay la trouuant & nuifible & fardee.
Puis voyant leur façon auftere, outrecuidee,
Hargneufe en dits & faits, bien que tout foit caché
Sous vouloir d'euiter des autres le peché,
Ie la hay comme eftant de faux finges guidee.
Ie hay que la plufpart d'entr'eux, fans rien fçauoir,
Voire fans leurs raifons fouuent n'ouir ne voir,
S'obftinent à credit : leurs flames ie detefte,
Mais plus leurs fiers deffeins, & plus encor cent fois,
Ces petits libelleurs, de qui les fots abbois,
Tant le refte eft aueugle, embrafent tout le refte.

XXXIII.

C'eft horreur, que n'ofans braffer telle entreprife
Du regne d'vn feu Roy puiffant & redouté,
Sur les ans d'vn Roy ieune, en paix & en feurté,
Ils ont l'occafion de leur maffacre prife :
Puis fe voyans foudain découuerts, par feintife,
Par harangue emmiellee, & menfonge ehonté
Ont taché pallier l'indigne lacheté,
Difans ne confpirer que contre ceux de Guife.
Et f'on obiecte à l'œil de leur profeffion
Le rebours, ils diront qu'il n'eft pas queftion
De la foy, mais que c'eft vn fait ciuil : & femble
Ce qu'ils ne lairroyent pas faire eux mefme à leurs chiens
Qu'vn grand Roy doit laiffer meurdrir les parens fiens
Par tels iuges, partie, & bourreaux tout enfemble.

XXXIIII.

Que ie ri quand ie voy ces placarts, ces requestes,
Où ces messieurs se font de France les estats :
Et monstrent que desia c'est s'auancer d'vn pas
Contre nos loix, nos Rois, nos repos, & nos testes.
De France les estats, pour mouuoir ces tempestes,
A Vuormes, à Geneue, ou ailleurs ne vont pas.
Auec pitié ie ri, les voyant mettre à bas
Leurs desseings par leur faute, & s'y conduire en bestes.
Ie ri d'ouir qu'il faut pour les iustes venger,
Ceux qui n'en peuuent mais voler & saccager,
Et qu'ainsi des plus grands la tutelle on pratique.
Mais las! ie pleurerois quand ils pleurent des feux,
Pour vne opinion, spectacle trop hideux,
S'ils n'escriuoyent qu'il faut ardre tout heretique.

XXXV.

L'eternité que Christ *en l'Eglise a promise,*
Qui tant d'ans a regné sans que fussent ceux ci :
Les clefs & le pouuoir que sainct Pierre eust ici,
Qu'ils confessent eux-mesme eternel à l'Eglise :
L'esprit y demeurant pour iamais, qui maistrise,
Qui inspire & conduit tous vrais pasteurs ainsi
Qu'il a fait les premiers : les saincts peres aussi
Par qui les saincts escrits ont authorité prise :
Ce que mesme Luther a creu du sacrement :
Les discors qu'ils en ont : les faux Anabaptistes,
Les Parfaits, les Dormants, Frerots, & Dauitistes,
Qui sont engendrez d'eux, est-ce par argument
Pour monstrer qu'ils n'ont pas l'esprit ny sa doctrine,
Mais qu'en se ruinant ils cherchent sa ruine?

XXXVI.

Que ce conſeil me plaiſt, qu'auant qu'vn ſainct Concile
Reüniſſe de CHRIST *les membres differents,*
S'on trouue quelques vns de ceux cy conſpirants
Pour la ſedition & non pour l'Euangile,
On les puniſſe à mort : qu'on mette en chaſque ville
Secrettement main forte, & qu'à tous adherants
Toute occaſion ſ'oſte, & que mille enquerants
Ayent ſans ceſſe l'œil ſur la faction vile.
Mais ie louë encor plus que ceſſans tous les feux,
Puis que le nombre eſt tel, que ſi ce n'eſt par eux,
Et par la raiſon meſme extirper ne ſe peuuent :
De mille eſcrits ſçauans, ingenieux & forts,
Saincts, & pris de Dieu meſme, on face tant d'efforts,
Que d'euxmeſmes d'auoir pitié de ſoy ſ'eſmeuuent.

POVR LE IOVR QVE LA PAIX FVST FAICTE 1568[37].

I.

Si ta paix eſt honneſte, & iuſte, & ſaincte, & bonne,
Qu'elle ait heureuſe entree, accroiſſance & ſeurté :
Si ton diſcord n'eſt pas, comme il faut, garroté,
Que ta couronne on voye orner d'autre couronne,
Qui ſon rond d'or d'vn rond de laurier enuironne,
Non d'oliue, qui donne & loiſir & fierté,
Et confort au diſcord, que plus grand' loyauté
Dieu pour iamais enuers ton beau ſceptre nous donne :

Qu'il donne à ton Confeil l'adreffe, & le bon cueur,
A tes beaux ans la ioye, & l'heur, & la longueur,
Sur tous à tes faićts gloire, à ta gloire memoire :
A moy, qui fuis tout tien, grand pouuoir, grand effort,
Tant pour aider, qu'orner ta Paix, ou ton difcord,
Ton fceptre, ton confeil, tes ans, tes faits, ta gloire.

POVR LE IOVR DE PASQVES ENSVIVANT.

II.

Ce iour que tu viens, SIRE, *au fainćt banquet Chreftien,*
Prendre & manger de CHRIST *le corps que tu adores,*
Par qui fans fin la vie en ton corps tu reftaures :
Car ce corps reuiuant, fait reuiure le tien :
Croy que c'eft d'vne paix l'infaillible entretien
Auec Dieu, par fon fils, qu'en toy tu incorpores :
Et fur fi fainćte paix fonge à la paix encores
Que tu as faićte, & l'vne auec l'autre maintien :
Mais crain toufiours que ceux, qui par fardé menfonge
Ont fait vne figure, vne foy vaine, vn fonge
De l'vnion que CHRIST *fait ce iour auec toy,*
Ne feignent l'vnion qu'auec eux tu as faićte,
Trompeufe & d'vn faux mafque en leur dam contrefaite,
Rompans en telle paix, comme en l'autre leur foy.

POVR LE IOVR DE LA PENTECOSTE ENSVIVANT.

III.

Dieu vueille qu'en ce iour, qui du nom de cinquante
Prend fon nom, l'efprit fainćt auparauant promis

Du Fils, & puis du Pere aux Apoſtres tranſmis,
Face en toy quelque occulte, & puiſſante deſcente,
Pour ton ame eſchauffer, ſ'elle eſt encore lente,
A retenir, & meſme enflammer tes amis,
A reünir, ou bien domter tes ennemis,
Car de ce Dieu la force eſt douce & violente.
Il voit le plus beau regne où CHRIST *ait dominé,*
Aueuglé, corrompu, mutiné, butiné,
Sans qu'vn eſpoir d'accord iuſte & vray ſ'y decœuure.
Luy donc Dieu (car des Rois l'effort n'eſt aſſez fort)
Par toy nous monſtre à l'œil, pour vaincre vn tel diſcord,
Qu'en ta parolle il parle, & qu'il œuure en ton œuure.

POVR LE IOVR DE LA SAINCT MICHEL ENSVIVANT.

IIII.

En l'autre ſainct Michel, ce haut prince des Anges,
Patron de ton ſainct ordre, auoit fait (que ie croy)
Sur l'autel d'or luy meſme ardre & fumer pour toy
L'encenſoir plein de vœus, d'oraiſons, & louanges :
Puis contre Satan meſme, & contre les eſtranges
Complots de ſes enfans il ſ'arma pour la foy,
Pour la vie & l'eſtat de toy, qui es vray Roy,
En t'inſpirant qu'il faut que tel meſpris tu venges :
Mais en ſemblable iour qu'auec ſi ſaincts, ſi grands,
Si pompeux appareils, tes vœus à Dieu tu rends,
Et que ſi grands parfums de prieres ſ'aſſemblent,
Il a trop plus dequoy ſon encenſoir combler,
Pour impetrer qu'ainſi qu'il fait Satan trembler,
Satan & tous enfans de Satan ſous toy tremblent.

POVR LE IOVR QVE MONSEIGNEVR PARTIT POVR ALLER AV CAMP.

V.

Race des Dieux, HENRY, *fils & frere de Roy,*
Qui retenant le nom & le cœur d'vn tel pere,
As l'honneur de tenir la place d'vn tel frere,
Qui de ſi grand' armee a mis le faix ſur toy :
Qui meſme ayant l'addreſſe & la vaillance en ſoy,
Voudra par ſa preſence extremement proſpere,
Porter ſur l'ennemy la peur, le vitupere,
En renforçant les ſiens, l'heur, le cœur, & la foy :
Va le premier, fay bien, & de cœur magnanime,
De voix, d'effect, de face, & de façons anime
Si bien ton camp, que feinte aucune n'y ait lieu.
C'eſt grand heur d'eſtre Chef ſi grand en ſa ieuneſſe.
Quoy donc? de pouuoir ieune obliger par prouëſſe
Et l'eſtat de ſon Prince, & la loy de ſon Dieu?

LE IOVR QVE L'AVTHEVR A LEV LE DERNIER EDICT.

VI.

Quel debat ſur ceci? ceux qui entre nous celent
L'ardent zele qu'ils ont vers l'autre faction,
Ne ſe pouuans garder que de leur paſſion
Les feux ſecrets ſans ceſſe à tous mots eſtincellent,
Font bruit qu'en l'autre camp par l'edict ils rappellent
Ceux qui ſe contenoyent : qu'en indignation

De l'edict l'Allemaigne est en combustion :
Que les Anglois sur nous leur haine renouuellent :
Nous disons qu'en tous lieux où ces gens ont esté
Maistres, ils ont banni l'antique Pieté,
Et qu'ainsi l'autre Edict par eux sans fin se force :
Qu'ils ont en pleine paix ruiné les saincts lieux.
O vain debat, tachons par armes faire mieux
Que deuant, & la loy prendra des armes force.

POVR LE IOVR QVE TOVT LE CAMP PARTIT
POVR ALLER TROVVER L'ENNEMY.

VII.

Vous Charles, Catherine, & Henry, qui tenez
Nostre fortune en main : Charles les loix nous donne,
Catherine maintient de son fils la couronne,
Et par Henry les camps fraternels sont menez.
Vous tous qui aux conseils, & aux combats prenez
A cœur la foy d'vn Dieu, qui vostre ame eguillonne,
A cœur le droict d'vn Roy que Dieu sur vous ordonne,
A cœur l'amour de France en qui vous estes nés :
S'il n'y a plus d'espoir que lon nous pacifie
De tel accord, que l'vne & l'autre part s'y fie,
Prenez & faites prendre à nous tous plus de cœur,
D'ardeur, & vnion, de force & ruse encore,
Sans qu'en trainant tousiours ce Royaume on deuore,
Le faisant sur soymesme infortuné vainqueur.

VIII.

Encor que toy, ta France & tes suiets fidelles,
Mesmes iusqu'à la mort des Princes bons & preux,

Par aguet ou hafart de coups malencontreux,
Tous les iours receuiez quelques playes nouuelles :
Bien que tu doiues eftre irrité des nouuelles
Et faux bruits que les gens hargneux forgent entr'eux,
Sans qu'en rien Moncontour, Gernac, fainct Denis, Dreux,
Voire le choc dernier contienne ces rebelles :
Combien que tout traitté qu'ils font auecques toy
Ne doiue eftre dit paix, mais bien pardon d'vn Roy,
Telle paix maintenant eft pourtant feure & bonne.
Si donc vers Dieu, vers toy, ces gens cherchent mercy,
Pardonne & les reçoy : pardonner en cecy
Plus que vaincre en combat la victoire te donne.

A LA ROYNE MERE DV ROY.

I.

Quand ie te voy fur toy porter toute la France,
Comme Athlas fait le ciel, ton chef Royal baiffant
Sous vn fardeau qui va le faix du ciel paffant :
Car l'vn d'ordre & d'accord iuftement fe balance,
L'autre eft plein de difcord, defordre & infolence,
Abus, erreur, fureur, que tu vas regiffant,
Pourtant deffous ton fils les hauts cœurs moliffant,
Et rabaiffant les vils par confeil & prudence :
Quand ie voy que fur toy toute l'Europe a l'œil,
Quand ie te voy porter fouuent vn double dueil
Du temps, & de HENRY, *quand ie voy qu'on te charge*
T'aboyant des deux parts, ie te plains fort dans moy :
Mais ie m'appaife alors qu'vn tel fils ie te voy,
Qui ia plein d'heur reprend & raccorde ta charge.

II.

Dieu, MADAME, *a permis en vengeant nos malices,*
Nos piques & nos torts, nos abus obstinez,
Que deux partis se soyent l'vn sur l'autre acharnez,
Faisant par nous sur nous exercer ses iustices.
De là les maulx, les torts, les hontes, les supplices,
Les pechez, les prisons, les trauaux, destinez
Estoyent à l'vn & l'autre, à fin qu'éguillonnez
Nous fussions de remords de nos haines & vices :
Mais la paix, la bonté du Roy, ceste vnion
Commune, pour reprendre à ta suasion
Le Haure, l'estranger chasser hors les prouinces,
Se desarmans font foy de ton futur bon heur,
Et qu'au double entre nous reflorira l'honneur
De Dieu, du Roy, de toy, de France, & de ses Princes.

SVR LA MORT DE LA ROYNE D'ESPAGNE
SA FILLE AISNEE[88].

III.

Ie croy qu'estant, MADAME, *aux maux exercitee*
Autant ou plus que Royne oncques le fut ici :
Et comme en plaine mer des vagues de souci,
D'ennuy, d'effroy, de tort, de malheur tourmentee,
Et qu'en voyant souuent toute ioye restee
De ioye estre la fin, tous plaisirs mesme aussi
N'estre que seruitude, en qui nos sens ainsi
Qu'en vn rets d'or leur force ont sans cesse arrestee :
Sçachant qu'il faut par force arriuer tous au port,
Et qu'apres nos honneurs vne honorable mort,
Qui sans crime nous prend, rend la vie plus viue :
Toymesme ne voudras en ta mort t'ennuyer :
Voudras tu donc tel port à ta fille enuier,
Qui hors des maux auec tant d'honneurs y arriue?

IIII.

De ton dueil ie ne veux par ces vers arrester
Le roide & premier cours, en l'aspre destinee.
La douleur est rebelle alors qu'elle est gesnee,
Trop s'aigrit vn grand mal qu'on veut trop tost oster.
A trop bon droit ta fille il te faut regretter,
Tant vtile, tant grande, aux vertus tant bien nee,
Qui mieux qu'autre couronne encor l'ont couronnee,
Bien que Royne dix fois, dix elle en peut porter.
Mais quand le cœur, le fiel, où gist l'amour & l'ire,
Font que nostre estomach tant de soupirs en tire,
Tant de cris nostre bouche, & tant de pleurs nostre œil :
Comme en vn ciel il faut que du haut de la teste
La raison qui ressemble vn beau Soleil, arreste
Le venteux, l'orageux, & le pluuieux dueil.

V.

Bien que tu sois grand' Royne, & que ta grandeur doiue
Presque approchant des Dieux, des Dieux mesme sentir,
Sans vn terrestre dueil faire de soy sortir,
Si faut-il que grand dueil par force elle conçoiue :
Nature veut que mere & femme on t'aperçoiue :
Le sang ne peut, & moins l'humaine loy, mentir :
Puis quelle mort pourroit tel amour amortir?
Mais il faut que ton dueil soymesme se deçoiue,
De toy naissant il doibt dire dans toy, Qui fait
Que ie conteste au vueil d'vn Dieu stable & parfait?
Qui m'arme contre moy, si la vie on voit estre
Vn songe & brief & grief, si le bien plus choisi
Au monde est quasi mal, si tout n'est rien quasi,
D'vn tel rien qu'en peut-il au cœur d'vn Chrestien naistre?

VI.

Des deux grands Rois d'Europe, eſtre fille premiere
A l'vn, & femme à l'autre, outre encor eſtre ſœur
D'vn Roy non ſeulement des peres ſucceſſeur
En regne & en vertu, mais en façon guerriere :
Eſtre auſſi ſœur de quatre, à qui la terre entiere
D'autres grandeurs reſerue, auoir ſoymeſme l'heur
D'eſtre pluſieurs fois Roine, en maieſté, douceur,
Et autres vertus, eſtre en terre vne lumiere :
Auoir veſcu & meſme eſtre morte en l'amour
Extreme d'vn mary, pouuoir reuiure vn iour
En terre par merite, & viure au ciel par grace,
Hors des tragiques fins, qu'ont les plus grands, t'auoir
Laiſſee en te laiſſant ſeurté de la reuoir,
N'eſt-ce aſſez pour calmer & ton ame & ta face?

VII.

La fille à ce Ceſar qui peut iadis conquerre
Nos Gaules en dix ans, par mort auoit rendu
Le tribut de nature : or du pere entendu
Fut tel treſpas alors qu'il domtoit l'Angleterre,
(L'Angleterre il nommoit Albion pour la terre
Qui de loin paroit blanche). Adonc fut reſpondu
Par luy, Morte ma fille & mon gendre perdu :
Auſſi le gendre & luy toſt apres feirent guerre.
Mais tu doibs au rebours, ces nouuelles oyant,
De ton gendre iuger : car luy, Chreſtien, voyant
Qu'vne cauſe qu'on croit Chreſtienne vous allie,
Fera (quand deux enfans ne le tiendroient lié,
Quand autre Hymen de nous ne l'aura rallié)
Que Dieu, que le danger, plus que l'amour le lie.

INSCRIPTION

POVR VNE STRVCTVRE

Entreprise par la Roine mere du Roy[34].

A La Grandeur, Vert. & Liberalité de Catherine R. de Fran. auiourd'huy des II. plus puissans & floriss. R.R. de l'Europe, mere à l'vn, & belle-mere à l'autre : tres-heroïque & tres-magnif. Princesse, soit iustement & deuotem. dedié le dessein de si rare, si riche, & à tous siecles admirabl. structure : à fin qu'elle qui sur tous les grans Heros & grandes Heroïnes du monde, la peut plus franchement & plus dignem. entreprendre, en faisant honte à tout l'orgueil des plus grandes masses antiques, plus par richesse & gentilesse d'inuention que par despence immoderee : & mesme en peu de temps pouuant venir à chef d'vne entreprise assez incroyable, vienne apres par vn solennel & digne vœu la consacrer elle mesme, tant à la future & perdurab. memoire de Charles VIIII. treschr. R. de Fran. son fils, comme aussi à la sienne propre deuëment & immortelem. soit pour vne marque inaccoustumee de sa Gloire industrieuse & Magnificence incomparab. soit pour la conseruation & protect. de la louange que merite vne inuention telle, aidee & pour iamais asseuree sous l'apparence d'vn si haut nom : non pas tant contre les efforts de l'Ignorance & de l'Enuie, qui facilement & tousiours seront contraintes de ceder à l'admiration d'vn tel ouurage, que contre la ialousie que tout Art plus industrieux, & la Nature mesme tres-inimitab. ouuriere, en doiuent prendre : l'vn pour se voir vaincu, l'autre pour se voir non seulement imitee, mais extremement exprimee, &

quaſi mieux que naïfuement & veritablem. rendue : comme touſiours le teſmoigneront aſſez ces vers addreſſez icy, & ſacr. à ceſte meſme Maieſté.

Toy qui dois & peux ſeule en la France entreprendre
Tel ouurage, qui t'eſt ſacré par ſon Ouurier,
Voy comme tu pourras contre tout Art plus fier,
Contre Nature meſme vn ſi bel art deffendre.
Eux, en voyant vrayement ſous la voûte ſ'épandre
Vne grand' vigne en treille : aux vrais miroirs d'acier
Les colonnes ſembler, voire en tout l'œuure entier
Tiges, fleurs, fueilles, fruits, vrayement viuans ſe rendre :
L'eau de l'arbre ou du roc ſortir : le branlement
Cà & là faire croire vn naïf mouuement,
Tous deux ialous, depits, nuiſibles pourront eſtre :
Mais ne crain point, tous deux ſtupides ſe rendront,
Plus que l'arbre ou le roc, à tous coups qu'ils viendront
Penſer que tout eſt faux, ſans rien faux y cognoiſtre.

Si l'Art & la Nature meſme ſe doiuent ſtupifier ſur tel edifice dreſſé de telle ſorte, & en tous lieux tranſportab. Il ne reſte rien au monde qui ne puiſſe à iamais gratifier telle hardieſſe d'œuure : duquel le deſſein eſt à tel nom, & l'execution eſt à telles memoires eternellement voüee DD. Conſacr.

A MONSEIGNEVR[40].

I.

Cecy qu'à l'impourueu ce iour ie te proiete,
Grand Duc & grand vainqueur, eſt peu d'ouurage au pris
Des vers ſacrez à toy, lors qu'à mes ſens épris
Ton Dieu, ton Roy, ta France, & ta gloire ſ'obiete.
Mais pour monſtrer mon ame en rien n'eſtre ſuiette
A l'oubli, quand de moy ſouuenance on a pris,
Ie iette en l'air ces vers : car quant aux longs eſcrits
Ce temps ne veut encor qu'au monde ie les iette.
Ie te dy donc, qu'ainſi qu'il te ſouuint de moy,
Lors que fort eſloigné ie ne penſois à toy :
Moy, ma Muſe, & le ciel, ſans que lors tu y penſe,
De te recompenſer prendrons vn tel ſouci,
Qu'à ton Dieu, qu'à ton Roy, & à ta France auſſi,
Grand' part tu pourras faire en telle recompenſe.

II.

C'eſt beaucoup voir les Dieux, les Heros, & les Rois,
De rang ſ'entreſuiuans au tige de ta race,
Auoir pour digne pere vn HENRY, *qui en face,*
En façons & en faits ſembloit paſſer ces trois :
Qui te laiſſant ſon nom pour armes & pour lois,
Te laiſſa ſon affable & ſa hautaine grace.
Auoir pour frere & Roy, CHARLES, *qui en ſa place,*
Te commet, receuant de toy ce que tu dois.

Dés l'enfance auoir veu mainte alarme animee,
Presque enfant par deux fois estre grand chef d'armee.
Au camp premier, suiuant, pressant, gaignant, gardant:
Au second, triomphant de deux grandes batailles.
Mais c'est plus, qu'à Dieu seul le los & soin tu bailles,
A son vueil le laurier & l'oliue accordant.

III.

En la douceur de paix, ta douceur naturelle
Semble presque oublier tes merites guerriers,
Mais le ciel ne peut voir seicher tes beaux lauriers,
Et veut que leur verdeur sans fin ie renouuelle.
Des Prouençaux la route ainsi s'oubliroit elle?
Pourrois-ie de Coignac me taire volontiers?
Taire l'heur d'affranchir d'vn tel siege Poictiers?
Taire de Montcontour la victoire plus belle?
Du Roy la gloire y gist: trahir ie ne la puis,
Si soldat, si poëte, à mon Prince ie suis,
Trop plus que moy, mon Dieu, mon Roy, mon païs i'aime.
Et quoy? tu vois qu'ici d'vn tien petit bienfait
Enuers moy, la memoire ainsi chanter me fait:
Ton bienfait oublirois-ie enuers ces trois extreme?

A MONSEIGNEVR LE DVC[1].

I.

Ce iourd'huy d'vn trait mesme, à l'impourueu, ie veux
(Duc, qui prens d'Alençon ton tiltre & ton partage)

Au Duc d'Aniou ton frere offrir mon sainct hommage,
Puis sacrer dans ton temple encor mes humbles vœus.
Pareil bien, d'vn cœur mesme, & sans penser aux deux,
De tous deux i'ay receu : sans qu'ayes tesmoignage,
Que si ce n'est d'effect ie vous sers de courage,
Qu'à toute heure esprouuer pour toy pour luy tu peux.
Pour doncques enuers vous vos bienfaits recognoistre,
Qui sont vn franc vouloir plus qu'vn tel don paroistre,
Les armes & les vers ie pourrois presenter.
Le premier seroit peu : mais ie voudrois vous suiure
D'vn tel cœur, que ie peusse en vos gloires reuiure,
Comme vous la mort vostre en mes vers surmonter.

II.

Iadis la France a veu son Hercule Gaulois,
Dans son temple tenir les peuples, par l'oreille
A sa langue enchainez : monstrant toute merueille
De sçauoir, d'eloquence, & de mœurs, & de loix :
François ton haut ayeul, l'autre Hercule François,
Ramena de ces dons la force nompareille,
Qui rauit & enchaine. Or d'vne ardeur pareille
Goustant ces dons, il faut qu'à luy pareil tu sois :
Hercule on te nomma peu apres ta naissance,
Depuis nommé FRANÇOIS *quand tu sortois d'enfance,*
En ce nom tu changeas vn nom de haut renom.
Mais des deux noms ie fay la difference nulle,
Car puis qu'en tous effects François estoit Hercule,
Suiuant François tu prens d'Hercule encor le nom.

III.

Homere, qui diuin son Achille chanta,
Commença, que ie pense, à la derniere annee

Qu'Achille auoit vescu, quand son ire obstinee
Fit, que des fiers combats long temps il s'absenta.
Stace moindre poëte à ses vers presenta
D'Achille le subiect, chantant la destinee
De sa naissance, enfance, & ieunesse bien nee,
Mais la mort l'œuure ensemble & l'ouurier arresta.
Commence de bonne heure, & en beaux faits prospere
Sous nostre Agamemnon : qui des deux estant frere,
Fera qu'entre vous trois discord ne sortira.
Si pour vos ans derniers, ie ne vy tant d'espace
Que ie vous sois Homere, aumoins seray-ie Stace :
Dans tel Stace (peut estre) vn Homere on lira.

ODE

SVR LA NAISSANCE DE MADAME,

Fille du Roy Charles neufiesme[42].

Ia la Lune argentine,
Qui au bas ciel chemine,
Et qui parfait son cours
En trente iours :
Prenant, perdant lumiere,
Neuf fois s'est faite entiere,
Et se comblant neuf fois
A fait neuf mois :
Depuis que Dieu propice,
Qui par maint benefice
Veut mon Roy restaurer,
Et bien-heurer,

Luy vint former vn gage,
Vn ſacré mariage,
Dont il lia la foy
De ce grand Roy :
Et fit ſon Yſabelle
(Qui Royne ieune, & belle,
Comme vn aſtre nous luit)
Conceuoir fruit.
Or que doncques cet[43] heure
Par le ciel ſe bien-heure,
Bien-heuré ſoit le fruit
Eſtant produit.
Soit bon preſage au pere,
Soit plaiſir à la mere,
Qui ia leué ſent bien
Le ventre ſien.
Il faut que la tendreſſe
De ſa prime ieuneſſe,
Au faix qu'elle reçoit
Suiette ſoit :
Et que la ioye amere
De ſe voir ſi toſt mere,
En bref luy face auoir
Vn grand eſpoir :
Comme la vigne à l'heure
Qu'elle doit porter, pleure,
Non pour ſe depiter
D'ainſi porter,
La Royne peu ſçauante
Du mal qu'il faut qu'on ſente,
Soit les enfans portant,
Soit enfantant,
Bien qu'elle en ſoit ioyeuſe,
Souuent morne & paoureuſe,
Pourroit bien à l'eſcart
Pleurer à part :
Mais ſon eſprit contemple
Deux Dames, dont l'exemple

Chaſſant ce leger dueil,
Peut tarir l'œil.
Ces deux demi-Deeſſes
En toutes allegreſſes
Ont peuplé ces bas lieux
De demi-dieux :
Des Nymphes ont portees,
Quelquefois tourmentees
D'vn deſaſtre arriuant,
Plus que deuant.
L'Imperatrix ſa mere,
De ces deux la premiere,
Pour la raſſeurer mieux,
S'offre à ſes yeux.
Puis touſiours aupres d'elle
Eſt noſtre grand' Cybelle,
Mere feconde auſſi
Des Dieux d'ici.
De l'Aigle, dont la ſerre
Peut porter le tonnerre,
Et qu'on croit dedans l'air
Plus haut voler,
La femelle hautaine,
Du naturel prochaine,
(Car de l'Aigle elle tient,
Puis qu'ell' en vient)
Ne peut qu'elle ne face
Aux deux ſemblable race :
Ce qu'au Soleil exprés
On preuue aprés.
La femme venerable
Du Prince redoutable,
Qui tient dedans ſa main
L'Aigle Romain,
D'Empereur meſme fille,
A peuplé ſa famille,
Pour regir les mortels,
D'enfans tous tels.

Tout cela qu'elle porte
Sent ſon Aigle, en la ſorte
Ce naturel hautain
Leur eſt certain.
Comme qui verroit croiſtre
(Si cela pouuoit eſtre)
Le grand tige admiré
D'vn Lys doré:
Si haut qu'il ſemblaſt meſme,
Que la grandeur extréme
Des fleurons precieux
Touchaſt aux cieux,
Tant que leur beauté grande,
De tous les Dieux la bande
Qui la careſſeroit,
Eſtonneroit:
Ainſi noſtre Heroïne,
Noſtre grand CATHERINE,
Eſleue l'heur fatal
Du Lys Royal,
Qui des Rois veufue, & mere,
D'alliance proſpere,
Tous Princes ſous ſon Lys
A recueillis.
Tout ce qu'en ces Prouinces
L'Europe a de grands Princes,
La nomment en grand heur
Ou mere, ou ſœur.
Car on les a veus rendre
Preſque tous Bruz, ou Gendres,
Sans les futurs partis
De ſes deux fils.
Cybelle elle eſt feconde
De grands liens au monde,
Sans les troubles peruers
De l'vniuers.
Vn Tige on la peut dire,
Dont les fleurs on admire,

Sont ſes filles, & fils,
Fleurons du Lys.
L'odeur de tant de grace,
Qui en la terre baſſe
En telle fleur ſe ſent,
Au ciel ſe rend :
Au ciel leur chef arriue,
Et leur ſplendeur naïfue
Preſque efface cela,
Qui reluit là.
CHARLES *le Prince noſtre,*
Grand fleuron ſur tout autre,
Par vn couronnement
Fait l'ornement :
Veu ſes ans, ſon attente,
Hommes, & Dieux contente :
Ceux-là luy ſoyent ſoumis,
Ceux-ci amis.
Son cœur eſt de hauteſſe,
Et ſon corps plein d'adreſſe,
Son ame & ſon cerueau
De deſſein beau.
L'exploit de la vengeance
Sur les traitres de France,
Fait par ſi bon effet
Voir ce qu'il ſçait.
Les enfans que Dieu donne,
C'eſt cela qui guerdonne
La foy, qui d'vn nœu ſaint
Deux cœurs étreint :
Qui ſouuent dans noſtre ame
Serre, eguiſe, renflame,
D'vn froid amour le nœu,
Le trait, le feu :
Qui le plus rend loyale
La couche coniugale,
Et qui plus en met hors
Les ſourds diſcors :

Qui souuent plus en chasse
De dédain, qui pourchasse
Vn diuorce, qu'il veut
Faire s'il peult :
Qui donne éiouissance,
Qui nourrist l'esperance,
Qui plus en tout beau fait
Valoir nous fait :
Qui maint dessein inuente,
Qui en guide l'attente,
Qui en borne le bout,
Seul but de tout,
Qui fait d'vn heur extréme
Voir en autruy soymesme,
Pour en luy viure alors
Que sommes morts.

SONNET.

Si Dieu pour premier fruit de ton sainct mariage
T'eust donné (SIRE) vn fils, luy naissant tout guerrier,
Comme enfant d'vn tel Roy, t'eust auec le laurier
De maint futur triomphe apporté le presage :
Mais de ton sainct lien tu as pour premier gage
Vne fille, qui doit contre ce monstre fier
Nostre obstiné Discord, apporter l'oliuier,
Et de la paix de France estre l'heureux message.
Paix soit premier chez toy, pour dehors perdre aprés
Tous ceux qui pour leur gaing à ta perte estoyent prests :
Ta Fille aussi nous vient, lors qu'vne paix notoire
Par toy du sang des chefs seditieux nous sort :
Puis vn fils qui naistra doit d'vn si bel accord
Faire naistre auec soy sur l'estranger ta gloire.

SVR LA NAISSANCE

DE

HENRY DE LORRAINE COMTE D'EV,

Second fils du Duc de Guise[44].

SONNET.

O Dieu pour tout ce iour tourne en douce tiedeur
Ma fieure, qui ſ'eſtend d'vne rage obſtinee
Sur mon ſang, ſur ma chair, ſur mes nerfs acharnee,
Tantoſt d'ardeur me tue, & tantoſt de froideur :
En ce relache (ô Dieu) renforce encor mon cœur,
Ma Muſe, & ma raiſon par foibleſſe étonnee,
Pour augurer en bref l'heureuſe deſtinee
D'vn enfant dont en moy ie preuoy la grandeur :
Enfant, qu'ores on offre au ſainct ſacré Bapteſme,
Outre l'heur de ton aſtre, outre cet heur extreme
Qu'en vaillance le ciel ottroye au ſang Lorrain :
Ton nom HENRY *t'excite à gloire plus hautaine,*
Par l'heur fatal d'auoir pour pere & pour parrain
Deux HENRYS, *du haut ſang de* BOVRBON & LORRAINE.

CHANT.

Ceſſant de mon mal la rigueur,
Et ma Muſe prenant vigueur,
(Enfant) ſur le nom qu'on te donne,
Ie veux de trois hauts noms chanter,
Qui le plus ſemblent augmenter
L'heur de la Françoiſe couronne.
L'vn de ces noms, dont le bonheur
Emporte auiourd'huy plus d'honneur,
C'eſt celuy que porte ton Pere,
Celuy qu'a ton Parrain, celuy
Que tu prens auiourdhuy de luy,
Nom qui ſoit à tous trois proſpere.
Ce qui dedans la France rend
Ce beau nom de HENRY *ſi grand,*
C'eſt ce grand HENRY *magnanime,*
HENRY *pere de noſtre* ROY,
Qui par tout exemple de ſoy
Son fils à toute gloire anime.
De ce grand HENRY *les valeurs,*
Maugré tous les diuers malheurs
Ialoux d'vne ſi braue gloire,
Ont fait qu'il ait eſté nommé
Pere des armes, qui armé
Sur Mars meſme euſt eu la victoire.
Les armes ne ſont ſeulement
D'vn ſi grand Prince l'ornement:
En voyant ſa iuſtice grande
Et ſes vertus, on euſt cuidé,
Qu'il eut ſeul ſous ſoy poſſedé
La vierge Aſtree auec ſa bande.
O que n'ay-ie en ceſte chanſon
Et pour le vers, & pour le ſon,

La veine, & l'haleine plus forte,
Son Esprit ie deifiroy
Au ciel, & ça bas ie feroy
Sortir des fleurs de sa chair morte.
HENRY, *i'empliroy de ton nom*
Tous les cieux, & de ton renom
Tout ce bas globe auquel nous sommes,
De ta memoire tous les temps,
De ton amour tous cueurs des gens,
De ton exemple tous grands hommes.
Sur les fons sacrez ce Roy tint
Ton Pere, qui son nom en print,
Et qui fait preuue en sa ieunesse,
Outre le cueur heredital,
Que quasi ce nom est fatal,
Et pour addresse, & pour prouesse.
Ton Parrain mesme de * *
Donne du preux sang de BOVRBON
Et de l'heur fatal de son nom
Grand' preuue & plus grand' esperance.
Ce qui rend ores entre nous
Ce nom memorable sur tous,
Ce Prince à son second fils mesme
Ce beau nom fatal a laissé
Qui par luy sera surhaussé
Vn iour en son honneur supréme.
Il est du naturel entier,
Comme du nom fait heritier :
Car dés qu'il est sorti d'enfance
Sous CHARLES, *son frere, & son Roy,*
De deuoir, d'ardeur, & de foy,
Il s'est fait l'Achille de France.
Ia la faulse Religion,
Ia l'ouuerte rebellion,
Se masquans de Pieté feinte
Fouloient tout deuoir & raison,
Quand l'erreur & la trahison
Il a dessous son ioug étreinte.

Eſtant encor ſi ieune d'ans,
Deux fois chef d'armee en deux camps,
Entre maint acte memorable,
Deux grandes batailles gaignant,
Auant le temps il va ceignant
Son front de laurier perdurable.
Or (Enfant) c'eſt aſſez chanté
Du nom, que tu as rapporté
Du Bapteſme ceſte iournee :
La valeur de ceux que i'ay dicts,
En cueur, en faicts, en grace, en dicts,
Te ſoit auec leur nom donnee.

A M. LE COMTE

DE FAVQVEMBERGE ET DE COVRTENAY.

I.

Quand ſeul ſans toy ie ſuis, car rien que ton abſence
Ne me fait trouuer ſeul, tant que quand ie ſerois
Auecq' tous les humains ſeul ie me iugerois,
Car plus que tous humains m'eſt ta ſeule preſence :
De peur de m'ennuyer ie fantaſtique & penſe
Par quel art, quell' magie, à tous coups ie ferois,
Que toy eſtant abſent, preſent te trouuerois :
Car iamais nul ennuy, toy preſent, ne m'offenſe.
Ma Muſe ou ce Demon qui me fait tant de dons,
Que lon me met moymeſme au rang des hauts Demons,
Se maſquant lors de toy ſe preſente à ma veuë.
Par luy donc ie te voy, en luy ie t'entretien,
Et des vers du Demon, qui eſt & tien & mien,
Preſent, abſent, ie pais l'ame à toy toute deuë.

II.

C'eſt vn grand heur à toy d'auoir de la Nature
Vn eſprit, qui fait honte au labeur & à l'art:
C'eſt vn grand heur à toy ſans craindre ny haſart,
Ny deſtin, t'appuyer deſſus la raiſon pure :
C'eſt encor plus grand heur, que nonobſtant l'iniure
Que ton procés, ta fieure, & l'enuie, & le fard
De pluſieurs, & tout mal qui de tous ces maux part,
Te font ſans fin, ſans fin ton ſens tout tel te dure :
C'eſt vn grand heur de voir qu'aux vertus, aux hauteſſes,
De l'eſprit tu ioindras les grandeurs, les richeſſes,
Que ie ſen ſ'éueiller d'vn ſommeil long & fort :
Mais entre tous ces heurs, qu'eſt-ce qui voudroit taire
L'heur de m'auoir pour tien, qui veux & qui puis faire
Tous heurs croiſtre en ta vie, & reuiure en ta mort?

III.

Iamais ne peut noſtre ame aſſeoir de certitude
Sur rien, que ſur la vraye & parfaite amitié:
Les filandieres ſœurs, ny les ſœurs ſans pitié,
N'aſſeruent point tel bien à la viciſſitude :
Touſiours à ſoy ſemblable en l'eternel eſtude,
De tenir & main preſte & prompt & ferme pié,
A tous maux de l'ami participe en moitié,
De tout ſans regarder ne gré n'ingratitude:
De là le bien de l'homme eſt fait vn plus grand bien,
De là les maux humains ſe transforment en rien,
Cela combat la peur & ſouuent la mort noſtre :
Mais l'amitié cent fois eſt plus heureuſe encor,
Quand vne couple ainſi que Pollux & Caſtor,
Se peut communiquer Deïté l'vn à l'autre.

IIII.

Combien que veu ton ſang, ton rang, ton abondance,
Seruiteur ie te ſois : i'oſe prendre enuers toy
Vn nom plus haut, plus digne, & plus grand, puis qu'à moy
Tu daignes t'abaiſſant en donner la puiſſance.
Ie ſuis donc ton ami, mais tel que l'excellence
Du beau mot n'orgueillit mon deuoir ny ma foy :
Car plus que mille ſerfs ie puis ce que ie doy
Payer, & croy qu'amour doit toute obeiſſance.
Theſee Perithoe, & Pylade & Oreſte,
Scipion & Lelie, & ſi quelque autre reſte
Des couples des amis furent, ce croy-ie, eſgaux :
Mais l'alliance ainſi d'hommes pareils vnie,
Ne pourroit rien gaigner en l'eſpreuue des maux,
Sur mon amitié ſerue & ſeruitude amie.

V.

A fin que ceux qu'enuie enſemble bruſle & mange,
Ne ſe peinent dequoy tu me peux tant aimer,
La bruſque & libre humeur qui me vient enflammer,
Me fera déborder iuſques en ma louange.
Sous vn ſort malheureux le ciel en ce corps range
Vn eſprit que tout ſien il peut bien eſtimer,
Vn ſens, vn iugement, vn cœur qu'on peut nommer
Vray iuge du vray bien, vainqueur du mal eſtrange :
Vn prompt ſçauoir ſans fard, vn dol, mais ſans vſage,
Vn ie ne ſçay quel don qui iuge & qui preſage
Toutes fins par diſcours, non par ſonges menteurs :
Vne bonté qui point ne change ou ſ'eſpouante,
Et ſi lon dit que trop par ces vers ie me vante,
C'eſt qu'eſtant tien ie veux te vanter en mes heurs.

VI.

Si aux extremes maux, où mon haſart me guide,
Tu n'eſprouuois mon ame eſtre ſans changement,
Qui prend du bien non pas du mal le ſentiment,
Comme en tout aſſeuree & non comme ſtupide :
Tu pourrois bien douter que le ſort, qui preſide
Sur tous cœurs, les changeant de moment en moment,
T'eſtant cruel pourroit faire vn ébranlement
A ma foy, dont la mort ne peult eſtre homicide.
Mais l'eſpreuue de l'vn ne peult rendre certain
En l'autre, que ſi Dieu meſloit le ciel hautain
A la terre, & vouloit faire vn Chaos renaiſtre,
S'encor i'eſtois tout tel, ie ferois & ne puis
Tant ceder à ce Dieu, que ſi en tout ie ſuis
Malheureux, en cela ie ne puiſſe heureux eſtre.

VII.

Maudiray-ie (cher Comte) ou les Dieux enuers moy
Nonchalans, ou ialoux, ou du ſort la conſtance,
Qui ne fut oncq conſtant fors qu'en l'aſpre nuiſance,
Que ſans relache il fait tant à moy comme à toy?
Des celeſtes flambeaux maudiray-ie la loy?
(Si quelque loy ſur nous peut auoir l'influence
Des corps non animez :) maudiray-ie qu'en France
Ils m'ont fait naiſtre & voir tout cela que i'y voy?
Maudiray-ie la Court, ou les grands qui ne penſent
A moy, tant que trop plus que moymeſme ils ſ'offenſent.
Ha non! ie maudiray ſeulement la Vertu.
Seul i'execre[45] *auiourd'huy ce qu'en moy plus i'admire.*
Car pourquoy? ſi i'eſtoy ſans cela, penſes-tu
Qu'en France en vn tel temps i'euſſe rien que maudire.

VIII.

Comme vn docte artisan, s'il n'entremet l'ouurage,
Sent éblouir ses yeux, sent étourdir ses sens :
Nostre ame au long trauail se deplaist, si le tems
De cent varietez ses esprits ne soulage.
Tu sçais quand tu partis, de quel heur, & courage
Ie suiuois l'œuure saint que de moy tu attens :
Mais par trop longue halene élourdir ie me sens,
Si par le changement ie ne me rencourage.
Donques tant en la chasse, & au vol des perdreaux,
Qu'au pourmenoy des bois, des iardins, & des eaux,
Ie repren les plaisirs, les Muses & l'haleine :
Là où pour ne laisser roüiller l'œuure des vers,
Ie resue ces sonnets dessus ce temps diuers,
Sonnets faits de grand chose, & toutesfois sans peine.

A M. SYMON.

SONNET.

L'amitié qui me lie à toy dés ma ieunesse,
De ma Muse (ô Symon*) print son fatal lien :*
Quand premier des François, toy m'ouurant le moyen,
I'empruntay le Cothurne, & le Soc, à la Grece :
Pour aux Rois, pour au peuple, auecques la hautesse,
Auecques la basseur, du vers Æschylien,
Et du vers de Menandre, apporter l'ancien
Miroir Tragic, Comic, qui Rois, & peuple dresse.

Or ma Muse, qui peut nostre amitié nouër,
Se sentant immortelle, ores luy veult vouër,
Qu'ainsi qu'elle luy fit prendre d'elle naissance,
Elle luy donnera ce qu'elle sent en soy,
Qui est l'eternité, tant que du temps la loy
N'ait sur ton nom non plus que sur le mien puissance.

A LOYSE L'ARCHER,

ET A SES SŒVRS.

On vante assez le banquet ancien
De ceste perle à l'ami presentee:
Assez des vieux l'ambrosie est chantee,
Le seul honneur du past Olympien.
L'vne pour estre vn miracle Indien,
Par tant de vers se voit ainsi vantee:
L'autre pour estre aux seuls Dieux apprestee,
Mesme passant le ius Hymettien.
En ce disner peuuent estre choisies
Plus saincts ioyaux, plus sainctes ambrosies
Que l'Inde n'a, que n'ont pas les hauts cieux:
Mais la douceur est en l'aigreur changee,
Et bien que fust l'autre perle mangee,
Ces perles ci deuoreroient les Dieux.

FANTASIE SVR VN VERS

Bien chanté & bien fonné fur le Lut.

A LOYSE L'ARCHER.

Chanter ce vers, fonner ce fon ainfi,
Ce fon qui eft l'efprit au vers enclos,
Animer l'vn, animer l'autre auffi,
C'eft de ta voix & de tes doigts le los
Tant excellent (ô LOYSE*) qu'iceux*
Dignes de toy, te rendent dignes d'eux.
O voix! ô dois! ô beau vers! ô beau fon!
O ame! ô corps! de fi rare chanfon,
Qui ame & corps nous rauit par ces deux.

L'AMOVR CELESTE DE VERTV,

SVR VN IEV.

A M. SYMON.

Par moy l'Amour celefte on voit mener ici
Trois Cupidons, captifs deffous ma main diuine:
L'vn eft l'amour de Mars, qui fanglant[46] *vous mutine :*
L'autre vous va bruflant d'vn auare fouci,
C'eft l'amour de Plutus : le tiers, qui brufle auffi,
Eft l'amour trop lafcif de Venus la marine.
Cefte Mufique accorde à ma pompe enfantine,
Qui pour vous & pour nous va chantant ces vers ci.

Il faut que pour le fils de la Venus celeste,
Hautain & pur Amour, ces trois ci lon deteste,
Qui en ce peruers siecle ont eu le plus de cours.
Il les a pris captifs en ceste saincte feste
Des Innocens : Que doncq vn trophee on appreste
A l'Amour innocent, sur ces trois faux Amours.

A M. DE L'AVBESPINE, SECRETAIRE D'ESTAT.

Bien que l'allusion des noms fort peu souuent
A l'antiquité docte & à moymesme agree,
Si m'en iouray-ie ici : l'Aubespine est sacree
A Venus, aux honneurs de son autel seruant :
Ce que Venus cherit, d'elle il va receuant
Des graces la faueur, qui seules font entree
A l'honneur, à l'amour : l'Aubespine recree
Le Rossignol, sa plainte en ses chants poursuiuant.
L'odeur de sa fleur blanche en telle sorte attire,
Que nonobstant l'espine il faut que lon l'aspire,
Ayant de telle espine éprouué la douceur.
Il faut que d'elle vn iour, sous elle vn chant ie face,
Qui mesme estant du chant des rossignols vainqueur,
Soit plein d'honneur, d'Amour, de Venus, & de grace.

A MADAME DE PRIMADIS.

Voyant, Madame, en vn bel œuure
Où mainte rose se décœuure,
Si tost ces roses façonner,
I'estoy prest à m'en estonner,
Quand il me souuint que sans peine
Ell' a promptement ce bel heur
D'en prendre en son teint la couleur,
L'odeur suaue en son haleine,
Ailleurs la façon de la fleur.

A MADAMOYSELLE DE SVRGIERES.

Nonobstant tout mépris, la Vertu fait paroistre
A tout cœur vertueux son besoin de bien loin.
De moy (qui ay bien peu de moymesme le soin)
Le soin entra dans toy sans mesme me cognoistre.
Cela sans fin m'oblige, & tousiours me faict croistre
Ceste ardeur, de me rendre vn immortel tesmoin,
Que puis que les vertus tu secours au besoin,
Tout siecle doit en toy ta vertu recognoistre.
Ie n'ay point aux vertus tant de part ny tant d'heur,
Que toy, qui la vertu couples à la grandeur,
Deusses peiner pour vn qui oncq pour soy ne peine.
Que doncq ce cœur gentil, qu'en cela tu as pris,
Me rende à recognoistre à iamais, tant épris,
Qu'à toy, plus grand qu'à moy, soit le fruict de ta peine.

SVR LA DEVISE DE LA CYGALLE.

Quand le chien d'Erigone ou l'auant-Chien encore,
Au plus fort de l'Esté d'vne ardente cuisson
Seiche toute herbe aux champs, auançant la moisson
Que le Soleil doré de son or mesme dore :
Du plain iour l'aspreté, qui tout humeur deuore,
Vient tous gosiers d'oiseaux fermer à leur chanson,
La Cygalle sans plus renforçant son haut son,
Sans fin de voix & dueil, l'œil du grand monde honore.
Or tu es la Cygalle, & ta Dame vn Soleil,
Mais au chaud de l'Esté ton chaud n'est pas pareil,
Ny ton beau chant au chant de la rauque Cygalle :
Car ta Dame peut faire ainsi qu'aucun flambeau
N'egalle à ton auis son lustre en tout si beau,
Qu'aucun chaud, qu'aucun chant, ton chaud, ton chant n'egalle.

ANAGRAME, *SON ARC TIRE FLAME.*

L'arc d'Apollon & l'arc de ſa Sœur, ont des deux
A pluſieurs fait ſentir l'ire & valeur celeſte,
Teſmoin ſoit la Niobe, & des Gregeois la peſte,
Les Cyclopes tuez, & le Python hideux.
L'arc d'Hercule dans l'air de maint coup hazardeux,
Des Harpyes la bande & puante & moleſte
Tua meſme en volant : mais l'amour nous moleſte
D'vn arc paſſant tout arc, & tout art meſme, d'eux :
Encor ſon arc premier ne tiroit que des fleches,
Qui pouuoient meſme au fond des ames faire breches :
Mais ma Maiſtreſſe l'a d'autres armes armé,
Dont il embraſe tout, tirant pres de Madame:
Ce qui fait donc qu'Amour m'ait ſi toſt conſumé,
C'eſt de Madame l'arc, car SON ARC TIRE FLAME.

AV SEIGNEVR DE LA BOVRDAIZIERE.

Voyant ta beauté grande on peut (cher BOVRDAIZIERE)
A celle de Narciſſe en tout la conferer,
Non tes amours, qu'on voit des ſiennes differer,
Autant qu'il te ſembloit de face & forme entiere.
L'air, l'or, le teint, les traits, peurent à la priere
Pouſſer la Nymphe Echo qu'il fit deſeſperer :
Au contraire tu viens ſans ceſſe reuerer
Et ſupplier ta Nymphe, encontre toy trop fiere.
Ta Deeſſe auſſi paſſe en beauté mille fois,
Cet' autre qu'vn refus fit transformer en voix :
Mais lors que ſon amour, non l'amour vers toymeſme
Te fait languir au feu, non pas au bord d'vne eau,
Tu te changes en voix, dont ſort ce vers ſi beau,
Qu'il peut venger ton ſort contre ſon tort extreme.

Lache, ne puiſſe le vol roide de l'ame tenir.
Parfois doncq la tirant, & iuſqu'au feſte de ſes ronds,
En voletant, ſe ficher ſur chaſque choſe la fait.
Lors de ce haut ſur tous Elemens treſhaute ſe comprend,
Ains comprend dans ſoy l'œuure de tous Elemens,
Voire le rond des Cieux, voire ainſi tout ce que ſans fin
Cauſe le Vuide, le Feu, l'Onde, la Terre, le Ciel.
Puis au corps derechef ſe logeant, par ſon graue diſcours
Enclos dans ſon corps tient de ce monde le corps.
Tant qu'vn monde petit cloſt vn grand monde dedans ſoy,
Vn miracle encor peut de la choſe venir,
L'ame de ſoy retirant par l'art de la Muſe ce grand Tout,
Comme le peut retirer par ce poëme BAIF,
(Mieux que celuy qu'on veit (ce dit-on) d'vn verre ſe baſtir
Vn monde en ce petit verre de Dieu ſe moquant.)
Tous les cieux vrayment figurez peut clorre de ſes vers,
Clorre la Terre encor, l'Onde, le Vuide, le Feu.

CHAPITRE.

EN FAVEVR D'ORLANDE

EXCELLENT MVSICIEN[48].

S'il faut que tes chanſons graues enſemble & douces,
Sur l'aile des beaux chants qu'on leur doit inuenter,
Iuſqu'aux Rois (ô ma Muſe) ains iuſqu'aux Dieux tu pouſſes :
Des vers en contr'echange ici tu dois chanter
Pour Orlande, qui peut aux vers l'aile ſi belle,
D'vn heur, d'vn air, d'vn art, admirable preſter.
L'aile qu'Orlande peut donner aux vers, eſt telle,
Que ſon vol animé de mouuemens ſi beaux,
Si prompts, ſi hauts, ſurpaſſe en volant toute autre aile.

D'enfer au ciel, du ciel aux infernales eaux,
Mercure en vn moment remonte & redeuale,
Ayant au chef, aux piés, ses ailerons iumeaux.
Ce beau vol peut porter à la riue infernale
Nos vers, au ciel, aux coins de la terre, sans peur
De ce qui fit en mer choir le fils de Dedale.
Mercure aussi qu'on fait fort subtil inuenteur,
En Musique, peut estre, est la Musique mesme,
Haussant, baissant, par tout ce beau vol enchanteur.
Puis donc qu'vn tel art donne & course & force extreme
Aux vers, & puis qu'Orlande vn tel vol façonnant,
Est des vieux & nouueaux ouuriers l'ouurier supréme:
Muses qui d'vn tel art irez toufiours tenant,
Comme l'art tient de vous, il ne faut qu'on refuse
D'orner ce qui vous peut donner tant d'ornement.
Puis la Musique a pris son beau nom de la Muse,
Mesme l'air des beaux chants inspirez dans les vers,
Est comme en vn beau corps vne belle ame infuse.
Le ciel qui roide emporte auecq' soy l'vniuers,
Retournant tant de ronds, vne harmonie engendre
Par leurs accords, tirez de leurs discords diuers.
Si l'humain sens pouuoit de ces cercles entendre
Le bruit, qui de discords sans reigle, & infinis,
En tant d'accords reiglez, & finis, se vient rendre,
Tous les plaisirs humains seroient de nous bannis:
Mais aù defaut des sens, nos esprits de diuine
Essence, absens des corps, sont au ciel reünis:
Et raprenans au lieu de leur haute origine,
Tous ces sons qu'ils auoient autresfois entendus,
En rapportent des tons dans leur fresle machine:
Mesme aucuns d'eux si tost qu'ils sont redescendus,
Tachent faire imiter à leurs sens l'harmonie,
Qui d'aise les auoit pareils aux Dieux rendus.
Telle accordance encor s'imite au ciel, vnie
Aux beaux vers, quand la main de Phebus, de ses Sœurs,
Du tout presque à son gré l'ame des Dieux manie:
Et qu'eux émeus, forcez, par accents rauisseurs,
Lairroient & l'Ambrosie, & le Nectar, pour paistre

Leurs deïtez sans cesse en ces autres douceurs.
Car que sert l'autre past à leur immortel estre?
Mais tel celeste accord à tous coups fait dans eux,
De leur estre celeste vn sentiment renaistre.
Il ne fait seulement les Dieux se sentir Dieux,
Mais les hommes il fait, par vne éprise extreme
Se sentir tels, que sont ces Dieux mesme en leurs cieux.
Nostre essence mortelle, en l'essence supréme
Sur l'heure il ne peut pas seulement transformer,
Mais en hommes il peut tourner les bestes mesme:
Ains ce qui est sans ame, il s'efforce animer,
Comme le bois suiuant, & la suiuante pierre,
Qu'il semble d'effort propre & sans charme charmer.
Et comme au ciel, en l'air, en la mer, en la terre,
Aux Dieux, aux hauts esprits, aux oiseaux, aux poissons,
Aux bestes, aux humains, Amour ses traits desserre,
Voire & encor penetre aux Enfers, par ses sons
Et par ses chants, qui sont ses deux traits, la Musique
Force tout ce qu'en tout rencontrent ses chansons:
Elle a mesme forcé la porte Plutonique,
Retenant le hideux & l'incessable aboy,
Qui sort par trois gosiers hors du corps Cerberique,
Quand ce monstrueus chien, tout transporté, tout coy,
Tout beant, aualloit ces charmes indomtables,
Dans soy tournant sa rage en douceur maugré soy:
Quand les Sœurs sans pitié se firent pitoyables,
Quand les trois autres Sœurs (qui tout destin filans,
Ne flechissent iamais) se veirent flechissables.
Ces tons si forts, si dous, penetrans, & coulans,
Du cruel, de l'auare Enfer les lois faulserent,
Toute ombre triste, rude, & farouche emmielans:
Tant qu'Yxion, Sisyphe, & Tantale laisserent
Ou le dur souuenir & sentir de leurs maux,
Ou leur roué, & leur faix, & leur soif, s'arresterent:
Aussi non seulement aux esprits infernaus
Cet Orphee eust fait force, ains aux Dieux, aux Deesses,
Aux Demons, aux humains, aux brutes animaus.
Nostre Musique doncq', qui aux enchanteresses

Chanſons de cet Orphee exerçoit ſon pouuoir,
Les fit ſur tous les cœurs autant qu'Amour maiſtreſſes.
Meſme ſon mont Rhodope en fin ne l'euſt peu voir
De Thyrſes aſſommé par les foles Bacchantes,
(Car puiſſance il euſt peu ſur ſa mort meſme auoir :)
Mais les barbares bruits des cymbales ſonnantes,
Des éclatantes vois, des cornets, des tabours,
Eſtoufferent l'effort de chanſons ſi puiſſantes.
La Muſique plus vraye & parfaite a touſiours
Telle rencontre, alors que plus on chante & ſonne,
Que des meilleurs ouuriers on fait plus le rebours.
Ainſi contre Apollon ſes lours tuyaus entonne
Le Satyre Marſye : & le iars éclatant
Penſe égaller l'oiſeau dont Meandre reſonne.
Ces Bacchantes, qui haine extreme alloyent portant
A tel honneur, feſtans leurs iours Trieteriques
Alloyent par tout errant, chantant, danſant, ſaultant :
Mais ſi le ſainct effort de ſi rares Muſiques
Euſt peu lors dans leurs chefs, dans leurs cœurs penetrer,
Pleins de vapeurs, d'ardeurs, & de rages Bacchiques,
Auecques la Muſique Orphee euſt fait entrer
L'amour meſme au dedans des vineuſes Menades,
Faiſant ces deux pareils en force ſe monſtrer.
Car l'vne tous leurs ſens & troublez & malades,
Euſt remis en leur train : & l'Amour euſt domté
La haine ſa contraire épriſe en ces Thyades :
Doucement le cerueau par tels appas flaté
Euſt mis hors toute erreur, & fureur, par l'aureille :
Et l'amour allumé dans le cœur euſt eſté.
L'admiration doncq' de choſe nompareille,
Vers Orphee euſt eſté tel amour produiſant :
Et la Muſique ſeule euſt fait telle merueille.
Meſme aux amours plus vrais la Muſique attiſant
Au cœur, au chef émeu, le deſir, la memoire,
Va l'apprehenſion viuement embraſant.
Amour fait & refait par elle ſa victoire,
Et croy que cault il porte en ſon carquois des traits,
Qu'il luy derobe, à fin d'en reſtaurer ſa gloire.

Auſſi de meſme pere & meſme mere extraits
Ie les croy, frere & ſœur : car la Venus celeſte
Eſt la mere, & le ciel dans elle les a faits.
L'vn l'autre ſ'accompaigne, & ſont pareils au reſte
Tous leurs effets, ſinon que par douceur la Sœur
Rompt cela, dont le frere aigre & faſcheux moleſte :
Ou quand languide il dort, qu'il dilaye mal-ſeur,
Que trop fier il meſpriſe, elle l'éueille, aſſeure,
Et rabaiſſe, par viue, aſpre, & braue douceur.
Auſſi ſe ſouuenant de leur pere, à toute heure
Nous portent dans le ciel, & font entrer en nous
La Venus, qui d'vn heur celeſte nous bien-heure.
Vous donc tous, qui gouſtez tous les plus ſaints & doux
Plaiſirs, que la Venus conioınte au ciel, fait naiſtre,
Et qu'Amour & Muſique ont fait ſentir en vous :
Qui Orphee admirez en tel art ſi grand maiſtre,
Iugeans par là les cueurs plus lourds, plus durs, plus froids,
Plus enterrez, plus morts en cœurs humains renaiſtre.
Car ſont les animaux, rochers, daulphins & bois,
Et vrays enfers d'Orphee, ou d'Arion encore,
Ou d'vn, dont Thebes print & ſes murs, & ſes loix.
Vous qui diſcernez bien ceux dont ceſt art ſ'honore
D'auec les faux ouuriers : & qui voudriez ouïr
Cela dont le banquet des hauts Dieux ſe decore
Quand Phebus & ſes Sœurs les viennent éiouïr,
Rauir & poſſeder : & qui de l'harmonique
Branle des cieux tournans, voudriez meſme iouïr :
Vous qui aimez les vers, qui mieux qu'vn Atlantique
Neueu courrier des Dieux ne les pourroit porter,
Seroyent portez au ciel ſur l'aile de Muſique :
Vous qui voudriez, peut eſtre, ouïr mes vers chanter
D'vn chant diuers & digne, admirez tous Orlande,
Qui peut tout tel vouloir en vous tous contenter.
Il peut faire en vous naiſtre vne Venus plus grande
Que n'eſt l'autre, ie croy, faiſant qu'Amour ainſi
Auec ſa Sœur, trop plus que iamais vous commande.
Il pourroit faire en terre, & aux Enfers auſſi,
Sur ce qui eſt viuant, ſans vie, & hors de vie,

Plus que n'en ſit Orphee, autant là bas qu'ici.
Il peut d'inuention docte, douce, & hardie,
Qui contente le docte & retient l'ignorant,
D'Apollon, de ſes Sœurs, vaincre la melodie.
Son ame, que ie cuide, alla des cieux tirant
Tous les tons plus parfaits, tant que meſme il égale
L'accord meilleur que ſont ces cieux en ſe virant.
A tous beaux vers, & meſme aux miens, ie croy, fatale
Son aile, reuolant par tout l'ample vniuers,
C'eſt le but, le loyer que toy, Muſe, en mes vers
Attens, d'auoir chanté ſa Muſe muſicale.

A LOYSE L'ARCHER.

SONNET.

Si Orlande ſent bien, qu'outre ſon grand merite,
Par ces miens vers ſon los peut prendre accroiſſement,
Qu'il ſçache gré, Loyse, *à toy premierement,*
Puis à moy, que ſans ſin tout grand merite excite.
Ton ſçauoir, ta façon, ta vois, ſi fort incite
Tous ceux, dont la vertu peut donner ornement
Aux vertus, qu'il conuient qu'en cela promptement
Vers la vertu, vers toy, vers ſoymeſme on ſ'aquite.
Air pour air, par ſes chants Orlande payera
Mes vers, leur ſouſflant l'ame : il te ſatisfera
Par ſes chanſons : mais force & grace bien plus grande
Ses chanſons reprendront par ta vois, par tes doigts :
Au lieu doncq' de le voir quitte enuers toy, tu dois
Obliger de rechef l'art & le nom d'Orlande.

SVR LA GRAMMAIRE DE P. RAMVS[49].

Les vieux Gaulois auoyent tous arts en leur langage,
Mais Dis l'vn de leurs Dieux (qui riche tient couuers
Sous les obſcures nuicts mille threſors diuers)
Aux champs Elyſiens retint des arts l'vſage :
Il falloit doncq' auoir pour là bas penetrer,
Les rappeller, les faire en l'air Gaulois rentrer,
Ce Rameau d'or, par eux redorant tout noſtre age.

SONNET

SVR LES DIALOGVES D'HONNEVR DE I. BAPTISTE POSSEVIN [50].

Si de l'honneur le nom ſ'honore en toutes parts,
S'il fait ſeul les duels, les aſſauts, les iournees :
S'il conduit au ſçauoir les ames les mieux nees,
Honneur le ſeul guidon d'Apollon & de Mars :
Bref, ſ'il eſt nourricier & nourriçon des arts,
S'il eſt ſeul conducteur des plus grand's deſtinees,
Vainqueur de la ranqueur, de la mort, des annees,
Et bien ſouuent le fleau des Rois & des Ceſars :
Quel poinct plus honorable euſt trouué pour deduire,
L'autheur Italien, ne Gruget pour traduire,
Fors l'honneur & ſon poinct, des outrages domteur?
Ceux doncques de ce temps, & leurs enfans encore,
Soyent tels enuers ceux cy, que cet Honneur honore
D'vn honneur eternel & l'vn & l'autre Autheur.

ODE

SVR LA TRADVCTION DE PAVL EMILE,

Faicte par Iean Regnard, Sieur de Miguetiere[31].

Si les ſages Dieux, qu'on doit croire
Ialoux de noſtre baſſe gloire,
N'auoyent d'vne imperfection
Bridé toute humaine action,
A fin de rabaiſſer l'audace
Des hommes, leur rebelle race :
Et ſi dés le commencement
Ils n'auoyent meſlé iuſtement,
Et leur defaueur & leur grace,
Par mille beaux faits entrepris,
Par mille admirables écrits,
Maugré le dard de la mort bleſme,
Mille mortels ſe fuſſent faits
Eux-meſme immortels & parfaits,
Auſſi bien que les grands Dieux meſme :
Mais ceſte ordonnance ſupréme,
A fait qu'aucun peuple n'ait eu
Le pouuoir d'empeſcher qu'vn vice,
Apres mille efforts n'obſcurciſſe
Tout ce que de bon il a peu.
Les peuples que Phebus éclaire
Tous les premiers, quand au matin
A ſon leuer il fait retraire
De ſa ſœur le char argentin,
Ont premierement par vaillances,
Par la grandeur de leurs puiſſances,
Par hautes apprehenſions,

Et par doctes inuentions,
Meres de toutes nos ſciences,
Taché d'égaller leur pouuoir,
Taché d'égaller leur ſçauoir,
Voire & par leur renom, leur vie,
Aux Dieux, qui eſtoient maiſtres d'eux :
Mais touſiours l'orgueil haſardeux
A ſus la vraye gloire enuie.
Car leur gloire leur fut rauie,
Ou pour au milieu de leur bien
Auoir voulu trop entreprendre,
Ou pour en voulant tout apprendre,
A la fin ne comprendre rien.
Quelle entrepriſe a ton trouuee
Qu'ils ayent iamais acheuee,
Comme deuant ils la penſoyent ?
Tantoſt quand plus ils ſ'efforçoyent
De venir au but de la choſe,
Le tour du deſtin, qui ſ'oppoſe
A nos forces, à nos conſeils,
Rompoit les humains appareils,
Inutiles, quand trop on oſe :
Tantoſt voulans cognoiſtre tout,
Ils ſentoyent au lieu d'eſtre au bout
La peine, loyer de la peine,
Ou ſus vn principe inuenté
Ils aſſeuroyent leur verité,
Ainſi qu'vne tour ſur l'arene,
Ou d'vne pieté qui meine
Cent mille ſuperſtitions,
Faiſant ſemblant d'atteindre aux nuës,
Et parlant par voyes incongneuës
Bigarroyent leurs opinions.
Depuis la cauteleuſe Grece,
La Grece touſiours mentereſſe,
Et par beaux faits & par écrits
Voulut à tous rauir le pris
De ceſte immortalité grande,

Que l'homme ainſi qu'vn Dieu demande :
Mais leurs vertus ils embrouilloyent
Des vices, dont ils ſe ſouilloyent,
Et de mainte execrable offrande,
En maſquant d'vne pieté
Leur deteſtable cruauté :
Ou bien dans l'onde obliuieuſe
Enuoyoyent leur nom deſia mort,
Pour ſ'eſtre efforcez pour le tort,
Fuſt par audace auantageuſe,
Fuſt par ruſe malicieuſe,
Ou bien ſ'ils l'ont fait viure ici,
Ils l'ont fait viure avec leur honte,
Et noſtre reproche, qui donte
Leur labeur & leur gloire auſſi.
Que diray-ie de mille ſonges,
Mille fables, mille menſonges,
Dont ils penſoyent orner leurs faits,
Et leurs beaux eſcripts contrefaits?
Quoy que le vulgaire m'en tance,
Ie me permets ſans arrogance
De dire, que la grand' faueur,
Que nous faiſons à leur labeur,
Ne vient que de noſtre ignorance,
Qui approuue, comme à credit,
Tout ce que le commun nous dit,
Sans que rien à ſoy lon retire.
Ce que le Ciel plus chichement
Nous donne, c'eſt le iugement :
Qui fait que i'oſe encore dire,
Que tous ceux qui veulent eſcrire
Du tout comme l'antiquité,
Seruans aux aueugles d'amorce,
Se penſent eux meſme ſans force,
Et ſans yeux la poſterité.
Apres que les deſtins bornerent
L'heur des Grecs, les Romains regnerent,
Ces plus fiers que vaillans Romains,

Qui penſoyent tenir en leurs mains,
Fuſt en guerre, fuſt en doctrine,
Les gonds de ceſte grand' machine :
Mais par mainte ſedition,
Qu'enfantoit leur preſomption,
Ont fait eux meſme leur ruine.
Laiſſons mille vices vilains,
Dont leurs plus beaux actes ſont pleins,
Comme le ciel les entremeſle :
Laiſſons leurs procez obſtinez,
Laiſſons leurs cœurs effeminez,
Quand on combatoit peſle-meſle :
Laiſſons & le foudre & la greſle,
Qui leur ſerain ſouuent brouilloit,
Et laiſſons vne enuie extreme,
Qui au ſang de leurs amis meſme
De rage ſouuent ſe ſouilloit.
Si eſt-ce qu'entre tant de fautes
Ils ont leué leurs gloires hautes,
Par beaucoup de braues vainqueurs,
Par beaucoup de doctes autheurs :
Et bien que ſi forts ils ne fuſſent,
Bien que ſouuent meſme ils receuſſent,
Voyant l'autre camp affronté,
La froide peur de leur coſté :
Et combien que tant ils ne ſçeuſſent,
Par grands morgues, par grands moyens,
Par la largeſſe de leurs biens,
Seruoyent d'épouuentail au monde,
Encore leur viuant renom
Nous eſpouuentant de leur nom,
Ne ſentiroit la nuict profonde,
Noyé dedans l'infernale onde,
Si les bons eſprits & le temps
Ne decouuroyent que les plus braues,
Les mieux diſans, & les plus graues,
Font bien ſouuent les charlatans.
Mais que diray-ie de leur race,

Qui encore auiourd'huy pourchaſſe
De ſe faire nommer de nous,
Le peuple le mieux né de tous?
Ie ne parle point de leurs vices,
Ie ſçay que touſiours les malices,
S'on les contrepoiſe aux bienfaits,
Raualient l'honneur ſous le fais.
Et puis touſiours quelques ſupplices,
Suiuent ceux-là, qui écriuans
Parlent librement des viuans :
Ie ne ſçay pas ſi ce peuple oſe,
En reprenant vn cœur plus haut,
Quelque beau fait quand il le faut,
Ie diray ceſte ſeule choſe,
Puis qu'il faut que ma flamme encloſe
Trouue vn ſoupirail en cela,
Que ce peuple & ſon voiſinage
Nous donne ſouuent teſmoignage,
Que les Gots ont paſſé par là.
Encore ont ils ceſte prudence
De ſ'authoriſer d'vn ſilence,
Et par mille admirations,
Quelquefois par inuentions,
De mains, d'eſpaules, de louanges,
Se faire admirer aux eſtranges :
Mais toy, mais toy, peuple François,
Qui, vaillant, iamais ſous les lois
D'vn peuple eſtranger ne te ranges,
Quel autre plus grand vice as tu
Qui obſcurciſſe ta vertu,
Sinon le mépris de ta gloire?
Ie ſçay qu'aucun n'egallera
Ce qu'il a fait, ce qu'il fera,
Aux couronnes de ta victoire :
Mais ſi des hommes la memoire
Ne les fait à tous ſiecles voir,
Qu'as tu gaigné par tant d'alarmes,
Sinon que perdre tes genſdarmes,

Et le plus beau de ton eſpoir?
Quelle autre plus belle eſperance
Auois tu, pour la recompenſe
De tant de trauail deſpendu,
Et de tant de ſang reſpandu,
Sinon l'honneur, qui deuoit ſuiure
Ta vaillance, & qui ne peut viure
Si quelque ingenieuſe main,
Mieux qu'en vne taille d'airain,
D'or, de bois, de marbre, & de cuiure,
Ne l'anime ſi doctement,
Qu'on y voye eternellement
Vne ame des ſiecles maiſtreſſe?
Mais comme ennemi du plus beau
Que nous ayons d'vn lourd tombeau,
Tu fais que ta lourde pareſſe
Ton nom & tes ayeulx oppreſſe,
Ou pour de tout temps mettre au bas
Les vrais artiſans de la vie,
Qui par les ans n'eſt point rauie,
Ou pour ne te cognoiſtre pas.
Voila ce que le ciel t'enuoye,
Voila le trait dont il foudroye
Tout cela que tu as de bon,
En te priuant du vray guerdon
Que la ſeule vertu merite.
Mais i'attens qu'vne chatemite
Contre mes vers grince les dents,
Qui Sardanapale au dedans,
Contreface au dehors l'hermite:
Me faiſant de ce lourd defaut
Vne vertu, diſant qu'il faut
Eſtimer que la gloire humaine
Eſt vne honte deuant Dieu,
Et que ſi lon ſiche en ce lieu
Quelque attente, l'attente eſt vaine:
Mais ſi ceſte beſte vilaine
Veut ſonder ſon eſpoir infet,

Elle trouuera que la rage
D'auoir quelque gloire en ſon age,
De tel maſque la contrefait.
Ie ſçay qu'vn peuple qui ſe vante,
Rend ſa gloire au ciel deplaiſante,
C'eſt le vice dont i'ay blaſmez
Les peuples parauant nommez :
Mais ſi la choſe que lon traitte
Se voit au naturel pourtraitte,
Quel autre eguillon voudroit on
Pour embraſſer ce qui eſt bon,
Et fuyr la choſe mal faite?
Dy moy, donc ſi les autheurs ſaincts
N'euſſent par hiſtoire depeints
Les faits ſacrez que lon doit croire,
Qu'euſt-il en ce monde reſté
De foy, de loy, de pieté,
Veu que du vieil temps la victoire
En euſt effacé la memoire?
Dy moy ſi tout Roy des Chreſtiens
Voyoit nos hiſtoires bien peintes,
Suiuroit-il pas les guerres ſainctes
Ainſi que nos Rois anciens?
Mais quel Prince auroit ce courage,
S'il eſt amy du beau langage,
Et ſi les hiſtoires des vieux
Ont deſia paſſé par ſes yeux,
De vouloir tous les faits apprendre,
Qu'ont voulu iadis entreprendre
Nos peres, des Dieux les enfans,
De toute guerre triomphans,
Veu qu'on ne les ſçauroit où prendre,
Sinon de quelques vieux ramas
De Chroniques, & vieux fatras
Qui doiuent ſeruir, ce me ſemble,
D'enuelopemens aux merciers,
Et de cornets aux eſpiciers :
Ou bien quand vne feſte aſſemble

Six ou ſept artiſans enſemble,
Entre les tiſons, & les pots,
Leur faire paſſer la froidure,
Tous bayans apres la lecture,
Dont preſque ils épellent les mots?
Mais, au rebours, quel homme braue
S'eſtant acquis vn ſtyle graue,
Et ſ'eſtant enrichi de traits,
Sur les meilleurs des vieux pourtraits,
Euſt voulu ſe mettre en tel œuure,
Veu qu'en toy, Peuple, lon decœuure
Vne ingratitude enuers ceux
Qui ſont de ton bien ſoucieux,
Et plus qu'en autre qui ſe treuue?
Le ciel qui fait tout par compas,
Fait que ceux, qui ne peuuent pas,
Veulent toute choſe parfaire :
Et que ceux qui le peuuent bien,
Ne veulent iamais faire rien.
Quelque eſprit aux Muſes contraire
Entreprendra bien tel affaire,
Qui, nourri ſeulement aux plaids,
Apporte du creu de ſa terre,
Et ſouuent parlant de la guerre,
Du pur iargon de ſon palais.
FRANÇOIS, *ce grand Roy, dont la France*
Prend iuſtement vne arrogance,
Voulut de nos Rois le premier
Chaſſer ce vice couſtumier,
Qu'apaſtoit touſiours la pareſſe
Pour amortir noſtre hauteſſe :
Et ainſi que de toutes pars
Les plus doctes hommes eſpars
Il appelloit par ſa largeſſe,
Dedans ſa France il appella
(Peux tu bien entendre cela,
O peuple, ſans rougir de honte,
Voyant qu'il faut qu'vn eſtranger

Vienne tes hiſtoires renger,
Et qu'vn peuple que chacun domte
De ceſte gloire te ſurmonte?)
Il appella doncques à ſoy
Ce docte hiſtorien Æmile,
L'honneur de Veronne, ſa ville,
Du peuple Italique & de toy.
Or ce n'eſt pas tout, que la peine
D'vn docte eſcriuain nous rameine
Nos ayeulx dehors de la nuict,
Si chacun n'en reçoit le fruict.
Vne hiſtoire n'eſt pas ſuiuie
Pour ceux ſeulement qui leur vie
Conſomment au parler Romain,
Où Æmile employa ſa main :
Il faut qu'on contente l'enuie,
En ſa propre langue eſcriuant,
Du gentil-homme peu ſçauant,
Et d'vne grand' part du vulgaire,
Qui veut auſſi bien voir ſon los
Sous la main d'ignorance enclos,
Sortir en lumiere plus claire.
Ce que mon REGNARD *a ſceu faire,*
Rendant Æmile d'vn tel heur,
Qu'vn autre qui a voulu ſuiure
Le premier & ſecond liure
Doit borner au tiers ſon labeur.
Ce n'eſt pas moy qui chacun priſe
Dans mes vers, & qui authoriſe
Pour eſtre quitte à mon ami,
Des écrits forgez à demi :
Ma liberté inuiolable,
Et ma louange eſt equitable,
Et ne ſçay que c'eſt qu'en flattant
Louer quelcun, puis detractant
De ſon nom plaiſanter à table.
Il ne faut la gloire celer
Des amis, ny trop en parler :

Ce qui a fait qu'en bref ie vante
La double gloire de celuy,
Qui brauement vient auiourd'huy
Entre noſtre trouppe ſçauante,
Combattre la trouppe ignorante,
Et qui ſuiuant le Dieu guerrier,
Meſlant les liures aux alarmes,
Bien faiſant, bien diſant des armes,
Doit attendre vn double laurier.
Toy trouppe des Dieux, qui maiſtriſes
Deſſus toutes nos entrepriſes,
Et toy qui nous donnes les loix,
HENRY, *le meilleur Roy des Rois :*
Toy ANNE *auſſi, dont la hauteſſe*
A fait que cet œuure on t'adreſſe,
Vueillez, les vns par leur bonté,
L'autre par liberalité,
L'autre par moyen & addreſſe,
Par l'exemple de ceſtuy-ci
Nous inciter ſi bien ici
A bien faire & à bien écrire,
Puis qu'vn bon ſiecle eſt retourné,
Puis que le ciel a ordonné
Au peuple François plus d'Empire,
Qu'à autre que i'aye ſçeu dire :
Qu'en gloire il les ſurmonte tous,
Tant que, ſi parfaits nous ne ſommes,
Nous puiſſions les premiers des hommes,
O grands Dieux, approcher de vous.

SVR LE MONOPHILE

D'ESTIENNE PASQVIER,

Aduocat en la Cour de Parlement[55].

Ne verray-ie point que ma France
S'estonne de son siecle heureux,
Mais de son siecle malheureux,
Qui n'a de son heur cognoissance?
Verray-ie point cet an nouueau,
Que le Latonien flambeau,
Qui va reuoir son Ganymede,
Chasse auecques ses ans passez,
Ces ans à tout iamais chassez,
Le mal dont ce mal nous procede?
  Verray-ie point qu'il te regarde,
(O ma France) encor vne fois,
Gouster la douceur de ses loix,
Qui seule de l'oubli te garde?
Loix que le Prince Delien
Sur son coupeau Thessalien,
Entre ses sçauantes Sœurs donne :
Loix qui mieux te couronneroyent
Que quand les Rois adiousteroyent
L'autre couronne à leur couronne.
  Pourquoy parmi nostre ignorance
Semez-vous (ô doctes esprits)
Tant d'œuures, si pour vostre prix
Vous n'auez que la repentance?
La terre qui vous a portez,
La terre que vous exaltez,
Ialouse de voir vos louanges
Se faire maistresses des ans,

Engloutit ſes propres enfans,
Pitié meſme aux terres eſtranges.
Mocquons nous, Lyre, ie te prie,
*Mocquons nous des ſeuerite*z
*De ces vieux ſourcils deſpite*z,
Par qui tout œuure ſe decrie?
Que ſeruira (dit vn vilain)
Ceſt œuure de menſonge plein,
Qui le peuple à menſonge incite ?
*O vilains, voule*z*-vous encor*
Deſſous vn maſque de Neſtor
Celer vn deforme Therſite?
Moquons nous, ma Lyre, & me chante
Que de ce vieil ſiecle doré,
Ce ſiecle pour l'or adoré,
Ia la ſaiſon nous eſt preſente :
L'or tout ſeul retient ſon honneur,
L'or ſeul de France le bon heur,
L'or qui a la terre pour mere,
Veult clorre au ventre maternel
Deſſous vn cercueil eternel,
Tous ceux qui ont le ciel pour pere :
Tant l'ambition execrable
Loing de la vertu ſe tenant,
Hait le bien d'autre part venant
Que de ſa faim inſatiable :
Ce qui de ſon gibier n'eſt pas,
Ne ſera iamais ſon repas :
Et comme l'aſne courbé laiſſe
Les ſleurs, pour manger les chardons,
Reiette les celeſtes dons,
Et ſa ſeule ſange careſſe.
Mocquons-nous, ma Lyre, & brocarde
Ces autres ſinges, qui mal nés
Pendent vn chacun à leur nés
Sous vn demi-ris, que lon farde
De quelques geſtes courtiſans :
Ceux-ci par mines dépriſans

Les bonnes chofes qu'ils n'entendent,
Se vont naurans de leur couſteau,
Meſme de leur propre cordeau
Deuant les doctes yeux ſe pendent.
Mocquons nous, Lyre, d'auantage
De ceux-là qui meſme entre nous,
Eſtans l'vn de l'autre ialoux,
Blaſment l'vn de l'autre l'ouurage :
Et bien qu'ils celent au dedans
Leurs poiſons ſans fin remordans,
Ils appaſtent de leur mouëlle
L'enuie qui dedans ſe paiſt,
L'enuie qui ſans fin leur eſt
Et leur amie, & leur bourrelle.
Mais qui nous fait ores, ma Lyre,
Changer tellement noſtre ſon,
Que la douceur de la chanſon
Se tourne en l'aigreur de Satyre?
PASQVIER, *deſtourne nous du ris,*
PASQVIER, *entre les bons eſprits*
De la France vne gloire rare,
R'adreſſe vers toy noſtre voix,
De toy ſeul parler ie deuois,
Mais ſans fin ce malheur m'eſgare.
Si noſtre terre n'eſtoit telle
Que tu peux voir dedans mes vers,
France combleroit l'vniuers
Ia ia de ta gloire immortelle,
Pour auoir ſi bien mis au iour
De ton Monophile l'amour :
Mais helas helas! noſtre gloire
En France n'aura point ſon cours,
Si le temps rechangeant touſiours,
N'a meſme ſus France victoire.
Sus donc, Faucheur, que lon s'emplume,
Raze tout, pren l'affaire en main,
Et tant, que contre nous en vain
Se puiſſe obſtiner la couſtume.

Si tu fais vn tel changement,
Ia noſtre PASQVIER *iuſtement*
Vaincra d'vne eternelle vie
L'Ignorance, le gros ſourci,
L'ardente ambition auſſi,
Le ris, & l'eſcumeuſe enuie.

ODE

SVR LES SINGVLARITEZ DE LA FRANCE ANTARCTIQVE, D'ANDRÉ THEVET,

Coſmographe du Roy[53].

Si nous auions pour nous les Dieux,
Si noſtre peuple auoit des yeux,
Si les grands aimoyent les doctrines,
Si nos Magiſtrats traffiqueurs,
Aimoyent mieux ſ'enrichir de mœurs,
Que ſ'enrichir de nos ruines:
Si ceux là qui ſe vont maſquans
Du nom de Docte, en ſe mocquans,
N'aimoyent mieux mordre les ſciences,
Qu'en remordre leurs conſciences :
Ayant d'vn tel heur labouré,
THEVET, *tu ſerois aſſeuré*
Des moiſſons de ton labourage,
Quand fauoriſer tu verrois
Aux Dieux, aux hommes, & aux Rois,
Et ton voyage, & ton ouurage.
Car ſi encor nous eſtimons
De ceux là les ſuperbes noms,

Qui dans leur grand Argon oserent
Asseruir Neptune au fardeau,
Et qui maugré l'ire de l'eau
Iusques dans le Phase voguerent :
Si pour auoir veu tant de lieux,
Vlysse est presque entre les Dieux,
Combien plus ton voyage t'orne,
Quand passant sous le Capricorne,
As veu ce qui eust fait pleurer
Alexandre? Si honorer
Lon doit Ptolemee en ses œuures,
Qu'est-ce qui ne t'honoreroit,
Qui, cela que l'autre ignoroit,
Tant heureusement nous decœuures?
Mais le Ciel par nous irrité,
Semble d'vn œil tant depité
Regarder nostre ingrate France.
Les petits sont tant abrutis,
Et les plus grands, qui des petits
Sont la lumiere & la puissance,
S'empeschent tousiours tellement
En vn trompeur accroissement,
Que veu que rien ne leur peut plaire,
Que ce qui peut plus grands les faire :
Celuy-là fait beaucoup pour soy
Qui fait en France comme moy,
Cachant sa vertu la plus rare :
Et croy, veu ce temps vicieux,
Qu'encor ton liure seroit mieux
En ton Amerique barbare.
Car qui voudroit vn peu blasmer
Le pays qu'il nous faut aimer,
Il trouueroit la France Arctique
Auoir plus de monstres, ie croy,
Et plus de barbarie en soy,
Que n'a pas ta France Antarctique.
Ces Barbares marchent tous nuds :
Et nous, nous marchons incogneus,

Fardés, masquez. Ce peuple estrange
A la pieté ne se renge :
Nous la nostre nous mesprisons,
Pipons, vendons, & deguisons.
Ces Barbares pour se conduire
N'ont pas tant que nous de raison :
Mais qui ne voit que la foison
N'en sert que pour nous entre-nuire?
Toutesfois, toutesfois ce Dieu,
Qui n'a pas banni de ce lieu
L'Esperance nostre nourrice,
Changeant des cieux l'inimitié,
Aura de sa France pitié,
Tant pour le malheur que le vice.
Ie voy nos Rois, & leurs enfans,
De leurs ennemis triomphans,
Et nos magistrats honorables
Embrasser les choses louables,
Separans les boucs des agneaux,
Oster en France deux bandeaux :
Au peuple celuy d'ignorance,
A eux celuy de leur ardeur,
Lors ton liure aura bien plus d'heur
En sa vie, qu'en sa naissance.

ODE A CLAVDE COLET,

SVR LE IX. D'AMADIS[84].

Le temps malheureux où nous sommes,
Plombant les lourds esprits des hommes,
Ne permet qu'on puisse honorer
Ceux, qui, bannissant l'Ignorance,

Tachent de retrainer en France
L'age, qui nous viendroit dorer :
Sans noſtre enuenimé courage,
Qui, reiettant chacun ouurage,
Veult touſiours ſa roüille endurer.
Meſme le mal, qui plus eſtrange
Nourrit noſtre cœur en ſa fange,
C'eſt que touſiours nous trouuons bien
Quelque raiſon, quelque deffenſe,
Ou quelque probable apparence,
Pour battre contre noſtre bien,
Sans que pour la choſe louable
(Bien qu'elle nous ſoit proffitable)
Noſtre eſprit ſe condamne en rien.
Tant eſt la venimeuſe enuie
Familiere de noſtre vie,
Qu'vn bien eſt pluſtoſt deietté,
Qu'vn meſpris d'vn bien ſalutaire,
D'vn bien qui meſme pourroit plaire,
Puiſſe eſtre des hommes quitté :
Et ne faut point que lon eſcriue,
En eſpoir qu'au monde lon viue,
Sinon par la poſterité.
Du Philoſophe, du Poëte
La peine eſt à ceci ſuiette,
Qu'on n'euſt point eſcrit au millieu
De nos vieux Payens autre choſe,
Que cela qu'eſcrire lon oſe,
Voire ſ'on eſcriuoit de Dieu,
On troueroit qu'Hypocriſie,
Ou bien que l'aueugle Hereſie
En tels eſcrits auroit ſon lieu.
Ne ſçais-tu pas que i'empriſonne
Les graces que le ciel me donne,
Deſſous vn ſilence obſtiné?
Bien que ie ſente en moy la gloire
Et Poëtique & Oratoire :
Bien que le Ciel m'ait deſtiné

Pour plus haute philosophie,
Et bien que braue ie me fie
D'estre au monde heureusement né.
Mais quand on me verroit confondre
Tous nos anciens, & refondre
Des sciences vn Rond nouueau,
On ne verroit point que ma France
Vint estrener telle asseurance,
Sinon que d'vn obscur tombeau,
Pour se rendre à son bien contraire,
Et de ses amis aduersaire,
Ne souffrir vn esprit plus beau.
Faut-il donc que tu t'esmerueilles,
*C*OLET*, si les doctes merueilles*
Tant des amours que des combats,
Si ta plus mielleuse parole,
Si mesme du peuple l'eschole
Façonnant les courages bas,
Maugré ton heureuse entreprise,
Par le peuple en mespris est mise,
Peuple indigne de tels appas?
L'vn tantost d'vn front venerable,
De son front bannira ta fable,
Et sourcilleux contre son heur,
Aime mieux reietter tout l'œuure,
Que lire ce qui luy decœuure
Le contraire de sa fureur :
Lequel sera, si la rencontre
D'vn bon siecle s'oppose contre,
Du peuple la fable & l'horreur.
L'antiquité qui s'eternise
Par ceux là mesme qu'elle prise,
Estimoit vn œuure immortel,
Quand la façon bien ordonnee
Passoit la matiere donnee :
Ton ouurage, C*OLET*, *est tel,*
Qui ceste menteresse feinte,
Par ta docte escriture as peinte,

D'vn pinceau qui n'eſt point mortel.
Penſeroit-on bien qu'vn Homere
Depeignant de Pirrhe le pere,
Ou bien de Laërte le fils,
Sous tant d'alarmes furieuſes,
Sous tant d'erreurs auantureuſes,
Sous tant de dangers deſconfits,
N'ait voulu voiler la vaillance,
N'ait voulu voiler la conſtance,
Double but aux hommes prefix?
Lors que lon lit la deſtinee
De ceſt Anchiſien Ænee,
Le regne Troyen replantant :
Ne voit-on pas ces meſmes choſes
Eſtre hors des fables écloſes,
Que le Mantouan va chantant?
Et toutesfois de telles fables
Les façons, à iamais durables,
Vont l'vne & l'autre mort domtant.
Pourſuy donc, Colet, *fay toy viure,*
Et ton nom, comme moy, n'enyure
Deſſus le riuage oublieux,
Par faute d'auoir ce courage,
De ſupporter l'iniuſte rage
De noſtre ſiecle iniurieux :
Tu vaincras, peut eſtre, l'audace
Des ſiecles, tirant par ta trace
Mes eſcrits dépitant les vieux.

AVX CENDRES DV MESME COLET.

Si ma voix, qui me doit bien toſt pouſſer au nombre
Des Immortels, pouuoit aller iuſqu'à ton ombre,
Colet, *à qui la mort*

Se monſtra trop ialouſe & dépite d'attendre
Que tu euſſes parfait ce qui te peut deffendre
De ſon auare port :
Si tu pouuois encor ſous la cadence ſaincte
D'vn Lut, qui gemiroit & ta mort, & ma plainte,
Tout ainſi te rauir,
Que tu te rauiſſois deſſous tant de merueilles,
Lors que durant tes iours ie faiſois tes oreilles
Sous mes loix ſ'aſſeruir :
Tu ferois eſcouter à la trouppe ſacree
Des Manes bien heureux, qui ſeule ſe recree
Entre les lauriers verds,
Les mots que maintenant deuôt en mon office
Ie rediray neuf fois, pour l'heureux ſacrifice,
Que te doiuent mes vers.
Mais pource que ma voix, aduerſaire aux tenebres,
Ne pourroit pas paſſer par les fleuues funebres,
Qui de bras tortillez
Vous ſerrent à l'entour, & dont, peut eſtre, l'onde
Pourroit ſouiller mes vers, qui dedans noſtre monde
Ne ſeront point ſouillez :
Il me faut contenter, pour mon deuoir te rendre,
De teſmoigner tout bas à ta muette cendre,
Bien que ce ſoit en vain,
Que ceſte horrible Sœur qui a tranché ta vie,
Ne trancha point alors l'amitié qui me lie,
Où rien ne peut ſa main.
Que les fardez amis, dont l'amitié chancelle
Sous le vouloir du fort, euitent vn IODELLE,
Obſtiné pour vanger
Toute amitié rompue, amoindrie, & volage,
Autant qu'il eſt ami des bons amis, que l'age
Ne peut iamais changer.
Sois moy donc vn teſmoin, ô toy Tumbe poudreuſe,
Sois moy donc vn teſmoin, ô toy Foſſe cendreuſe,
Qui t'anoblis des os
Deſia pourris en toy, ſois teſmoin que i'arrache
Maugré l'iniuſte mort ce beau nom, qui ſe cache

Dedans ta poudre enclos.
Vous qui m'accompagnez, ô trois fois trois pucelles,
Qu'on donne à ce beau nom des ailes immortelles,
Pour voler de ce lieu,
Iusqu'à l'autel que tient voſtre mere Memoire,
Qui regaignant ſans fin ſus la mort la victoire,
D'vn homme fait vn Dieu.
Pour accomplir mon vœu, ie vois trois fois eſpandre
Trois gouttes de ce laict deſſus la ſeiche cendre,
Et tout autant de vin,
Tien, reçoy le cyprés, l'amaranthe, & la roſe,
O Cendre bien heureuſe, & mollement repoſe
Icy iuſqu'à la fin.

LES

DISCOVRS DE IVLES CESAR

AVANT LE PASSAGE DV RVBICON.

AV ROY[55].

On croit que ce qui plus pouſſe, dreſſe, & contente
Des mieux nés le deſir, le proiet, & l'attente,
SIRE, *c'eſt le ſeruice & la ſuite de ceux*
Que Dieu meſme & Nature ont commis deſſus eux :
Tant pour leur dominer que pour en tout affaire
Comme Nature & Dieu tacher de leur bien faire,
Sans mors les gouuerner, ſans dol les maintenir,
Sans fin en paix & guerre enſemble les vnir :
Pour les vnir à ſoy prendre vn deſir extreme
De leurs biens & repos autant que des ſiens meſme :
Chercher à les cognoiſtre, & en leur commandant
Les merquer pour ſ'aider d'eux meſme en leur aidant.
Car là le Roy doit mettre & le but de ſa gloire,
Et l'eſpoir le plus haut de ſa longue memoire,
Comme en luy nous mettons (quand on a ce bon heur
De le ſuiure & ſeruir) le but de noſtre honneur.
Croy pourtant qu'vn eſprit vrayment haut & deliure
De ioug & vaine ardeur, hait de ſeruir & ſuiure
Et les Rois & leurs cours, dont pour les ſeuls appas

D'vn efpoir, il efpoufe & les toicts, & les pas,
Sans qu'vn vouloir plus franc, que l'efpoir ne peut eftre,
Et fans qu'vn eguillon, que luy peut faire naiftre
La vertu, pour preuoir l'honneur futur d'vn Roy,
Et fans qu'vn iufte amour l'y contraigne de foy.
C'eft pourquoy les plus grands qui furent oncq' au monde,
Dedaignoient des Tyrans la Court en tout feconde,
Fors qu'en honneur, vertu, iuftice, & liberté,
Dont telles Courts auoyent fans ceffe pauureté :
Tant que ces gens viuoyent en leur pauure fageffe
Plus contens, que ces Rois en leur pauure richeffe.
Encor voit on que quand les plus vrais Rois, au lieu
Qu'ils tiennent deffus nous, monftrent d'effet que Dieu
Les donne heureufement, comme il t'a donné, SIRE,
Et qu'à foy leur vertu les vertueux attire :
Si eft-ce que l'efprit que tant entier i'ay fait,
Eftant attrait des Rois, fouuent d'eux fe diftrait,
Fafché de voir gefner tant fa franche nature,
Que fon difcours, mefpris, gaillardife, & droiture
Par feruice feruil, duquel il foit eftreint
Tant plus fort, que plus fort fa bonté l'y contraint,
Et par fuite, en laquelle il ne face oncques faute,
Suiuant d'ardeur plus vraye, & plus prompte & plus haute.
Car ceux qui de tous poincts de franchife font francs,
Quand ils fe font donnez font tous deuoirs plus grands
Que nul ferf de loyer : qui fans qu'aucun merite,
Ou fans qu'vn vouloir franc, & iufte amour l'incite,
(Fait efclaue d'efpoir) & feulement tachant
A fon but, efpiant, reculant, raprochant,
Donne, reçoit, attend, prefque de rufe egale,
Des beaux vents courtifans la plaine & vaine balle,
Habile à retourner fon cœur girouëtant,
Vendant les mefmes vents qu'il va mefme achetant.
Tous tels feruiteurs vils, foit qu'ils feruent leurs Princes,
Ou ceux qui les fuiuans tiennent de leurs prouinces
Les charges dans leurs mains : voulans fans fin piper,
Ne faillent guere en fin d'eux mefme fe tromper :
Tant qu'on les voit fouuent pauures & vieux fe rendre,

Pour alors, tout ainſi qu'vn oiſeau de Meandre,
En regrettant d'auoir paſſé leur age entier
En maint indigne, & dur, voire infertil meſtier,
Apres leurs vents, leurs ieux, & la longue riſee,
Dont leur faueur aueugle en ſon ſonge abuſee
S'eclaphoit contre tous, tous blancs & tous mourans,
Lamenter tant le but, que le cours de leurs ans,
Tous deux tels, que ſouuent au bout de leur attente,
Rien n'y a qui leur maiſtre, ou les autres contente,
Ny meſme eux, ou leur race, en leur fin faiſans voir
Qu'vn deſeſpoir occit ceux qui viuent d'eſpoir.
Bien qu'aucuns ſoyent entre eux, qui ne laiſſent pas d'eſtre
Seruans pour le ſalaire, & bien ſeruans leur maiſtre,
Et qu'aucuns de ceux-ci, en l'eſpoir qu'ils ont eu,
Ayent plus rencontré qu'à l'eſpoir n'eſtoit deu :
Et que ſouuent encor les bons heurs ſe reſeruent
A ceux qui pis, ou moins, ou le moins ſouuent ſeruent.
Meſme qu'aucuns, ou ſoit pour l'auoir merité,
Ou pour eſtre importuns, ou par fatalité,
Trompans l'opinion de tous, par l'heur extreme
Paſſent infiniment leur opinion meſme :
Puis ce grand heur ſe paſſe encor par autre eſpoir.
Car plus ha l'homme auide, & plus il tache auoir,
Tant que ſouuent on perd tout eſgard de ſeruice,
S'en meſlant bien ou mal, pourueu que l'ardent vice
D'auoir, ſe puiſſe en nous à toute heure ſouller,
Qui ſeul nous fait de tout, plus qu'on ne veut, meſler,
Et dés que nous croyons grandement fructueuſe
Telle meſlange, ou bien feintement glorieuſe,
Iaçoy que ſoit vn mal qui ſouuent nous appert,
On ſ'eſtime perdu pourtant ſi lon la pert :
Creuant contre chacun, qui loyal la manie :
Car toute loyauté des Courts n'eſt pas bannie.
Maint on voit grand ou bas, ſuiure & ſeruir vn Roy,
Qui trop plus tient ſon ame à ſon Prince qu'à ſoy.
Mais au rebours de tout, quelquefois ſans ſ'aſtreindre
A tel ſeruice & ſuite, & ſans caller ne feindre
Soit l'ame ſoit la voix, ſans voir ſouuent flater,

Chatouiller, ſucrer, oindre, amorcer, appaſter
Par l'oreille & par l'œil, de blandice ou louange,
L'humeur qui freſche ou vieille en vn maiſtre demange,
Que ſans ceſſe on accouſtre ainſi, tant qu'il deplaiſt
Souuent, ce croy-ie, à luy, qui tout entier ſ'en paiſt :
Sans crainte, honte ou dueil de pourſuite importune,
Et ſans à chaſque tour du temps & de fortune,
Voir les vns en Catons, les autres ſe tourner
En bouphons, & tous deux leurs ſinges façonner :
Loin des fameuſes Courts, & loin de la perſonne
A qui tel eſprit franc d'vn franc vouloir ſe donne,
Seul, ſecret, & deuôt, dans ſoy la va ſeruant,
Et non du corps, mais bien d'vn cœur plus ſeur ſuiuant :
Attrait, gaigné, lié, autant par vraye & viue
Gentilleſſe & grandeur, que par vertu naïfue :
Et ſur tout par l'humeur, qui à tel eſprit rond
Par vn reſentiment ſatisfait & reſpond :
Le condamnant ainſi par l'attrayant merite,
A l'eſloigné ſeruice, ains à l'abſente ſuite :
Qui le rendans preſent en l'abſence, & tout preſt
D'eſtre vrayment preſent, quand beſoin il en eſt :
Qui ſouuent rendans meſme vtile ſon abſence,
Plus que n'eſt de beaucoup vtile la preſence,
L'affranchiſſent des loix d'aſpre quemanderie
Souuent vaine, de dol, de maſque, & flaterie,
Comme il eſt affranchi des vents & vanitez,
Dont par eſpoir & peur tous cueurs ſont agitez.
Car luy ſans proietter rien de ce qui auance,
Sans craindre ingratitude, inconſtance, oubliance,
Meſme ſans en ſoy prendre aucun but ou ſouci,
Fors que pour le merite il luy plaiſt faire ainſi :
De gayeté de cœur, reuere, honore, & aime
D'vn grand cœur, qui n'a point d'eguillon que ſoymeſme,
Celuy qui ſon vouloir prend pour ſuiet gaillard,
Et qui iamais dehors ce franc vouloir ne part :
Et ſonge à part d'aider à faire à tous paroiſtre,
D'aider à maintenir, d'aider à faire croiſtre,
Non ſeulement de l'autre & le los & l'honneur,

La grandeur, & le rang, le repos, & bon heur,
L'eternité du nom : mais l'accorteffe, addreffe,
Et fageffe, & vertu, voire encor la lieffe,
La gaillardife vtile, & l'accort paffetemps,
Qui pour les faits meilleurs rafrefchiffent nos fens.
Et fur tout il fe peine à faire, que d'ouurage
En fecret entrepris, toute peine il foulage
A celuy qu'il adore, en tachant que tous biens
Soyent creus ou reftaurez, tant à luy comme aux fiens.
L'encourageant, f'il peut, aux chofes les plus hautes,
Des plus grands anciens luy propofant les fautes,
Vertus, rufes, difcours, & ce dont la grandeur
Peut renuerfer, ou croiftre, ou fauuer fon grand heur,
Prenant fans fin le foin des chofes qui luy viennent,
Veillant pour empefcher tous troubles qui retiennent
Son eftat empeftré, foit qu'iceluy foit Roy,
Ou bien que foit quelque autre ayant eftat fous foy.
Toufiours dedans les Courts aux Rois on ne fe donne,
Bien que tous foient aux Rois, ny toufiours leur perfonne
Hors des Royales Courts, ne peut eftre l'obiet
D'vn franc efprit qui prend quelque grand pour fuiet :
Car il ne choifit pas (f'il choifit par franchife)
Ce qui eft plus prifé, mais ce que plus il prife.
Quand c'eft vn Roy pourtant, le choix de ceftuy-ci
Se rend plus glorieux, plus proffitable auffi.
Car veillant pour vn Roy, qui deffous Dieu commande
A tant d'œuures de Dieu, mainte chofe plus grande
S'en peut apres laiffer à la pofterité,
Qui fait prendre à tous deux plus d'immortalité.
Or tout ceci m'auient, qui hors de ta prefence
I'ay choifi pour mon but, te feruant en abfence :
Et quand (ô Sire*) encor mon Roy tu ne ferois,*
Si t'aurois-ie pourtant choifi plus que tous Rois :
Car ce que i'ay conceu dedans moy d'efperance,
Des traits que i'ay merquez dés ta premiere enfance,
M'ont fait, fans à ta fuite autrement m'afferuir,
Comme il t'apparoiftra, d'vn grand cœur te feruir.
Moy pauure, & qui pis eft, defaftreux gentilhomme,

Tant riche toutesfois, que le ſort de nul homme
N'eſt enuié de moy, ne me puis ny de rang,
Ny de biens, ny d'honneurs, vanter, mais d'vn cœur franc,
Par lequel i'ay ſacré tout ce que peut d'office
Et mon ame & mon corps, à ton plus haut ſeruice :
Sans que i'aye eu ſouci, ſi en gré tu l'auois,
Sans iamais m'enquerir, ſi rien tu en ſçauois.
Le temps veut commencer, ſans que ie vueille dire
Ici ce qu'il en eſt, à te decouurir, Sire,
Quel ſeruice eſt le mien : voulant faire auancer
Deuers toy mes labeurs, & me faut commencer
Par vne arre petite, en qui ma fantaſie
Pour grand' occaſion choſe haute a choiſie,
Que ie veux en ces vers ſubtilement (apres
L'auoir bien exprimee) à toymeſme à plus pres
La venir adapter, pour bien te faire apprendre,
Meſme à propos, le fruict qu'ores tu en peux prendre.
Moy donc à qui deſor ſans aucun vain eſpoir,
Le temps & mon Demon, ton regne & mon deuoir,
Commandent de ſortir hors de ma ſolitude,
Pour faire iſſir dehors les fruicts d'vn franc eſtude,
Et pour d'oreſnauant apres vn domeſtic
Seruice recelé, t'en monſtrer vn public :
Ie reſen bien, mais c'eſt pour diſſemblable choſe,
Qu'vn eſtroit Rubicon à paſſer ſe propoſe,
A moy comme à Ceſar. Car pour eſtre incogneu
Iuſqu'ici, ie ſçay bien quel grand heur m'eſt venu,
Ie ſçay bien, veu le temps, qui contre noſtre teſte
Nous reforge ſans fin diuers traits de tempeſte,
Que ſ'il peut bien ſçauoir, ce que ſur luy ie puis,
Ce m'eſt d'eſtre cogneu pour tout tel que ie ſuis,
Vn grand malheur, peut eſtre, & continuel trouble :
Si tu n'as, Sire, *en main le bouclier ſept fois double,*
Dont vn Aiax de gloire & de fureur ardent,
En combatant couuroit Vlyſſe le prudent.
Tant qu'il ne tourne en moy gueres moins de penſees,
Que Ceſar en ſentit dedans ſoy r'amaſſees,
La nuict dont il vouloit paſſer le lendemain

Le Rubicon, pour faire à ſon pays Romain
La guerre, & de fureur iuſte enſemble & inique,
Le ventre maternel de ſa grand Republique,
Parricide fouler. Quant à moy çà & là,
Tantoſt deuers ceci, tantoſt deuers cela,
Mes penſers ſe roüans m'agitent & me meinent,
Et meſmement pour toy d'autres penſers me peinent :
Sçachant que le ſoupçon, le garbouil, le beſoin,
Auant les faits doit faire aux faits auoir le ſoin.
Car ie ſen que deſia la rage turbulente
De ce ſiecle, bien toſt à paſſer te preſente
Maint noueau Rubicon, où meſme tout ainſi
Qu'à Ceſar, pour paſſer ou reculer auſſi,
Pourroit, peut eſtre, en fin ſe trouuer vne perte,
Perte ou honte, ou bien meſme & la honte & la perte.
Cela donc me fait poindre en ces penſers diuers
D'vn prompt & chaud humeur, pour vouloir dans ces vers
De ce Ceſar penſif les meſmes diſcours faire,
Qu'il fit ſur tel paſſage, & pour, & au contraire,
Auſquels ie bruſle apres d'accommoder les tiens :
Mais premier permets, Sire, *ici chanter les ſiens.*
Ia ce Ceſar contoit par dix fois les annees
Dedans l'oblique tour du grand Soleil tournees,
Depuis qu'il eut ſa charge aux Gaules, & qu'aux loix
De Romme il entreprint flechir tes fiers Gaulois,
Qui deſlors eſtoient tels que pour à ſa fin rendre
L'entrepriſe, il falloit Ceſar pour l'entreprendre :
Car à tels la vaillante & iuſte liberté
Peut ceder, mais encor c'eſt par fatalité.
Ia donc par cent aſſauts, par batailles, par priſes,
Eſcarmouches, exploits vrayment guerriers, ſurpriſes,
Attraits, ruſes & dols, il auoit (non d'effort,
Bien que ſon effort fuſt ſubtil enſemble & fort :
Mais bien du fil du temps qui tout mine & depeuple)
Sous ſon deſſein ſuperbe accablé ce franc peuple,
Qui ia ſur Romme auoit preſque pris en ſes mains,
Ce que ſur luy prenoyent par Ceſar les Romains :
Et qui ſous toy, peut eſtre, ou bien ſous les tiens, Sire,

Aiouſtant tes Lis d'or aux Aigles de l'Empire,
De Romme & du Romain vainqueur ſe vangera,
Et ſes ſubiugateurs ſous ſoy ſubiuguera.
Or deſlors par l'effort de tant d'amples victoires,
Qui Romme, ains tout le monde empliſſoyent de ſes gloires,
Ce vainqueur ne greuoit des nations d'ici
Les cœurs tous ſeuls, mais bien les cœurs des ſiens auſſi :
Et ſur tout de ceux là qui les premiers de Romme
Se voyoient peu à peu deuancer d'vn tel homme,
Contre le haut eſpoir que prendre ils auoyent peu,
Contre le mépris meſme auquel ils auoyent eu
Sa croiſſante grandeur, ſemblable à la maree
Qui flot à flot ſe fait ſoudain demeſuree
En ſes croiſſans reflus : ou bien ſemblable au feu
Qui ſouuent dans vn chaume, en marchant peu à peu
Embraſe tout vn champ : voire ſemblable encore
A l'argentin flambeau dont la nuict ſe decore,
Qui dés qu'il a fait voir ſes cornes dans les cieux,
Ne ceſſe d'aiouſter à ſon corps radieux,
Iuſques à tant qu'il ait, prenant par tout lumiere,
De ſa claire rondeur comblé la forme entiere :
Tant que de grandeur telle en eux ils conceuoyent
Crainte, enuie, & fureur : la crainte qu'ils auoyent,
C'eſt que voyans Ceſar bruſler d'enorme enuie
Naturelle, de voir à ſon ioug aſſeruie
Et ſa ville & le monde entier, dont la rondeur
Deſlors n'outrepaſſoit de gueres la grandeur
De ſi ſuperbe ville, & voyans qu'à l'extreme
Ardeur ſ'aparioit preſque la force meſme
D'armes, d'amis, de biens, meſme que tel obiet
Ambitieux par luy par maint & maint proiet
Se ſuiuoit d'heure en heure : & que par ſes recentes
Conqueſtes ſe frayoit la voye à ſes attentes,
Ils craignoyent que le bien & l'heur dont ce fatal
Ceſar les accroiſſoit, ne fuſt bien toſt le mal,
Le malheur, le decroiſt, ains la cheute ordonnee
De leur hauteſſe acquiſe, en vn coup terminee
Auec l'eſtat public, auec la liberté,

En qui l'heureux eſtat ſans ceſſe auoit eſté :
Bien que liberté lors ne fuſt qu'vne voix feinte,
Et couleur faulſe entr'eux, car ils l'auoyent eſtreinte
Eux & leurs deuanciers deſia de tant de nœus,
Et pour en vn grand feu reduire mille feux
Autour d'elle, ils auoyent laiſſé telle trainee
Qu'il ne failloit qu'vne ame accorte, heureuſe & nee
Au mépris des haſarts, pour ſoudain luy ſeruir
D'amorce, & tout d'vn coup en cendre la rauir,
Ou ſoudain l'eſtouffer, ou bien d'effroy troublee,
Chancelante en ces pas de mainte redoublee
Suite, rencontre, & choc, malignement tacher
De la faire au peril extreme treſbucher,
Sous feinte de ſecours ou d'vne aueugle force,
Contre celuy qui plus la renuerſer ſ'efforce,
Vrayment la ſecourant : mais voulant haſarder
D'vn coup ce qui pourroit peu à peu la garder,
Ou bien differant trop ſa recouſſe opportune,
Et donnant à la fraude, à l'audace, à fortune,
Trop de loiſir, pour meſme attendre le deſtin,
Et de la fin d'icelle & de ſa propre fin
Sur elle ſ'accabler, la priuant d'eſperance
De pouuoir de quelque autre auoir autre allegeance :
Tellement que l'eſtat auquel eſtoit alors
De ces Romains trop grands, trop riches, trop accords,
Et trop forts, en leur dam, la liberté premiere
C'eſtoit d'eſtre reduite à ſa borne derniere
Encor qu'elle peuſt bien ou rompre ou deſſerrer
Quelques vns des liens, & qu'elle peuſt errer,
Les allongeant, ou bien les trainant par les terres
Eſtranges, à ſes flancs ayant touſiours les guerres,
Les effrois, les abois, les atteintes des ſiens,
Comme Actæon fuyant auoit ſes propres chiens :
Meſme encor qu'elle peut faire eſteindre, peut eſtre,
Ou faire euanouir, ou bien garder de croiſtre
Les feux, qui par trainee à l'entour ſe dreſſoyent,
Et qui d'embraſement ſoudain la menaçoyent,
Ou d'vn grand cœur auant qu'eſtre toute enflammee,

Par force s'arracher hors la flamme allumee,
Sans se laisser du tout consumer de ces feux,
Et sans garder que mesme aux arriere-neueux
De ces plus grands Romains, au moins quelque relique
Entiere peust rester de liberté publique.
Mais quoy? son piteux sort & son Demon qu'elle ha
Pour guide de sa fin, la pousse & conduit là,
L'estat mesme, où elle est, vient par force, ce semble,
Appeller dessus elle & son sort, & ensemble
Son contraire Demon, qui chassant tout conseil
Luy fait contre soymesme ourdir tel appareil,
Se plaire en ses ardeurs, & s'y rendre acharnee,
Pour voir par ses efforts sa force ruinee :
Trop auant s'est poussé de son mal l'ardent cours,
Et du secours l'espoir meurt auec le secours.
Il faut ceder aux nœuds d'estreinte ambitieuse,
Il faut ceder au feu d'ardeur seditieuse.
Quand entre les Romains ce Cesar ne seroit,
Romme alors pour cela cent Cesars se feroit :
Aussi de tout estat l'accroissance fatale,
Dés lors qu'elle est portee au sommet, redeuale
Par force, tout ainsi que lon feint le fardeau
De Sisyphe aux enfers, porté iusqu'au coupeau
De son roc, s'echaper, & de roide roulee
Gaigner en vn moment le fond de la vallee :
Si bien que ce qui a tant de trauaux cousté,
Pour estre par la voye aspre & haute porté
Iusqu'au proposé feste, échappe, & de vistesse
Par sort, par faulse gloire, & faulx espoir se laisse
Precipiter, trompant les mains, les sens, l'espoir,
Le trop tardif desir qu'on a de le rauoir,
Et l'eslancement vain qu'on fait pour le rateindre,
Ne laissant que le dueil pour vainement s'en plaindre :
Tant qu'on est plus long temps souuent à regreter,
Que lon n'auoit esté long temps à le monter.
Et en ces deux longueurs de temps la precedente,
Et celle là qui suit la cheute violente,
Se font souuent du tout vaines en vn moment,

Auquel ſi toſt on voit l'impourueu roulement
Du hault iuſqu'au plus bas, au moins ſi dans la roche
Quelque debile appuy pour vn temps ne l'accroche,
Qui par l'eſpoir reſté nous fait plus reſentir,
Et plus ſouuent l'effet du premier repentir.
Pour tout vray donc eſt vaine, & la longueur de l'age,
Durant lequel auec tout effort, tout courage,
Tout haſart, tout encombre, on pouſſe ce qu'il fault
Voir par neceſſité tomber de ſon plus hault,
Et vaine eſt la longueur des regrets & des plaintes,
* * *pour ces cheütes contraintes*
Par naturelles loix, dont l'vne c'eſt que tout
De grandeur & duree en fin trouue le bout :
L'autre que l'homme eſt né pour aux choſes plus hâutes
Et plus grandes, touſiours faire les plus grand's fautes:
L'autre encor que tant plus l'homme ſe voit hauſſer
En vn eſtat, & plus il veut ſous ſoy baiſſer
Ses egaüx en l'eſtat, d'aueuglement extreme,
Hazardant auec eux & l'eſtat, & ſoymeſme
Sans égard de pays, de loix, ny d'amitié,
D'alliance, de ſang, de peur, ny de pitié,
Par ſes diſcours faiſant à ſoymeſme vne excuſe,
Que pour le bien futur, du mal preſent il vſe.
Vne autre loy ſe peut adiouſter à ces loix,
Conſiderable encor plus que les autres trois,
C'eſt qu'au monde inconſtant toute choſe rechange
Par la viciſſitude incertaine qui renge
Sous ſes tours & retours, non pas tant ſeulement
La choſe, mais pour elle auſſi l'euenement
Entre nous, tout autant diuerſe ſur tout eſtre,
Que ſur tout bien ou mal qui pour nous ſe peut naiſtre :
Changeant auec ſes tours, ſes façons, & ſouuent
Lentement, & ſouuent trop plus roide qu'vn vent,
Pour ramener non pas touſiours apres la choſe
Bonne ou mauuaiſe, vn bien ou mal qu'elle propoſe
Au rebours l'vn de l'autre : ains d'vn moyen fatal
Apres le mal ſouuent cela qui eſt moins mal,
Ou ſouuent retourner apres le mal le pire,

Ou bien apres le bien celuy qu'on peut eslire
Pour le mieux de deux biens, ou mesme en moindre bien
En changeant rabaisser quelque autre bien moyen :
Ou par vn sault estrange aller conuertir mesme
Vn bien ou mal leger, en bien ou mal extreme :
Ou d'vn reuoltement encores plus leger,
Du bien du mal l'extreme en l'extreme changer :
Si bien que par ses faits ne soit pas maintenue
Seulement ceste loy, qui mobile est venue
Du naturel de tout, mais que sans fin tournant
Elle aille mesme en tout nature maintenant,
Qui caduque ne peut conseruer ses essences,
Ou bien ses actions que par ses inconstances.
Qui ne voit que la seure & plus constante loy,
D'vne inconstance telle au ciel change sous soy
Les dominations des feux qui sur nous luisent,
Et qui de quelque instinct nous & nos faits conduisent
Par leurs retours diuers, soit qu'ils soyent ascendans,
Ou bien de leurs honneurs & forces descendans :
Soit que l'vn auec l'autre ou se ioint, ou s'oppose,
Soit qu'autrement du Ciel le grand bal les dispose
Aux rencontres qu'ils font par ses douze maisons,
Où les heures, les iours, les mois, & les saisons
De l'an par les trauaux du Soleil se partissent :
Soit que tous ces aspects sur nous se reünissent
Par tant d'autres moyens que l'art peut esprouuer,
Et ausquels il a peu des noms propres trouuer :
Tant que tel art souuent par principe inniable,
Par supposition pour le moins vray-semblable,
Par obseruation que comme il dit il fait,
Et par diuers calcul qu'il tient iuste & parfait,
S'efforce de monstrer que tout ce qui chemine
En ceste haute, claire, & tournante machine,
En tours, en ordre, en nombre, en figure, en pouuoir,
Et mesme en tous effets, que tel cours fait auoir
A toute autre nature en ces ronds contenue,
Et necessairement sous les reigles tenue
Du Ciel, qui la contient, pourroit parfaitement

Par cognoiſſance entrer dans noſtre entendement,
Si pour l'aſpre longueur de l'eſtude, la vie
Au millieu du trauail ne nous eſtoit rauie.
Or cet art dans ce Ciel tantoſt en haut honneur,
Fait quelque aſtre eſleuer comme maiſtre & ſeigneur,
Et du Ciel, & du temps, & de toute influence,
Que le Ciel à chacun durant tel temps diſpence:
Toute choſe qui naiſt, tout faict qu'on voit venir,
Se feint ou peu ou prou de tel pouuoir tenir,
Comme ſi dans ſon throne alors ce grand Planete
A ſon regne rendoit toute eſſence ſuiette,
Ainſi qu'vn grand Monarque : apres il vient ceder
A quelque autre qu'on voit apres luy commander.
Tantoſt pour autre égard vn tel art nous aſſemble
Des principaux flambeaux vne grand' troupe enſemble,
Qui ſemblent, mais non pas du tout egalement,
Par leurs regards donner vn commun mouuement.
Tout ainſi que lon voit qu'vne Ariſtocratique
Façon de gouuerner quelque grand' republique,
Des hauts & ſaincts decrets d'vn Senat par compas
Doit regir l'ordre haut, le moyen & le bas:
Bien que ne plus ne moins qu'en telle compagnie
Des celeſtes flambeaux, la ciuile harmonie
D'vn eſtat publiq, rompe en ſoy l'egalité
Par enfleure de biens, de race, ou dignité,
Par vn reſentiment de bienfaits & victoires,
Ou par l'orgueil qui veut croiſtre ou perdre ſes gloires :
Meſme touſiours faut-il (mais chacun au rebours
Confeſſe neceſſaire & louable touſiours
Telle inegalité) que les vns tous ſeuls guident,
Et qu'entre les plus hauts les vns ſur tous preſident,
Voire vn ſeul, ou bien deux, qui prennent preſque en ſoy,
(Le ſeul nom excepté) tout ce qui eſt d'vn Roy :
Mais leur charge & puiſſance, ou bien n'eſt qu'annuelle
Seulement, ou bien n'eſt qu'autant que les appelle
A cela le beſoin, encore leurs actions
Cedent aux loix, & meſme aux ſuperſtitions :
Qui plus eſt, quelquesfois de nouuelle ordonnance

Et de controullemens, ſe borne leur puiſſance :
Ou celuy qui Monarque entre les ſiens eſt né,
De rien que de ſa mort n'a ſon pouuoir borné.
Ceſte Ariſtocratie en ceci, comme au reſte,
Suit le gouuernement de la troupe celeſte,
De tant de feux meſlez vnis enſemblément,
Deſquels cet art obſerue vn commun reiglement.
Car là touſiours les vns ſur les autres maiſtriſent,
Et ſelon plus ou moins fauoriſent, ou nuiſent,
Meſme par leurs aſpects contraires & malings,
Semblent preſque ſe rendre en leur troupe mutins,
Comme en vn corps ciuil troublans par leur diſcorde,
Tout ce qui à peu pres en telle choſe accorde.
Voila donc comme au Ciel les obſeruations
De l'art Aſtronomicq', aux propoſitions
Hautes quelles ſe font, trouuent que d'vne ſorte
Ce haut gouuernement celeſte ſe rapporte
A l'eſtat Monarchicq d'vn Empereur, d'vn Roy,
Ou d'vn autre qui ſeul tient tout l'eſtat ſous ſoy :
Et que, comme i'ay dit, d'autre ſorte il reſſemble
A l'eſtat de pluſieurs qui commandent enſemble,
Se faiſans les premiers, tant par l'illuſtre ſang
Des plus vieilles maiſons, que par merite & rang :
Ne pouuans toutesfois, ou ne deuans rien faire
Sans vn accord de tous, fuſt-ce du populaire,
Qui puiſſant en l'eſtat (bien qu'il ſoit le plus bas)
Ha pour cela ſes voix, & propres magiſtrats,
Dont l'authorité meſme à toute autre s'oppoſe,
Tirant ſouuent à ſoy pour la publique choſe
Tout vueil, & tout pouuoir des armes, & des loix,
Tant il craint que les grands facent ſur luy les Rois.
Mais deſlors que lon voit ſes fureurs moderees,
Ou bien de ſes ſoupçons les cauſes retirees,
Il ſe raccorde & met ce qu'il auoit repris,
Aux mains de ceux qui ſont à regir mieux appris,
Deuers ſoy retenant toutesfois ſa puiſſance,
Qui contre les grandeurs, touſiours contrebalance,
Si bien qu'il n'a pas moins entre eux d'authorité.

Mais il a moins d'honneur, de charge, & dignité.
Auſſi croire il nous faut que d'vne multitude,
Sans quelques nobles chefs l'eſtat eſt vil, & rude,
Incertain, confus, lache, ignoble, & qui ne peut
Auoir l'honneur en ſoy, qui ſeul pourtant nous meut
Non ſeulement aux faits, qui par l'heur de la guerre,
Du nom, du los, du bien, ſont l'accroiſſance acquerre :
Mais aux vertus, aux arts, aux ſciences auſſi,
Bref, à tout ce qu'on peut cognoiſtre & ſuiure ici
De bon, de beau, de grand, & ſans qui (ie croy) qu'eſtre
Seroit pis que mourir, ou bien iamais ne naiſtre :
Bien qu'en quelques endroits, quelque aſpreté des lieux,
Quelques inſignes torts qu'ont receu les ayeux
Des peuples, qui groſſiers deſſous tel Ciel habitent,
Et d'aſpreté de mœurs ces meſmes lieux imitent,
Tant que la durté lourde, & du viure, & des mœurs,
Les exempte auſſi bien de Seigneurs que d'honneurs :
Outre cela, le long, & couſtumier vſage
De haïr la Nobleſſe, à cauſe de l'outrage
Que, peut eſtre, ils auoyent (comme i'ay dit) receu
De leur nobleſſe, & meſme vn égard qu'ils ont eu
Quelquesfois à bon droit, pour voir aucuns des Princes
Leurs voiſins, ſe monſtrer tyrans de leurs prouinces :
Puis la difficulté que lon trouue à vouloir
Aſſeruir ceux qui ſont ſous leur propre pouuoir,
D'autant que la franchiſe eſtant long temps gouſtee,
Bien que lourde elle ſoit, ne peut eſtre domtee,
Qu'à toute extremité de trauail & pouuoir,
Qui meſme en fin trompé bien ſouuent ſe peut voir :
Puis leur gloire groſſiere, & les vaines audaces
De penſer corriger les Rois, & les menaſſes
Qu'aux plus grans meſme ils ſont, pour ſe voir eſtre amis
Des Princes, ſans ſe voir à nul Prince ſouſmis,
Les dures loix ſans grace, & les peines cruelles
Qui à leur liberté rendent les leur fidelles :
L'aſſeurance qu'ils ont qu'en voulant faire excez
A leur baſſe franchiſe, on trouue ſans accez
Tout leur pays, peut eſtre, & l'effort ſans louange,

Mesmement sans grand gain telle conqueste estrange :
Et bref, maint autre égard qu'on peut encor trouuer,
Qui les garde sans fin d'autre ioug esprouuer,
A serui, mesme encor sert auiourdhuy d'excuse
Aux peuples, dont l'estat fuyant les nobles, vse
De tel entretien bas, qui n'est point vrayment franc,
Où pour tout rang n'y a que du peuple le rang,
Qui bien souuent se peut de son propre ioug plaindre,
Lequel plus que le ioug d'vn Roy le vient estreindre,
Ployant sous ses égaux vilement, lachement,
Et sans qu'espoir de grace y soit aucunement.
Mais ie dy que quiconque a gouté des noblesses
Le deuoir, & le fruict, les grandeurs, les prouësses,
Les plus gayes vertus, & les ciuilitez,
Qui soyent franches pourtant des superfluitez,
Les honneurs, que Dieu mesme exprés a voulu faire
Des vertus l'eguillon, le but, & le salaire,
Les gloires, des honneurs compagnes, & les arts
Plus riches, plus hautains, plus rares, plus gaillards,
Qui delectent tous seuls, soulagent, & conseruent
Nostre vie, & qui seuls de grand lustre luy seruent,
Les spectacles gentils, & tout diuers plaisir,
Où licitement tire vn grand & haut desir,
Les plus dignes, plus forts, & plus hauts exercices,
Par ordre resuiuis des honnestes delices :
Les entremeslemens qui grands & fructueux,
D'hommes brutaux nous font souuent des Demi-dieux :
La louange, qui lors qu'à l'oreille elle agree
Dedans nous & nostre ame, & nos vigueurs recree,
Soit qu'vn bruit populaire exalte nos renoms,
Ou sur tout qu'vn beau vers embrasse nos beaux noms.
Comme ne pourroit plaire (ô Dieux) louange telle
Aux mortels, qu'elle plaist à vous Troupe immortelle,
Lors que là haut Mercure, Apollon, ou ses sœurs,
Flattent vos deïtez de leurs doctes douceurs?
Et mesme outre le los, les grand's pompes licites
D'vn triomphe, en publicq couronnant nos merites :
Les beaux chars de diuers animaux attelez,

*Les lauriers, & les fleurs, les sons, les chans mesle
D'allegresse & de ris, les enseignes, trophees,
Et autres merques d'or & d'argent estophees,
Les grands arcs triomphauls, les prieres, les vœus,
Les sacrifices saincts, les festins, & les ieus,
Qui montans iusqu'au Ciel, des palmes glorieuses
Peuuent les deitez rendre presque enuieuses :
Mesmement, qui plus est, de tant & tant de los
La memoire à tousiours gardant qu'il ne soit clos
Sous le cercueil muet, dans la muette cendre,
Ou qu'il n'aille en la bourbe oublieuse descendre,
Ains qu'il soit eternel par la posterité,
Qui au nom des mortels donne immortalité,
Et pour encore en fin comprendre d'auantage
Tout cela qu'vn esprit hautain, accord, & sage,
Braue, heureux, genereux, en tous ses faits peut voir,
Admirer, desirer, & mesme receuoir
En sa vie, en sa mort, voire apres la mort mesme,
Dessous vn noble estat, soit que soit le suprême,
Qui en tout temps tout tel dure en ses Royautez,
Ou soit l'estat publicq, qui en ses dignitez
Et magistrats plus hauts, pour vn temps presque égale,
Et la fuyant ensuit la puissance Royale.
Or quiconques dans soy tous ces dons goustera,
D'vn populaire vil sans fin dedaignera
L'estat tout populaire : & n'y a rien qui blesse
Vn noble esprit, si fort, que de voir sans noblesse
Tous ceux entre lesquels, comme vn astre qui luit
Vn peu, mais tout autour couuert de noire nuict,
Il luy conuient trainer indignement sa vie,
Qu'il aimeroit trop mieux se voir soudain rauie,
Que voir tirer tousiours le filet que Clothon
Luy a predestiné, sous quelque gros Canton
De Suisses, Grisons, ou bien d'autres sauuages,
En leur ioug tant ignoble auilissans leurs ages.
Que cent fois soyent maudits (si lon dit vray) tous ceux,
Qui entre nous vouloyent tacher nous faire à eux
Semblables, en estat : Grande estoit leur furie*

Hypocrite, plus grande encor leur barbarie.
Les ſauuages viuans tous nuds qui n'ont ny loy,
Ny Dieu, ny raiſon preſque, ont entr'eux comme vn Roy:
Cet ordre eſt naturel, que les choſes guidees
Soyent des choſes par ordre, & d'elles commandees:
Et iaçoy que ſouuent par deſaſtre ou erreur
De Nature, ceux-là qui en plus grand' grandeur,
Et auec plus de faix de grands charges futures,
Regnes, principautez, dignitez, prelatures,
Se voyent naiſtre ici, ne ſoyent pas ceux qui ont
Le plus d'autres grandeurs, qui les plus propres ſont
Pour guider celles ci, comme vn inſtinct de flame,
Qui haut & vif rehauſſe & repoint ſans fin l'ame,
Et vient pourtant promettre en ceſte prompte ardeur,
D'vn iugement plus froid & plus ſeur la tiedeur:
Comme eſt vn autre inſtinct d'accorteſſe, meſlee
A droicture, & bonté, qui la rendent reiglee,
Pour en tout l'age entier ſans fin la meſurer,
Sans iuſques à la mort d'elle ſe ſeparer:
Comme eſt l'inſtinct encor de ſcience & ſageſſe
Plus hautaine, & l'inſtinct de plus noble hauteſſe,
Et celuy-là qui peut ſans ceſſe nous hauſſer
A tout ce que plus grand ſans ceſſe on peut penſer:
Voire & celuy qui fait qu'en addreſſe & en grace,
Les autres tant du corps que de l'ame on ſurpaſſe:
Et tous autres inſtincts, dont pour nous patronner
Au plus pres ſur les Dieux, le Ciel nous vient orner.
Si eſt-ce que pourtant la meſlange fatale
De Nature, aux vns chiche, aux autres liberale,
Tant diuerſe en ſes dons, meſme les tours des Cieux
Ramenans aux vns pis, ainſi qu'aux autres mieux,
Eux meſmes tant diuers, en cent mille influences,
Qui ſont de nos eſprits (comme on dit) les puiſſances:
Et ſur tout du grand Dieu les graces, qui autant
Les va diuerſement dans nos ames iettant,
Soit d'vne main prodigue, ou chiche, compaſſee
A ce qu'il a preueu de nous dans ſa penſee,
Rendroyent, comme ie penſe, & nos complexions

Egales, & nos ſens, & nos conditions :
Et n'auroyent diſtingué de tant de differences
Les graces, dont en nous ils verſent les ſemences,
Et ſur tout celles là qui nous peuuent guider
A policer, regir, regner, & commander,
A guerroyer, & vaincre, à deffendre, conduire
Ou bien amplifier dextrement vn Empire,
Et par viuacité naïfue, par effort
De cœur, par maieſté de viſage & de port,
Et d'eſprit, & de voix, tantoſt tenir en bride,
Tantoſt à ce qu'on veut piquer ceux que l'on guide :
Et reluiſant ſur tout, des plus precieux biens
Orner ſon temps, ſa terre, & ſoymeſme, & les ſiens.
De tous ces dons on voit ſans trauail, ſans eſtude,
Aux vns la naturelle, & tant grande aptitude,
Aux autres on la voit plus mediocre, aux vns
De ces dons on y voit ceux qui ſont plus communs
Aux autres, & ceux-cy ſont quaſi tous les hommes.
Car des hommes doüez tant richement, nous ſommes
Au monde mal pourueus, on voit ſi grand deffaut
De tels & pareils dons, qu'il ſemble (peu ſ'en faut)
Qu'ils ne ſoyent pas des Dieux, ny des hommes la race :
Mais qu'excepté la voix, & la forme, & la face,
Ils ayent retiré l'eſtre de leurs eſprits
Des brutes animaux bien ſouuent mieux apris.
Et pourquoy donc Dieu meſme & ſous luy meſmement
Le Ciel, & la nature, auroyent ils tellement
A ſi peu d'entre nous, d'vne ſi riche corne
Reſpandu tout cela qui plus nos eſprits orne ?
Et au rebours, au nombre infini des humains,
Pour tels dons auroyent-ils tant reſerré leurs mains,
S'ils ne vouloyent qu'exprés des ames fuſſent nees
Au monde, dont ſeroyent les autres gouuernees ?
Eſtans ou plus, ou moins, & par diuers degré
Serues au ioug, aux lois, à la vois, & au gré
De celles, que ie croy telles entre nous naiſtre
Exprés, pour le deffaut qu'aux autres on voit eſtre.
Auſſi ny le deſtin celeſte, ny le ſort,

Qui est l'euenement particulier qui sort
Du destin à toute heure, & dessus chasque chose
Qui peut estre en l'arrest de tout destin enclose,
Ne se fussent point veus (depuis que du grand monde
Se va sans fin tournant l'architecture ronde,
Et logeant nostre espece humaine dedans soy)
Maintenir pour iamais ceste immuable loy,
Que tousiours nous naissons, les vns pour estre grands,
Et les autres petits pour estre serfs ou francs,
Riches ou souffreteus, sans qu'en la plus brutale
Façon de viure, où plus la basseur est egale,
Leur loy tousiours courante oncques permettre peust
Qu'aux vns quelque grandeur plus qu'aux autres ne fust:
Que plus riches les vns naquissent, ou se feissent
Que les autres, les vns mesme aux autres seruissent:
Et que par tous moyens telle societé
Ne recherchast tousiours telle inegalité
Que luy ait peu l'ardeur naturelle promettre,
Ou bien que luy ait peu son vil estat permettre.
Qui plus est ce destin, & ce sort, quant au bien,
N'eussent iamais souffert ces noms de tien, & mien:
Ils n'eussent point laissé sans fin entre nous estre
La force qu'ont ces noms de seruiteur, & maistre,
Sans qui tous les labeurs des humains cesseroyent
Et sans qui tout commerce, & secours manqueroyent:
Mesme en fin l'homme mesme ils n'eussent par concorde
(Qui à Nature, au Ciel, voire à Dieu, les accorde
En face, & en façon, en courage & desir)
Semblé les vns du tout disposer, & choisir
Au fer, aux coups, au sang, au sceptre, à la couronne,
Que le vray sang ou bien la prouësse nous donne:
Et tant aux chars, qu'à mille autres pris Martiaux,
Aux dictatures mesme, aux haches, aux faisceaux,
Aux puissans tribunats, pretures, & questures,
Aux sainctes dignitez de prestres, & d'augures,
Et à mille autres rangs d'honneurs, tous differens
De nom, selon l'estat, & la terre, & le temps:
Les autres au contraire, au soc qui leur agree,

Au paſtoral flageol qui aux champs les recree,
Aux perilleux trauaux de leur petit trafficq,
Aux ſueurs de tout art plus bas & mecanicq:
Qui pis eſt par malice, ou par diſete, aux peines
Des hotes, & des piqs, des rames, & cadenes:
Tout cela (dis-ie) ici ne ſe fuſt veu ſans fin
Sur nous entretenu du Sort, & du deſtin,
Si Dieu, le Ciel, Nature, & la ſuite ordonnee
Par eux en toute choſe, & de leur deſtinee
Les cheutes, ramenans tout effet incertain
A nous, d'vn roullement qui eſt pourtant certain,
Ne ſ'accordoyent tous là, par conſeil neceſſaire
Qui preueut, & pourueut de touſiours ainſi faire:
Ains ne contraignoyent tout ſans ceſſe à telle fin,
Eſtant eux meſme adſtraints par ce grand vueil diuin,
Meſme immuable à Dieu, d'inceſſablement tendre
A ce but, que tel vueil pour le mieux vouluſt prendre:
Qui eſt, que par vn ordre inegalement mis
Par mille ſorts diuers, les vns fuſſent ſouſmis
Aux autres, que ceux cy de ceux là garantiſſent
La vie aux grands dangers, les eſprits affranchiſſent
De grands deſſeins, grands ſoins, grands diſcours, qui ne ſont
Propres à ceux, auſquels les rangs vulgaires ſont
Vulgaires les eſprits: qu'autant en autre terre
Comme en la leur, autant en la paix qu'en la guerre
Les maintinſſent ſous ſoy: quant aux biens, quant à l'heur,
Aux mœurs, & au repos, tout ainſi que des leur,
Deſir, ſoin, & trauail en toute choſe ils euſſent,
Et en leur commandant, aſpres, & doux ils fuſſent,
Aſpres pour leurs vouloirs effrenez refrener,
Doux pour par bonté meſme à bonté les mener:
Et qui tout autrement ſuiuant la loy commune,
Où nous reduit la baſſe & vulgaire fortune,
Ceux là ſerfs, ou ſuiets, ou ſouſmis à ceux ci,
De l'amour, de la crainte, & du ſeruice auſſi
Leur rendans tout deuoir, auec l'obeiſſance,
Cherchaſſent par trauaux leur aiſance & croiſſance:
Euſſent le ſoin pour eux de tout commun beſoin,

En les affranchiſſant du trop vulgaire ſoin,
Au trafficq de dehors, en l'aliment publicque,
Au domefficq meſnage, au labeur trop ruſtique,
Aux œuures manuels, aux deuoirs plus petits
Des ſoldats, ou des chefs ſous eux aſſuietis,
Au commun appareil des diuers exercices,
A l'œuure, à l'ornement des diuers edifices,
Soyent murs, iardins, maiſons, grans arcs & grans chaſteaux,
Soyent citez, forts, ou ports, ou bien marins vaiſſeaux,
A tout cela dequoy toute grandeur ſ'atourne,
Et dont ſous elle encor la petiteſſe ſ'orne :
Au miniſtere auſſi tant des deſirs remis
Sous le ioug de raiſon, que des plaiſirs permis :
Aux ordinaires meſme, & ſacrez miniſteres
De leurs religions, & couſtumiers myſteres :
Au miniſtere encor des executions
De leurs loix, mandemens, graces, punitions :
Au miniſtere vtile de ceux, qui pour les Princes[54]*,*
Ou bien pour vn publicq, les deniers des prouinces
Doiuent aſſeoir, leuer, aſſembler, departir,
Les faiſans nettement rentrer, & reſortir
D'vne main non glueuſe : & bref, en tous offices
Qui des petits aux grands exercent les ſeruices :
Et que pouſſez ainſi du continu deuoir,
Qui moins puiſſans les lie à ceux qui ont pouuoir,
Non ſeulement pour eux, leur art, & leur ouurage,
Leur induſtrie, & ſoin, leur trauail, leur courage,
En paix, & en repos employer on les viſt,
Et que non ſeulement chacun d'eux aſſeruiſt
A tel commun beſoin, repouſſé d'vne extreme
Ardeur, les bras, les pieds, le corps, & l'eſprit meſme :
Mais bien qu'à l'heure auſſi que d'vn diſcord bouillant,
La ſanglante Enyon va leur repos brouillant,
Se viſt de tous enſemble & le ſang & la vie
Sacree obſtinément, & ſans ceſſe aſſeruie
Au ſouſtien de la vie, honneur, & dignité
De tous ceux qui ſur eux ont iuſte authorité,
Soit Roy, ſoit magiſtrat, d'autant qu'il eſt notoire

Que leur gloire, & leur bien ne pend que de la gloire
Et du bien de ces grands, pouuans ſeuls eſtranger
Des teſtes du bas peuple, & du ioug eſtranger,
La honte, & ſans parler des playes eſtrangeres,
Les pauuretez qui ſont au dedans familieres.
A quoy ſur toute choſe, auec tout iuſte égard,
Tout vouloir franc & prompt, tout conſeil & tout art,
Preuoyance, & ſouci, meſure & accorteſſe,
Tout noble & digne chef doit mettre ordre ſans ceſſe,
Pour le moins ſans relache efforcer il ſe doit,
Que tel qu'il eſt requis ſans fin mis il y ſoit,
Sans ſouffrir que de charge indigne lon le foule
Tant, que par trop de faix hors de ſes mains ſ'ecoule
Tout moyen d'enrichir, ſans le voir deueſtir
De champs, & de maiſons, ſans du tout engloutir
Ses iournalles ſueurs, & de mains ſacrileges[57]
Ses franchiſes, ſes droicts, ſes ſacrez priuileges,
Voler, ou violer, ſouuent oſter pour rien
La vie aux vns, à fin d'oſter aux leur le bien :
Tout crime amende doit, mais ſont-ce legitimes
Façons de ſ'enrichir, que de laiſſer aux crimes
Les chemins pour remplir vn fiſque? les chercher,
Eſpier, ſouhaiter, fureter, eſplucher,
Et tacher pour tel gain, contre tout ce qu'on penſe,
De faire conuertir en crime l'Innocence?
Où tant plus les malings, & trop cauts officiers
Font plus mal, plus ils ſont eſtimez iuſticiers :
Laiſſant en ſaueté richeſſe, honneurs, louanges,
Ceux-là qui meſme entre eux des vices plus eſtranges,
Plus ſordides, plus faux, ſe voyent entachez,
D'autant qu'ils ſont comme eux ſainctement empeſchez
A ce treſbon, treſdigne, & treſiuſte exercice,
Qui de iuſtice n'a qu'vn faux nom de iuſtice:
Ou bien laiſſans ainſi tous ceux qui en leurs rangs
Soyent petits, ou bien ſoyent mediocres, ou grands,
Aident à faire cheoir par diuerſes ſouleures
Sur le peuple oppreſſé toutes telles bleſſeures,
Lors que (non ſous les Rois iuſtes, bons, & feaux,

Mais deſſous des Tyrans) ils ſe font tyranneaux,
Ou que la Tyrannie ils flattent, & conſentent
A ces maux, ſur leſquels bien ſouuent ils plaiſantent,
Ou bien la deguiſans bien ſouuent par raiſons,
Peuuent meſme vn bon Roy gaſter de leurs poiſons,
Tous preſque marians à telle peſte inique,
Maint autre crime encor tant priué que publique.
Souuent pourtant la faulſe apparance les fait
Pour des coulombes prendre, ou le moindre meffait
Peut faire les petits pour noirs corbeaux paroiſtre :
Souuent meſme en ce rang des petits, on fait eſtre
En tous tels torts, ceux-là qui en tout ſoy n'ont rien
De petit, ſi ce n'eſt la faueur, & le bien.
Il ne faut donc iamais que ceux qui veulent ſuiure
Ce qui auec honneur, voire apres la mort viure
Dans l'vniuers nous fait, ſoit que ceux-là ſoyent Rois,
Ou qu'aux libres citez ils baillent lors les loix,
Ou que les Rois ſous ſoy leur baillent charge grande,
Ou qu'autrement leur main ſouueraine commande,
Puiſſent iamais permettre à ſoymeſme, ou à ceux
Qui ſont encor commis pour policer ſous eux
Ou l'vn, ou l'autre eſtat, qu'au ſouſmis populaire
Toute cruauté telle à tort ſe voye faire :
Dont pourtant on a veu mille brouilleurs eſprits
Nés au dam des humains, enragément épris,
N'eſpargnans ny diſcours ſubtil, ny ruſe inique,
Pour de plus en plus rendre vn eſtat tyrannique :
Iuſques à vouloir meſme en ces maux ſe baigner,
Sans ſemonce ou beſoin, pour plus faire regner
Par exemple mauuais leur nature inhumaine
Sur la terre, & regner ſur l'eſtat plus de haine,
Plus de maux ſur le peuple, & ſur leurs actions
Maudites, & ſur eux plus d'execrations.
Ie croy, Sire, *pour vray que toutes fois & quantes*
Qu'en quelque eſtat antique à ces ames meſchantes,
Les Eumenides ſœurs d'vn tiſon infernal
Ont échauffé les ſens engendreurs de tout mal,
A leur propre pays de langueur & miſere,

Aux pauures & aux grands de honte & vitupere,
Il n'e leur a ſuffi pour à l'heure aſſouuir
L'eſtrange & lache ardeur, qui là les vient rauir,
D'auoir ſouuent ouuert la voye à ces maudites
Foulleures, que deſia par mes vers ie t'ay dites :
D'auoir ſans nul égard, ſans pitié, ſans propos,
Sans meſure introduit impos apres impos :
D'auoir meſme recreu toute charge annuelle,
Ia trop dure, de charge encore plus cruelle,
Qui non ſeulement peut tout meſnage empeſcher
D'accroiſt & d'entretien, mais peut meſme arracher
Au four, aux mains, aux dents[18]*, d'vne deconfortee*
Famille le pain cuit, ou la paſte appreſtee,
Ou tout autre ſien meuble, au moins ſi bien ſaiſir,
(O barbare hideur !) que ſur terre geſir
Plus vilement encor que les beſtes il faille,
Deſſous qui tels voleurs ne rauiroyent la paille.
Mais il n'eſt rien qu'ici ces hommes hayent tant,
Que l'homme dont ils vont les ſeuls membres portant,
La ſeule face auſſi : car ſi tant que nous ſommes
Ne leur eſtions d'eſprit diſſemblables, des hommes
La race ne deuroit du ciel ſe regarder,
Se porter de la terre, & tant ſoit peu garder
En ſa peruerſe eſpece, ains dans ſon ventre large
Telle mere engloutir deuroit ſa faulſe charge.
Pour tels hommes le Ciel n'a point aſſez, ie croy,
De foudres, de courroux, de deſaſtre, & d'effroy :
La mer n'a point aſſez de hurlemens, d'orages,
De tourmentes, d'horreurs, d'abyſmes & naufrages :
La terre aſſez de peſte & d'autres hideus maux,
De triſtes, veneneus, ou cruels animaux,
De poiſons, de venins, de funeſtes diſcordes,
De precipices bas, de feu, de fer, de cordes,
De Iuges impiteus pour là les condamner,
Ny de bourreaus pour tel ſalaire leur donner :
Ne permettans iamais que leur charongne rentre
Au grand tombeau du ſein maternel, mais au ventre
Des maſtins charongners, des ſiniſtres oiſeaux,

Qui mesme encor cent fois sont trop dignes tombeaus
De tels hommes de proye, en toutes leurs besongnes
Recherchans des humains les maux & les charongnes,
Que mesme auant la mort on leur voit dechirer,
Bequeter, & tous vifs en la fin deuorer.
Pour eux l'Enfer encor n'a point tant de Cerberes,
De Tisiphones, tant d'Alectons, de Megeres,
Qu'il faudroit de prisons, de tenebreus manoirs,
De brandons, de serpens, l'vn & l'autre tous noirs,
De foits ensanglantez, de tenailles mordantes,
De fleuues tous bruslans, de grand's roches pendantes
Sur le chef attendant, de pierres, de tonneaus,
Et de roués qu'en vain on porte, on remplit d'eaux,
On tourne, sans iamais voir la peine eternelle
Cesser, puis que l'esprit est eternel comme elle :
Ou si ces maux ne sont qu'antiques fictions,
Pour eux la conscience a moins de passions
Qu'il ne conuient, d'aigreurs, de remors, de piqueures,
De cauteres rongeans par secrettes brusleures,
D'estourdissans fleaux coup sur coup rebatans ,
D'affamez vipereaus sans cesse resortans
Du fond de la Memoire, & de mainte autre peine
Que tel resentiment horriblement rameine,
D'vn tel viure faisant presque vn continuel
Mourir, & de la terre vn Enfer plus cruel,
Faisant de nostre corps nostre ame estre bourrelle,
Et de soymesme encor la meurtriere cruelle.
Mais pourquoy ces tourmens, quand plus au vray i'y pense,
Veus-ie estre accreus à ceux qui sont sans conscience,
Pour la plus part exempts de souffrir tels tourmens,
Puis qu'ils se sont exempts de tous tels sentimens?
Il vaut mieux renuoyer aux[59] *vrais tourmens leur vie,*
Dont en fin quelque fin meschante la chastie,
Soit par conseil des Dieux, soit par vne equité,
Qui souuent mesme aux tours de fortune a esté :
Ie sçay qu'en rien plustost sur leurs chefs ie n'attire
Par ces vers que i'escri, les maux que ie desire
Leur estre ramenez, mais si ie ne puis plus

Proffiter aux vieux Grecs, aux vieux Romains exclus
Et de vie, & d'Empire, & puis que tout barbare
Regne vieil ou nouueau de mes vers ie ſepare,
Comme indigne de reigle, & ſi à nos ayeulx,
Lors qu'on voit tout remede inutile pour eux,
Seruir il n'eſt poſſible : au moins à la couronne,
Que ſus vn ſi doux peuple vn grand deſtin te donne,
Meſme au ſceptre des Rois tes voiſins qui à toy
Sont liez & par ſang & par ſemblable foy,
A tout Roy de l'Europe & aux grands Republiques,
Qui encore à mon gré imitent les antiques,
A tout Duc, à tout Prince, ou Prelat qui en main
Tient en la Chreſtienté quelque eſtat ſouuerain,
Voire à toute leur gent, puis qu'ainſi que la tienne
Preſque ſous meſme loy, ſoit ciuile ou Chreſtienne,
Chacune ſe maintient, puis que d'eſprits & cœurs
Et de meſmes deſſeins[40] *pour meſme loy, de mœurs,*
D'armes & arts encor qu'il y ait difference,
La difference n'eſt pourtant telle qu'on penſe :
Si bien que qui voudroit faire ſous ſoy trembler
L'vniuers, il pourroit l'vne à l'autre aſſembler :
Et puis que toutes ſont en l'Europe, qu'eſlire
Les deſtins ont voulu, pour ſouuent vn Empire
Donner aux ſiens, plus vray, plus grand, plus ſainct, plus droit,
Qui, peut eſtre, en fin, Sire, *aux tiens tous ſeuls ſe doit :*
Ou bien ſans auoir ſoin de tout tel peuple eſtrange,
Bien que ſous la loy noſtre, vn Dieu commun le range,
Au moins à tes François, peuple qui d'vn lien
Plus grand que naturel eſtreint ſon bien au mien,
Ie veux iuſqu'à la mort dedier cet office,
Comme à toy, Roy, ie veux ſacrer ce ſainct ſeruice,
Sans chercher de m'y voir par toy Prince excité,
Et ſans qu'onque ta gent l'ait de moy merité.
Ie veux donc qu'vne ardeur & plus libre & plus ſaincte,
Et plus aigre à bon droit, dont iamais eſtre atteinte
Puiſſe quelque haute ame, épriſe en mon cœur ſoit,
Par l'equitable inſtinct de la Muſe qu'on voit
Plus aſpre, & bruſque, & iuſte, & qu'elle alors me face

D'art nouueau façonner quelque trompe de chaſſe,
Inuſitee à tous, meſlant à la fureur,
A l'eſpouuentement, à la froide terreur,
Des meſchans les raiſons, & meſme des offences,
Ou des aueuglemens, ou bien des conniuences,
Qu'aux offenſes on fait vn iuſte reſentir,
Vn forcé marriſſon, vn tardif repentir,
Et maugré qu'on en ait vn conſeil qui rameine
L'horreur de ce qui meſme agreoit : Melpomene
C'eſt la Muſe qui peut des diuerſes façons,
Plus rares qu'ayent eu iamais les plus hauts ſons,
Animer ma grand' trompe, & d'vne eſtrange haleine,
Par toutes les foreſts de la grand' race humaine
Peut faire entendre vn iour ce tortueux airain,
Auquel & mon eſpaule & ma bouche & ma main
Addreſſer ſe verra, pour auec quelque grace
Le porter en echarpe, auec ardente audace
Dans le poing le reprendre, & puis en chaſque part
Qu'il le faudra ſonner, l'emboucher d'vn grand art,
Plus bruyamment encor, qu'en mes ſcenes Tragiques
Ie n'ay fait eclater mes grands cornets Bacchiques :
Plus librement auſſi, que parmi les hauts bois,
Premiers des anciens, les Hiſtrions ſans loix
De Comedie encor, ſe barbouillans de lie,
Ne ſouloyent d'vn chacun au vif piquer la vie,
Meſme plus aigrement, que parmi maint rocher,
Et maint bois contrefait, on ne voit emboucher
Vn long cornet bouquin crochu par le gros bout,
Lors qu'vn Satyre vieil en ſe riant de tout,
Entre ſes tons aigus, mord, egratigne, affolle,
Les ridicules mœurs de noſtre race folle,
En ces Scenes qui ont des Satyres cornus,
Le nom de leur poëme & leurs noms retenus :
Et ſans que toutesfois par les mots de ma trompe
Les loix de modeſtie * * * ie rompe,
Si bien que trop d'aigreur me pouſſaſt hors des rangs,
Et ſans qu'en rien ie poigne ou les Rois ou les grands,
Si ce n'eſt en cela pour qui vrayment ie penſe

Qu'ils m'adiugeroyent mesme & los & recompense,
Se voyans à leur bien si bien eguillonner,
Ou bien à ce qui peut plus d'honneur leur donner.
Car il ne faut iamais qu'vn Prince au gain regarde
Si fort, que son honneur & sa gloire il hazarde,
Ains sa memoire encor, de qui le seul espoir
Doit causer le grand cœur qu'en tout il doit auoir,
Et le mespris qu'il fait aux choses belliqueuses,
Des hazards, se poussant iusqu'aux plus hazardeuses,
Le desir d'estre veu iuste, accord & loyal,
Genereux, vertueux, adroit, & liberal,
Et l'enuie de faire à tous siecles paroistre
Son Regne entre ceux-là que plus grands on voit estre.
Car c'est le seul espoir de memoire, qui fait,
Au moins s'il est vray Roy, que dans son ame il ait
Tout tel hautain desir, & qui mesme peut faire
Qu'en heur comme en grandeur de son peuple il differe.
Car sans vn tel espoir, veu le faix, les ardeurs
De croistre, les soupçons, les soucis, & les peurs,
Et veu les aigrissons & les fureurs encloses,
Trop plus grandes d'autant que de plus grandes choses
Elles vont renaissant : veu les aspres douleurs
Que lon sent pour se voir arriuer des malheurs,
D'autant plus grands qu'aux grands plus heureux ils auiennent :
Veu les aigus regrets qui dans leurs serres tiennent
Telles ames, alors que par vn long effort
De maladie, ou bien par crainte de la mort,
Par ruine ou prison, il faut que l'heur qui trompe
Et enfle auparauant, perisse ou s'entre-rompe :
Et qu'il faut d'autant plus que son heur on haussoit,
Le voir cheoir de plus haut, & que ce qu'on pensoit
Estre tout, vienne à rien, ou que chose tant belle,
Tant agreable cesse, au moins de se voir telle,
Veu le iuste penser qu'on prend des vanitez
Souuent, veu mesmement les importunitez,
Le degoustement fade, & charge nompareille,
De voir sans fin charger son œil & son oreille
De sots entremeteurs, sots parleurs, medisans,

Bouffons, flateurs, mocqueurs, ou fardez Courtisans :
Puis de mesmes façons, mesmes mots, mesme estude,
Mesme esbats & plaisirs[61]*, non sans grand' seruitude*
Se voir sans fin souller : & veu tant d'autres maux
Qui tous sont compagnons de tous les heurs Royaux :
Sur tout veu que la vie encores n'est qu'vn songe,
Qui d'obiets plus facheux ceux qui sont plus grands ronge :
Et qu'il y a cent fois plus de mal à dresser
Et tenir ces grandeurs, & mesme à les laisser
Cent fois plus de tourment, & que d'vne vistesse
Tant roide chet le poinct où il faut qu'on les laisse :
Que lon est plus long temps souuent à s'atourner
D'or, d'argent, & de pourpre, à grauement orner
Ses gestes & sa voix, encor ceci ie donne
A ceux qui sont mieux nés pour si graue personne,
Et plus long temps encor pour attendre que l'heur
Inesperé nous pousse en vn roolle meilleur,
Que l'on n'est pas à faire & à dire en la sorte
Qu'vn decore requiert tout ce qu'à l'heure porte
Ce ieu brief & ce roolle, apres lequel il faut
Soudain se retirer derriere l'echauffaut,
Souuent sans le succez des choses desirees,
Souuent auecq' ennuy des choses empirees,
Souuent auecq' regret & mescontentement
D'auoir ainsi fini son roolle brieuement,
Plus souuent auec honte & repentance & rage
D'auoir trop mal ioué tant digne personnage,
Tant qu'auecques vn blasme en sort encor vn ris,
De voir l'orgueil enflé soudainement surpris
D'estonnement & faute, & bien souuent encore
Auec cruelle fin, qui sans fin deshonore,
Qui aux chaisnes[62] *de fer les couronnes changeant,*
Ou sous honteuse mort piteusement rangeant
Telle enfleure de vie en mille horreurs terribles,
En muglemens tragicqs, en larmes, en horribles
Pitiez, qui quelquesfois pour le peu d'amitié
Qu'on porte à tel ioueur, ne font point de pitié,
Vont tout d'vn coup cachant tout cela qu'on admire

En eux, ſous le rideau que le ſort ſoudain tire
D'iceluy, les couurant pour iamais tel rideau,
Le plus ſouuent tout noir : c'eſt vn obſcur tombeau,
Si tombeau meſme ils ont, qui pour la fin receuë,
Peut eſtre, couurira la grace qu'ils ont euë
Pour vn temps, la faueur des ſpectateurs, l'honneur,
Magnificence, pompe, accorteſſe, & bon heur,
Meſme ce qu'ils ont eu de courage & victoire
Sur d'autres, voire encor de clemence en leur gloire,
Et en leur triſte fin d'innocence & de cœur,
Pour contre le malheur, la fureur, la rancueur,
Et le tort, ſ'il y eſt, porter telle inhumaine
Iſſue, & mepriſant comme trompeuſe & vaine
Toute gloire & grandeur, meſler aux durs ſanglots
Quelque parole, ou fait, digne de quelque los,
Et dont on puiſſe apres quelque conſtance apprendre,
Au lieu de ſ'enterrer dans l'vrne de leur cendre.
Mais au rebours ſouuent on voit ce tombeau là,
Qui (peut eſtre) dans ſoy pour iamais tout cela
Que i'ay dit, couurira, ſi ces Rois d'auenture
Ont eu ſoit en viuant, ſoit en la mort ſi dure,
Quelques vns de ces dons : il ne couurira pas,
Soit pour la vie ou bien pour l'horrible treſpas,
Les deffauts d'heur, de ſens, de bon cœur, de paroles
Dignes, & dignes faits, aduis, les rages, les folles[63]
Ardeurs, l'horreur honteuſe en l'air il vomira,
Puis par tout l'vniuers l'air l'éparpillera,
Tant que le bruit ailé qui fera d'age en age
Courir ce qui eſt pire, en portant grand dommage
A tout bien qu'ils ont eu, portera grand renfort
Aux blaſmes de leur vie, aux hontes de leur mort.
On ſe taiſt à bon droit du mol Aſſyrien
Sardanapale, auſſi ie croy qu'il n'y eut rien
De bon dans telle femme, ou dans tel homme lache
Qui en femme ſ'ornoit, & partiſſant la tache
A ſa troupe laſciue, impudemment meſloit
D'vn ſalle & mol regard l'ouurage qu'il filoit :
Encore a t'on bien ſceu retenir de ſa vie

Telle honte, & la honte encor par qui rauie
Luy fut & la couronne, & la vie, & l'honneur,
Auec ſon faux plaiſir & malheureux bon heur,
Auecques ſon oiſiue & chetiue richeſſe,
Qui trop mal auoit peu la molaſſe pareſſe
De ſon cœur, qui iamais ne fut eſmeu ny fort,
Ny maſle, fors qu'vn peu ſur l'inſtant de ſa mort,
Ineuitable à luy, meſme on paſſe en ſilence
Ce poinct que plus loüable en ſon grand blaſme on penſe,
Ains en honte plus grande on tache le tourner :
Diſant qu'ayant bien veu qu'il ne pouuoit donner
Ordre à ſon dur deſtin brutal, il voulut faire
Son ſepulchre en cela qui ſeul luy pouuoit plaire,
Se bruſlant dans ſon or, dans ſes biens precieux,
Qui deuant luy bruſloyent & ſon cœur & ſes yeux.
Des Rois ſes deuanciers autant que luy barbares,
Des peinturez Medois, des Rois porte-thiares,
Qui regnerent en Perſe, & d'autres qui tenoyent
Leurs ſceptres ſous ceux-ci, qui par tout dominoyent,
Pluſieurs ſous leur cercueil, preſque de meſme ſorte
Ont dans leurs os poudreux enſeueli la morte
Memoire de leurs faits, de leurs dits, de leurs noms,
De leur vie, & leur mort, excepté quelques bons,
Iuſtes, heureux, ou preux, encor ce qui plus reſte
D'iceux c'eſt ce qui plus leur fut iadis moleſte,
Honteux, ou deſaſtreux : mais pource qu'ils ne ſont
Ny blaſmables du tout, ou qu'au contraire ils n'ont
Vn los du tout entier, la trompette que ſonne
La Renommee, ou bien piteuſe leur pardonne,
Ou bien ingrate oublie à nous rememorer
Du tout cela, dont plus ils tachoyent l'honnorer :
Choſe qu'elle n'a pas à tant d'autres Rois faite,
Dans leſquels preſque on vit vertu du tout parfaite,
Ou preſque parfait vice, ains d'vn renom diuers
Ces deux les font ſans fin reuiure en l'vniuers.
Ces Rois qui par les maux qu'ils firent ou receurent,
Dans le tragic theatre à tant de fables furent
Et ſont meſme auiourd'huy, preſque vn continuel

Et ſecond argument, puis que perpetuel
Leur renom ſ'eſt rendu par implacables rages,
Qui par enuie ou haine exerçoyent leurs outrages,
Ou par euenemens de pitiez, de hideurs,
Qui tant à droit qu'à tort tomboyent ſur leurs grandeurs,
Rencontrans pour leurs maux commis ailleurs ces peines,
Fuſſent Thebains, ou ceux de Troye, ou de Mycenes :
Car, comme en d'autres vers i'ay chanté, la plus part
Des ouurages Tragics de ces trois maiſons part :
Fuſſent ceux qui premiers à Corinthe donnerent
Leurs loix, ou qui premiers dans Athenes regnerent,
Ou dans d'autres Citez, qui en ſe rempliſſans
*De hargne, horreur, & meurdre, alloient ainſi **
A la plus haute Muſe vne ardeur qui l'allume
De ſans ceſſe en leurs maux renſanglanter ſa plume :
Quiconques ſoyent ceux là, ie les croy malheureux
Doublement, d'auoir en leur memoire apres eux,
Premier par leurs malheurs ou crimes reuiuante,
Et puis par tels écrits, par qui ſe renſanglante
Sans ceſſe leur renom, & par qui mallement
Leur reuiuant orgueil remeurt inceſſamment.
Auſſi, comme ie croy, veu que nous peruers hommes
D'vn ialoux naturel trop pluſtoſt induits ſommes
A remerquer les maux, que les biens, il faut bien
Qu'aux honneurs & bontez preſque ils ne puiſſent rien,
Ou bien peu de mechant & de honteux paroiſtre
Pour touſiours apres nous faire aux ſiecles paroiſtre
Noſtre memoire bonne & glorieuſe auſſi :
Ce que teſmoignent meſme aſſez ces Princes ci,
A l'iſſuë deſquels horriblement infame,
Infortunee auſſi ceſte volante Fame
S'attache ſeulement : meſme les cruautez,
Dont les vns triſtement ou les autres traitez,
Ce ſont les ſeuls ſuiets, qui plus apres leur vie
Leur chetiue memoire ont deſenſeuelie,
Laiſſant preſque du tout tout cela dont leur bon
Naturel en naiſſant leur fit (peut eſtre) don,
Ce dont l'enſeignement, l'age, l'art, l'exercice,

Aux grandes chofes peut entremefler leur vice,
Froidement f'affopir d'vn dormir continu,
Ou bien ceder au mal qui mieux eft retenu.
Que retient on de grand, de toute la grand'race
Du vieil Laomedon? qu'a t'on dont mefme on face
Memoire de fon fils, ce Priam tant puiffant,
Sous qui la grand'Afie alloit fon chef baiffant?
Et qu'eft-ce donc qui plus fur luy fe rememore,
Et plus fouuent, finon ce qui honnit encore
Auiourdhuy fes honneurs, fa puiffance, & le droit,
Qu'enuers chacun garder aux grands Rois il faudroit?
Ce qu'on merque de luy, bien que la vaine Grece
Feindre (peut eftre) ait peu toute la mentereffe
Fable qu'on oit de luy : c'eft que pour reuenger
Hefione rauie, il fouffrit outrager
Ceux qui n'en pouuoyent mais, & qu'apres au publique
Repos & paix des fiens, il propofa l'inique
Confeil de ne vouloir rendre honteufement,
Comme aumoins il fembloit, ce qui non autrement
Qu'auecques def-honneur, auec honte & pillage,
Et faulfement de foy fait au fainct hoftelage,
Auoit efté raui, puis defia refufé,
Dés que prefque on en eut fi traiftrement vfé :
Quelle reproche helas! de voir cheoir tant de peine
Sur vn Roy ia vieillart pour l'adultere Helene?
Et qu'il falloit qu'vn Roy, que mefmement vn cas
Si vain ne concernoit ny ne delectoit pas,
Ia tout meur & tout blanc, fouffrift eftre enflammee
Pour vne femme à tort dedans fes murs menee,
Telle guerre fur luy, quand mefme il abondoit
De famille chez foy, qui encor redondoit
Par diuers Hymenee en tant d'autres familles,
Tant de fils, & de bruz, que de gendres & filles,
Pour qui craindre il deuoit qu'en fin par la raifon
Que quelques Dieux feroyent fi puiffante maifon,
Que tant d'autres auoyent pour leur fource fuperbe,
Ne fuft auec leur ville en fin couuerte d'herbe,
Apres qu'vn long effort d'vn grand peuple outragé

Auroit tout & par fer, & par feu ſaccagé,
Tant de grandeurs, & tant de richeſſes rauies,
Tant de teſtes à luy ſi cheres aſſeruies,
Qui au cruel ſeruage encores ne ſeroyent
Que triſtes demourans de tous ceux qui auroyent
Accompagné durant le ſac de leur prouince,
Par leur mort le piteux meurtre de ce vieil Prince.
Auſſi quelle memoire agreable peut il
Retirer de ſon ſort parauant tout fertil
D'heur, de race, & de biens, quand d'vne infortunee,
Triſte, deſhonnorable, & cruelle iournee
On verra tout borner dans vne Scene, ou bien
Dedans vn liure encor ſaigneux du meurdre ſien?
Quand par Pyrrhe on verra forcer ſes murs royaux,
Tous les ſiens ſe ſerrer le cœur de ſi grands maux,
Les femmes rompre l'air de leurs vois éclatantes,
Et rompre de leur poil les treſſes innocentes :
Quand dans vne peinture, ou dans les vers qu'on lit,
Ou dans la Scene, ou bien en ce que meſme on dit,
Si ſuiuant la memoire en ceci pitoyable,
L'vn à l'autre on raconte vn tel fait lamentable,
Auec les ſens emeus & troublez on orra,
Ou bien repreſenter à l'œil meſme on verra
Cent & cent autres maux, dont ceſte nuict meurtriere,
Qui du regne de Troye eſtoit la nuict derniere,
Remplit la ville où ia par tout bruyoient les feux,
Et la Court, & l'œil meſme à ce Roy, qui aux vœus,
Aux ſaincts autels ſacrez, aux ſanglots, & aux larmes
Auoit eu vain recours, ne pouuant rien par armes,
Iaçoit que caſſé d'âge & deſaccouſtumé
A veſtir la cuiraſſe, il ſe fuſt lors armé :
Et iaçoy que voyant Polite ieune d'age
Plus que nul de ſes fils, iuſqu'au propre viſage
De luy ſon pere ſ'eſtre en fuyant echapé
De Pyrrhe, & de rechef eſtre là ratrapé :
Et voyant que nauré, tombant, & demi-roide,
Bleſmiſſant, debatant, atteint de la mort froide,
Auec ſanglots les yeux paternels il ſouilloit

Du ſang, auquel depit & ieune il petilloit,
Il ne peut lors ſouffrir qu'aux piés & qu'à la face
D'vn pere tel maſſacre en ce pauuret ſe face,
Mais d'indignation lançant d'vn bras vieillard
Et foible, mais pourtant ſi fort qu'il peut ſon dard
Sur l'inhumain meurtrier, & d'ardant vitupere
Le demantant de dire vn Achille ſon pere,
Qu'il auoit trouué meſme ennemy tant humain,
Fit l'effort de la voix accompagner la main :
Qui fut cauſe, qu'helas! Pyrrhe piqué d'outrage,
De haine, & de fureur, enuoya ce meſſage
A ſon pere porter iuſqu'à l'ombreux enfer
Par ce meſme Priam, qui trop moins de ſon fer,
Que de ſon aſpre voix auoit peu faire offenſe
A ce Neoptoleme, & qui pour recompenſe
Tout murmurant encor fut aux ombres d'embas
Chaſſé d'vn autre coup pouſſé d'vn autre bras.
Car ſon corps fut à iour trauerſé de l'eſpee,
Là où le dard ayant la targue vn peu frappee
Par la pointe du fer, preſque à peine y pendoit,
Monſtrant le pauure effort du bras qui le dardoit.
Puis qu'on ſçait que la fin d'vn grand, qui ſe decœuure
Aux ans ſ'entreſuiuans, couronne en fin ſon œuure,
Ou bien d'vn verd laurier pour tout iamais aprés
Verdiſſant, ou d'vn vieil & funeſte cyprès,
Et d'vne branche d'If par les ans ſeiche & morte,
Tant qu'il ſemble à tous coups qu'à nous on la rapporte
De l'oublieux cercueil, ne nous repreſentant
Qu'vn nom que va la mort auec le corps dontant :
Puis que c'eſt la fin, dis-ie, en quoy le plus ſ'arreſte
Le vol du Temps, ſoit elle honneſte ou deſhonneſte,
Pleine d'heurs ou malheurs, pleine de faits & mauls
Admirables, ou bien vuide de tout grand los :
Puis que l'homme en oyant parler de quelque antique,
Auant que preſque ouir de ſa vie Heroïque,
Ou bien cruelle, ou lache, ou folle, les diſcours,
Impatient ſ'enquiert, ce qu'à la fin du cours
Il deuint, & de bruſque ardeur precipitee

Met là le but entier de la chofe contee,
De la memoire auffi qu'il en veult retenir,
Et de tout fruiƈt qui peut par l'exemple venir :
Voyons quelle eft la fin de ce grand Roy d'Afie,
Qui trop plus eft merquee, & plus fouuent choifie
Pour fuiet, qu'vn grand cours de fes ans, quand on va
En memoire amenant la memoire qu'il ha:
Iugeons f'elle enrichit vers les fiecles fuiuans
Le fouuenir qu'ils ont du long fil de fes ans,
Ou f'elle l'apauurit, d'orageufe nuee
Couurant toute fa vie affez ia denuee
De foymefme, de vraye & plus digne clarté,
Veu les dons qui en elle extremes ont efté,
Pour rendre par Empire, & puiffance, & richeffe,
Vne lueur qui fuft des grand's lueurs maiftreffe.
Mais elle affez defia malheureufe en grand heur,
N'ayant pas fon merite égal à fa grandeur,
En fa richeffe encor quelque peu fouffreteufe,
De ce qui iuftement pour rendre plantureufe
La vie qui plus ferme & durable nous fuit,
Si le viure premier à ce fecond ne nuit :
Mefme en fon grand Empire encores mal adextre,
Non pas pour ne pouuoir extremement l'accroiftre :
Mais pour n'auoir preueu que (peut eftre) il faudroit
Que le tort outrageux en fin cedaft au droit,
Au long fiege les murs, les chofes ordonnees
Par les Dieux, comme on dit, aux fins des deftinees :
Et pourtant n'auoir pas chaffé l'occafion,
Qui petite euft bien peu fi grand' deftruƈtion
Sur cé Regne apporter, fi lon venoit permettre
Ce qui tant foit peu mefme en branfle l'euft peu mettre,
Et, fi faut encor dire, en fa puiffance extreme
Aueuglément fe fit impuiffante foymefme,
Enfermant & bornant tout ce qu'elle pouuoit
De fes murs, où trop grande affeurance elle auoit.
Car fi cè grand Troyen iugé des Grecs barbare,
N'euft efté non plus qu'eux de fes forces ignare,
S'il euft eu le confeil, l'addreffe, & le deuoir,

Par les ſiens, par luymeſme egal à ſon pouuoir :
Et ſi dés que les Grecs, qui ſe meſcontenterent
De ce rapt, & les vns les autres irriterent,
Se mandoyent, ſ'apreſtoyent, eux & leurs naus armoyent,
Et leurs diuerſes mers pour ſ'aſſembler ramoyent,
Qu'ils attendoyent les vents ſi long temps en Aulide,
Pour qui leur plus grand chef ſe rendit l'homicide
D'vne horrible façon, lors que par pieté
Faulſe & lourde excuſant l'enorme cruauté
Sur l'execrable autel, au ſang de la pucelle
Iphygene il trempa ſa dextre paternelle :
Et durant meſme encor que de ce lointain port
Iuſqu'aux bords Phrygiens leur route & leur abord
D'heure & en peu de temps, luy qui telle abondance
De biens tenoit chez ſoy, deuoit toute puiſſance
Des ſiens & des amis en Phrygie aſſembler,
Qui trop plus que les vents, les Grecs euſt fait trembler,
Et pour qui dans Aulide euſt eſté du tout vaine,
D'autres Vierges le meurdre & l'offrande inhumaine,
De loin dedans leur ſein il euſt pouſſé la peur,
Il euſt de loin rompu le deſſein & l'ardeur.
Car quel eſpoir euſt eu d'entr'eux vn chef de guerre,
Si n'ayant que des naus, & point d'armee en terre,
Et ſçachant qu'vne flote, encor qu'eſtrangement
Effroyable & nombreux ſoit ſon embarquement,
Ne peut pas preſque encor porter ſi grand' armee,
Que la moindre qui peut par terre eſtre menee,
Aueugle euſt entrepris d'aller lors conqueſter
La terre où il euſt ſceu ſur terre ſ'apreſter
Trop plus puiſſante armee, à fin de le ſurprendre
En la deſcente, ou bien l'engarder de deſcendre?
Qui ne ſçait combien l'vn trop plus que l'autre peult,
Si rien fors qu'empeſcher la deſcente on ne veult?
Par vn nombre petit, lors qu'vn bon chef commande,
Rembarrer meſme on peut la flotte la plus grande.
Iugeon donc quel moyen toute la Grece euſt eu,
Si ce Roy Dardanide à ſa force euſt pourueu :

De se mocquer des Grecs il luy estoit facile,
D'autant plus qu'à son dos il eust eu sa grand' ville,
Pour lors forte & munie, où mesme eust peu loger
Vn ost entier, en tout succez de tout danger,
Outre espoir auenu, s'il eust esté possible
Au moins que l'ost Gregeois luy fust en rien nuisible,
En la sorte qu'ici breuement i'ay fait voir,
Et dont le prompt moyen n'excedoit son pouuoir.
Car tant s'en faut qu'ainsi des grandes forces siennes,
Sur les bords affrontant les naus Pelagiennes,
Il ne les eust au moins contraintes à ramer
De rechef leurs chemins sillonnez en la mer,
Pour en effroy, dedain, & honte, & moquerie,
Porter les leur chez eux digerer leur furie,
Que sans doute ce Prince eust peu les laissant prendre
Terre dans ses pays sans les riues defendre,
En pieces les tailler, & semer par monceaux
De charongnes ses champs, des armes & vaisseaux
Estre maistre, en vn rien priuer d'honneur Mycenes,
Gardant ces chauds maris d'auoir besoin d'Helenes,
Se fiant aux siens seuls, & trop barbarement,
Que ie croy, mesprisant tout aduertissement,
Les laissant aborder iusques au port Sigee,
Pour en leur prime abord voir sa ville assiegee,
Et ne pensant, ie croy, pour assaut ou bataille
Qu'il eust besoin de rien, fors que de sa muraille
Pour entiere seurté, des propres enfans siens
Pour chefs de tout combat, de ses seuls citoyens
Pour soldats, de sa haute & superbe apparence
Pour tout rebut des Grecs & toute sa deffence :
Qui pis est ne songeant, ce croy-ie, à tout le fort
Appareil de ces Rois assemblez, qui d'effort,
De haine, espoir, & cœur, & de force cueillie
De mainte force auoyent vne force assaillie,
S'estant mesme vn chacun en son endroit forcé,
Trop plus qu'en mesurant sa force on n'eust pensé :
Bref, ne poisant, ie croy, que se voir chez soymesme
Surprendre à l'ennemi, c'est vn peril extreme :

Encore, & nonobſtant ce lourd ou fier mépris,
Dont la Memoire à tort ne l'auroit point repris,
Que vit-il arriuer auſſi toſt qu'à la riue
Troyenne telle armee en mille naus arriue?
Tant eſtoit grand & fort & haut de ce Roy ci
Le pouuoir : & quoy doncq, ſi le preuoir auſſi
Grand & haut, comme luy par conſeil braue & ſage,
Au pouuoir euſt donné de ſoymeſme l'vſage?
S'il faut croire celuy qui meſmement en gloire
De ſes Grecs a gardé dans ſes vers la memoire
De l'aſpre & longue guerre, auſſi toſt que dedans
Ce haure ces Gregeois apparurent ardens
De vanger leur iniure, & que les Troyens veirent
Qu'armez d'armes & cœurs ſur la greue ils ſaillirent :
Eux au rebours enflez, aſpres, & forts, & durs,
Au haſard du combat, en laiſſant de leurs murs
La ſeurté, marchans roide & droit ſe preſenterent
A l'oſt deſambarqué qu'en fureur ils chargerent,
Donnans puis çà, puis là, puis tantoſt de cœurs grands,
Eſcartans ceux qui ia vouloyent prendre des rangs :
Puis courans renfoncer tantoſt de cul & teſte
Ceux qui rangez tenoient deſia leur troupe preſte
Pour d'ardeur ſouſtenir le choc, & repouſſer
Ceux, qui pour toſt les rompre enrageoyent d'enfoncer
Sur d'autres, qui non pas par froideur ou pareſſe,
Mais d'autant que (peut eſtre) il auoyent en la preſſe
Des vaiſſeaux, leurs vaiſſeaux, ou que plus eſloignez
Ils les auoyent du bord, ou bien qu'embeſongnez
Aux charges ils eſtoyent, pour faire en ordonnance
Tenir leurs naus, & meſme y laiſſer reſiſtance :
Ou bien à tous deuoirs, dont lors auoit beſoin
Selon la loy guerriere, vn grand ordre & grand ſoin
Qu'il leur falloit auoir de tout poinct neceſſaire,
Et duiſible & gaillard qu'il leur conuenoit faire
Pour l'égard de la mer, ou d'autant qu'ils eſtoyent
Embeſongnez à ceux qui encore ſortoyent
A la file, & de rang, & qui dés leurs ſorties
Rendoyent agilement leurs forces departies

Par troupes : car encor ils n'auoyent eu loisir
De dresser bataillons & tout ordre choisir,
Ils auoyent seulement entre leurs Capitaines
En leur chemin conclu les choses plus certaines,
Pour au saillir premier le desordre empescher,
S'on venoit viuement leurs gens escarmoucher.
Plusieurs donc de ces chefs voyent que l'escarmouche
Si forte à leur mespris, ains à leur perte touche,
Si les Troyens voyoient mettre à sang ces premiers,
Et croyans de pouuoir faire ainsi des derniers,
Faisoyent encor deslors saillie sur saillie,
Dont iusqu'au creus des naus fust leur flote assaillie :
Et lors entre les cris des bruyans matelots,
S'entrehastent de geste, & de signe, & de mots,
Et monstrent en tous trois qu'ils vouloyent de courage
Indomtable domter ceste aduersaire rage.
Les vns font leurs vaisseaux du riuage approcher,
Les autres font les leur aux prochains accrocher,
Puis passans par plusieurs sautent d'vn pié deliure
De tillac en tillac, aux leur se faisans suiure :
Les autres font leur naus au largue depestrer
D'entre la presse druë, & pour bien tost entrer
Au plus pres des combats, s'eslongnans vn peu prennent
Vn tour ny long ny court, les vns en cernant tiennent
Vn tour plus long, à fin de pouuoir sortir mieux
En ordre, & se trouuer tous rangez sur les lieux
De l'acharné combat, les autres d'autre sorte
Font sembler qu'au riuage vn vol leger les porte,
Tant ils font roidement leur galere arriuer,
Pour plus viste la gloire auecq les coups trouuer.
Chacun boust & fremist, nul n'est qui ne desire
D'estre plustost dehors que dedans son nauire :
Mais le deuoir le nie à beaucoup, & mestier
Il n'est point de tirer tout l'exercite entier
Contre telle saillie, encore que l'encombre
Que faisoit son effort fust plus grand que le nombre :
Si est-ce, que ie croy, que ces Grecs s'estonnans
Des barbares soldats si vaillamment donnans,

Et outre esmeus, piquez & bruslans, n'aperçoiuent
Rester presque en leurs naus que ceux qui rester doiuent.
Tandis ces Phrygiens non seulement bourroyent,
Et de cœur & de coups foudroyans rembarroyent
Les premiers descendus, mais bien ceux qui sortirent
Presqu'à l'heure rentrer dedans leurs vaisseaux feirent:
Car si tost qu'on les voit alliez, presentez,
Et en diuerse place asprement affrontez
A ces fiers Dardanois, de prime effort se sentent
Chargez, pressez, forcez, si fort qu'ils s'espouuentent
Tantost, & puis tantost reprenans leur vigueur,
Recueillans & leur troupe, & leur force, & leur cœur,
Ils vont tenans, donnans, poussans, & tant renforcent
Et le nombre & l'effort, qu'à leur tour presque ils forcent
L'ennemy, qui pourtant de ses barbares voix
Plus effroyable qu'eux, d'vn large & long pauois
Plus couuert qu'ils n'estoient des courts boucliers de Grece,
De son soudain dessein, d'orgueil, d'ardeur, d'aspresse,
D'effort hardi, robuste, aueugle, & hasardeux,
Estoit, ie croy, pour l'heure encor plus poussé qu'eux :
Contre quoy le Gregeois vante son auantage,
Que luy bailloit l'adresse & conduite plus sage :
Qui plus est, il se sent époint outre cela
D'vn dépit enfiellé, d'vn creuecœur qu'il ha,
De voir qu'à si grand'foulle vn peuple estranger aille
En sa terre, en son haure, au pié de sa muraille,
En brauant menasser le Roy, les enfans siens,
Et du peuple les murs, les testes, & les biens :
Il est encore mesme enflé qu'à la rencontre
Premiere qui se fait, le menasseur se monstre
Plus estonné, moins roide, & moins ardent alors,
Maugré les cœurs repris, & les doublés efforts
Des Gregeois, les menant batant de place en place,
Souuent iusqu'à l'endroit de leurs naus il les chasse,
Tant que plusieurs d'entr'eux sans rien plus hasarder,
Presque conseilleroient de rentrer pour garder
Leurs naus, en se gardans dedans leurs naus soymesme,
Dont ils pourroient forcer tout effort plus extreme,

Auec les traits volans, auec les dards lancez,
Et qu'apres sur la greuė ils combattroient assez :
Qu'on feroit mieux pour lors, attendant que fut faite
Leur pouruoyance à tout, de tendre à la retraite :
Qu'vn grand barbare effort soustenir lon ne doit,
Tant que tout esprouué, tant que tout preueu soit,
Et par art ordonné, mais si ces raisons crues
Dans ces gens refroidis, par eux se fussent creues
Du tout, ie croy, qu'à l'heure on les eust pourchassez,
Espouuentez, batus, massacrez, & forcez,
Iusqu'en leurs propres naus reduites au pillage,
Ainsi que ces fuitifs au meurdre & au seruage :
Parmi lesquels pour tel carnage executer,
Pesle mesle on eust veu ces Troyens se ietter,
Suiuant de bois en bois, par tout se faisans maistres,
Plus par desordre & peur que par leurs propres dextres.
Mais ceux qui sembloient prests dans soymesme de prendre
Tel conseil, leurs auis soudain viennent reprendre,
Se rechauffans eux mesme, & les autres qui sont
Par tout en tel deuoir qu'aux Troyens teste ils font,
S'encourageans des coups, à la longue cognoissent
Que d'vn peu ces Troyens plus lassez leur paroissent
D'efforts plus longs & grands, & si bien les soustiennent,
Que peu s'en faut qu'egaux tous les deux ne se tiennent.
Aussi croy-ie que ceux qui sur tous autres furent
L'espoir des peuples Grecs, & qui tousiours parurent
En dix ans que dura ce long siege odieux,
Vrais demi-dieux eux mesme, ou fort aidez des Dieux,
Furent ceux qui deuant, & lors que plus ils veirent
Que les inesperez forcemens le requirent,
S'estans tous les derniers en fureur debarquez,
Tous les derniers s'estoient aux vainqueurs attaquez.
Si dés l'abordement qu'en ces riues Troïques
Se ietterent dehors ces troupes Argoliques,
Et deslors que soudain ces Teucres enflammez
En grand nombre & grand ordre estoyent saillis armez,
Eussent voulu d'entree estre de la meslee
Auecq le moindre Aiax qu'on nommoit Oïlee,

L'autre Aiax au bouclier qui ſept fois double eſtoit,
Et le Roy Menelas grand guerrier, qui ſentoit
Plus fort l'outrage ſien, puis l'autre Roy ſon frere,
Qui choiſi pour ſeul chef de l'entrepriſe fiere,
Roy des hommes eſtoit, & pour au grand effort
Adiouſter ſur le champ quelque tour plus accord,
Vlyſſe en tout meſlé, qui, de peur qui ne cede
Maugré ſon dol, prendroit Aiax ou Diomede
Pres de ſoy pour ſouſtien, ce braue & furieux
Diomede qu'on feint auoir nauré les Dieux :
Puis ſur tout autre encor le fils de la Deeſſe
Thetis aux pieds d'argent, qui d'extreme viteſſe
Meſlant l'extreme effort pour courir aux dangers
Plus grands ſ'eſt bien peu dire Achile aux pieds legers,
Qui quelque iour deuoit venger apres les larmes
De ſon dueil, ſon Patrocle occis deſſous ſes armes
Par Hector fort trompé, quand l'autre il aperçoit
Deſſous l'armet, au lieu qu'vn Achile il penſoit
Mettre à mort, qui vengeant ſon cher Menetiade
Fit tout d'vn coup ceſſer la Troyenne brauade.
Car en crainte & frayeur Hector auoit tenu
Ces Grecs, tant que ſ'eſtoit ce Pelide abſtenu
De combattre en ſa nef, maſchant l'ire enflammee
Pour Briſeïs au lieu de Criſeïs menee
Au fier Agamemnon, qui pour ſe voir tollu
Son butin, le butin d'Achile auoit voulu :
Mais l'ami fut piqué du regret de la vie,
Qui au lieu de la ſienne à l'ami fut rauie,
Plus qu'il n'eſtoit des morts, & pertes des Gregeois,
Des prieres de l'oſt, & de leurs autres Rois,
Ni des riches preſens qu'on luy prioit de prendre
Auecq ſa Briſeïs qu'à luy l'on vouloit rendre :
Il ſ'arme, & de colere agilement ſautant
Sur ſon char, va ſon œil tout embrazé iettant
Par tout le camp, pour voir ſi ce grand Priamide
Tueur d'hommes viendroit encor au vray Pelide
Furieux ſ'attacher : luy donc par tout faiſoit
Tourner Automedon qui ſon char conduiſoit

Galopant, dédeignant toute cargue, fors celle
Où l'amour, la vengeance, & la rage l'appelle.
Ie ne veus pas ainſi que l'aueugle ſonneur
De ce braue duel croiſtre à l'vn d'eux l'honneur
Sans meſure, en faiſant deux ſi grands capitaines
Courir ſi fort à pié qu'ils perdroient leurs haleines
A tourner quatre fois les murs d'vne cité,
L'vn épouantant l'autre, & l'autre épouanté
Plus que n'eſt la perdris, qui ia trois fois remiſe,
En repartant ſe void par l'autour preſque priſe.
Ie ne veux point encor en couurant d'vn deſtin
Vne laſche, fuitiue & trop coüarde fin,
Priuer l'vn d'eux d'honneur, & par fin ſi chetiue
La racine arracher de la memoire viue
De celuy, ſur qui ſeul tant nos premiers François,
Et nos peres & nous, qu'auſſi nos premiers Rois,
Et toy, Sire*, qu'on void heritier de leurs gloires,*
Auons touſiours poſé de nos hautes memoires
Le tige & fondement, meſme il ne me plaiſt point
De me laiſſer aller lourdement ſur tel poinct
Auec l'antique erreur, qui tache en vain de feindre
Aueuglément qu'vn ſeul Achile peut contraindre
La fortune ſi fort, que pour force qu'il euſt,
Et pour tout cœur noueau que ſa preſence peuſt
Redonner aux Gregeois, iaçoy que lon ſ'efforce
Meſme de faire faire à luy ſeul toute force,
Du ſang des hommes Grecs, comme ſous la nuict noire
Vn loup dans vn troupeau rougiroit ſa machouëre:
Combien qu'à vray parler, tant Hector que tous ceux
De ſa part, ſous l'effort ferme & non pareſſeux
Des Grecs rencouragez, commençaſſent adonques
De ſouffrir au combat plus qu'ils n'auoyent fait onques:
Car ces Heros, ces Rois, ces autres chefs bouillans,
Auec les leur ſ'eſtoient cent fois fait plus vaillans,
Sçachans que leur eſpoir ce grand Pelide, en place
Viendroit pour affronter d'Hector l'horrible audace,
Et que ſes Myrmidons à la guerre bien nés,
Pour grand renfort ſeroient auec luy ramenez:

Mais ce iour il voulut que les vns attachassent
Premier, puis que tous d'ordre & de cœur s'y poussassent,
Et puis pour vn effroy tout soudain des Troyens,
Contre leur esperance il decochast les siens
Sur eux, luy sur Hector : or il voit donc qu'à l'heure
Aux cris des Myrmidons Hector planté demeure
Sur son char, il l'appelle, & le faisant tourner
Voit orgueillir son geste au lieu de s'estonner :
Car il cognoist celuy qui plus pouuoit sa Troye
Faire de Myrmidons & d'autres Grecs la proye,
Dont la mort pouuoit plus ensemble auantager
Sa terre auec sa gloire, & la Grece outrager.
Leurs guides sous leurs voix font qu'ardemment decochent
Les cheuaux des deux chars qui l'vn de l'autre approchent,
Mesme auant l'approcher ces Heros en courant
D'vn bras roide se vont leurs iauelots tirant :
Le coup d'Hector sembla plus que l'autre effroyable,
Mais Achile a le corps par tout inuulnerable,
Fors qu'en son talon seul, par qui Thetis dans l'eau
De Styx le tenoit lors qu'elle charmoit sa peau,
Par telle trempe : ou bien l'ayant renouuellee,
Comme autrement on feint, apres l'auoir bruslee,
Pour ce qui estoit sien faire à la peau rester,
Et tout ce qui estoit du Pere luy oster.
Mais sans croire à la feinte, au moins si c'est histoire,
Non pas fable qu'Achile & qu'Hector, il faut croire
Qu'estans outre nature estrangement tous deux
Vistes, roides, & forts, adroits, hautains, & preux,
Des autres pouuoit bien leur chair estre estimee
Non vulnerable, ainçois contre les coups charmee.
Ce que l'vn fit paroistre en ce combat mortel,
L'autre aussi fort long temps, mais il ne fust pas tel
Estimé sur la fin, quand sa prouësse agile
Et forte, vint ceder au coup fatal d'Achile.
Or ils n'eurent pas donc si tost lancé ces dards,
Qu'ils voyent retournez cu à cu leurs deux chars,
Tant que se rencontrans si pres, de violences
Incroyables saisis, posent vn peu leurs lances

Qu'en la gauche ils auoient, ſur les chars, pour apres
Les reprendre & darder lors qu'ils ſeroient moins pres.
Ces lances n'eſtoient pas ni groſſes, ny peſantes,
Ni touſiours vers le bout plus fort ſ'amenuiſantes,
Sans arreſt ſans poignee en hault ils les portoient,
Pour les lancer, & rien des noſtres ne ſentoient :
Et combien que pluſtoſt elles euſſent ſemblance
De iaueline en fer & en bois que de lance,
Lances on pouuoit bien les nommer du lancer,
A quoy lon voyoit plus ces vieux preux ſ'adreſſer :
Laiſſans les lances donc, & pour ce que leur rage
Prompte bruſloit apres les coups & le carnage,
Et pource qu'ils vouloient plus fort que de la nue
On ne voit cheoir la greſle & groſſe & forte & drue,
Aſſouuiſſant leur faim tant ſanglante, venir
Aux coups & drus & forts & durs à ſouſtenir,
Croyans faire par là pluſtoſt que par l'adreſſe
De bien darder vn bois remerquer leur proueſſe,
Outrecuidez, penſans deſarmer & tailler
L'vn l'autre en vn moment, comme on voit écailler
Quelque horrible poiſſon dur d'ecaille, & l'atteindre
Dans la chair, l'écaillant ſi fort qu'on le voit teindre
De ſon ſang par endroits, à fin que quand l'ecaille
Eſt oſtee à ſon gré, par pieces on le taille.
Enſemble donc tous deux ſans que l'vn regardaſt
Aux premiers coups de l'autre, & qu'en rien ſe gardaſt
Que les Troyens pour luy perdiſſent tout leur cueur,
Que Priam ne preſchaſt à ſon fils que la peur
Qu'vn ſeul luy deuoit faire, & combien que lon face
Hector obſtinément l'attendre en vne place
Sans oncq vouloir entrer aux portes, que pourtant
Tout ſoudain il ſ'allaſt ſi fort eſpouuantant
Le voyant ſur luy courre, & que tous ceux de Troye
Comme ſi cent eclats du Ciel quand il foudroye
Fuſſent tombez entre eux, auec tant d'autres forts
Peuples & chefs venus à leurs ſecours pour lors,
Iuſqu'à vn tous perdus aux portes accouruſſent,
Se ſerraſſent dedans, ſans qu'en rien ſecouruſſent

D'eſpoir, d'hommes, de traits, de quelque autre deuoir,
Contre vn ſeul l'homme ſeul, qu'ils iugeoient leur eſpoir :
Eux qui auparauant long temps victorieux,
Ayans par leurs eſtours frequens & furieux,
Apres neuf ans forcé ces troupes Danaïdes,
De ſe vouloir ſauuer par les routes liquides,
N'y voyoient point pour lors d'accroiſſance plus grande,
Sinon d'vn homme ſeul & d'vne ſeule bande,
Voire encor ſe voyoient ſains & ſaufs, & qu'encor
Sain & ſauf leur reſtoit ce magnanime Hector,
Qui deuant tant de fois aſſaillant leurs grand's troupes
Semant le champ de morts, & dans les creuſes poupes
Dardant les feux vengeurs, pouuoit plus effroyer
Que ce grand Grec, qu'vn Grec menteur fait foudroyer,
Qui tant de fois auoit pour ſ'efforcer d'abattre
Son orgueil, deſiré ſeul à ſeul le combattre,
Et meſme alors qu'on feint que chacun ſe rendoit
Fuitif dedans les murs, de pié coy l'attendoit :
Comme meſme vne telle incroyable contrainte,
Par vn ſeul, ne m'eſt rien que vaine & lourde feinte :
Pour menſonge ie veux tout autant reprouuer,
Vn Phebus deſcendant pour Hector preſeruer,
Minerue contre Hector haranguant à ſon pere,
Par Iupiter en fin tel deſtin improſpere
De mort, contre celuy d'Achile balancé
Dans la balance d'or ſ'eſtre à l'heure abaiſſé,
Ceſte meſme Deeſſe aux yeux vers deſcendue,
A fin que telle vie à tel poinct fuſt rendue :
Son Achile exhorté par elle, le moyen
De faire Hector tourner, puis du viſage ſien,
De l'habit, de la forme, vn faux & ſoudain change,
Pour vers Hector vſer de trahiſon eſtrange
Se faiſant Deiphobe, vn encouragement
Simulé qu'elle donne, vn prompt recueillement,
Pour à tort rebailler la lance Peliade
A ce Pelide fier, qui trompant ſa brauade,
Auoit failli d'atteindre Hector, qui n'euſt failli
Achile, ſi ſon coup du bouclier recueilli

N'euſt eſté deſtourné : Puis l'autre ieƈt de lance,
Dont luy qui ſur Heƈtor tout armé la relance,
L'atteint vers le goſier, ce que ie penſe encor
Eſtre de tout ceci le plus vray : car d'Heƈtor
C'eſtoit l'arreſt fatal, de voir vn iour finie
Par la lance qu'on dit Peliade, ſa vie :
Puis du mourant encor & du viƈtorieux,
Les mots vn peu groſſiers & trop iniurieux
Pour vn vainqueur honneſte, & trop abiets auſſi
Pour le cœur d'vn vaincu, tel qu'eſtoit ceſtuy-ci :
Puis tant d'autres façons de la fable aſſorties
Souuent ſi mal, qu'au vray ſ'elles n'eſtoyent parties
De telle antiquité venerable à touſiours,
Meſme tant en celuy qu'en tant d'autres diſcours
On ſ'en pourroit moquer, n'eſtoit que l'affluance
Si grande des beaux traits que iuſtement on penſe,
Et hauts, & bons, & meſme au poëte decelez
Par les Dieux, ſont parmi telles choſes meſlez,
Dont l'admiration doit tourner la riſee
En l'honneur d'vne Muſe en tous ſiecles priſee.
Mais moy qui ne veux pas laiſſer ore outrager
Ce qui nous appartient, & qui veux reuanger
Vne memoire haute eſtrangement bleſſee,
Par qui ta grand' memoire & la noſtre auancee
Pour iamais peut bien eſtre, & qui me penſerois,
Quand du coſté des Grecs meſmement ie ſerois,
Leur memoire auancer, en rendant inutile
Comme fableuſe en tout la viƈtoire d'Achile :
Ie veux ſuiure l'inſtinƈt gaillard que ie reçoy,
Que par reſentiment celeſte i'apperçoy
Eſtre vray, pour le moins plus ſemblable à l'hiſtoire,
Si quelqu'vne en eſtoit que vrayment on peuſt croire :
Car Diƈtys & Darés ſont ſuppoſez, encor
Le Grec Diƈtys n'euſt fait ainſi mourir Heƈtor :
Et ſous tel inſtinƈt libre en brief ie te vois faire
D'vne façon qui plus te peut & te doit plaire,
Combatre noſtre Heƈtor, encor qu'vn ſort fatal
Trop enuieuſement ſoit ſur luy tourné mal.

Ce grand Pelide armé de corps, de bras, de teste,
Mais sur son morion n'ayant pas ceste creste
Effroyable, qu'auant il y faisoit floter,
Trop marri de se voir d'autres armes porter,
Sçachant mesme qu'Hector auoit les siennes prises,
Sur soy par le combat de Patrocle conquises,
Fort & fier, haut & droit, & bruslant de bien faire,
Sur son char qu'il fait bruire, & dans ce champ eclaire
D'vne face enflammee, ainsi que lon peut voir
Vn tonnerre flambant, lors qu'il ne vient pas choir
En pierre, mais en flamme, & qu'en forme de boulle
Rouge bruyant, siflant, dans les champs il se roulle
Tout aussi tost qu'il voit Hector le fort des forts,
Dont le bras iusqu'au coude estoit tout rouge alors,
Mesme auant que fichez d'vne asseurance extreme,
Front à front, œil dans œil, & pié contre pié mesme,
Ils recherchassent l'art, l'vn sur l'autre auancé
Iusqu'à moitié du fer, de nerfs bandez haussé,
Tant que leur bras est long, en mesme instant dechargent
Leur coup suiui de coups, dont l'vn l'autre ils se chargent
Plus que Vulcan l'enclume, ayant dés l'aborder
Auec vistesse & grace, & force, sans tarder
Ia pieça mis au poing leurs trenchantes espees,
Noirastres de couleur, larges & bien trempees,
Ausquelles cedoit lors le clair iour en clarté,
Et de leurs bons harnois tout l'acier en durté,
Toutes les fois qu'en l'air incessamment mouuantes,
Escartoient leurs lueurs, ou bien que retombantes
Coup sus coup dextrement sans beaucoup espier,
Faisoient sembler qu'en plomb fust conuerti l'acier,
Au moins celle qu'Hector roüoit dedans sa dextre,
Et dont il chamailloit d'elle le propre maistre,
Sur l'epais morion faisant appesantir
Le roide & dru chaplis, horrible au retentir,
Et qui souuent remplit d'estincelles la place,
Ou bien faisant les coups tomber sur la cuirasse,
Et plus souuent encor dessus vn aceré
Pesant & grant bouclier, dont alors fut paré

Par Achile maint coup, quand le Troyen ſ'efforce
D'vne ſubtilité meſlee à l'aſpre force,
En feignant quelques coups, les ramener tout droit
Deſſus la face nue, ou ſur tout ce qu'on voit
En luy de decouuert, entre la cuiracine
Et le fort morion, ou de ruſe plus fine
Sur l'vne & l'autre eſpaule adroitement donnant,
Les courrayes trancher, qui ſeules vont tenant
Le corſelet fermé, pour apres l'ouuerture
Trouuer ce qui n'a pas reſiſtance ſi dure.
Veu l'art & veu l'effort qu'à l'heure on ne croit pas,
Le voyant & l'oyant ſortir d'vn mortel bras,
Tu as vrayment alors digne fils de Pelee,
Grand meſtier de grand force aux addreſſes meſlee,
Et grand meſtier encor d'auoir ſur toy tout bon
Corſelet & braſſals, bouclier & morion :
En flatant noſtre los, pourtant ie ne veux dire
Que ton parti ne fuſt touchant ces armes pire.
Car de celles que lors l'aduerſaire portoit,
Meilleure de beaucoup chacune piece eſtoit,
Auec les autres deux la cuiraſſe & l'eſpee
Dans la forge Ætneanne auoit eſté trempee,
Et polie, & garnie, & richement encor
De relief burinee, & tant d'argent que d'or
Couché dedans l'acier par hiſtoires ornee,
Qui ſembloient viure en l'œuure, en qui la deſtinee
D'Hector & ton trophee on pouuoit ſur tout voir :
Hector meſme les vit, ſans pourtant en ſçauoir
Pour l'heure rien cognoiſtre, & ne penſa que fuſſent
Choſes qui ſur Achile ou ſur luy tomber deuſſent :
Malheureux de porter ignoramment ſur ſoy
De ſon cruel deſtin la trop iniuſte loy.
  Dans ce mont, qui ſans fin ſous la grand' forge fume
Vulcan le forge-foudre auoit deſſus l'enclume
Tourné tout cet ouurage, & luy meſme qui peult
Par vn grand art former aux metaux ce qu'il veult,
Des Cyclopes aydé pour batre, ou dans la braiſe
Mouuoir le fer, ou bien ranimer la fournaiſe,

De ses mains mesme auoit si luisamment poli
Tel ouurage, & de tant d'histoires embelli
Sur tout, ou bien par trempe, ou par force diuine,
Donnant vne durté presque diamantine
A telle espee, & mesme assez endurcissant
Le reste, pour garder que rien l'allast fauçant.
L'œuure fait, il bailla tel present à ta mere,
Qui pour te le forger à ce Dieu fit priere,
Tachant faire par là qu'en toy, qui fus humain
Du costé paternel, de la Parque la main
Pour trancher ton beau fil si tost ne fust hastee :
Ta vie tost apres pourtant te fut ostee,
Quand pour venger Hector au temple d'Apollon,
Tu fus occis d'vn trait par ton fatal talon.
Ou si ce que i'ay dit des armes n'est encore
Que feinte, dont tant plus Hector ie deshonore,
Encontre toy l'armant de tel present fatal,
Dont mesmes il ta sceu faire encor aucun mal,
Si faut-il maugré moy confesser sans feintise,
Quelque part qu'eust esté l'armeure par toy prise,
Qu'en tout cela que toy, Prince, auoir tu pouuois
D'armes dans tes vaisseaux, ou que tous autres Rois
Auoient dedans les leur, c'estoit l'armeure à l'heure
Qui en chacune piece estoit bien la meilleure,
Fust morion, cuirasse, & brassals, & bouclier,
Semblans, tant estoit bonne & la trempe & l'acier,
Fatallement feés : mais veu que tel orage
De coups tombans d'enhaut, d'effort, rage, & courage,
Dont Hector bien payé par tes bras tant & tant,
Va sur toy comme toy dessus luy rebatant :
Il faut que presque autant soit bonne & forte, & dure,
Chasque arme que tu as qui tant d'efforts endure,
Et puis ayant assez de l'horrible vaillance
D'Hector, que de la tienne armeure cognoissance,
Tu ne te serois oncq en tel combat ietté,
Si par trop contre toy l'auantage eust esté.
Iusqu'ici donc ces deux ont eu presque vne egalle
Puissance, mais la fin à tous les deux fatalle,

Auec honte deuoit d'vn & d'autre costé,
Par vn diuers effect mettre inegalité.
Car d'armeure & de fer Hector se fit paroistre
Plus fort, & ia s'estoit d'Achile rendu maistre :
L'autre d'un peu d'adresse & par sort enuieux,
Vaincu se fit vainqueur du vainqueur glorieux.
Mais alors qu'entre deux ceci mesme ie chante,
Par quelle horreur, qui l'œil & l'oreille espouuante
Ces Heros se sont ils rechargez, martelez,
Et des sons rebruyans du tout eceruelez,
Pour le moins si encore ils sont sans playe nulle,
Que peut estre l'ardeur & le cœur dissimule,
Leur espees tantost semblent d'vn choir plus lourd
Ces armes assommer, auec vn coup tout sourd,
Ou tout mat, & tout plat, & tantost de bruyantes
Atteintes les rebatre, & tantost de tintantes,
Ou bien ne tintans point en donnant vont sonnant
Par compas vn bon son, tantost vont estonnant
Derechef ce grand camp d'eclatantes atteintes,
Les nuës mesme en sont penetramment atteintes :
Car comme i'ay chanté que ce fort Dardanois
Se va sur le bouclier, ou sur le dur harnois
D'Achile, de tant viste & tant poisante sorte
Acharnant, qu'on ne sçait comme l'autre supporte
D'vn tel bras la tempeste : aussi diray-ie bien
Que l'autre aussi s'efforce à ne luy deuoir rien,
Ains d'enragé courage aioustant à la dure
Peine & force qu'en luy fait durer sa nature,
Plus qu'il ne croit pouuoir estre à elle adiousté,
Rend iusqu'ici tous biens prestez d'autre costé,
De pareil poix, de force effroyable indomtee
Presque pareille, & d'ame autant entalentee
De nuire & deconfire, & d'vne adresse en quoy
Il vainquoit l'autre, ayant moins de force dans soy.
Car il ne paroist pas en l'enorme tempeste
Dont ore il va le corps, & les bras, & la teste,
Et le bouclier de l'autre à l'enui martelant,
Faire vn rebatement, qui soit moins violent

Que quand Vulcan alors que d'vn infatigable
Trauail faiſoit forger ce harnois infauſſable,
Sur qui ſ'obſtine Achile, au moins ſ'il faut ici
Me plaire de rechef en ces fictions ci,
Et que ce Dieu parmi ſa troupe renfrongnee
De Cyclopes autour de l'œuure embeſongnee,
Auec retentiſſant ahan, & d'vn gros bras
Qui par compas ſe voit tantoſt haut, tantoſt bas,
Batant & rebatant apreſtoient les matieres
Plus rudes, dont Vulcan fit ces armes entieres :
Ou quand l'œuure formé ſur l'enclume on mettoit,
L'enclume qui de plainte eclatante tintoit,
Pour d'vn gros marteau batre vne des pieces ſeule,
La portant toſt apres eclarcir ſur la meule :
Auſſi fort tout cela qu'auoit Vulcan batu
Pour Achile, d'Achile eſtoit lors rebatu.
Ainſi tintamarrant par renfort l'vn ſur l'autre,
Le Grec en fin ſailloit ſur le cheualier noſtre,
Laſſant, & meſme encor laſſé des coups trop lourds
Que renforçoit Hector : mais Hector au rebours
Plus fort, plus vigoureux, plus nerueus, de la peine
Accroiſſoit ſa valeur, ſon ame, & ſon haleine,
Et ces trois qui dans luy de plus en plus croiſſoyent,
Faiſoyent qu'elles par force en l'autre renaiſſoyent :
Tant peut vne louable & genereuſe enuie
Exciter la vertu, quand non pas de la vie
Moins chere, mais il va de ce tant cher honneur,
Que la vertu ſe fait[64] de tous trauaux ſeigneur.
On diroit les voyant que lon voit mainte choſe,
Que plus eſpouuentable vn eſprit ſe propoſe,
En tout cela qu'on trouue au monde rechercher
Auidement l'vn l'autre, & l'vn l'autre attacher :
Meſme attachez ainſi rendre en eux acharnee
Leur rage par moments entre eux remutinee,
Soit inſtinct naturel de haine entre les deux,
Qui le face, ou de proye, ou deſir haſardeux.
Mais que me ſeruiroit pour comparaiſon telle
Enſuiure ou inuenter choſe vieille ou nouuelle,

Veu qu'auec tel combat rien ne peut ſ'aſſembler,
Qui tant extreme peut ſoymeſme reſſembler?
O que c'eſt peu de voir la furieuſe attache
De deux Taureaux plus grands, que l'ardeur d'vne vache
Plus qu'onques on ne vit, forcenez bruſleroit,
Et durant rage telle au combat pouſſeroit,
Mortellement ialoux, aimans mieux en leur flame
Et penſement brutal perdre en leur ſang leur ame,
Que l'vn de l'autre maiſtre à ſon gré puiſſe vſer
De la choſe en qui l'vn veut l'autre maiſtriſer :
Tant qu'apres leur regards de trauers & la hargne
Des malins muglemens leur rage en rien n'eſpargne,
Par courſes & grands heurs mille fois redoublez,
Le teſt, le front, les yeux, de leurs haines troublez,
Les tempes, ny la gorge, ou meſme la poitrine,
Qui de la vie encloſe en leur cœur eſt voiſine :
Ains leurs cornes craquans l'vne en l'autre, & leurs frons
Qui ſemblent faire ouir le choc de deux grands monts,
Et leurs piés animez regalopans derriere,
Pour faire plus grand coup touſiours plus grand carriere,
Ne deſiſtent iamais tant que l'vn de ces deux
Animaux, en grandeur & en fureur hideux,
Dont les yeux gros & ronds vne torche en eux portent,
Faiſant ſembler qu'au heurt les eſtincelles ſortent,
Ait de ſon compaignon la victoire par peur,
Par grand playe, ou par mort, & du prix ſoit vainqueur.
Ce ſeroit bien peu, meſme à telle horrible beſte,
Ayant ia dans ſon fiel, dans ſon cœur, dans ſa teſte,
Par eguillonnemens embraſé peu à peu
L'audace & le dépit, la terreur, & le feu,
Mettre en teſte vn Lyon, grand, effroyable, & braue,
Qui de l'antre ſortant de marche fiere & graue,
Dedaigneux va roüant ſes longs pas en circuit,
Et qui en rugiſſant d'vn long & d'vn long bruit,
Rompt tout l'air, rebruyant, & tourne à la feneſtre
L'œil de trauers, que plein touſiours d'ire on voit eſtre,
Dés qu'en tournant il a dans vn coin apperceu
Son Taureau, qui dedain & courroux a receu,

Il s'enfle & s'affamant tant de sang que de gloire,
Faisant d'vn aigre eclat craquer l'aspre machoüere,
Comme s'il eguisoit sa fureur & ses dents,
Dont quatre horribles crocs il decouure au dedans :
Armé d'ongles trenchans outre ces dents trenchantes,
Il secoue en tremblant ses iubes iaunissantes,
Il court, & puis se lance, & du sault se iettant
Sur l'ennemi, de dens & d'ongles l'arrestant :
Ne plus ne moins qu'on voit des anchres endentees
Les batteaux ou les naus estre au bord arrestees :
Sous serre il le retient, il le presse, il le mord,
Ou se laissant trainer il le suit, & si fort
Garde pour lors sa prise, en qui mesme il fait bruire
L'os craquetant, que l'autre en rien ne luy peut nuire,
Muglant, sautant, trainant, secouant, enrageant,
De n'outrager celuy qui tant va l'outrageant :
Mais toutesfois en fin par si roide secousse
L'agitant, que dehors de la prise il se pousse,
Puis soudain reculant, & semblant dans ses yeux
Porter & sang & flame, outragé, furieux,
Voire horrible au Lyon, en couchant la double arme
Dont son grand front baissé, comme de droit fil s'arme,
Donne si roidement que bien souuent il faut,
Et atteignant trop bas iette la beste en haut,
Qui de roideur surprise, & nullement greuee,
Des cornes du taureau dedans l'air sousleuee,
Choir bien haut & bien loing par dessus luy s'en va
Auec estonnement de ce grand sault qu'elle a :
Puis soudain retournant il recourt, il redonne,
Contre la dure peau du Lyon le coup sonne :
Il fiche, il naure, & brise, & en recommençant
Auec pareille ardeur souuent se va poussant
Plusieurs coups, & souuent il est repris encore
De l'ongle & de la dent, qui dechire & deuore :
Souuent il en echape, & de rechef fraper
S'efforçant, de rechef se resent attraper :
Souuent court, souuent long est le combat, il greue
Souuent si malement le Lyon qu'il le creue

A demi mesmement, mais ce n'est pas souuent,
Il pousse hors & l'ame & les tripes au vent :
Ou quelquefois apres que telle guerre rare
A bien pleu, l'vn & l'autre aduersaire on separe :
Ou plus souuent en fin du combat furieux
Le Lyon du Taureau se rend victorieux,
Qui saisi de la gorge, estrangle, ronge, & mange
Ceste partie, & mesme au sang succé se vange.
Ie ne serois pas plus, si mes vers amusant,
Ce que i'ay ia trop fait, i'allois mesme opposant
A ce Lyon vainqueur, des Ours le plus terrible
Qui se trouue aux rochers de la Scythie horrible :
Ou bien au lieu de l'Ours le Tygre plus puissant,
Plus agile & cruel, qui fut onques naissant
En toute l'Hircanie, & qui sortant en face
De mon Lyon, du prix se fist maistre en sa place.
Ou bien serois-ie assez si pour bien exprimer
Cela qui vient Hector sur Achile animer,
Et sur Hector Achile, & leur haine conceuë
Que quasi naturelle ils semblent auoir euë,
Tant on la voit fatalle, en leur appariant
Le monstrueux assault du dragon variant
De cent & cent couleurs sa reluisante ecaille,
Dont son suc veneneux par tout son corps l'emaille :
Bien que son venin soit presque le moins malin,
Et que veu sa grand' masse il ait peu de venin
Au pris d'autres serpens : l'aspre guerre & vilaine
Que liure tel Dragon par naturelle haine,
C'est au fier, grand, & noble, & puissant Elephant,
De toute beste en force & en sens triomphant,
Alors qu'à tous se vient dessus l'arene Indoise
Rafraichir de ce monstre encontre luy la noise,
Lors que ce chaud serpent dessus terre volant,
Tousiours apres le sang des Elephans bruslant,
Qui froid le rafraichit en dressant l'orde creste,
Voire pour imiter le trait d'vne tempeste
Faisant bruire son vol, son gosier desenfler,
Pour l'alongeant de vents empunaisis sifler,

Son ecaille craquer, ſa langue veneneuſe
Dardiller, & branſler ſa queuë tortueuſe,
Où la nature a mis le plus de ſon effort,
Qui plus en combatant à l'Elephant fait tort,
Oſe ſe ruer ſur la beſte trop bien nee,
Pour eſtre a vn combat ſi vilain deſtinee.
Car non pas en grandeur exceſſiue du corps
Seulement, & non pas pour fardeaux, pour efforts
Genereux, qui ſouuent ont peu ſeruir en guerre,
Elle va ſurpaſſant les beſtes de la terre,
Mais en ſubtilité de prompt entendement,
En douceur, en memoire, & preſque en iugement,
Et qui du graue port grandement venerable,
Par l'iuoire des dents ſi grandes admirable,
Admirable en ſtature, & de beau poil qui plaiſt
Touſiours, & meſme plus lors que tout blanc il eſt,
Toute autre beſte, ainçois le ſerpent homicide,
Qui quelquefois le tue auec ſa proboſcide,
Le hapant, le ſerrant, ou bien l'eſtoufferoit,
Ou meſme l'atterrant expirer le feroit
En l'aſſommant, ſoullant, ou de quelque autre ſorte
Triomphant en dedain de ſa charongne morte.
Mais ſouuent preſque en tout vn grand mal eſt egal
Au grand bien, pour le bien faire luter au mal,
A fin que la nature en tout par la malice
Donne aux meſmes bontez vn nuiſible exercice,
De peur que ce qui ha receu d'elle trop d'heur,
N'ayant rien de contraire enfle trop ſa grandeur,
En grand force de corps pour diuers egard priſe,
En grand haine entre eux deux embraſement epriſe.
Comme par mouuemens naturels en deuoir
De chercher ce qui peut victoire faire auoir,
En aſſaut, en repouſſe, en longue & dure peine,
Où ſouuent la longueur d'vn tel combat les meine,
En effroyable ardeur, de grands heurs eſtonnans,
De maints tours acharnez, d'horribles coups ſonnans
Eſpouuentablement, de nuiſances, morſures,
Priſes, depeſtremens, & mortelles naureures,

En haut bruit d'infinis ſifflemens, & en bruit
Dont l'Elephant par cris eſpouuentables bruit.
En toute choſe donc ſoit elle auantageuſe,
Ou contraire, qui ſuit telle guerre hideuſe,
On peut tel combat dire eſtre egal, & pourtant
L'vn des deux ne va pas la victoire emportant
A tous coups : car ſouuent le dur ſort a baillé
Sur l'Elephant victoire, au grand monſtre ecaillé :
Souuent ſi cautement l'Elephant ſ'euertuë,
Que ſans danger de mort l'ailé ſerpent il tuë,
Et quelquefois luymeſme, ou ſoit que ſe trompant
Il vueille la meſlee acourcir en tombant,
Penſant l'autre aſſommer, ſi ſa groſſe, peſante ,
Et grand' maſſe il fait cheoir ſur la peſte volante :
Ou ſoit que de tomber par force il ſoit contraint,
Eſtant de pluſieurs nœus par les iambes etreint,
Dont du monſtre la queuë incroyablement forte,
Le garrote ſi fort qu'en terre elle l'emporte,
Par vn deſtin pareil en tombant il deffait
L'ennemy, que creuer ſous ſa grand' cheute il fait,
Et luymeſme en creuant & tuant l'aduerſaire,
De ce bruſlant venin extremement contraire
A ſa nature, il va ſ'enuenimant ſi fort
Qu'il ſ'enfle & creue , & prend ſa mort en l'autre mort.
Tels combats donc à voir ſeroient pleins d'horreurs toutes
De grands dangers aux faits, meſme aux fins de grands doutes.
Sur ces trois points derniers plus au vray ſe pourroient
Par vers qui pour la choſe adapter diſcourroyent
A tel combat Indique apparier l'affreuſe
Horreur, le danger grand, l'iſſue encor douteuſe
Du duel, qu'à chanter ie me plais, y mettant
Autant de temps que preſque on mit en combatant.
C'eſt grand horreur de voir comme aigris ils trauaillent
Comme ſ'eſtourdiſſans ils ſ'aſſomment & taillent
Au bord des morions, au grand tour des bouclie rs,
Des breches, & ſouuent des eclats tous entiers,
Et de grands coups touſiours tombans de toute aſpreſſe,

Enfoncent iusqu'au nu toute arme plus espesse,
Tant que s'il faut encore en ceci donner lieu
Aux fictions, faisant ces armes par ce Dieu,
*O * auoir esté forgees,*
Voire (s'il m'est permis d'ainsi parler) feees,
Veu ce qu'on leur voit faire, elles ne lairroient pas
De sentir à tous coups dommage sous leurs bras
Plus feés, pour pouuoir quelque enclume, ie pense,
Detrancher, que ne peut contre eux quelque deffense
Se feer sur l'enclume : Or c'est vne horreur doncq,
Si en conflict semblable aucune horreur fut oncq,
De voir qu'à chasque coup qu'on peut donner ou rendre,
Promptement on les voit tous deux à s'entre-fendre
Quasi sans cesse prests : c'est horreur que desor,
Hector, Achile, & mesme Achile plus qu'Hector,
Qui du choir continu de leur bruyant tonnerre,
Rehaussé, rabaissé, semblent & ciel & terre
Autour d'eux effroyer, & qui de coups tant lourds
Deuroyent tous deux pieça s'estre entre-rendus sourds,
Plus que ne sont les fils d'Yxion, quand ils forgent,
Ou le peuple habitant les lieux où se degorgent
Les sept bouches du Nil, pour dire au vray, se vont
Par force en fin lassant de l'œuure auquel ils sont,
Et que pourtant tant plus leur vigueur est forcee,
Tant moins on voit dans eux leur rage estre lassee,
Qui cent ans les pourroit faire opiniastrer,
S'ils ne sortent au but qui les a fait entrer
En si cruels trauaux, qui mesmes les enflamment
Tousiours d'espoir, tant plus que leurs armes s'entament,
Pensans mettre en morceaux tout ce fer, & tuer
Le premier desarmé quelque part, ou ruer
Tant & tant de tels coups, que quelques vns arriuent
Par quelque breche, ou plus l'ame & les forces viuent :
Car on ne les eust peu si long espace voir
Continuer, n'estoit l'irreuocable espoir,
Obstiné par l'espreuue, encore que tant bonne
Espesseur & durté des armes les estonne

D'auoir vn ſi long temps ſur elles tempeſté,
Sans auoir l'vn ſur l'autre encor rien proffité.
Or quant à telle horreur de ceux qui le fait voyent,
Ou de ceux qui l'oyans, comme preſent m'en oyent
Chanter, Sire, *en ta gloire & memoire ces vers,*
Que i'enuoye en tout ſiecle & tout terroir diuers,
D'icelle pour le plus la cauſe ne procede
Que de voir que par force il faudra que l'vn cede
A l'autre, ou que d'vn meſme implacable deſtin
Donnent tous deux naurez l'vn à l'autre leur fin,
Tant que la terre helas! qui ſur telle iournee
Doit maudire à iamais l'ordonnance donnee :
Veu qu'apres ou deuant elle n'a ſceu trouuer
Deux Heros qui plus haut ayent ſceu releuer
Sa maternelle gloire, en rendant par fatalle
Vertu ſa race baſſe aux Dieux meſmes egalle,
Et que pourtant il faut qu'vn des deux demeurant
Tout ſeul dans elle, ou bien l'vn & l'autre mourant,
Elle reſte à iamais miſerablement veufue
Du pair, ou de moitié de ce pair qu'elle treuue
L'auoir deſhonoree, ains qu'vn peu de rancœur
A deux grand's parts du monde ait fait perdre leur cœur.
Hector eſtoit le cœur de l'Aſie puiſſante,
Achile eſtoit le cœur de l'Europe vaillante :
Mais ce n'eſtoit pas lors en ce pair glorieux
Seulement que le Ciel ſe rendroit enuieux
De leur gloire & hauteſſe en l'vne & l'autre terre,
Soit deuant, ſoit apres leur decennalle guerre,
Aux vaincus, aux vainqueurs le Ciel ialoux oſta
Ce que la terre aux deux de plus grand enfanta :
Comme ſi la hauteſſe enſemble & la ruine
De Troye euſt courroucé la hauteſſe diuine,
Et que l'vne euſt eſté ſur les vaincus ainſi
Punie, comme l'autre eſtrangement auſſi
Le fut ſur les vainqueurs, qui dans leurs propres portes
Les haines, les fureurs, & les hontes plus fortes
Trouuerent que deuant les Pergames Troyens.

Tesmoin soit le grand chef des chefs Pelasgiens,
Ce Roy Mycenien, que l'inique adultere
Fit mourir, adioustant la mort au vitupere :
Tesmoin ce Roy qui fut par l'impudicité
De sa femme contraint d'aller vne cité
Fonder en terre estrange : ainsi lors l'outragee
Venus, ie croy, rendoit son Ilium vangee.
Et quoy des durs trauaux d'Vlysse errant dix ans?
Quoy de l'vn des Aiax que les Caphareans
Rochers, qu'alors les mains de Neptune darderent
Sur son chef dans la mer en passant accablerent?
Quoy de tant d'autres Grecs iusques à Pyrrhe encor,
Qui long temps ne garda l'Andromaque d'Hector?
Et mesme auant le sac ce pié-leger Achile,
Luymesme occis laissa ses cendres dans la ville
Qu'on vouloit mettre en cendre : & soudain apres luy
Au debat qu'on fit lors des armes d'iceluy,
L'autre Aiax de sa main arracha son seruice
Et sa vie, aux ingrats Gregeois fauteurs d'Vlysse.
Quant aux forcez Troyens, pourroit ou bien vn lac
De sang, vn mont de cendre, exprimer en tel sac,
Tant de sang que, ie croy, le vainqueur vint espandre,
Qu'esteindre il en eust peu les feux qu'il fit espandre.
Au double destin donc Iupiter courroucé,
Comme on peut feindre encor, semble s'estre poussé
D'vne part en grand haine & sentence cruelle,
Puis en pitié de voir perdre en tout grandeur telle,
Et d'autre part au triste enuoy de tous malheurs,
Au soudain contrepois des aises aux douleurs,
Des lauriers aux cyprés, des gloires aux diffames,
Et des flames de Troye à leurs lugubres flames,
S'ils en ont eu l'honneur : car des Dieux le destin
Qui ne doit, s'ils sont Dieux, que tendre à iuste fin,
Preuoyans & forcez sans force aux pouruoyances,
A double faute auoyent prescrit doubles vengeances.
Au moins comme eussent peu deuiner tous ces vieux,
Qui tous effets fondoyent au conseil de leurs Dieux.

Les Dieux pouuoyent fleurer dés long temps l'obstinee
Et faulse aigreur, non pas du ciel à nous donnee,
Mais par l'impurité de nature, qui lors
D'eux mesme, & dedans eux, & pour eux tant de torts,
De maux, d'enormitez, feroyent sortir ensemble,

* * * *

TOMBEAVX

A L'OMBRE DE M. SIMON.

L'ARCHER.

Aux Muſes par les vers de l'Aſcrean Poëte,
Vn bel arc proprement ſe voit accommodé,
Qui de leurs mains, au haut du Parnaſſe, bandé,
Decoche en l'vniuers mainte docte ſagette.
Tel arc aux grands eſprits par les Muſes ſe preſte,
Ses traits ſont les renoms, deſquels on eſt guidé
Par exemple à vertu. Mais il faut eſtre aidé
Pour ſçauoir en viſant tirer comme on ſouhaite.
Tu peus ſuiuant ton nom d'vn tel arc eſtre archer,
Mais tu n'eus tel plaiſir à ſi bien décocher,
Comme à bien adextrer à tel arc la ieuneſſe :
Qui ſ'efforce à t'en rendre à ceſte heure vn loyer,
Voulant de ta memoire au Ciel meſme enuoyer
La fleche, qui du dard de la Mort ſoit maiſtreſſe.

A L'OMBRE MESME.

Si plus toſt, cher Eſprit Paternel, Nous ton gendre
Et ta fille, n'auons payé le ſainct deuoir,
Que dés longtemps pouuoit par nos mains receuoir
En pleurs, en fleurs, en vœus, en prieres, ta Cendre,
Noſtre deuoir pourtant moindre ne ſ'en doit rendre :
Nous ſçauions ton merite auoir bien ce pouuoir
De faire à ton renom quelque memoire auoir,
Si ce merite vn iour ſe pouuoit faire entendre.
La memoire qui doit vn fort long temps durer,
Ne ſe perd pour ſe voir quelque peu differer,
Pourueu que lon luy dreſſe en fin vn cours qui dure.
Si au ſainct payement que noſtre deuoir fait,
A noſtre affection ſ'egalle noſtre effet,
Du deuoir differé tu prendras longue vſure.

L'OMBRE DE PERONNE LE GRESLE.

Par trois ſortes de vraye & ſaincte pieté,
Qui ſont enuers mon Dieu, mon pays, & mon pere,
Fut le cours de mes ans (en vn ſiecle improſpere
D'vne mort qui n'eſt point improſpere) arreſté.
Ie voyoy' la nouuelle & faulſe impieté
Preſte à bannir la foy que diuine on reuere :
Ie croyoy' ma patrie abyſmer en miſere :
Ie croyoy' à mon pere vn maſſacre appreſté.
Si grand' ardeur en fin me rendit froide & bleſme :
Veu ces malheurs ma mort me fut vn grand heur meſme:

La patrie, & le pere en memoire, & deuoir
Sepulchral m'ont payee : Et Dieu le ſeul ſalaire
Des Chreſtiens, tant au Ciel, comm' en ſoy m'a peu faire
Et plus vraye patrie, & plus vray pere auoir.

- - -

A L'ESPRIT

DE M. LE COMTE DE BRISSAC,

Tué devant Muſſidan.

Cher eſprit, non à moy, non aux tiens ſeulement,
Mais à ton ſiecle, auquel tu fus grand ornement :
Puis qu'à moy, puis qu'aux tiens, ſe rauit ta preſence,
Et que ton ſiecle en toy perd ſi haute eſperance :
Puis que ta foy, ton Roy, ton cher pays auſſi,
Que tous trois d'vn tel cœur tu ſouſtenois ici,
Mettant pour eux telle ame ardente & forte, & belle,
Ont veu ton corps mourir premier que leur querelle :
Puis que tu t'es ſi toſt, non en genre de mort,
Mais en cœur, en vaillance, en addreſſe, en effort,
Dreſſé dedans le Ciel la meſme trace heureuſe
Que de ton pere l'ame accorte & valeureuſe
S'eſtoit tracee auant : puis que moy qui t'auois
Pris entre les hauts noms, que chanter ie deuois,
N'ay pour toy que ces pleurs, & ce chant qui regrette
De ne ſe faire ouïr qu'à ta cendre muette :
Qu'ores le Ciel au moins ne me puiſſe nier
De t'honorer pour tous de quelque honneur dernier.
Au cœur, qui non flateur, mais haut & franc, honore,

Croiſt l'ardeur d'honorer apres la mort encore.
Si ma voix ne prend vol iuſqu'à toy, ſoit permis
Qu'au lieu de toy pour toy m'entendent tes amis.
Qu'vne voix naiſſe en moy, que ſans fin puiſſe entendre
Et ce ſiecle & tout autre : en moy te faiſant prendre
De ta foy, de ton Prince, & de ta France, vn don,
Qui ſoit de ton deuoir vers ces trois vn guerdon.
Ou bien ſi des Heros les ames demeſlees
De ſens charnels & lourds, & iuſqu'à Dieu volees,
Nous oyent de tant haut : ſi ma voix penetrant
Par ſa puiſſante ardeur, va iuſqu'au Ciel entrant,
Qu'elle au lieu de mouuoir les enfers bas & ſombres,
Tire pour ce ſeul coup, non (comme on dit) les ombres,
Mais les deux clairs eſprits (au Ciel ce croy ie enclos)
De ton Pere & de toy : car en ton los ſon los
Par ta vie, & ta mort, prend auſſi bien croiſſance,
Qu'ores ſon eſprit prend au tien reſiouiſſance,
Qu'eſpriſe elle vous faſſe apprehender de prés
Ce qu'il faut que de toy lon apprehende aprés,
C'eſt que ta mort apporte heur & malheur enſemble,
Et fait qu'au commun dueil vn los publicq ſ'aſſemble.
Car c'eſt deſaſtre iniuſte, & iuſte dueil, de voir
Auec ſi riche fleur tomber ſi grand eſpoir :
Mais c'eſt grand los, grand heur, d'eſtre mort de la ſorte
Et mort en France, auant que voir ta France morte :
Qui ſoit guerre, ou ſoit paix, par eſtrange deſtin
Semble en faits & conſeils ne tendre qu'à ſa fin :
Si Dieu ne garde au moins que proye on ne la voye
Des voiſins, ſ'eſtant faite elle meſme ſa proye.
Le temps de tes beaux ans fait donques le malheur
De ta mort, & le temps de nos malheurs, fait l'heur.
Heureuſement ſe perd, qui en la gloire aperte
Se ſauue de future & de honteuſe perte.
Toy donc qui en mourant as cet heur de mourir
Glorieux, & cet heur de ne nous voir perir :
Toy, toy donc (par trois fois ie t'appelle, ô Genie
Bien-heureux, car le coup qui te mit hors de vie
T'oſta hors tant de maux) faiſant ſortir de toy

Quelque voix claire & grefle, en brief confeffe moy,
Que ta mort en tel temps tellement glorieufe,
Ne peult eftre qu'à nous, non à toy, malheureufe,
Auant qu'vn tel deftin eut tranfmis en ce lieu
Ton corps, ta gloire au monde, & cefte ame à ton Dieu:
(Car celuy qui vaillant pour tel Dieu perd fon ame
La regaigne auec luy) de viue & prompte flame,
D'efpoir, de hardieffe, & de deffeins bouillans,
Propres à tes faueurs, à ton fiecle, à tes ans,
Ton corps fentoit dans foy remplir fon ame enclofe,
Qui las ne penfoit pas fortir fans plus grand' chofe!
Tu ne tachois alors fors qu'en te hafardant,
Aller à ton nom Grec tes beaux faits accordant:
Ainfi que né, nourri, exercité pour eftre
Noftre Lyon, tu fis (Timoleon) paroiftre
(Prefque enfant) ton grand cœur en Piedmont: & Lyon
Te veit de Lyonceau te monftrer vn Lyon.
Depuis en tant d'exploits, & mefme en cefte guerre
Derniere, quand Mouuans vaincu mordit la terre:
Apres à Iazeneuil, à Congnac, où le chef
Des ennemis trouua le loyer du mefchef:
Mefme en tant d'autres lieux qu'ici ie te veux taire,
Tu fis bien, & te tins toufiours preft à mieux faire.:
Voire & de Muffidan deuant le mur fatal,
Qui aux tiens, qui à tous, plus qu'à toy fit de mal:
Sans ceffe ardent de faire en accorte entreprife,
En efcarmouche, fuite, imbofcade, furprife,
En rencontre, en bataille, en fiege, & en affaut,
Tout ce que tu fentois digne de ton cœur haut,
Du feruice du Roy, de la iufte querelle
Qui du Roy, qui de Dieu porte le droit en elle:
Veillant, fondant, cherchant, fans que l'affection
Se peuft vn feul moment depeftrer d'action.
Mais alors tu croyois, fans pourtant la mort craindre,
Que c'euft efté malheur pour toy, de voir efteindre
Si toft fi rare vie. Or' m'ayant entendu
A toy nous conferant, & dans les cieux rendu
Plus pur, tu vois, tu fens, tu crois toute autre chofe.

Va, reuole, & ton pere auecq' toy : puis repose
Pour iamais auec luy : nous laissant pour iamais
Auant que reuoler, vos deux noms, & vos faits :
A moy, qui mieux orner les veux ailleurs encore :
A l'vniuers, qui mieux les oye & les honore.

SVR LE TRESPAS

DE IEANNE DE LOYNES.

Demophoon, Cephale, Orphee, Ænee, ont fait
De Phyllis, de Procris, d'Eurydice, & de Creuse,
Grands ou communs regrets, selon que l'amoureuse
Ardeur & foy monstroit plus ou moins son effect.
Mais eux en telles morts ont tous presque forfait:
L'vn fait mourir Phyllis par attente angoisseuse,
L'autre naure Procris en la vallee vmbreuse,
Des palles morts le tiers sa grand perte refait.
Ænee a moins de dueil, & moins de faute, encore
N'est-il sans grand soupçon. Le dueil qui te deuore
(Veu qu'on n'y voit ou faute, ou mort forcee ainsi)
Monstre qu'en tout deuoit à vostre couple heureuse
Ceder Phyllis, Procris, & Eurydice, & Creuse,
Demophoon, Cephale, Orphee, Ænee, aussi.

A M. SOREAV SON MARY.

I

Qu'vn passant ne s'estonne en voyant tant d'esprits
Si rares, tesmoigner ta douleur iuste, & forte,

Monſtrant qu'à l'amitié qu'aux vertueux on porte,
Plus que les grandeurs touche aux eſprits mieux apris.
Meſmes ton dueil (SOREAV) *d'amour extreme eſt pris*
Vray ſuiet de nous tous, puis ta face auſſi morte
Que ta morte moitié, puis ton pleur en la ſorte
Nous eſprant, qu'on peut eſtre en cas ſi rare épris.
Orphee en repleurant ſa moitié reperdue
Eſmouuoit à ſa perte, à ſa plainte entendue,
Les rochers le ſuiuans, les beſtes, & les bois.
Toy les Orphees meſme eſmeus à ta triſteſſe,
Qui pour toy ſi le Ciel n'enfermoit ta maiſtreſſe,
De la mort & d'enfer rompròyent encor les loix.

II

Tout ce qui peut plus nuire à l'amour coniugale,
La mort, le temps, l'oubli, la haine, auoyent vn iour
Conſpiré ſus voſtre aſpre, & ferme, & ſainct amour,
Tant que la mort pour toy haſta l'heure fatale :
Mais le temps trompé, donne à telle ardeur loyale
Memoire au lieu d'oubli : L'oubli donc à ſon tour
En ſ'efforçant ſe trompe : En fin la haine autour
De mon cœur vient verſer ſa poiſon furiale :
Son venin la deçoit, qui me fait bien fuir
Les bois, la court, le monde, ains moymeſme haïr,
Mais de l'effort contraire amour ſa force excite.
Comment? la mort par dueil me rend mort comme toy,
La mort ſe trompe. Icy la Muſe, au Ciel la foy,
En l'vn l'autre l'Amour tous deux nous reſuſcite.

DE M. BOVRDIN

PROCVREVR GENERAL DV ROY AV PARLEMENT DE PARIS.

De BOVRDIN *le ſain chef qui courbé trauailloit*
Sous le faix des grands dons, dont le ciel, la nature,
Et l'art l'auoyent comblé pour tout bien qu'on procure
Tant au peuple qu'au Roy, ſans relache veilloit.
Et veillant par dedans, ſans ceſſe ſommeilloit
Par dehors, car le ſens à tant diuerſe cure
N'euſt fourni des deux parts, alors que pour la cure
De nos playes ſans fin tous ces dons eſueilloit.
Ce ne fut donc ainſi qu'en vne apoplexie
Vn flot ſoudain d'humeurs qui eſtouffa ſa vie,
Arreſtant tout reſſort des mouuemens vitaux :
Ce fut vn grand torrent des puiſſances de l'ame,
Tiré du chef au cœur ardant contre nos maux,
Qui dans le cœur tua les eſprits & la flame.

A L'AME DE M. DESPENCE.

En ce ſiecle aueuglé, par celeſte doctrine,
Par voix ſaincte & publique, & par maint docte eſcrit,
Par tout inſigne exemple embraſſer Ieſus Chriſt,
C'eſt le remede heureux du malheur qui domine.
Ame heureuſe, tu as à la lettre diuine
Conſacré tous tes ans, plein du diuin eſprit :
Long temps tu as preſché, tu as maint liure eſcrit,

Où l'effort de raiſon l'effort d'erreur ruine.
Mais de ta vie encor l'exemple tu paſſas
En ta mort, quand la Croix d'vn tel zele embraſſas,
En vn temps où l'erreur contre la Croix ſ'irrite.
Doncq' comme acquis ici par doctrine, par voix,
Par eſcrits, los, & fruit, & renom, tu auois,
La Croix t'aquiere au Ciel de la Croix le merite.

DE M. DE MONTSALEZ.

L'OMBRE.

I

Suy donc, Paſſant, & ly : Cet immortel flambeau
Qu'ardent dedans ſa main tient la Pieté ſaincte,
C'eſt l'inſtinct, c'eſt l'amour, dont noſtre ame eſt contrainte
A tout grand œuure iuſte, & noble, & ſainct, & beau.
Et ces fleurs qu'elle auſſi reſpand ſur maint tombeau,
C'eſt vn deuoir auquel les Vertus l'ont eſtreinte :
Ce vaſe c'eſt le los, les merites, la plainte,
Et les vœus, qui touſiours refument de nouueau.
Ce qui eſt propre à moy, ſont ces Enfans qui tiennent
Ces flambeaus contre bas, par leſquels ils t'apprennent
Qu'ainſi ma vie eſteinte en la mort a eſté.
Mais croy qu'vn iour la gloire & memoire immortelle
Leur fera r'allumer ma vie encor plus belle,
A l'autre ardent flambeau que tient la Pieté.

II

La Pieté, qui plus aux autres Vertus meine,
Qui plus meine à la gloire & memoire ces trois,

Nos cœurs, nos faits, nos noms, ſans ceſſe pour ſes droits,
Soyent diuins, ſoient humains, nous r'appelle à la peine:
Nous armant, quant l'erreur, ou quand l'orgueil forcene
Contre Dieu, & qu'il bleſſe, ou qu'il foulle nos Rois,
Nos païs, nos amis, nos parens : car des loix
Et lien de ces cinq, tout braue cœur ſe peine.
Pour tous les cinq i'ay fait, ſacrant aux trois premiers
Mon ſang à eux voüé, laiſſant aux deux derniers
L'aiſe & l'heur de mon los : Mais tous cinq m'en guerdonnent :
Dieu les cieux m'a donnez, & mes Rois les honneurs,
Mon païs la loüange, & mes amis les pleurs,
Mes parens ce ſepulchre auec les pleurs me donnent.

DE M. D'ALLVYE

SECRETAIRE D'ESTAT.

De mon ayeul le nom FLORIMOND *ie receu,*
Ce ſurnom, ROBERTET, *eſt le nom de ma race,*
Ieune ie fis ma fleur loüer de mainte grace :
Secretaire d'Eſtat d'vn Roy CHARLES *ie feu :*
Sur tout i'aimay PIANE, *& pour femme ie l'eu,*
Qui ſeule en moy le tort fait par ma mort, efface :
Car bien que lon rauiſſe à ſon tige vne fleur,
L'eau dans vn vaſe peut maintenir ſa couleur :
Mais ceſte eau, qui aux yeux de ma PIANE *abonde,*
Fait bien plus : car meſlee auec l'eternelle onde
D'Helicon, m'arroſant & ranimant touſiours,
Dans ce vaſe mortel fait reflorir au monde
Mon nom, mon ſang, mon los, ma charge, & mes amours.

POVR LE TOMBEAV DE M. THEVET,

COSMOGRAPHE DV ROY.

Le grand Moteur du Ciel & Nature feconde,
Pour en vn feul fuiet faire voir en ce monde
Comme eft grand leur pouuoir, reduit en fon effet,
D'vn accord accompli THEVET *auoit parfait.*
Le Ciel la plus belle ame en fes beaux feux choifie
Emprunta pour ici luire vne belle vie :
Et Nature choifit fes plus riches threfors,
Pour ce beau don du Ciel loger en digne corps.
Ainfi le fainct honneur du Ciel & de Nature
Fut découuert çà bas en vne creature,
Qui d'efprit & de corps tefmoigna la grandeur
De fa forme & matiere, & de fon createur :
Car toutes les vertus qui l'efprit enrichiffent,
Et toutes les beautez qui le corps embelliffent,
Les fciences, les arts, la faincte pieté,
La grace, la vigueur, & la dexterité,
Feirent eftre cefte ame vn diuin exemplaire,
Et feirent que ce corps onques ne fceut deplaire
Qu'à fon ame, qui n'eut autre obiet pour penfer,
Que celuy qui pourroit à fon ciel la hauffer.
Comme le corps pefant, qui forcé dans l'air entre,
Bien toft courbe fa voye, & rechet fur le centre :
Ainfi le feu leger longuement ne peut pas
Contre fon naturel demeurer ici bas.
Auffi cefte belle ame eftant au corps forcee,
D'ordinaire defir contre le Ciel pouffee,
Impetra par l'effect d'vne viue oraifon,
De fortir de ce corps, fa mortelle prifon :
Autour duquel ici autre chofe ne refte

Qu'vne image de mort, à ses amis moleste :
Et de tant de vertus n'est demeuré, sinon
Vne gloire immortelle, & vn illustre nom,
Qui d'vn vol empenné de Romaine parolle
Par le disert THEVET *court l'vn & l'autre pole,*
Pendant que l'ame au Ciel iouit d'vn doux repos,
Et mollement la terre ici couure son corps.

CANTIQVE CHRESTIEN.

O grand Dieu souuerain, dont la diuinité,
Chrestiens, nous adorons dessous triple vnité,
Qui as pour ton palais ceste vouste etheree,
Où des Anges te sert la troupe bienheuree :
Qui formas, tout-puissant, le grand tour spacieux
De ce diuin chef-d'œuure admirable à nos yeux :
Qui tournes d'vn clin d'œil ceste grand' masse ronde,
Qui lances de ta main le foudre par le monde,
Pardonne nous, Seigneur, & nos pechez lauant,
En ta iuste fureur ne nous va poursuiuant.
Que si tu mets nos faits en égale balance,
Et veux à la rigueur condamner nostre offense,
Qui pourra supporter le terrible courroux
De ce grand Dieu viuant animé contre nous?
Rien ne se sauuera de ta fureur diuine,
Non pas mesme du Ciel l'eternelle machine.
Car où est celuy-là qui ne soit criminel
Par son propre peché, ou par l'originel?
Mais bien tu es celuy Dieu facile & ployable,
Qui es également & iuste, & pitoyable :
Qui donnes le loyer plus grand que le bien faict,
Et la punition moindre que le forfait :

Auſſi ta pieté nos offences ſurpaſſe :
Et donner au non digne eſt digne de ta grace,
Bien que dignes aſſez nous nous pouuons nommer,
Si dignes tu nous fais, & nous daignes aimer.
Doncques regardes nous de tes yeux pitoyables,
Soit comme ſeruiteurs, ou ſoit comme coulpables :
Coulpables ſommes nous, ſi ta ſeuerité
Regarde ſeulement à noſtre iniquité :
Mais ſi tu as egard à la noble nature
Dont tu nous as ornez ſur toute creature,
Sire, nous ſommes ceux qui de creation
Te ſommes ſeruiteurs & fils d'adoption,
Dont, helas! d'autant plus coulpable eſt noſtre race,
Nous ayant le peché priuez de ceſte grace :
Mais par la grace ſoit le peché ſurmonté,
Et croiſſe en nos forfaits l'honneur de ta bonté.
Car ſoit que ta ſageſſe, ou ſoit que ta puiſſance,
Vueille autrement de ſoy nous donner cognoiſſance,
L'honneur de ta bonté eſt trop plus grand en nous :
Et ceſt Amour là, Sire, eſt aimable ſur tous,
Qui a peu le ſeigneur du Ciel faire deſcendre,
Et les membres de Dieu deſſus la croix eſtendre
Pour lauer nos pechez, par l'onde & par le ſang,
Que le fer inhumain fit ſortir de ton flanc :
Ainſi ta pieté & ton amour (ô SIRE)
Fait que vainqueur du mal noſtre bien ſe peut dire.
O amour, ô pitié ſoigneuſe de nos biens,
Qui ſerue de tes ſerfs t'es faite pour les tiens :
O amour, ô pitié de nous mal recogneuë,
Que nous auons quaſi par nos pechez vaincuë,
Fay que de ton amour la violente ardeur
Vers toy puiſſe eſchauffer noſtre lente froideur :
Affranchi nous, Seigneur, de l'odieux ſeruice
Qui nous a ſi long temps fait eſclaues du vice :
Eſteins en nous l'ardeur de noſtre vain plaiſir,
Et fay de ton amour croiſtre en nous le deſir,
A fin qu'ayant parfait le cours de noſtre vie,
Lors que deuant ſon Roy l'ame ſera rauie

De ton partage heureux iouïssant auec toy,
Tu luy sois comme pere & non pas comme Roy.

SONNETS.

A LA ROYNE MERE.

I.

Si ie suis bien cogneu de Toy, de tes enfans,
Et des grands plus amis de vertu, tant qu'il faille
Que ma Muse à vous seuls se consacre, & qu'elle aille
Haussant au ciel vos noms, vos heurs, vos faits, vos rangs:
I'iray sur tout en toy cercher les dons plus grans,
Que quelque heureux & rare aspect du ciel te baille,
Qui pour toy contre Enuie & Fortune bataille,
Brouillant, mais bienheurant, le beau fil de tes ans:
I'iray cercher cela que tu as d'auantage,
De nourriture & d'art, de conseil, & d'vsage,
N'oubliant l'heur receu du feu Roy ton seigneur,
L'heur aussi, qui de Rois, & Roynes te fait mere:
Mais si vaincre tu peux nostre Erreur & Misere,
Ie mettray ce pris double au plus haut de ton heur.

II.

C'estoit grand bien (encor que la crainte ou contrainte
T'ait peu mesme à bon droit tel vouloir esbranler)

Que tu voulois touſiours entre nous rappeller
La Paix, bannie helas! par ardeur ſaincte ou feinte:
Que tu as ſans en rien t'eſpargner, & ſans crainte
D'aucun haſard, voulu peiner, ſonder, aller
Deçà delà, mander, deſſeigner, & parler
Tant bien, pour par raiſon rendre l'ardeur éteinte.
C'eſt grand bien, nonobſtant tant de ſang, tant d'horreurs,
Iuſte amende payee à Dieu pour nos erreurs,
D'auoir en fin pourtant eſtouffé la grand'flame,
Et meſme deſaigri la playe freſche, auoir
Tout fermé, tout couuert: mais c'eſt tout de pouruoir
Qu'vn mal caché, couuert, ne ſe r'ouure & renflame.

III

Tu n'as pas ſeulement de noſtre Paix ſouci,
Soit pour l'auoir bien ſceu rechercher, & bien faire,
Soit pour la preſeruer du trouble ſon contraire,
Mais noſtre guerre en main[66] *tu as pris tout ainſi:*
I'enten guerre licite, & non celle qu'ici
Vn mal d'eſprit a peu ſiniſtrement attraire,
Pour du lien commun d'vn ſeul Dieu nous diſtraire,
D'vn ſeul Chriſt, d'vn ſeul Roy, d'vn ſeul païs auſſi.
Le Haure où ton aduis tout ſeul pouſſa l'armee,
De ton cœur, de ton heur, de ton droit animee,
Les ſoldats enflammez & guerdonnez par toy:
Les bleſſez recueillis, le lieu que tu ordonnes,
Où la vie honorable apres l'honneur leur donnes,
Monſtrent que nous auons en vne Royne vn Roy.

A MONSIEVR[67].

Du Croiſſant de HENRY *toutes les autres parts*
Ne deuoyent pas ſous luy remplir leur forme ronde :
Ceſte merque par qui ſ'entend le rond du monde,
Se gardoit à la race iſſuë d'vn tel Mars.
FRANÇOIS *ſoudain mourut :* CHARLES *hors des haſards*
Et troubles, doit regir ſa France en tout feconde :
ALEXANDRE-EDOVARD *doit pour ſa part ſeconde*
S'aller pouſſer au rang des Anglois EDOVARDS :
C'eſt ton ſceptre premier, mon vers eſt prophetique,
L'vn de tes noms, le tort, l'occaſion t'y pique,
Que ce mien vœu te ſoit vn vueil continuel.
*Puis excité du nom d'*ALEXANDRE, *à ton frere*
Aidant, tous deux aidez du tiers deſtin proſpere
D'vn HERCVLE, *comblez le Croiſſant paternel.*

A MONSEIGNEVR LE DVC[68].

Tu es ſeul, que ie penſe, en tout le ſang des Rois
Tes ayeulx, qui as eu (non, ie croy, ſans preſage
D'heureux & grand deſtin de grand' force & courage)
*Le nom d'*HERCVLE, *auquel prendre vn patron tu dois.*
Sois donc premierement noſtre HERCVLE *Gaulois,*
A ta langue enchaiſnant les peuples de cet age,
Par leurs oreilles pris, & liez, d'vn langage
Plein du doux miel d'honneur, de vertus, & de loix.

Cet age en a besoin. Puis comme HERCVLE *domte*
Tout rebelle, & tout monstre execrable surmonte,
Asseruant, nettoyant, pacifiant, tous lieux,
Où tes freres, parens, alliez, & toymesmes
Regnerez : pour apres tous les labeurs extremes,
Du rang des Rois, te mettre en fin au rang des Dieux.

ODE DE LA CHASSE[89]

AV ROY.

En quoy me ſen-ie ores pouſſer
Dans ce bois, remerquant les places
Où ie t'ay veu ces iours chaſſer
*(*SIRE*) eſtant preſent à tes chaſſes?*
Sus quitton noſtre Lyre, allon
Queſter, chaſſer, pourſuiure, ô Muſe,
Suy moy, Deeſſe, & ne refuſe
D'imiter ton frere Apollon :
Qui bien ſouuent ayant ſonné
Des Dieux la gloire, & la nature,
Et du grand Monde façonné
Par eux la cauſe & la ſtructure :
Ou bien ſonné les fiers Geans,
Qui par ſon pere à coups de foudre
Furent en quartiers & en poudre
Eſpars dans les champs Phlegreans :
En ſa main, dont ſi doctement
De ſon archet ſa Lyre il touche,

Accompagnant ſon inſtrument
Des diuins accords de ſa bouche,
Prend ſoudain l'arc d'argent, & va
Chaſſer dans vn bois ſolitaire,
Ou bien quelque monſtre deffaire,
Ainſi que Python il tua.

Comme ce celeſte ſonneur
Ie ſonnoy d'vn grand Dieu les gloires,
Et de mon Roy l'heur & l'honneur,
Attendant ſonner les victoires
Tant d'vn tel Dieu que d'vn tel Roy,
Sur ceux qui leuent leur audace
Contre eux : mais ie ſens d'vne Chaſſe
L'ardeur ores bouillir dans moy.

Dés l'autre iour l'humeur m'en print,
SIRE, *en ſuiuant ton aſſemblee,*
Et depuis l'ardeur qui m'éprint
Eſt touſiours en moy redoublee,
Non pas pour ſeulement queſter
Beſtes fauues, noires, ou autres,
Qui repairent aux foreſts noſtres,
Mais pour d'autres monſtres domter.

Sans enſuiure pourtant ce Dieu
Chaſſeur, & Harpeur, & ſans prendre
Au lieu de ma Lyre vn épieu,
I'aime mieux ma Lyre retendre,
Et ſur elle chanter ſi bien
La chaſſe qu'ores ie proiette,
Que meſme à l'œil ie te la mette
Pour le proffit & plaiſir tien.

Car en tout ce que i'ay vouloir
(SIRE) *de rechercher ou faire,*
De dire, eſcrire, ouïr, & voir,
La fin qui ſeule m'en peut plaire,
C'eſt d'y pouuoir auecq' plaiſir
Prendre vn proffit d'eſprit enſemble :
Car quand ce double fruit ſ'aſſemble,
C'eſt le but parfait d'vn deſir.

Auſſi meſme en ce que ie veux
Offrir aux grands, ie me propoſe
De leur faire enſemble ces deux
Cueillir en vne meſme choſe :
Le plaiſir remuant les cœurs
Leur attrait l'eſprit, & l'oreille,
Et l'autre leur deuoir éueille
Aux conſeils, aux faits, & aux mœurs.
Si dans mes vers tu ne voulois
Chercher que la fueille agreable
Sans fruit, l'eſcorce ſans le bois,
Le bois ſans le ſuc proffitable,
I'aimerois mieux te voir touſiours
Baller, courre, eſcrimer, t'eſbatre
A cent ieus, & faire combatre
Dans ta court ton Once & tes Ours :
Ou bien chaſſer, non pas ouïr
La Chaſſe qu'ici ie t'ay faite,
La Muſique ouïr, non iouïr
D'vne Muſique plus parfaite,
Par laquelle taſchant chaſſer
A cor & cri noſtre manie,
Ie veux la paiſible harmonie
Faire à tes ſuiets embraſſer.
Ou bien i'aymeroy mieux te voir
Amuſer d'vne maſquarade,
Vuide de ſens & de ſçauoir,
Te paiſſant de vaine brauade :
Ou t'amuſer par des bouffons
De ce qui par eux Comedie
Se nommeroit, ou Tragedie,
Et des deux n'auroit que les noms.
I'ay le premier de ces deux ci
L'honneur en ta France fait naiſtre,
Qui des Rois, qui du peuple auſſi,
Deux diuers miroirs ſouloyent eſtre :
Si les premieres n'ont eſté
Parfaites pour mon trop ieune age[10],

Ie me ſuis en ce double ouurage
Moymeſme depuis ſurmonté.
I'ay (pour n'eſloigner mon propos)
Maint grand labeur taſché parfaire,
Pour ce bien du commun repos
Diſtrait de nous, à nous retraire,
Tant pour domter l'opinion,
L'abus, & l'ardeur aueuglee,
Qu'en la police dereiglee
Chercher la reigle & l'vnion.
Mais ſur ma Lyre ie ne veux
Maintenant chantant vne Chaſſe,
Que dreſſer quelques petits vœus
Sur le mal qu'il faut que lon chaſſe,
Et dedans mes vers rapportant
L'vne & l'autre pourſuitte & queſte,
Faire que ce chant que i'appreſte
T'aille doublement contentant.
Car comme du plaiſir i'ay dit,
Si en cela que ie te donne
Tu recherchois le ſeul proffit
Et le maintien de ta couronne,
Tu ſerois mieux en ton royal
Conſeil, arreſté du langage
D'affaires, & du ſainct viſage
Du graue & docte l'Hoſpital.
La Ieuneſſe, la Royauté,
Et des Princes la nourriture,
Font que toute ſeuerité
Repugne fort à leur nature :
Mais ſi faut-il qu'armes & loix,
Honneur, vertu, ſçauoir, prudence,
Fuſt-ce entre le feſtin, la dance,
Et le ieu, ſ'apprennent des Rois.
Vn Prince ſe peut deſtourner
Tant de l'amour que de l'eſtude,
De tout ce qui peut plus l'orner,
Que ſon ſceptre : ſoit par trop rude

Couftume de l'affuiettir,
Soit par face, ou façon, ou faute
De pouuoir l'humeur brufque ou haute,
En y confentant diuertir:
Par faute de mefler le ieu
Et les gais mots, par la doctrine
Se faire plaire, & peu à peu
Luy faire plaire la diuine
Racine de tout heur & bien,
Fafcheufe quand on la propofe:
Mais qui ne fçait qu'en toute chofe
Qui bien ne goufte n'aime rien?
Or fus donc (Sire) *excite toy*
D'vne courfe de Cerf, chantee
Briefuement, & mefme la croy
Vraye, & non pas reprefentee.
Ie te voy ia (Sire) *apprefté:*
Car ayant cefte matinee
A la volerie donnee,
A cheual tu es remonté.
Le buiffon au matin f'eft fait,
Faifant beau, reuoir & cognoiftre,
Et qu'vn bon chien eftoit au trait
Dans la main d'vn veneur adextre,
Qui voyant, iugeant, defaifant,
La nuict parlant, & faifant fefte
Au chien, qui vouloit de la befte,
Et toufiours çà & là brifant:
Conduit tant par l'affentement
Du chien, que par fa propre veuë,
Soit que par le pied feurement,
Le temps, & la route il ait veuë,
Qu'il ait les portees, ou bien
Les foulees, les repofees,
Ou autres chofes aduifees,
En fon meftier n'oubliant rien:
A deftourné fon Cerf, & fait
Son rapport, fans que les fumees

Apporté dans ſa trompe il ait,
Pource que ſe trouuans formees[71]
En Aouſt & Iuillet ſeulement,
Par troches en Iuin, & encores
Par platteaux en May, du tout ores
Elles ſont hors de iugement.
Ia departis ſont les Relais,
Et pendant que moy d'ainſi dire,
Toy d'ainſi m'ouïr tu te plais,
Nous ſommes ia paruenus (Sire),
Au laiſſer-courre, il faut penſer
De piquer tant que tout tu voyes :
Voila, le Veneur ſur les voyes
Tient ſon limier preſt à lancer.
Ce limier l'auoit mené droit
Aux briſees, tant il eſt ſage,
Puis a touſiours ſuiui ſon droit :
Tant peut la nature & l'vſage
Les beſtes meſme façonner.
La meute des chiens ne demeure
Gueres loin apres, pour à l'heure
Bien decoupler & bien donner.
Ce Cerf, pauure Cerf qui caché
Dans l'epais du buiſſon ſe penſe,
Où ce matin l'a rembuſché
Ce meſme limier qui le lance,
De ſa vie en ſes pieds diſpos
Se fie, tous ces bois reſonnent
D'vn long gare-gare, & ſe ſonnent
Par ce tien Veneur deux longs mots.
Tout ſoudain que ce lancement
A nos oreilles ſe vient rendre,
On fait le prompt decouplement
Par quatre ou cinq longs mots entendre :
Toute ame ſe peut aſſeruir
A ſes ſens : mais l'œil, & l'oreille,
Contens ici, par nompareille
Force nous peut poindre & rauir.

Voy-le-ci (Sire) *dans ce fort,*
Aller par ces portees mesme:
Il rompt, il brise, il bruit, il sort,
Et desia de vistesse extreme
Se court, se presse à cri & cor,
Suiui de la meute courante,
Tout ensemble apres luy parlante,
Attendu des relais encor.
Tu vois ces prompts piqueurs brusler
D'ardeur, & tantost par bruyeres,
Tantost par fustayes voler,
Par champs, par forts, & par clairieres:
Des mots de leur trompe animans
Ensemble les chiens & la beste,
Et au plaisir de la conqueste
Plus qu'à la proye s'enflammans.
Ie ne m'estonne d'Orion,
Ny d'Adonis, ny d'Hippolyte,
Ny du miserable Acteon,
Ny d'Atalante, ou de la suite
Que Diane souloit mener:
Car ce plaisir dompteur des vices,
Passe tous plaisirs & delices
Qui ne nous font qu'effeminer.
Tant que ceux-ci, qui nuict & iour
Menans leur vie chasseresse,
Fuyoyent le casanier seiour,
Qui se couplant à la paresse
Se fait l'engendreur de tous maux,
Outre leur deduit & leur queste
Auoyent l'heur de la vie honneste
Pour grand loyer de leurs trauaux.
On feint les plus forts Dieux chasseurs,
Ainsi qu'Hercule, & Phebus mesme:
Car tousiours la grandeur des cœurs,
La force & la Noblesse s'aime
Aux chasses, qui peuuent dresser
Beaucoup, & maint les sçait bien faire,

Qui peut en guerre l'aduerſaire,
Et en paix les crimes chaſſer.
Mais retourner au Cerf il faut,
Qui d'vne longue randonnee
Forlongeant, fait eſtre en defaut
Toute noſtre meute eſtonnee :
Il faut que ces chiens ia branlans
Touſiours en crainte ſe retiennent,
Tant qu'eux-meſme aux voyes reuiennent,
Apres leur Cerf touſiours allans.
Il fait ſes ruſes maintenant
Que luy a peu ſon age apprendre,
Aux hardes des beſtes donnant,
Pour faire aux chiens le change prendre :
Ou bien querir (peut-eſtre) il va
D'autres Cerfs, que touſiours il chaſſe
Deuant ſoy, par ſi long eſpace
Qu'il face ſuiure vn de ceux là.
Ou n'ayant qu'vn ſeul Cerf trouué
Dedans ſa repoſee, à l'heure
Il le chaſſe : & d'où ſ'eſt leué
Ceſt autre, le noſtre demeure :
Ou tout au bout d'vn long fuyant
Bondiſt au fort, ou bien il vſe
Encores de mainte autre ruſe
Sur luy fuyant & refuyant.
Si pas vn de tes chiens n'a ſceu
Defaire la malice ſienne,
Et que relancer ne l'ait peu,
Il faut que le limier on prenne,
Et qu'on commence à requeſter
Depuis la briſee derniere,
Où l'on a veu les chiens derriere
Leur proye branſler & douter :
Suiure les voyes, aduiſer
Fort bien ſ'il demeure, ou ſ'il paſſe
Songer comme il a peu ruſer,
Tant que ſes ruſes on deſface :

Et qu'en parlant alors ainſi
Qu'au laiſſer-courre on le relance.
Or ſus donques chacun ſ'auance
Pour y eſtre, & toy (SIRE) *auſſi.*
De la trompe les meſmes mots
Que i'ay dits parauant, ſe ſonnent :
De meſmes cris, meſmes propos
Tous les lieux d'alentour reſonnent :
On le recourt, rebaudiſſant
Les chiens, grande eſt la randonnee :
Mais la beſte en fin maumenee
Perd ſon haleine en ſe laſſant.
Ce pauuret preſſé de ſi pres
Par la meute qui le mau-meine,
Veut gaigner quelque eau tout expres,
Pour fraiſcheur reprendre & haleine :
Mais las! chetif il apprendra
Tout au rebours que la viſteſſe
Dedans l'eau nuiſible ſe laiſſe,
Et toſt les abois il rendra.
Quelques Cerfs ſe ſont par les eaux
Porter, de peur que les chiens viennent
Les aſſentir : dans les roſeaux
Quelques autres cachez ſe tiennent :
Vn autre porter ſe fera
Sur le dos de quelque autre beſte,
Mais de ceſtuy la mort eſt preſte,
Peu apres que ſorti ſera.
Aux trouſſes ia les chiens ardans
Le tiennent, il eſt ia par terre,
Ils le tiraſſent de leurs dents,
Iouïſſans du fruit de leur guerre :
Les larmes luy tombent des yeux :
Et bien que pitié preſqu'il face,
Si faut-il que de telle chaſſe
Sa mort ſoit le pris glorieux.
La mort du Cerf ſe ſonne, alors
Les monts, les vaux, & les bois, rendent

Les bruyans & hautains accors,
Que les trompes dans l'air eſpandent.
On coupe & leue vn des pieds droits,
On abat l'orgueil de ſa teſte,
Qui ſont (Sire) de ta conqueſte
Les enſeignes & premiers droits.
On ſe met (peut-eſtre) à parler
Voyant ceſte teſte ramee
De frayer, brunir, & perler,
De bien ſommee, & bien paumee,
De bien roüee, & ſi elle a
Marrein, andouilliers, & goutieres
D'vn fort vieux Cerf, & cent manieres
De diſpute outre celles là :
Si lon auoit premierement
Bien iugé qu'il fut Cerf courable,
S'il eſt Cerf dix cors ieunement,
Ou fort vieux Cerf & fort chaſſable :
Si le pied monſtroit bien que c'eſt,
Et tous ſignes qu'on a peu prendre,
En ton retour tu peux entendre,
Tout tel deuis qui aux grands plaiſt.
Là ſouuent du particulier
On tombe à parler de la chaſſe
En commun, comme du Sanglier,
Soit que lors du Vautray lon face,
Ou d'autres façons le diſcours[12] :
Quand par grands leuriers que lon iaque,
Au ſortir du fort il ſ'attaque
Du coſté qu'on a fait l'accours.
Ces animaux grondans, fumans
A gueule ouuerte, armez d'horribles
Deffenſes, bauans, écumans,
Et plus dangereux que terribles,
Se peuuent à cheual tuer
De l'eſpee : mais ie m'aſſeure
Que l'eſpieu eſt l'arme plus ſeure,
Soit pour atteindre ou pour ruer.

On parle des loups que lon prend
A la huee, ou d'autre ſorte,
Du carnage par qui lon rend
La gloute beſte priſe & morte :
On parle des cheureuls, des daims,
Et d'autres, ſoit pour courre, ou tendre,
Ou pour épiant les ſurprendre
D'vn plomb, ou bien d'vn trait attaints :
Ainſi que l'Ours qui ne court ſus
Aux gens, tant que mal on luy face,
Ains attend le coup de deſſus
Vn haut arbre. Or quand on le chaſſe
De ſes cauernes les grands trous
On bouſche, & bien qu'il grimpe, & rue
Des pierres, qu'il ſerre, & qu'il tuë,
Cede en fin aux chiens & aux coups.
Puis du caut Renard buiſſonnier,
Qui touſiours entre les chiens vſe
De tours ruſez, mais du leurier
La dent finit en fin ſa ruſe :
Ou de petits chiens lon ſe plaiſt,
Comm' au Blereau luy faire guerre ,
On eſcoute, on houë la terre
Droit ſur l'accul quand il y eſt.
Parler auſſi du Lieure on peut
Qu'à force on prend, ou d'vne ſorte
Rare, quand le Leopard veut
En quatre ou en cinq ſauts l'emporte :
Meſme on peut diſcourir combien
A leuretter on ſe peut plaire,
Quand en plaine raſe on voit faire
Au lieure & aux leuriers fort bien.
Pour le queſter on va marchant
Par rang dedans telle campagne,
Le Pelaud part : on va lachant
Les leuriers, les cheuaux d'Eſpagne,
Et les viſtes courtaus apres
Font poudroyer leur longue trace :

Il ſe court, ſ'atteint, ſe bourraſſe,
Tant il a ſon ennemi pres.
Point ne luy fait perdre le cœur
L'atteinte d'atteinte ſuiuie,
Ses pieds ſont æleȝ par la peur,
Qui ſeuls peuuent ſauuer ſa vie :
Il eſt mis en fin au noüet,
Dont quelquefois meſme il eſchappe
Par bonds quelquefois il ſe happe,
Et criant roidit le iarret.
Des animaux plus eſtrangers
On peut en bref toucher la chaſſe,
Comme des bien rameȝ Rangers,
Ou des Lyons qu'au feu lon chaſſe,
Des Tygres qu'on trompe au miroir,
Des Elephans qu'auſſi lon trompe,
Et dont ne peut la forte trompe
Contre l'eſprit humain valoir.
Tels propos ſ'enflent eſtans pleins
De mots propres à ce langage,
Dont les Grecs, & dont les Romains
N'eurent iamais ſi riche vſage :
Là ſonnent ces mots de limier,
Chien-courant, dogue, chien-d'attaque,
Epagneu, chien d'Artois, & braque,
Barbet, turquet, allant, leurier.
Là des chiens oublier ne faut
La race, couleur, & maniere,
Les noms, comme Miraut, Briffaut,
Tirebois, Cleraude, & Legere :
Et en leuriers, Iaſon, Volant,
Cherami, Cigoigne, Cibelle :
Et cent noms dont on les appelle,
De toutes les ſortes parlant.
D'etabler, de rere, d'aller,
De bontems, de fraye, gaignage,
Du contre-pié, du ſuraller,
D'os, de pinces, du viandage :

Bref, de tout autre iugement
Qu'il faut que l'on face à toute heure,
D'entree, ſortie, demeure,
Suitte, dreſſement, lancement :
Des diuers langages qu'on doit
Dire aux chiens, diuers mots de trompe,
Et diuerſes voix que lon oit,
Du change, auquel il faut qu'on rompe
Les chiens, ou de leur long defaut,
De bien remeuter, de viſteſſe,
De creance, voire ſageſſe,
Qui ſur tous aux chiens blancs ne faut :
Du cours de Chaſſe, & des abois,
Des teſtes, meulles, cheuilleure,
De perches, couronnes, epois,
Andouilliers, trocheure, & paumeure,
Puis des traces, & du ſouillard,
Des marches, laiſſees, fumees,
Et tant d'autres accouſtumees
Façons de parler en tel art.
On oit de toiles, de haler,
De bloquer, crochetter, d'enceindre
De harts, & de perches, parler,
D'épieux, que diuers ſang peut taindre
Sans en vſer : parler de pans,
De maiſtres, de nappe, de mailles,
Du fauue, du noir, de bichailles,
De layes, marcaſſins, & fans :
De broquars qui les dagues ont,
Puis des beſtes de compagnie,
Ou qui au tiers ou quart an ſont,
Et tous les mots de Venerie :
Ou d'autres chaſſes, ſoit pour voir,
Pour queſter, pour pourſuiure, ou prendre
Et que nul vers ne peut comprendre,
Sont pris là pour vn grand ſçauoir.
Là quelqu'vn (peut-eſtre) ialoux
De ces longs diſcours, & encore

Piqué du plaifir que fur tous
Il aime, il exerce & honore,
Subtilement deftournera
Le propos hors de Venerie,
Et haut & dru de Volerie,
Mais en bref pourtant parlera.
L'occafion fe peut choifir
Sur cela que lon t'a fait prendre
Ce matin aux oifeaux plaifir,
Auant que par courfe entreprendre
De forcer ce Cerf, & premier
D'Auftrucher fera la parole,
Soit qu'en faifon propre fe vole
Le perdreau par vn Efpreuier:
Soit que d'autres oifeaux de poing
On vole auffi pour champs, à l'heure
Que ces perdreaux font ia plus loing
Leurs vols, d'aile auffi roide, & feure
Que pere & mere, ou quand ils font
Ia perdrix, qui vieilles deuiennent:
Pour tel vol fur le poing fe tiennent
Les Autours, qui guerre leur font.
Ou bien leurs Tiercelets qu'on croit
Faire mieux, & que plus on aime,
Mefme fouuent dreffer on voit
L'oifeau de leurre à ce vol mefme:
Vn Lanier dans l'air fe fouftient
Sans fin, & roüant ne f'écarte
Iufqu'à tant que fon gibbier parte,
Mefme vn Faucon long temps f'y tient.
Qui plûs eft, vn Sacre, vn Gerfaut,
Se dreffe à cefte mefme proye,
Qu'auparauant ietter ne faut
Que partir leur proye on ne voye:
Tous ces oifeaux ne bloquent pas
Lors que les perdrix ils remettent:
Mais tous, quand ils font bons, les mettent
Au pied, fondans foudain en bas.

Soit oiſeau de leurre, ou de poing,
De petits chiens pour la remiſe,
Sages & bons, lon a beſoing,
Que peu ardens, & à la priſe
Iamais aſpres, lon doit choiſir :
Leur deuoir, auec l'aile bonne
De l'oiſeau, aux cuiſines donne
Du gibbier, & aux yeux plaiſir.
Ie te diroy bien comm' apres
Il ſuiura le vol pour riuiere,
Et quand de mares on eſt pres,
Ou ruiſſeaux, en quelle maniere
Les oiſeaux alors decouuerts
Se iettent à mont, là où vaine
Eſt l'attente, ſ'on ne prend peine
Que leurs gibbiers ſoyent bien couuerts :
De quels cris on vſe, & quels mots,
De quel egard & patience,
Pour faire tourner à propos
D'vn oiſeau la teſte, où lon penſe
Qu'il ait mieux ſur ſa proye l'œil,
De crainte que lon ne foruuide,
Comme on croiſe, comme lon vuide,
Contentant & l'œil & le vueil.
Les Ridanes ſont le gibbier,
Les Varriens, & les Sarcelles,
Sur tout le Canard, qu'vn Lanier,
Ny qu'vn Faucon à tire-d'æle
Ne peut r'auoir, ſi quand il part
Il ne l'arreſte, & lors en terre
Fondant roide comme vne pierre,
Aſſomme ſous ſoy le Canard.
Ie te feroy encor' iouir
Du plaiſir que telle perſonne
Pourra donner, faiſant ouïr
Le plaiſir qu'aux grands ſeigneurs donne
La haute Volerie, au lieu
Ou ore pour Milan, & ore

On vole pour Heron encore,
Pour Chat-huan & Fauperdrieu.
Si toſt que le Milan ſe voit
Vn haut cri la veuë accompagne,
Le Duc que porté lon auoit
Eſt ietté deſſus la campagne,
Pour faire le Milan baiſſer,

* *

Au ciel comme luy ſe trouſſer.
Quelques autres Sacres à mont
Sont iettez, & mainte venuë,
Preſque iuſques dans le ciel vont
Donner à leur proye cogneuë,

* *

Quand ceſte meſlee au ciel faite
Se perd quaſi de l'œil, qu'on iette
Apres tous autres le Gerfaut.
L'vn braue & fort, depuis le bas
Iuſqu'au plus haut de pareille aile,
Ne de façon ne monte pas
Que les Sacres : mais en eſchelle
Roide & ſoudain ſe vient[18] hauſſer
Droit au Milan, que par la force
D'vne ſeule venuë, il force
Du haut de trois clochers baiſſer :
Puis hauſſer, & faire on luy voit
Des fuites, mais en toute place
Nouuelle venuë il reçoit,
Tant qu'en fin la cheute ſe face
Souuent bien fort loing : Mais auant
Que commencer, dés que la proye
S'eſt veuë, touſiours on enuoye
Quatre ou cinq piqueurs ſous le vent.
Du Milan la cuiſſe ſe rompt
Auſſi toſt que la cheute eſt faite,
Puis ſoudain la curee ils font,

Et chacun y pique, & ſouhaite
D'arriuer premier, pour auoir
De ce Milan la queuë, pource
Que c'eſt le prix de telle courſe,
Qu'en ſon leurre on fait apres voir.
Or combien le vol pour Milan
A celuy pour Heron reſſemble,
Pour Fauperdrieu, ou Chat-huan :
Et combien tout differe enſemble,
Par ce meſme homme ſe diroit,
Et i'en reciteroy la ſorte :
Meſme puis qu'au faire elle apporte
Plaiſir, le recit en plairoit.
Ie diroy qu'vn Heron ſouuent
Dans l'air, ſouuent ſe trouue en terre,
D'où l'on le fait partir, auant
Que dans l'air on luy face guerre :
Et qu'on peut de Faucons ſ'aider
Pour vne telle volerie,
Ou de Sacres comme lon crie
Pour de ſon bec faire garder.
Ie diroy qu'en ce vol il faut
Des leuriers, pour le Heron prendre,
Et qu'à l'heure qu'il chet d'enhaut,
Les oiſeaux que lon a peu rendre
Si ſages, crainte aucune n'ont
Des Chiens : & ces chiens qui ſe dreſſent
Ainſi ſi bien, iamais ne bleſſent
Ces oiſeaux qui communs leur ſont.
Ie diroy cela qu'eſtans pris
Par leur bec, quelques Herons rendent,
Puis la curee, & puis le pris
Que les mieux faiſans en attendent :
Les bouts des ailes de l'oiſeau
Pour ſon leurre quelqu'vn remporte,
Et au Seigneur la houpe on porte
Pour en decorer ſon chappeau.
Le Fauperdrieu, & l'autre auſſi,

Dont l'vn comme vn Milan ſ'arreſte
Bien peu en terre : l'autre ainſi
Qu'vn Lieure par les champs ſe queſte,
Dans la terre où il ſe blottit,
Et leurs vols ne different guere
De l'vne & de l'autre maniere,
Dont en bref par mes vers i'ay dit.
Ie pourroy toucher nonobſtant
Les differences qui ſe treuuent :
Puis d'ordre i'iroy recitant
Tous les autres vols, qui ſe peuuent
Par vn tel homme raconter,
Comme du Geay, de la Corneille,
De la Pie, qui fait merueille
De craqueter & caqueter :
Mais bien de l'Alloüette, eſtant
Meſme au nombre du haut vol miſe,
Qui ſe perd de tout œil, montant
Droit dans les cieux, où elle eſt priſe
Par le gentil Emerillon :
Bref, de tout vol depuis la Gruë,
Qui quelquefois voler ſ'eſt veuë
Iuſqu'à ce petit oiſillon.
I'exprimeroy meſme les mots,
Dont comm' vn autre en Venerie,
Celuy farcira ſon propos
Parlant de la Fauconnerie.
Comme de *
Paſſager, oiſeau d'vne nuë,
Ou de pluſieurs choſes cogneuë[71]
Tant ſeulement à ceux de l'art.
Comme curer, paiſtre, tenir,
Auoir bonne gorge, & enduire,
Emeutir, poiurer, deuenir
Pantois, & d'autres qu'on peut dire
Du traitement de tels oiſeaux :
Comme il ſe iardine, il ſ'eſſore,
Pannage, main, & ſerre, encore

Les longues pannes & cerceaux.
Perche, gand d'oiseau, chaperons,
Longes, iets, veruelles, sonnettes,
Et tant d'autres si propres noms
Des choses ou d'actions faites:
Et or' pour dire en general,
Ie comprendroy toutes les choses
Qui sont en tout tel sçauoir closes,
Des Nobles sçauoir principal.
Mais ie me sen ia trop lassé
De ma longue course, égaree
Hors du propos: I'ay trop laissé
Mon Cerf sans en faire curee:
La longueur du propos deduit,
Le chemin de ton retour passe,
Puis, peut-estre, quelque autre chasse
T'amusera iusqu'à la nuict:
Qui gardera qu'en ton retour
Ta Maiesté tel discours oye:
Il faut que ce reste de iour
A mon premier dessein s'employe:
Ie reuien, ce me semble, au lieu
Où ce Cerf couché lon despouille,
Sur sa chasse, mort, & despoüille,
Faisant maint & maint iuste vœu.
Je luy voy couper les *
Puis son cuir oster ils luy viennent,
Les *
Auecques *

*

*

*

On fend son cœur pour vne croix,
Ainsi comme lon dit, y prendre,
On cherche en luy tes menus droits
Qu'en ton crochet (SIRE) *on vient pendre,*
Entre lesquels les filets sont,

Et le francboyau qu'on aſſemble
A pluſieurs deſia mis enſemble :
D'autres droits les veneurs y ont.
Tout le ſang dont ce corps eſt plein
Se raſſemble hors de la beſte,
On met par morceaux tout le pain,
Cependant qu'il faut que la teſte
On ſepare, & qu'on leue auant
La hampe, & puis que lon partiſſe
Le reſte, l'vne & l'autre cuiſſe
Et les deux eſpaules leuant.
Les coſtes, le petit ſimier,
Que le cinq & quatre on appelle,
La piece du ſimier dernier
Qui la venaiſon monſtre en elle :
Le pain trempé au ſang ſ'eſtend
Sur le cuir, la curee on ſonne,
Qui auant qu'aux chiens on la donne,
Tant qu'ils y ſoyent tous, ſe deffend.
Tout cela qui nous rend ardans
A le ſuiure, & qui pour la gloire
Nous poind, & nous ard au dedans,
Nous trauaillant pour la victoire,
Donne aux vainqueurs vne fierté,
Tant ſoit de petit pris la priſe,
Vn triomphe, vne ioye épriſe,
Qui ſ'entremeſle d'aſpreté :
De cela tous ces chiens ſe font
Vn exemple aſſez conuenable,
Qui plus aſpres & plus fiers ſont :
Et de mainte façon merquable
Semblent recognoiſtre leur fait,
Triomphans du pris de leur peine :
Ceſte meſme victoire ameine
Les Veneurs à pareil effect :
Qui plus reſiouis, plus gaillards,
Et brauans de leur peine priſe,
Sont plus ardans d'auoir leur parts,

Que ſi grand' choſe eſtoit conquiſe :
Chacun n'oublie à ſe vanter
De cela qu'il a ſceu mieux faire,
Tâchant pour ſon plus grand ſallaire
La gloire chez ſoy remporter.
Or ie voy qu'en ce temps diuers
Ta principale Chaſſe (Sire)
Doit eſtre des Diſcords peruers,
Renuerſeurs de tout grand Empire,
Pour en les pourchaſſant chaſſer
La ruine qui nous menace,
Comme ia telle heureuſe chaſſe
Dieu t'a fait ſi bien commencer.
Ie ſçay meſme qu'en émouuant
Tant ſoit peu quelque eau croupiſſante,
Sort grand' puanteur : & qu'vn vent
D'vn peu de braiſe languiſſante
Excite ſouuent grand's ardeurs,
Et pour tels dangers ie ne cuide
Qu'encor' noſtre France ſoit vuide
De ſouffleurs & de remueurs.
Ie ſuis ſeur que les grands ſont pleins
Souuent de grande haine & pique,
Ne ſuiuant pas de ces Romains
La doctrine & la gloire antique,
Qui moins de triomphe auoient mis
A vaincre les forts aduerſaires,
Qu'à vaincre les propres choleres,
Nos plus familiers ennemis.
I'ay grand' peur qu'vne Ambition
Soit d'Ambition reſuiuie :
Ie ſçay qu'en noſtre nation
Naturelle & propre eſt l'enuie,
Et que tout cela qui en vn
Nous doit eſtreindre d'auantage,
Christ, *le Païs, le parentage,*
Et d'vn Roy le lien commun :
C'eſt cela qui ſeul au rebours

Nourrist en nous la haine & noise,
Par ce monstre Enuie, tousiours
Maniant nostre humeur Françoise,
Nous piquant plus contre la loy
De tous ces liens qu'on separe,
Que contre le Iuif, le Barbare,
L'Incogneu, l'ennemi du Roy.
Ce vice à nous particulier,
Comme aux autres païs vn vice
Est tousiours propre & familier,
Nous fait (voulant faire seruice
Au Roy) luy nuire : car ialoux
Et piquez à qui estre, & faire
Pourra le plus, par vn contraire
Discord, nous perdans luy & nous.
Outre encor, ie voy (car ie veux
Presque toutes les causes rendre,
Qui me font conceuoir ces vœus
Sur ce Cerf que tu viens de prendre)
Que mainte persuasion
Qu'en tout on croit & saincte & bonne,
Soit par zele ou ruse, se donne
Pour l'vne & l'autre faction.
Qui (peut-estre) trouuant desia
En nous la rencontre opportune,
Qui est l'ambition qu'on a,
Compagne de ceste rancune :
Nous eguisant, nous defermant
L'esprit & l'œil, au soustien d'elle
Et toutes choses, fors icelle,
Va nos sens & nos yeux charmant.
C'est ce qui fait que nous trouuons
Du tout bon ce qui est des nostres,
Que nous hayons & dédaignons,
Fut-il bon, ce qui est des autres :
Puis les vns se voulant hausser,
Peut-estre, sur les proches Princes,
Et tant du Roy que des prouinces

Toutes les charges embraſſer :
Les autres ſe voulant ſentir
Du meſpris qu'on fait à leur race
Pour les premiers aneantir
Affrontent l'audace à l'audace :
Et CHRIST *(qui n'en peut mais) eſt pris*
Pour bon droit, ou pour couleur belle :
Nos brouilleurs ſont de la querelle,
Par icelle épians leur pris.
Meſme ainſi que maint enflammeur,
Aſpre & plein de pedanterie,
Retenant de ſa vieille humeur
D'eſchole ou bien de moynerie :
Ou d'autre coſté maint criart,
Qui dedans ſa chaire extermine
Et bruſle vn chacun, & mutine
Le peuple, par zele ou par art :
Ou taſche à faire des diſcords
Des grands, leur proffit, & leur gloire,
Et du ſang des grands hommes morts,
Couronner en fin leur victoire.
Pluſieurs ſeigneurs (peut-eſtre) auſſi
Ont taſché par telle diſpute,
De frapper le blanc de la butte,
Où ils tiroyent deuant ceci.
Les aucuns pour hauſſer leur rang,
Les autres pour chercher vengeance :
Les vns pour ſ'aſſouuir de ſang,
Dont meſme l'enorme abondance
Aſſez encor ne les repaiſt :
Ceux-ci ont la mutinerie
De nature, & la pillerie
Plus que Dieu meſme à ceux-là plaiſt.
Quant à maint autre, ou à credit,
Ou par quelque pique legere,
Ou par des grands n'eſtre point dit
Auoir vne ame caſaniere :
Ou par vn deuoir, dont il ſent

Sa vie à vn ſeigneur eſtreinte :
Ou par la force, ou la contrainte
Des crimes qu'il void ou entend :
Ou pour la deffence du bien
Que ſa maiſon tient en l'Egliſe :
L'Auarice trouue moyen
De ſe couurir ſous la feintiſe :
Ou par vn éguillonnement
De femmes, d'amis, de lignage,
Ou bien pour quelque autre auantage,
Ruſe, égard, ou tranſportement,
A ſans rien poiſer eſpouſé
Soudain l'vne ou l'autre querelle :
Et quant à ceux qui ont vſé
En cela d'vn bon & vray zele,
Le nombre eſt grand, mais ie ne ſçay
Si des autres le nombre ils paſſent :
Et quoy qu'ils pretendent ou facent,
En eſtime ie ne les ay.
Car quant aux vns ils ſçauent bien
Que CHRIST *eſt vn Roy pacifique,*
Dieu de paix, & ſeul entretien
D'vnité dans ſon corps myſtique :
Que CHRIST *veut puis qu'il n'eſt permis*
(Diſent-ils) gloſer l'Eſcriture,
Que nous aimions ceux qui iniure
Nous font, & nous ſont ennemis :
Qu'à celuy qui va ſouffletant
L'vne des ioués, l'autre on baille :
Que quand on nous va tourmentant
D'vne ville en l'autre on ſ'en aille :
Que les ſaincts anciens n'ont pas
Deffendu leur cauſe par armes,
Mais leur ieuſne, priere & larmes,
Et leur mort eſtoyent leurs combats.
Que ceux-ci meſmes *
Nagueres ceux, qui d'vn courage
Trop charnel en auant mettoyent,

Qu'il falloit repouſſer l'outrage,
Diſans, que bien qu'en l'ancien
Teſtament guerre & reſiſtence
Fut permiſe, telle licence
N'eſt point du Teſtament Chreſtien :
Mais que Christ *par afflictions,*
Par tourmens, croix, & vitupere,
Veut qu'en l'enſuiuant nous entrions
Au royaume de Dieu ſon pere :
Du ſang des ſaincts l'effuſion,
Et ſemence continuelle
De l'Egliſe, & la merque d'elle,
N'eſt que ſa perſecution.
Tant que par leur dire voulans
Faire ceſſer par force & armes,
Les maux, les aſſauts violens,
Perſecutions, & alarmes
En leur Egliſe, ils ſont ceſſer
La merque qui la fait cognoiſtre :
Et ce nom en eux ne peut eſtre
Qu'à eux ſeuls ils vouloyent laiſſer.

* * * *

ODE

A M. LE COMTE DE DAMMARTIN.

Bien que de ta maiſon le tige, & l'ornement,
Du ſceptre de Hongrie ait pris commencement,
Qui de mainte alliance
Dans la maiſon d'Aniou, d'Angleterre, & Bourbon,

A prouigné ſon fruit, & ſa gloire, & ſon nom,
Rare honneur de la France :
Bien que de tes ayeulx & les faits, & les cœurs,
Bien que le pere tien qui des grands belliqueurs
Amortit la memoire,
A ceſte grand' nobleſſe accouplans la vertu,
Ayent pour toy la mort & le temps combatu,
Deux meurdriers de la gloire :
Bien que ta gloire auſſi (qui, ſi ce n'eſt en bien,
Au moins à tes ayeulx en vertu ne doit rien)
Soit de telle hauteſſe,
Qu'il ſemble qu'à tous coups elle deuſt dédaigner
Vn chetif comme moy ſans trop ſ'accompagner
D'vne humble petiteſſe :
Si eſt-ce toutesfois que te voyant ainſi
Auoir de moy ſans feinte, & ſans ceſſe ſouci
D'vne amiable chere,
M'ouurant ſi priuément ton ſecours & ton cœur,
Qu'il ſemble proprement qu'au lieu de mon ſeigneur
Tu te rendes mon frere,
Eſprouuant meſmement qu'en cent & cent diſcours
Que des abus humains nous faiſons tous les iours,
Comme par ſympathies,
Tu as auecques moy ſemblable opinion,
Semblable liberté, ſemblable affection,
Guide de nos deux vies,
Ie croiray que les Dieux, qui ſoin de nous ont pris,
Auant noſtre naiſſance accouployent nos eſprits
D'vne alliance telle,
Qu'au pris de telle coupe, au pris d'vn ſi grand heur,
C'eſt bien peu que les corps, les biens, & la grandeur,
Qui n'eſt rien que mortelle.
Ie croiray quand le Ciel à ton corps remeſla
Ton ame, qui premiere ici bas deuala
Du monceau des Idees,
(Pardonne ſi i'accorde au Platonicien)
Ne peut, nous ſeparant, rendre de tout leur bien
Nos deux ames fraudees :

Ains comme Pollux fait pour la fraternité,
Ie recommuniquois vne diuinité
Aux ans de ton enfance:
Ou bien comm' vn Demon miniſtre de nos Dieux
Maugré le corps maſſif ie rapportoy des cieux
L'obſcure preuoyance.
Ou ie croiray pluſtoſt (me pardonne vn Chreſtien,
Si ie me mets au rang Pythagoricien)
Que quand tu vins à croiſtre,
I'eſtoy quelque vieillard, qui pour lors te hantoy,
Et qui de iour en iour doucement t'incitoy
De te vouloir cognoiſtre:
Et quand ie renaſqui, que Clothon (qui pour nous
Des douces amitiez fila le nœu plus doux)
D'vn charme inuiolable,
Defendit & au Temps, & à ſa tierce Sœur
De ne trancher au fil de l'acier rauiſſeur,
Ce lien perdurable :
Meſmement qu'en viuant ie n'ay du ciel receu
Aucun bienfait, ſinon que quand ce ſeul bien i'eu
Que ie te recogneuſſe.
Ceſſent donc mes malheurs, ceſſent les tiens encor,
T'ayant, i'auray touiours vn eternel threſor,
Bien que pauure ie fuſſe.
Car bien que mille maux le ciel me faſſe auoir,
T'aimer, & t'honorer, & ſans fin conceuoir
L'heur d'vne amitié douce
M'eſt plus qu'vne Nepenthe enchantement des yeux,
Ou bien que de Circé le beau fruit oublieux
Qui le ſouci repouſſe.
Si doncques tout entier ie me trouue dans toy,
Si doncques à toy ſeul moymeſme ie me doy,
Se pourroit-il bien faire
Que rien peuſt eſchaper de moy qui ne fuſt tien
Veu que telle amitié fait qu'en tout ie te tien
Autheur de mon affaire?
Qu'on cherche autre que moy, qui par menteurs écris
Pour beliſtrer le bien qui geſne les eſprits,

Promette vne autre vie
Aux Rois, qui meurdriſſans eux meſmes leur renom,
Feroyent que lon verroit mon œuure auec leur nom
Dans l'eau d'Oubli rauie.
Qu'on cherche autre que moy qui iuge ſon bon heur
En l'honneur, & non pas au merite d'honneur :
Et qui d'vne apparence
En ſe trompant ſoymeſme, aime mieux deceuoir
Tout le monde auec ſoy, que iuſtement ſe voir
Trompé d'vne eſperance.
Qu'on cherche autre que moy qui traine vn repentir
Pour auoir trop voulu au peuple conſentir,
Peuple qui touiours erre :
Veu que de cent remors repiqué ie ſeroy
Et qu'eternellement moymeſme ie feroy
A moymeſme la guerre.
Ie ne ſuis de ceux là, qui pour eſtre inconſtans
Vont par mille moyens leur fortune tentans,
Qui comme vne nauire
Les tournoye en la mer, qui engouffrer les peut.
L'eſprit qui contenter en ſoymeſme ſe veut,
Rien que ſoy ne deſire.
Ie ſuis encore moins de ceux là, qui ſouuent
Miſerables, helas! ſe repaiſſent du vent,
Entretenans leur vie
De cet heur malheureux, qu'ils ont pour eſperer,
Et de voir ſous les Rois à iamais martyrer
Leur raiſon aſſeruie.
Moins ie me ſens encor de ceux là, qui ſe ſont
Eux-meſmes leur poiſon, par le dépit qu'ils ont
De la gloire d'vn autre.
Car ſi la gloire n'eſt qu'vn ris & qu'vn ſouci,
Rions & deſirons vne gloire eſtre ici
Plus aux autres, que noſtre.
Et combien moins ſeroy-ie encore de ces fous,
Qui pour ſe contenter ſ'appaſtent à tous coups
D'vn bien qu'ils fantaſtiquent,
Et ſe flattans en l'heur, qu'ils n'ont point merité,

Veulent que leurs eſprits deſſus la faulſeté
La verité practiquent.
La verité me plaiſt, le bien qui m'eſt preſent
Me contente en ce monde : & le ſouci cuiſant,
Soit des choſes paſſees,
Ou de celles qui ſont, ou qui viendront vn iour,
Ne ſera, ſi ie puis, mon eternel vautour,
Bourreau de mes penſees.
C'eſt pourquoy de mes ſons l'artifice immortel
A touſiours eſté veu ne ſentir rien de tel :
Car la liberté douce
Qui ne me veit iamais deſſous le ioug rauir,
Ne me permet auſſi que ie puiſſe aſſeruir
Mes cordes, ny mon pouce.
Et c'eſt pourquoy le bien qui ſeulement me plaiſt,
Et c'eſt pourquoy le bien qui vrayement me paiſt,
Maugré la Parque bleſme
Reuiure ſe verra dans mes viuans eſcrits :
Hé, rien de bon peut-il ſortir de ces eſprits
Contraires à ſoymeſme?
O douce amitié donc, ô pardurable foy,
Qui mes ſoucis mordans accable dedans moy,
Et d'vne ſaincte audace
Va touſiours ſ'oppoſant à mon plus fier malheur,
M'allegeant du fardeau que ie ſens ſous l'erreur
De ce vil populace.
C'eſt ceſte amitié donc (bien que ce nœu fatal
Soit du petit au grand, & du maiſtre au vaſſal)
C'eſt ceſte amitié ſaincte
Qui dedans la Memoire où rien ne peut le Temps,
Empraintе ſe verra, d'autant que ie la ſens
Dedans mon cœur emprainte.
Ceſte amitié m'eſt plus que le bien mendié
Des Princes reſlattez, ou qu'vn los épié
Sous vn maſqué viſage :
Ou qu'vn proffit qu'on a pour ſçauoir retracer
Les pas d'vn populaire, & geſnant ſon penſer
S'aſſeruir à l'vſage.

Bref, pour repeter tout, elle me rend contant
Du tout en tes faueurs, ſans que i'aille tentant
Ma fortune en l'orage :
Et fait que l'eſperance, appaſt du plus chetif,
Ne me vient point ſeduire, ou d'vn remors plaintif,
De l'enuieuſe rage.
Elle ne paiſt d'vn bien fantaſtiq' mes eſprits,
Baſtiſſant dans la nué, ains pour but & pour pris,
Et pour gloire derniere,
Elle ſ'oſe vanter de l'immortalité,
Si i'obtien ce ſeul bien de ma fatalité
Que ie ſorte en lumiere.

APPENDICE[II]

ODE

AV COMTE D'ALCINOIS

SVR SES CANTIQVES

DV PREMIER ADVENEMENT DE IESVS CHRIST[76].

Le Harpeur, qui dans la Thrace
Donna les premieres lois,
Et qui feit ſuiure ſa trace
Et aux rochers, & aux bois:
Ny celuy dont l'artifice
Feit orgueillir l'edifice
De la Thebaine cité,
Sous ſa voix ſainctement rare,
Rangeant le peuple barbare,
A ſes lois inuſité:

Ny meſme les mains diuines
Du Sonneur qui en la fin
Vainquit les ondes marines,
Sus l'eſpine du daulphin:
Ne ſonnoient pas choſe vaine,
Choſe caduque, ou humaine,
Pour alecher à leurs ſons:

Mais quelque haulte merueille
Rauiſſoit la lourde oreille
A leurs celeſtes chanſons.

Car ſi le deſir, ou l'ire
Ou l'amour, on euſt ſonné :
Qui eſt-ce qui ſous leur lyre
Se fuſt alors eſtonné ?
Qui euſt laiſſé ſa nature,
Pour choiſir à l'auanture
Les loix maiſtreſſes ainſi :
Veu que preſque en ſa naiſſance
Chacun prenoit cognoiſſance
De ces affections cy ?

Mais encordans la peinture
De ce monde ramaſſé,
Que quelque autheur de nature
Auoit ainſi compaſſé,
Deplorans la vie humaine,
Serue de la mort prochaine,
Et monſtrans que les eſprits
Des hommes mortels ne meurent,
Ains qu'apres la mort demeurent
Au lieu, duquel ils ſont pris,

Bref, ſonnant quel benefice
Rapporte aux ſiens la vertu,
Et que le plaiſir du vice
Eſt tout ſoudain abatu,
Emouuoient la ſourde pierre
Ou l'homme-beſte qui erre
Sans maiſon, & ſans cité,
Faiſans ſous les loix égalles,
Leurs affections brutalles
Ceder à ciuilité.

Ce ſont là les pierres dures,

C'eſt là l'oreillé rocher,
Ce ſont les foreſts obſcures,
Que l'on voyoit ſ'arracher,
Ce ſont les beſtes ployantes
Sous les chanſons emmiellantes,
Ce ſont les Dauphins piteux,
Qui dans leurs moites oreilles
Receuoient telles merueilles
Parmy les flots dépiteux.

Or pleuſt à la main diuine
Que tels monſtres empierrez,
Dans noſtre baſſe machine
Ne feuſſent plus enſerrez,
Et que de ces lourdes beſtes
Elle euſt ſaccagé les teſtes
Oſtant leur viure ocieux:
Mais la terre, helas, eſt pleine
De ceſte race vilaine
S'obſtinant contre les cieux.

L'vnique Autheur de noſtre eſtre
Par tout oublier ſe voit:
Le ſeul Prince, le ſeul Maiſtre,
Le nourriſſier, qui pouruoit
A noz baſſes indigences,
Par erreurs, où negligences,
Ia ia deuient odieux:
Meſmes les ſonneurs qui taſchent
D'entonner ſa gloire, faſchent
Les oreilles, & les yeux.

Mais en ce tems miſerable,
Dieu, ce grand Dieu, faict chanter
Maint Orphée plus loüable
Que celuy qu'on voit vanter:
Qui contre l'humaine rage

Sa roide corde encourage
Le plus hault pin rabaiſſant,
Tantoſt d'vne doulce corde,
Où la clemence il accorde,
Le rocher amoliſſant.

Dreſſez, dreſſez les oreilles,
Laiſſez flater doulcement
De ces chanſons nompareilles
Voſtre rude entendement:
Recepuez la voix ſacrée,
Faictes à ce Conte entrée,
*Non plus Conte d'*ALCINOIS,
Mais Prince des hymnes ſainctes
Rendant les gloires eſtainctes
De tous les antiques doigtz.

Eſcoutez ce ſonneur, voire
Ce grand Orphee enchanteur,
Qui charme la maiſon noire
Aux accordz du luth chanteur:
Et retire ſa penſée,
Qui ia ſ'eſtoit abaiſſée
Sous la fourche de Pluton
Epouantant tous les Diables,
Qui leurs tourmens incroyables
Accroiſſent deſſous ce ton:

Toy, qui remets en memoire,
De IESVCHRIST *noueau né,*
Et le triumphe, & la gloire
Contre l'Enfer obſtiné:
Conſacrant par ces Cantiques,
La depouille des iniques
Bourreaux des chetifs humains
A Dieu, qui ſous noſtre forme,
Laua le forfait enorme,
Tuant la Mort de ſes mains.

Que nous ſert plus de redire
Maint fatal enfantement,
Qu'en noz Menteurs on peut lire
Deſcrit fabuleuſement?
Fuyons ces vois mentereſſes.
Que nous ſeruent ces Deeſſes,
L'vne ſortant d'vn cerueau:
L'autre de l'écume fille,
Qui aborde en ſa coquille,
Vireuoltante ſus l'eau?

Que nous ſert, ſinon d'amorce,
La race des œufz iumeaus:
Et l'autre iſſu d'vne écorce
A demi filz des rameaux:
Ou voir Bacchus, qui d'vn ventre.
Dedans vne autre cuiſſe entre:
Bref, que ſert à moy Chreſtien
Toute naiſſance menteuſe,
Si cette naiſſance heureuſe
Eſt ſeule cauſe du bien?

Que me ſert que d'vn vers graue,
I'anime deuant les yeux
Ceſte entrepriſe tant braue
Des Serpenſpiez, & des Dieux:
Si ceſte ſeule victoire
De Ieſus Chriſt eſt ma gloire
Qui fait aux enfers effort:
Et ſi ceſte ſeule guerre,
Dont il met la Mort par terre,
Me fait viure apres ma mort?

Dequoy me ſert le Parnaſſe,
L'Helicon Pegaſien,
Ou encor ie m'abbreuuaſſe,
Comme vn reſueur ancien:
Si ceſte ſaincte Fontaine,

De grace & de douceur plaine,
Sourd pour m'arracher d'esmoy:
Si ceste saincte naissance,
Me donne la cognoissance
Et de mon Dieu, & de moy?

Que deuiendray-ie folastre,
Afriandé par les vieux,
Si à tous coups i'idolastre
En mille & mille autres Dieux:
Veu qu'il m'est tant manifeste,
Que l'ordonnance celeste
Me le defend, & aussi
Que quand Iesus Christ vint naistre,
On vit ceder à leur maistre
Tous les Idoles d'icy?

Celuy qui sa Republique
Nous a laissee en portrait,
Qui au rang Academique
Plusieurs encores attrait,
Banissoit les faux Poëtes
Hors des villes, qui suietes
Estoient au ioug de ses droits:
Mais toy, Comte, dont la muse
En ces fables ne s'amuse,
Ta place tu retiendrois.

Car plus tost bannis des villes
Soient de Platon les escrits,
Que tes Odes tant vtiles,
Abreuuoir de nos esprits.
Va donc, & ta renommee
Plus constamment emplumee,
Trace tout ce monde bas:
Sa course prompte & durable,
D'vn Icare miserable
Le tombeau ne craindra pas.

Si tes chanfons mal ornees,
Que fous le fiecle obfcurci
Tu fais, depuis dix annees,
Villoter par ce lieu ci
Meurent par leur defaillance :
Voicy, voicy la vengeance,
Vengeance, qui fierement
Pourroit vaincre la memoire
Des trois Harpeurs, dont la gloire
I'ay mife au commencement.

A LVY MESME.

Le flamboyant, l'argentin, le vermeil,
Œil de Phœbus, de Phœbé, de l'Aurore,
Qui en fon rond brule, pallit, decore,
Midi, minuit, l'entrée du Soleil,
Ses feus, fon teint, l'honneur de fon reueil,
Vouldroit cacher, brunir, & tenir ore,
Voyant le feu, qui ard, blanchit, honnore,
Ton iour, ta nuict, & la fin du fommeil.
Phœbus, alors que plus le ciel alume,
N'eft poinct fi beau qu'on le voit par ta plume,
Phœbé n'eft poinct, ny l'Aube belle ainfi.
O peintre heureux! mais plus qu'Ange! qui ores
As bien tant peu, que mefme tu colores
Le Soleil mieux, la Lune, & l'Aube auffi.

SVR LES PESCHERIES,

BERGERIES ET EGLOGVES DE CHASSE

DE CLAVDE BINET[77].

Ton Neptun, mon Binet, ton Pan, & ta Diċtynne,
Sous le marbre des eaus, dans les prez, dans les bois,
De Trident, de houlette, & d'espieu sous ses lois
Ne tient tant de poissons, d'aigneaux, de sauuagine,
Que ta longue musette & que ta trompe orine,
Aux riues, aux vallons, & aux taillis plus cois,
Fait ouïr, fait parler, fait courber sous ta vois,
De flotz, de rocs, de raims à la verte courtine.
Le Daufin azuré à l'Ourque au pesant cors,
Le loup à la brebis s'accorde à tes accors,
Le chien, le dain craintif à toy bornent leur queste.
Donc pescheurs, & bergers, chasseurs venez lier
De vert myrthe marin, de saule, & de laurier,
La ligne, la houlette, & le dard d'vn tel poëte.

ESTIENNE IODELLE

Parisien

(A OLIVIER DE MAGNY).

ODE[78].

Les poëtes fauorables
Amys de la Deité,
Sont les peintres pardurables

De ſon immortalité,
Dont le trait viuement affole,
Les Dieux repeuz en leur parolle.

Qui eſt-ce qui la Nature
Tant diuerſe en ſes effetz
Peut animer en peinture,
Sinon les ſonneurs parfaitz
Qui d'vne main induſtrieuſe,
La font de ſoymeſme amoureuſe?

Contre le Ciel peut meſprendre
Le peintre qui de ſa main,
Dans ſon tableau tâche rendre,
Deſſouz vn viſage humain,
La face & la force animée,
D'vn Dieu ſuiect à la fumée.

Mais le labeur d'vn Poëte
Que la rouille ne corront
Dont la carte n'eſt ſuiette
A rien qui ſoit en ce rond,
Les Dieux en leur nature trace,
Et meſme entre les Dieux prend place.

La Caſtianire heureuſe,
Que Magny adore icy,
Dans la table rechineuſe,
N'euſt pas eſté peinte ainſi,
Et pour vne Déeſſe telle,
La table ſeroit trop mortelle.

Qui eſt-ce qui peindroit l'ame
Ornement de ce beau corps,
Qui eſt-ce qui ceſte flame,
Qui eſt-ce qui ces accordz,
Ce beau port, ces humbles brauades,
Ces propos, ces ris, ces œillades?

Cela donc qui par la deſtre
D'vn ouurier laborieux
Entablé ne pourroit eſtre,
Par ce peintre induſtrieux,
Si bien exprimé l'on peut lire,
Que chacun des Dieux s'en retire.

Se ſentant de telle choſe
Enialouzer viuement,
Et ſa ialouſie encloſe,
Raporte au Ciel tellement,
Qu'ilz deſirent tous à ſon heure,
La retraite au Ciel, ſa demeure.

Mais eſtant là retirée,
Par les Dieux, nous ne verrons
Sa vie au monde empirée,
Du fil des ans noz larrons,
Car ce, dont Magny meurt pour elle,
Rend icy ſa vie eternelle.

O ſaint Poëte admirable,
En ton eſtrange pouuoir,
A Pigmalion ſemblable,
Dont le pleur peut emouuoir
Les Dieux à donner vne vie,
Paſſant celle qu'ilz ont rauie.

LVY MESME A MAGNY

Diſtique meſuré.

Phebus, Amour, Cypris, veult ſauuer, nourrir, & orner,
Ton vers, cueur, & chef, d'ombre, de flame, de fleurs.

SONET.

(A SALEL.)

Sur quel riuage à mes yeux incogneu,
Dedans quel bois ſaintement ſolitaire,
Ou en quel coin farouchant le vulgaire
As-tu, Phebus, mon Salel detenu?
Salel vainqueur de ce faucheur chenu,
Salel qui tant par ſes vers me peult plaire?
La France ainſi ſa plainte vouloit faire
Quand ſon Salel de rechef eſt venu,
Luy apportant ceſte abondante corne,
Dont il repand le beau fruyt qui nous orne,
Fruyt qu'il acouple à ce preſent fecond,
Qu'au iardin Grec iadis on luy veit prendre,
Lors qu'il ſe fit vn Homere ſecond
Digne du lit de mon grand Alexandre.

A LA MEMOIRE

(DE SALEL[79]).

Quercy m'a engendré, les neuf Sœurs m'ont appris,
Les Rois m'ont enrichy. Homere m'eterniſe,
La Parque maintenant le corps mortel a pris,
Ma vertu dans les cieux l'ame immortelle a miſe:
Donc ma ſeule vertu m'a plus de vie acquiſe,
Plus de deuin ſcauoir, plus de richeſſe auſſi
Et plus d'éternité, que n'ont pas faict icy
Quercy, les Sœurs, les Rois, l'Iliade entrepriſe.

(EPITAPHE DE CLEMENT MAROT[80].)

Quercy, la Cour, le Piémont, l'Vniuers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut;
Quercy mon los, la Cour tout mon tems eut,
Piémont mes os, & l'Vniuers mes vers.

(A IEAN DE VOYER,

VICONTE DE PAVLMY)

Par Dialogifme du Genie & du Paffant.

SONET[81].

L. G. N'outrepaffe Paffant. L. P. Pourquoy doncq? L. G. Vn Genie
T'en requiert, pour vn Mort, qui auecq Mars cherit
Les Mufes, & des deus fe rendit fauorit:
A fon los, l'œuil, l'aureille, & la vois, ne denie.
L. P. Comment? A qui les Arts & les Armes manie
En ce tens, le merite & le vray los perit:
La France des beaus Arts, qu'elle flate, fe rit,
Par Armes fur foymefme acharnant fa manie.
L. G. Mais quoy? La Mufe vange apres la mort le tort
Fait à la vie : & Mars fait luyre apres la mort
Ceus qui leur Dieu, leur Roy, font feul but de leur guerre:
Tel fut ce Cheualier De Paulmy. L. P. Voy, Ie voy,
Ma vois eft, qu'il merite & pleurs & fleurs de moy,
Gré des Roys, du Ciel gloire, & renom de la Terre.

(A I. DV BELLAY.

SONNET[82].)

Ie ſçay bien, du Bellay, que Rome eſt le bordeau,
Où l'on voit paillarder ſans fin le corps & l'ame :
Le corps y eſt eſpris d'vne bougreſſe flamme,
L'eſprit paillarde auec l'Antichriſt ſon boureau.
Elle eſt de tout erreur contre Chriſt le Chaſteau,
L'enfer de tous les bons, des faux-preſcheurs la dame :
Et de nos Rois charmez la concubine infame :
Des Muſes, des lettrez, des vertus le tombeau.
Elle eſt des Empereurs la fine larronneſſe :
De la grace de Dieu fauſſe reuendereſſe :
La ſource de tout mal, le gouffre de tout bien.
Bref que dirai-ie plus? c'eſt cette pute immonde,
Que l'on nomme à bon droit le chef de tout le monde
Puiſque le monde entier auiourd'hui ne vaut rien.

DE TH. DE BESZE,

FAISANT L'AMOVR[83].

Beſze voulant plaiſanter vn petit
Diſoit vn iour à vne non ſottarde :
De vous baiſer i'auroy grand appetit,
Mais voſtre nez qui eſt ſi long m'engarde.
La dame alors viuement le regarde,
En luy diſant : Pour ſi peu ne tenez,
Car ſi cela ſeulement vous engarde,
I'ay bien pour vous vn viſage ſans nez.

SONNET

DE LA FIDELITÉ DES HVGVENOTS,

Par Eſt. Iodelle, Poete Pariſ. [84].

Apres que ces pipeurs ont demaſqué leur foy,
Affronté leur ſeigneur en bataille rangee,
Qu'ils ont dedans Paris ſa perſonne aſſiegee,
Failly à la ſurprendre & luy donner la loy;
Apres auoir encor mis la France en effroy,
Enuahi ſa frontiere & l'auoir engagee
A l'Anglois deſloyal, apres l'auoir chargee
De ſubſide & d'impoſt au meſpris de leur Roy;
Voyans à la parfin le fer victorieux,
Le fer & l'onde auſſi, par le vouloir des Cieux,
Forcer, venger, purger leurs fautes criminelles,
Ces martyrs obſtinés en leur rebellion
Se couurans du manteau de Perſecution,
Dieu, diſent ils, ainſi eſprouue ſes fidelles!

SONNET

SVR LES BEAVTEZ D'VNE GARSE[85].

Comment pourroy-ie aimer vn ſourcil hériſſé
Vn poil roux, vn œil rouge au teint de couperoze
Vn grand nez, plus grand bouche inceſſamment decloſe
Pour geſner mon eſprit de ces leures ſuccé,

Vne gorge tannée, vn col ſi mal dreſſé,
Vn eſtomaq Ethique, vn tetin dont ie n'oſe
Enlaidir mon ſonnet, & qui eſt pire choſe
Vne bouquine aiſſelle, vn corps mal compaſſé,
Vn dos qui reſſembloit d'vne mort le derriere,
Le ventre beſacier, la cuiſſe heronniere
Et meſme quant au reſte... Ah ſi ſonnet tai-toi!
C'eſt trop pour demonſtrer à tous quelle deeſſe,
Tant le Ciel ſe moqua de l'amour & de moy,
Deuoroit les beaux ans de ma verte ieuneſſe.

CE QVI FVT CHANTÉ AV LOVVRE POVR LA BANDE DE FLORE ET PHŒBVS.

CHANT DE PAN[60].

Flore la deeſſe des fleurs
La terre eſmaillant de coulleurs,
D'odeurs enbaume & ciel & terre;
Nature emprunte tout le teinct
Dont voz beautez meſme elle painct.
Sur les fleurs que ſa corne enſerre
La belle aurore & de Phœbus la ſœur
En va triant ſes roſes, ſa blancheur,
Et Phœbus l'or des grands traicts qu'il deſerre.

Tout ce qu'ont les Roys & les Dieux
Delicieux ou precieux
Y prend odeur ou coulleur belle;

L'ambroifie ie croy f'en faict;
Tout ornement fe contrefaict
Deffus les beaux ornemens d'elle.
En tout printemps le ciel en recherift
La terre belle & le printemps qui rit,
Comme vng ferpent le monde en renouuelle.

Flore ne faict pas feullement
Raieunir par fon ornement
Le monde, mais quand la mifere
Faict prefque vng grand regne perir
Des qu'il commence à reflorir
Flore luy femble eftre profpere,
Qui en l'eftat defia refloriffant
Reuerfe ainfi qu'au champt reuerdiffant
Les heurs, les fleurs dont elle fe faict mere.

Elle vouloit les champs françois
Et les champs de nos voifins roys
Hayr, & fe rendre fauuage,
Moy Pan, & ces fatires cy,
Ces hommes fauuages auffy,
La trouuafmes en tel courage.
Elle vouloit execrant voz malheurs
Priuer toute herbe & tout arbre de fleurs
Faifant finir par force voftre rage.

Mais hors de ces boys incogneuz
A nous, à ces hommes tout nuds
Eftrange & fort loingtain repaire,
Apres la paix fe faict mener
En ce lieu prefte à retourner
Si la paix f'en voulloit retraire.
Ie l'accompaigne en chants & fons diuers,
Pour elle encor i'ay dreffé d'autres vers
Pour de fon veuil vng oracle vous faire.

Vous fcaurez par eux qu'elle veult

Faire florir tant qu'elle peult
Non seullement voz iardinaiges,
Voz prez, [&] voz champs, & voz bois,
Mais bien le beau filz de voz Roys
Qui fletrissoit soubz voz orages.
Or si ces vers plaisent à vos beaultez
On ne verra desormais surmontez
Par Apollon mes sept tuiaux sauuages.

CHANT DE VENVS

POVR L'ENTREE DES TENANS A L'HOSTEL DE GVYSE[87].

Auant qu'en ce throsne monter
Pour trois cheualiers presenter
Dont ie voy l'ame & la main preste,
L'air, la mer, les montz & les boys,
Lors qu'en mon char ie descendoys,
A ma descente faisoient feste.
Tout l'air riant se serenoit
Et la mer calme se tenoit,
Les montz & des forests le feste
Soubz moy presque en fleur reuenoit.

I'ay tousiours des hommes esté
Comme des dieux la volupté ;
Et du tiers ciel où ie domine
I'enuoye non les Cupidons,
Les Ieux, les Riz qui leurs brandons
Arment d'vne flamme maligne,
Mais d'vng hault amour le desir
Qui peult ces grands hommes saisir
Lorsque quelque beauté diuine
Se rend seul but de leur plaisir.

Ie faiz eſtre tout ce qui eſt,
Ie faiz plaire tout ce qui plaiſt,
Pourtant toute choſe m'honore ;
Vous doncq honorer me deuez
Dames qui de Venus auez
Tout cela qui plus nous decore :
Mais ſi vous conſiderez bien
Pour quelle cauſe icy ie vien,
Plus d'honeur me ferez encore,
Car ce party eſt voſtre & mien.

Mercure vous a faict ſcauoir
Par des vers qu'on vous a faict veoir,
De Mars & de moy la querelle.
I'offre le cartel & la foy
De ces trois qui tiennent pour moy.
Vſez, dames, de faueur telle
Qu'elle leur double encor le cueur :
Si vous nous preſtez vng tel heur,
Eſperez de Venus la belle
En voz amours l'heur & l'honneur.

SONNET[88].

Oncques traict, flamme ou lacqs d'amoureuſe fallace
N'a poingt, bruſlé, lié, ſi dur, froid, deſtaché
Cœur, comme eſtoit le mien bleſſé, ars, attaché.
Miſerable qui eſt en ſi penible chaſſe.
Ferme & gellé trop plus que le marbre & la glace,
Libre & franc ie n'auois crainte d'eſtre empeſché
De playe, feu, priſon, mais viuement touché
M'a l'arc, m'a le braſier, m'a la retz qui me lace.

Transfix, desfaict ie fuis, & tellement eftraint
Qu'aultre cœur que le mien n'ouure, n'enflambe ou ceint
Dard, brandon ne lien de rigueur plus extreme;
Et ne peult aduenir que le nœu, feu & fang
Qui m'eftrainct, me confomme & m'abreuue le flanc,
Deflie, eftraigne, eftanche autre que la mort mefme.

STANCES

SVR LE DEPART DE MADAME LA MARESCHALLE DE RETZ[89].

Le Ciel pleure vng depart, le Ciel faict diftiller
Vne pluye foudayne ez campagnes de l'aer,
Voyant ia f'aprefter à ce loingtain voyage
Vne Dictynne telle en toutes fes grandeurs
Qu'au bruict de fon depart le Ciel iecte des pleurs
Craignant d'eftre efloigné de fon diuin vifage.

Ce n'eft pas tout le Ciel qui pleure fon depart,
C'eft l'endroict feulement où fon heureux regard
Faict luyre fes foleilz deffus les bors de Seyne
Qui fe monftre ialoux, parce que fes beaux yeulx
Vont bientoft faire honneur à ce quartier des Cieux
Où borne fa longueur le païs de Lorrayne.

Heureufes pleurs, heureux tout ce Ciel larmoyant,
Heureufe nue où fort ce criftal ondoyant,
Iecté pour le depart d'vne fi belle Dame!
Mais plus heureux encor les champs & les païs
Où tant de Citoyens feront fort efbahis
Voyants luyre [à leurs yeux] vne Diuine flame.

Les fleurs qui commençoient à changer de couleur
S'enrichiront encor d'vne gaye verdeur,
Et le North froydureux quiſtera la campagne ;
Vng gracieux Zephire, vng émail du printemps,
Vne moiſſon de fleurs enrichira les champs
Où ſa grandeur yra coſtoyer l'Alemagne.

Courtiſans, ne craignez les rigueurs d'vn hyuer,
Quelle part qu'on verra la Diſtynne arriuer
On ne verra qu'œilletz & qu'vn treſor de rozes :
Elle peut d'vn regard tout le monde enflammer
Et l'ardeur de ſes feux faiſt ſoudain conſumer
Les glaces d'vn hyuer dedans la terre encloſes.

Elle a pouuoir au Ciel, elle eſclaire ez Enfers,
Elle præſide ez bois, & aux plus grands deſers,
Faiſant craindre partout ſa diuine puiſſance :
L'hyuer, filz de nature, & du Ciel azuré,
Contre ſon beau Soleil ne ſeroit aſſeuré
Veu meſme que le Ciel luy porte obeiſſance.

Helas! ce beau ſoleil enrichi de ſcauoir,
De grace, de vertuz, & d'infini pouuoir
Nous cachera bientoſt les raiz de ſa lumiere :
Nous la perdrons de veue auec meſme langueur
Que la fleur du Soucy pert la claire lueur
Du Soleil abaiſſant ſa treſſe printaniere.

Non point que le Soleil de ſes perfeſtions
N'aye bien le pouuoir d'épendre ſes rayons
Des le pais lorrain iuſqu'en l'iſle de France :
Son Soleil luyt par tout, ſa grandeur en tous lieux
Deſcouure excellemment vn luſtre precieux,
Mais l'heur eſt bien plus grand pres de luy qu'en l'abſence.

Il n'y a rien que d'eſtre aupres de ſon flambeau :
Les peuples froidureux qui combatent ſur l'eau,
Voyent bien les rayons de ce grand œil du Monde :

Mais telz raiz affoibliz ont bien peu de pouuoir
Trop loing de l'Æquateur qui nous faict receuoir
Tous les feux epanduz sur la machine ronde.

Il n'y aura plaisir qui puisse contenter
Noz Esprits éperduz si lon voit absenter
Ceste belle Diane à noz yeulx eclipsée :
L'esclipse & le deffault d'vne telle beauté
Ne rendront à noz yeulx rien qu'vne obscurité,
Qu'ennuy & que tristesse à noz cueurs enlacée.

Vng Iardin enrichy des fleurons du printemps
N'apporte tant de dueil aux yeux des regardans
Quand l'hyuer faict iaunir leur couleur bazanée,
Que nous aurons d'ennuyz en ce triste depart
Voyants à grand regret s'en aller autre part
Ceste Nymphe si tost de nos yeulx esloignée.

Au moings Ciel larmoyant mets fin à tes ennuys,
Reprens ton bon visage & maintenant reluys
Aux lieux où doibt passer l'heur de son excellence :
Ton dueil est infiny de mesme que le mien,
Si nous fault il resouldre, & luy monstrer combien
Nous voulons obeyr aux vœux de sa puissance.

Toy qui as sympatie à son Esprit diuin,
Fais de ton beau regard dessecher le chemin
Et d'vn temps embelly esiouys son courage.
Moy qui ne puis si hault estendre mon pouuoir,
Par l'accent de mes vers ie feray mon deuoir
De souhaicter tout heur pour son loingtain voyage.

I'enchanteray l'ennuy d'vn hyuer froidureux,
Le trauail du voyage, & les vents amoureux
De ses rares beautez, & de sa bonne grace :
Son nom tant renommé ce sera le nom sainct
Au seul pouuoir duquel leur bruict sera contrainct
De ronfler autre part qu'aux entours de sa face.

Et l'eſpoir que i'auray de la veoir au retour
Charmera les regrets, leſquelʒ comme vng vautour
Loing d'elle rongeront le creux de ma poitrine :
Ie ſeray Promethée, & l'aigle ma doulleur,
Mais cét eſpoir que i'ay en ſa ſeulle grandeur
Ce ſera mon Hercule & ma ſaueur diuine.

(SATIRE

CONTRE LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL[90])

Il vit encores ce vieillard,
Ce meſchant aſne montagnard,
Et veoit auec impunité
De ſon pays l'embraſement
Dont malheureux il a eſté
La cauſe & le commencement.

Il eſt fier de ſ'eſtre vangé,
Ce fils d'vn bonnet orangé,
Des chreſtiens & des bons François,
D'auoir ſoubʒ maſque de prudence
Trahy la bonté de deus Rois
Meſmes au tems de leur enfance.

Mais Dieu nous ſçaura bien venger
Vn iour de ce monſtre eſtranger,
Et puis qu'il tarde ſa iuſtice,
C'eſt qu'il luy prepare vn ſupplice
Eternel, qui ne ſera pas
Finir ſa pene à ſon treſpas.

Il a eſcrit que ceſte peſte
Huguenotte il fuit & deteſte,
Qu'il oſtra ce chancre pourry

Si vn iour les ſeaus il exerce;
Mais qui l'a mieus creu & nourry
Que ce medecin d'Aigueperce?

C'eſt ce preudhomme, ce Renart
Qui a regné en Leopart,
Dont meſchamment & en malheure
Il ne peut faillir qu'il ne meure
Comme vn chien, car il ne peut croire
De l'ame l'immortelle gloire.

Iamais on ne veid tel pipeur
Si feint, ſi menteur, ſi trompeur,
Et iamais n'a eu Ieſuchriſt
De ſi rebelle creature,
C'eſt, c'eſt le dernier Antechriſt
Duquel parle tant l'Eſcriture.

L'on penſoit à veoir ſon viſage
Que ce fuſt vn grand perſonnage,
Le teint paſle & l'œil enfoncé,
Le nez grand, le ſourcil froncé,
La barbe blanche, & longue eſchine,
Mais tout ce n'eſt que poil & mine.

Car ſon edict des deus Egliſes,
Les daces, puis les paillardiſes
Des ſiens, du ſeau les pilleries,
Ses biens, ſes rudes poëſies,
Teſmoingnent qu'oncques il n'a eu
De Dieu, de ſçauoir, de vertu.

Sa vertu eſt d'eſtre vn Prothée,
Sa neutralité d'eſtre Athée,
Sa paix deus lignes maintenir:
Changer les loix, c'eſt ſa prattique,
Sa court les pedantz ſouſtenir,
Et ſon ſçauoir d'eſtre heretique.

Si le vice & l'insuffisance
Il portoit donc soubz l'apparence,
A l'on en France tant esté
A desuelopper ses denrées,
Et l'a l'on souffert tant d'années
Humer l'air qu'il ha infecté?

Non, non : qu'il meure où il pourra ;
Toufiours son nom l'on dannera
Et son vmbre à iamais sera
Le phantosme & l'espouuental
Du chrestien qui se croisera
Toufiours à ce mot d'Hospital.

NOTES

NOTES

1. Les Amovrs d'Estienne Iodelle parisien, p. 1.

C'est par ce recueil que commencent *Les Œuures* de Jodelle dans les deux éditions de Charles de la Mothe; nous avons jugé qu'il convenait mieux de présenter d'abord au lecteur les ouvrages dramatiques du poète. Voyez note 4 du tome Ier, p. 311. L'ordre adopté dans les éditions originales pour le classement des pièces qui composent *Les Amours* a d'ailleurs été suivi rigoureusement par nous, sauf l'unique exception indiquée ci-après dans les notes 21 et 26.

A qui sont adressés les quarante-sept sonnets par lesquels commencent *Les Amours?*

Réunissons d'abord les divers renseignements précis épars dans les vers de Jodelle, ensuite nous hasarderons nos conjectures.

L'objet des amours du poëte est une veuve (sonnet IIII, page 3), mère d'une fille, *tendrelette* à la vérité, et qui *tette encor* (sonnet XLVII, page 24). Jodelle, en dépit de sa flamme purement poétique, désire fort un mariage qui amènerait sans doute quelque belle fête dont il serait l'organisateur; ses soupirs tournent assez brusquement à l'épithalame; dès le quatrième sonnet, il dit à sa dame :

... En veuuage enuieillir tu ne dois,

et lui souhaite, sans autre préambule, un mari pour ses étrennes;

comme elle ne se décide pas immédiatement, il perd tout à fait patience au trente-cinquième sonnet, et s'écrie :

> *Pourrois-ie voir l'heureuſe & fatale iournee,*
> *Où deux ames, deux cœurs, & deux corps enlacez*
> *Dans le beau ret d'amour ſe verront careſſez*
> *Egalement tous deux du doux bien d'Hymenee?*

Dans son enthousiasme, il laisse même échapper les noms des deux amants : Anne et Antoinette. D'ordinaire il appelle sa dame Diane, mais ce nom, comme ceux de Vénus ou Dione, de Pallas ou Minerve, qu'il lui donne aussi (sonnets III et XXXVIII, pages 3 et 20), n'est qu'une politesse de poëte, tandis que le prénom Antoinette, qui n'a rien de mythologique, doit nous inspirer toute confiance.

Examinons maintenant la devise de la jeune veuve; c'est : « *le feu, le nœu.* » (Voyez ci-après note 4.) Cette devise ne nous apprend rien par elle-même, mais chacun des deux mots qui la composent a un synonyme, et ces deux synonymes répétés à satiété dans *Les Amours*, bien que fort différents l'un de l'autre par la signification et l'orthographe, sont identiques quant au son.

> *Ta beauté par ſes* rais, *par ſon* rets, *par la crainꝯte*
> *Rend l'ame eſpriſe...*

dit tout d'abord Jodelle à sa dame (sonnet II, page 2). Les *rais*, ce sont les rayons brûlants, enflammés, le *feu ;* le *rets*, c'est le *nœud*; ces expressions reviennent à chaque instant. Nous venons tout à l'heure de voir les deux amants enlacés dans *le beau* ret *d'amour* : dans un sonnet de l'*Appendice* (page 344), qui a sans doute fait partie des *Amours*, Jodelle parle encore de « *la* retz *qui le lace* ». *Rais*, *ret*, *rets*, *retz*, sous leurs formes orthographiques diverses désignent également le nom de Retz, et, pour bien établir que ce n'est pas là une pure conjecture, nous ferons remarquer que les *Stances ſur le depart de la mareſchalle de Retz*, qui se trouvent à la fin de l'*Appendice*, sont également remplies des allusions que nous venons de signaler.

Tout ceci bien établi, nous sommes fort tenté de croire que le futur d'Antoinette, que Jodelle désigne abréviativement sous le nom d'Anne, n'est autre que Jean, baron d'Annebaut, de Retz et de la Hunaudaye, mort en 1562 « *au combat deuant Dreux* », comme le rappelle Ronsard dans l'épitaphe qu'il lui a consacrée (tome VII, p. 194-198, de l'édition de M. Blanchemain). Il eut pour première femme Antoinette de la Baume Montrevel, à laquelle il ne serait pas extraordinaire que Jodelle eût attribué, même avant son mariage, une devise rappelant le nom de la baronnie de Retz, qui appartenait à celui qu'elle allait épouser.

2. *Des flambans forts & griefs*, p. 2.

Il y a *flambeaus* dans la première édition, mais l'errata indique qu'il faut lire *flambans*. La seconde édition porte *flambeans*.

3. *L'austerité*, p. 3.

L'autorité, dans la première édition; cette faute est corrigée à l'errata.

4. *C'est le Feu, c'est le Nœu, qui lie ainsi mon ame*, p. 5.

On lit, à la marge, dans la première édition : « *Le feu, le nœu, deuise de sa Dame.* » Voyez ci-dessus la note 1 et ci-après les notes 12, 20 et 88.

5. *De son obscur ombre*, p. 6.

Ainsi dans les deux éditions; non qu'il faille considérer *ombre* comme masculin, mais parce que l'auteur a supprimé pour l'œil l'*e* muet final, comme nous le supprimons pour l'oreille; souvent cette suppression était indiquée par une apostrophe. Voyez *Les Œuures françoises de Ioachim du Bellay*, t. I, p. 502, note 190, et ci-après, notes 6, 13 et 43.

6. *Vn extreme foy preuue*, p. 10.

Voyez la note précédente.

7. *Alors qu'on se dispence*, p. 12.

Voyez la note 50 du tome II des *Œuures francoises de Ioachim du Bellay*, p. 553.

8. *Que le temps ne corrompt, ny change ny moleste*, p. 25.

Il y a dans la première édition :

Que nul ne le corrompt....

Mais on lit à l'errata :

Que les temps ne corr.

Et c'est aussi la leçon de l'édition de 1583. Il nous a paru indispensable de substituer *le temps* à *les temps*.

9. *Et porté*, p. 28.

Ainsi dans la première édition; *est porté* à l'errata et dans la seconde édition. La mention faite dans l'errata m'a un instant échappé, et j'ai cru devoir préférer la leçon *& porté* qui donne un sens à peu près aussi satisfaisant et présente un tour plus vif. Si on l'adoptait, il faudrait considérer l'énumération comme continuant : *Diray-ie vn front serain... Vn nez de beau pourfil... vne*

bouche... petite & coraline... ce braue chef celeſte... Mais comme on arrive ensuite à une phrase renfermant un verbe : *ceſte gorge ſe flanque*, et que l'énumération se trouve interrompue, mieux vaut suivre la correction proposée par l'errata.

10. *Font, comme on dit, voiler d'Agamemnon la face*, p. 29.

Voyez *Les Œuures françoiſes de Ioachim du Bellay*, tome I, p. 477, note 4.

11. *Qui n'entra onc au cœur des hommes laſches*, p. 31.

Ainsi dans la deuxième édition. *Qui onc n'entra au cœur*, dans la première.

12. *Lè nœu, la flame*, p. 38.

Voyez ci-dessus les notes 1 et 4, et ci-après les notes 20 et 88.

13. *Vn ombre*, p. 41.

Voyez ci-dessus les notes 5 et 6, et ci-après la note 43.

14. *Deuroit*, p. 43.

Ainsi dans la première édition ; *deuoit* dans la seconde.

15. CHANSON POVR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD, QVI COMMENCE : *Quand i'eſtois libre*, p. 45.

Jodelle était très-fier de cette lutte avec Ronsard. Voici comment Pasquier s'exprime à ce sujet dans *Les Recherches de la France* (livre VII, chapitre 7) :

« Il me ſouuient que le gouuernant vn iour entre autres ſur ſa Poeſie (ainſi vouloit-il eſtre chatoüillé), il luy aduint de me dire, que ſi vn Ronſard auoit le deſſus d'vn Iodelle le matin, l'apres diſnée Iodelle l'emporteroit de Ronſard : & de fait il ſe pleut quelquesfois à le vouloir contrecarrer. L'vne des plus agreables chanſons de Ronſard eſt celle qui ſe trouue au ſecond liure de ſes *Amours*, où il regrette la liberté de ſa ieuneſſe (tome I, p. 214, de l'édition de M. Prosper Blanchemain).

Quand i'eſtois ieune, ains qu'vne amour nouuelle
Ne ſe fuſt priſe en ma tendre moëlle,
Ie viuois bien-heureux :
Comme à l'enuy les plus accortes filles
Se trauailloient par leurs flames gentilles
De me rendre amoureux.
Mais tout ainſi qu'vn beau poulain farouche,

Qui n'a mafché le frein dedans fa bouche,
Va feulet efcarté :
N'ayant foucy finon d'vn pied fuperbe,
A mille bonds fouler les fleurs & l'herbe
Viuant en liberté.
Ores il court le long d'vn beau riuage,
Ores il erre en quelque bois fauuage,
Fuyant de faut en faut :
De toutes parts les poutres henniffantes
Luy font l'Amour, pour neant blandiffantes
A luy qui ne f'en chaut.
Ainfi i'allois defdaignant les pucelles
Qu'on eftimoit en beauté les plus belles,
Sans refpondre à leur vueil :
Lors ie viuois amoureux de moy-mefme,
Content & gay fans porter face blefme,
Ny les larmes à l'œil.
I'auois efcrite au plus haut de la face,
Auec l'honneur, vne agreable audace
Pleine d'vn franc defir :
Auec le pied marchoit ma fantaifie
Où ie voulois, fans peur ne ialoufie,
Seigneur de mon plaifir.

« Par le demeurant de la chanfon il recite de quelle façon il fe fit efclaue de fa Dame, & la mifere en laquelle il fut depuis reduit. Au contraire Iodelle fur la comparaifon du mefme cheual voulut brauer Ronfard : & monftrer combien la feruitude d'amour luy eftoit douce; le premier couplet de la chanfon eft » Pasquier rapporte textuellement les six premiers vers de la pièce [page 45 du présent volume], puis il ajoute :

« Ie vous pafferay icy plufieurs autres fixains, pour venir à ceux aufquels il f'eft efgayé en la comparaifon du cheual dompté encontre le Poulain farouche. »

Pasquier cite un long morceau de la pièce de Jodelle depuis :

Moy maintenant (combien que paffé i'aye
Des premiers ans la faifon la plus gaye),

jusqu'à :

S'en faifant plus valoir.

pages 46-47, puis il termine ainsi :

« Cela s'appelle à bien affaillir, bien defendu. Il y a plufieurs autres couplets, que de propos deliberé ie laiffe. »

Pasquier, ainsi qu'on a pu le remarquer dès le premier hémistiche du premier vers, ne cite pas le texte de Ronsard tel qu'on le trouve dans *Les Amours ;* il y a plusieurs différences que nous avons con-

servées. Au contraire, le texte de Jodelle qu'il rapporte ne s'écarte en rien de celui que nous avons suivi.

A la citation déjà longue de Pasquier il nous paraît indispensable d'ajouter encore ces vers de Ronsard :

> *Et lors tu mis mes deux mains à la chaiſne,*
> *Mon col au cep & mon cœur à la geſne,*
> *N'ayant de moy pitié,*
> *Non plus, helas! qu'vn outrageux corſaire*
> *(O fier Deſtin) n'a pitié d'vn forcere*
> *A la chaiſne lié.*
> . . . .
> . . . .
> *Tu es ſourde à mes cris,*
> *Et ne reſpons non plus que la fontaine*
> *Qui de Narcis mira la forme vaine.*

On voit que Jodelle dans sa chanson ne répond pas seulement d'une manière générale aux idées exprimées par l'illustre poëte, mais qu'il en reprend souvent les expressions.

16. *Quand auec elle on les dit :*
Qu'eſt-ce donc qu'il ſemble,
Quand ſans verité lon lit, p. 55.

Ainsi dans la première édition; dans la seconde :

> *Quand auec elle on les lit :*
> . . . .
> *Quand ſans verité lon dit.*

17. Chanson povr respondre a celle de Ronsard, qvi commence : *Ie ſuis Amour le grand maiſtre des Dieux*, p. 65.

La pièce à laquelle Jodelle répond est de 1567; elle fait partie du recueil intitulé : *Les Maſcarades, combats & cartels*; son titre particulier est: *Le Trophee d'Amour à la comedie de Fontainebleau* (tome IV, p. 131, de l'édition de M. Prosper Blanchemain). Jodelle a surtout en vue ces premiers vers :

> *Ie ſuis Amour, le grand maiſtre des Dieux,*
> *Ie ſuis celuy qui fait mouuoir les cieux,*
> *Ie ſuis celuy qui gouuerne le monde,*
> *Qui, le premier hors de la maſſe eſclos,*
> *Donnay lumiere & fendi le chaos*
> *Dont fut baſti ceſte machine ronde.*

18. *Mutile*, p. 69.

Ainsi dans les deux éditions. Cette expression, qu'on ne trouve

pas dans les lexiques, doit signifier *mutilé*, *estropié*, si c'est bien là le mot qu'il faut conserver ici; mais on ne peut s'empêcher de se dire qu'*inutile* conviendrait encore mieux au sens, et que le compositeur a probablement lu *m* au lieu de *in*; aucune erreur n'est plus facile à commettre.

19. *Auoit ia fini les tours*, p. 80.

Ainsi dans la première édition; *les iours*, mais à tort, dans la seconde.

20. ODE SVR LA DEVISE DE NŒV ET DE FEV, p. 88.

Voyez ci-dessus les notes 1, 4 et 12, et ci-après la note 88.

21. CONTR'AMOVRS, p. 91.

Dans les éditions de 1574 et de 1583, on trouve, entre l'*Ode fur la deuife de nœu & de feu*, et les *Contr'amours*, l'*Epithalame de madame Marguerite*, que nous avons reporté plus loin (p. 111-128), avec les autres pièces relatives à la même princesse.

Pasquier, à la suite du passage de ses *Recherches de la France*, que nous avons reproduit plus haut (note 15, pages 356-357), nous donne les détails qui suivent sur les *Contr'Amours*, dont il cite la première pièce avec des variantes de texte et même de mesure que nous avons conservées :

« Il (Jodelle) eftoit d'vn efprit fourcilleux, & voyant que tous les autres poëtes f'adonnoient à la celebration de leurs Dames, luy, par vn priuilege fpecial, voulut faire vn liure qu'il intitula *Contr'-Amours*, en haine d'vne Dame qu'il auoit autresfois affectionnée, dont le feul premier fonnet faifoit honte à la plus part de ceux qui fe mefloient de Poëtifer, tant il eft hardy.

Vous qui à vous prefque egalé m'auez,
Dieux immortels, dés la naiffance mienne,
Et vous, Amans, qui fous la Cyprienne
Souuent par morts amoureufes viuez.
Vous que la mort n'a point d'Amour priuez,
Et qui au fraiz de l'vmbre Elifienne,
En rechantant voftre amour ancienne,
De vos moitiez les vmbres refuiuez,
Si quelquesfois ces vers au Ciel arriuent,
Si quelquesfois ces vers en terre viuent,
Et que l'Enfer entende ma fureur :
Apprehendez combien iufte eft ma haine,
Et faictes tant que de mon inhumaine,
Le Ciel, la Terre, & l'Enfer ait horreur.

« Vous pouuez iuger par ce riche efchantillon quel eftoit le demeurant de la piece. Bien vous diray-ie qu'il m'en recita par cœur

vne vingtaine d'autres qui fecondoient ceftuy de bien prés. Et toutesfois pour auoir defdaigné de mettre en lumiere fes Poefies de fon viuant, ce que le Seigneur de la Motte, Confeiller au grand Confeil, en recueillit apres fon decez, & dont il nous a fait part, eft fi efloigné de l'opinion qu'on auoit de luy que ie le mefcognois : Ie ne dy pas qu'il n'y ait plufieurs belles pieces, mais auffi y en a-il vne infinité d'autres qui, comme paffe-volans, ne deuoient eftre mifes fur la monftre. Et me doute qu'il ne demeurera que la memoire de fon nom en l'air comme de fes Poefies. »

D'après Charles de la Mothe, les *Contr'amours*, qui ne se composent, dans son édition comme ici, que de sept sonnets, en devaient contenir trois cents (voyez tome I, p. 6). Il en fut probablement de cet ouvrage comme de *La Riere Venus*, qui le suit immédiatement, et « que l'autheur pour fa maladie ne peut parfaire ». (Ibidem.) Charles de la Mothe, on le voit par ce seul exemple, s'est uniquement préoccupé, suivant la coutume de ses contemporains, de classer les ouvrages de Jodelle par genre et nullement de les disposer dans un ordre chronologique qu'il est par malheur impossible de rétablir aujourd'hui d'une manière suivie.

22. *Contre vne*, p. 92.

Vne est employée ici absolument, pour désigner une femme.

23. *Mal-nez poëtaftres*, p. 101.

Malings, dans la première édition; *mal-nez* à l'errata et dans la seconde édition.

24. *Ne crain qu'vn feul poiffon retarde ton vaiffeau*, p. 106.

Ce poisson est celui que les Grecs nommaient *échénéis*, les latins *remora*, et que nos pêcheurs appellent *sucet*. Pline a recueilli, dans son *Histoire naturelle* (liv. XXXII, chap. 1), les diverses fables qu'on racontait au sujet de cet animal. Du Bartas les a racontées à son tour dans les vers suivants :

Que les vents forcenez f'affemblent tous en vn,
Que fecourus du flus ou reflus de Neptun
Ils choquent vne nef, & que la force accorte
De cent longs auirons leur face encor efcorte,
La Remore fichant fon debile mufeau
Contre le moite bout du tempefté vaiffeau,
L'arrefte tout d'vn coup au milieu d'vne flote
Qui fuit le vueil du vent & le vueil du pilote.
Les refnes de la nef on lafche tant qu'on peut,
Mais la nef pour cela, charmee, ne f'efmeut,
Non plus que fi la dent de maint anchre fichee
Vingt pieds deffous Thetis la tenoit accrochee :

Non plus qu'vn chesne encor qui des vents irritez
A mil & mille fois les efforts despitez,
Ferme, n'ayant pas moins, pour souffrir ceste guerre,
De racines dessous, que de branches sur terre.
Di nous, Arreste-nef, di nous, comment peux-tu
Sans secours t'opposer à la ioincte vertu
Et des vents, & des mers, & des cieux, & des gasches?
Di nous en quel endroit, ô Remore, tu caches
L'anchre qui tout d'vn coup bride les mouuements
D'vn vaisseau combatu de tous les elements?
D'où tu prens cet engin? d'où tu prens ceste force,
Qui trompe tout engin, qui toute force force?

(*Cinquiesme iour de la 1re semaine.*)

25. A MADAME MARGVERITE DE FRANCE, SŒVR DV ROY HENRY, *Deuant qu'elle fust mariee*, p. 107.

Charles de la Mothe place ce huitain après *A la France. Elegie* (voyez ci-dessus, p. 185), uniquement, suivant toute apparence, parce que ces deux pièces sont en vers métriques. Dans notre édition, comme dans celle de Charles de la Mothe, le huitain est suivi de l'*Epistre à la mesme dame*. Elle a paru pour la première fois sous ce titre : *A tresillustre Princesse Marguerite de France, Estienne Iodelle parisien*, en tête de : *Le Second liure des hymnes de P. de Ronsard Vandosmois, à tresillustre Princesse Madame Marguerite de France, Seur vnicque du Roy, & Duchesse de Berry*. Paris. A. Wechel, 1556, in-4°.

Au lieu de :

Et voir ces auortons aussi tost que nais morts, p. 110.

il y a dans cette première édition :

Et voir ces auortons aussi tost nés que morts.

26. EPITHALAME DE MADAME MARGVERITE, p. 111.

Nous avons cru devoir placer ici, à la suite des autres pièces relatives à Marguerite, cet *Epithalame* qui, dans les éditions anciennes, se trouve à la fin des *Amours* et avant les *Contr'amours*. Voyez ci-dessus, note 21.

27. *Si i'estois cogneu d'eux*, p. 115.

Si i'estois comme d'eux dans la première édition, faute qui, du reste, est corrigée à l'errata.

28. *le respire*, p. 116.

La première édition porte *l'ay respiré*. Mais l'errata donne la leçon que nous reproduisons.

29. *L'ame gentille*, p. 116.

Ainsi dans la première édition. Dans la seconde *l'ame gentile*, qui rime mieux pour l'œil avec *inutile*, dernier mot du vers précédent.

30. *Comme lon voit souuent dans ces cerueaux plus creus*
Errer ces beaux discours, propres à leurs humeurs, p. 117.

La prononciation du temps, qui supprimait souvent l'*r* finale, rendait cette rime légitime, au moins pour l'oreille.

31. *Font naistre la souris ou la corneille peinte*, p. 118.

Allusion à la fable de *La Montagne qui accouche* et à la Corneille dont parle Horace dans ses *Epîtres* (liv. I, 3), et à laquelle il attribue la même mésaventure qu'à la pie d'Ésope et qu'au geai de Phèdre.

32. *Dont i'ay loué les Dieux...*, p. 123.

Ainsi dans la première édition; *les cieux* dans la seconde.

33. *Desiunez*, p. 126.

Ainsi dans la première édition; *desieunez* dans la seconde.

34. AV ROY CHARLES IX. APRES LA REDVCTION DV HAVRE DE GRACE, p. 129.

Cette place, occupée par le comte de Warwick, fut prise, le 28 juillet 1563, par le connétable Anne de Montmorency, ayant sous ses ordres le maréchal de Montmorency, son fils, et le maréchal de Brissac. Charles IX assistait au siége.

35. *L'vsance antique & droite & vraye s'effacer*, p. 133.

Il y a dans la première édition *effacer* au lieu de *s'effacer*, mais cette faute est corrigée à l'errata.

35 *bis*. *De se faire aux leurs vaincre en impudence mesme*, p. 139.

On lit dans la première édition :

De se faire ou leur vaincre...

Mais l'errata donne la leçon que nous avons reproduite, et qu'avant nous la seconde édition avait adoptée.

36. *En tels appas*, p. 144.

La première édition donne *& tels appas*, mais l'errata rectifie ce texte.

37. Povr le iovr qve la paix fvst faicte, 1568, p. 151.

Deuxième paix conclue avec les Protestants, à Lonjumeau, le 27 mars; elle fut nommée *paix fourrée* ou *petite paix*, parce qu'elle ne dura que six mois. Bientôt Alexandre-Édouard, duc d'Anjou, né le 19 septembre 1551, à qui Catherine de Médicis avait fait prendre, en souvenir de son époux, le nom d'Henri, sous lequel il devait régner à son tour, est nommé, à dix-sept ans, lieutenant général dans la guerre contre les huguenots (voyez ci-dessus, p. 154), et gagne en 1569 les batailles de Jarnac et de Montcontour.

38. Svr la mort de la royne d'Espagne... p. 157.

Élisabeth de France, morte en couche à Madrid le dimanche 3 octobre 1568; elle était née à Fontainebleau le 13 avril 1545, et avait épousé, le 22 juin 1559, Philippe II, roi d'Espagne.

39. Inscription povr vne strvctvre *Entreprife par la Roine mere du Roy*, p. 160.

Cet ouvrage « facré par fon Ouurier » à la Reine, semble être de l'invention de Jodelle; c'est une décoration du genre de celles qu'il nous a décrites dans *Le Recueil des infcriptions, figures... ordonnées en l'Hoftel de Ville* (T. I, p. 237), et qui lui avaient valu de la part de Charles de la Mothe, le titre de « grand Architecte ». (T. I. p. 7.)

40. A Monseignevr, p. 162.

Voyez, ci-dessus, la fin de la note 37.

41. A monseignevr le dvc, p. 163.

François-Hercule, d'abord duc d'Alençon, et plus tard duc d'Anjou, né le 18 mars 1554, mort le 10 juin 1584.

42. Ode svr la naissance de madame, *Fille du Roy Charles neufiefme*, p. 165.

Marie-Élisabeth, née à Paris le 27 octobre 1572, morte le 2 avril 1578.

43. *Or que doncques cet heure*, p. 166.

Voyez ci-dessus les notes 5, 6 et 13.

44. SVR LA NAISSANCE DE HENRY DE LORRAINE COMTE D'EV, *Second fils du Duc de Guise*, p. 171.

Henri de Lorraine, né le 30 juin 1572, mort le 13 août 1574.

45. *l'execre*, p. 177.

La première édition porte *i'exerce*. Cette faute est corrigée à l'errata. Voyez ci-après la fin de la note 87.

46. *L'vn eſt l'amour de Mars, qui ſanglant vous mutine*, p. 180.

Ainsi dans la première édition ; dans la seconde : *ſanglans*, qui donne un sens un peu différent, mais qui pourrait être adopté.

47. SVR LES METEORES DE I. A. DE BAIF, p. 184.

Cet ouvrage de Baïf a paru sous le titre suivant : *Le premier des meteores de Ian Antoine de Baïf.* A Caterine de Medicis..... *Paris, Robert Eſtienne*, MDLXVII. On y cherche vainement la présente pièce, mais on y trouve, au recto du quatrième feuillet, la suivante, intitulée : *A la France. Elegie*. Si Baïf n'a pas fait placer en tête de ses *Meteores* les vers mesurés de son ami, c'est probablement parce qu'ils n'ont été écrits qu'après la publication de l'ouvrage. La pièce du même genre adressée *A Madame Marguerite de France* a paru, nous l'avons dit, en 1556 (voyez ci-dessus, note 25), mais le *diſthique* qui précède *Sur les Meteores*, est antérieur ; il remonte à l'année 1553. Nous l'avons reproduit de nouveau dans l'*Appendice* sous son véritable titre, avec les pièces parmi lesquelles il a paru pour la première fois, et nous y avons joint une curieuse remarque de Pasquier. Voyez ci-après la note 78.

48. CHAPITRE EN FAVEVR D'ORLANDE EXCELLENT MVSICIEN, p. 186.

Entre *A la France. Elegie*. et cette pièce se trouvent, dans les éditions originales, les deux morceaux adressés *A madame Marguerite* que nous avons placés plus haut, p. 107. Voyez p. 361, la note 25.

49. SVR LA GRAMMAIRE DE P. RAMVS, p. 192.

La première édition de cette grammaire est d'une extrême rareté. Dans son ouvrage intitulé : *La Grammaire et les Grammairiens du XVIe siècle*, M. Livet déclare ne l'avoir pas rencontrée

(p. 177, note). Un exemplaire de cette édition est cependant conservé à la Bibliothèque Impériale sous le n° X 1200. Ce volume, de format in-12, porte le titre suivant :

GRAMERE

A PARIS

De l'imprimerie d'Andre
Wechel,

1562.

Les vers de Jodelle ne s'y trouvent pas, mais on les lit en tête de l'édition dédiée à la reine mère et publiée en 1572, l'année du massacre de la Saint-Barthélemy, dont Ramus fut une des victimes. Lorsque, dans le dernier de ses vers, Jodelle donne à la grammaire de Ramus le nom de *Rameau d'or*, c'est par allusion au nom de son auteur. Joachim du Bellay a joué sur ce même nom d'une manière tout à fait analogue. Voyez ses *Œuures françoises*, tome II de notre édition, p. 564 et 565, notes 125 et 130.

50. SONNET SVR LES DIALOGVES D'HONNEVR DE I. BAPTISTE POSSEVIN, p. 192.

Ce sonnet se trouve au verso du troisième feuillet de l'ouvrage in-4° dont voici la description :

LES DIALOGVES
D'HONNEVR DE MESSIRE
IAN BAPTISTE POSSEVIN MAN
TOVAN, ESQVELZ EST AMPLEMENT DISCOVRV
& resolu de tous les poinctz de l'honneur,
entre toutes personnes :

Mis en François par Claude Gruget,
Parisien.

A Paris

Pour Ian Longis, Libraire.

1557.

Vis-à-vis du sonnet de Jodelle est une pièce de vers latins composée par lui sur le même sujet.

51. Ode svr la tradvction de Pavl Emile, *Faicte par Iean Regnard, Sieur de Miguetiere*, p. 193.

Cette ode se trouve en tête de l'ouvrage suivant :

LES

CINQ PREMIERS

liures de l'Hiſtoire Françoiſe

Tradvits en françois dv

Latin de Paul Æmile,

Par Ian Regnart Angevin.

A TRES HAVT ET PVISSANT

Seigneur, Monſeigneur Anne de Montmoranci, Per & Coneſtable de France.

A Paris,

De l'imprimerie de Michel Fezandat, au mont Sainct-Hilaire, à l'hoſtel d'Albret.

—

1556.

Le livre est in-folio. L'ode de notre poëte y est intitulée : *Eſtienne Iodelle, Pariſien, au peuple François.*

Le texte est le même que celui des éditions de Jodelle que nous avons suivies; il n'y a qu'une seule variante. Le vers suivant de la page 201 de notre édition,

Le premier & ſecond liure,

est ainsi imprimé en tête de cet ouvrage :

Le premier & le ſecond liure,

sans doute parce que Jodelle n'avait compté *premier* que pour deux syllabes et que Charles de la Mothe lui en donnait trois.

52. Svr le monophile d'Estienne Pasqvier, *Aduocat en la Cour de Parlement*, p. 203.

Le privilége du *Monophile* est du 10e novembre 1553, l'achevé

d'imprimer du 2e jour de janvier 1555. Les éditions de Charles de la Mothe ne présentent qu'une seule variante. Au lieu du vers :

Loing de la vertu se tenant,

qu'on y lit et qui est reproduit dans notre édition (p. 204), il y a dans l'édition originale :

Tous ses nourrissons enchaisnant.

53. Ode svr les singvlaritez de la France antarctiqve, d'André Thevet, *Cosmographe du Roy*, p. 206.

Cette pièce se trouve en tête du volume intitulé : *Les singularitez de la France antarctique nommee Amerique & de plusieurs terres & isles decouuertes de nostre temps, par F. André Theuet, cosmographe du Roy.* A Paris, 1558. 4° Elle y porte pour titre : *Estienne Iodelle, seigneur du Limodin, A M. Theuet, Ode.* Les vers :

Et nos magistrats honorables
Embrasser les choses louables,

(p. 208 de notre édition) y sont intervertis, ce qui du reste présente un sens fort acceptable.

54. Ode a Clavde Colet, svr le ix d'Amadis, p. 208.

Nicolas d'Herberay, seigneur des Essars, avait publié, de 1540 à 1548, la traduction des huit premiers livres; en 1553 parut, chez Vincent Sertenas, dans le format in-folio : *Le neufiesme liure d'Amadis de Gaule... reueu, corrigé & rendu en nostre vulgaire Françoys mieux que par cy-deuant par Claude Colet champenois.* C'est au commencement de ce volume que se trouve la pièce de Jodelle, qui y porte pour titre : *Ode d'Estienne Iodelle parisien à Cl. Colet Champenois.* Au lieu de ce vers (p. 209 de notre édition) :

Tachent de retrainer en France,

ainsi donné par Charles de la Mothe, on y lit:

Tachent de retramer en France,

qui est évidemment préférable. Charles de la Mothe faisait sans doute sa publication sur les manuscrits mêmes de Jodelle, et les imprimeurs auront transformé les trois jambages de l'*m* en deux lettres, un *i* et une *n*.

55. Les Discovrs de Ivles Cesar avant le passage dv Rvbicon. Av Roy, p. 215.

Ce poëme, adressé par Jodelle au roi Charles IX, dont l'auteur avait pu, comme il le fait remarquer (page 219), observer la « *pre-*

miere enfance », occupe dans notre édition 62 pages pleines, de 38 vers chacune, et se compose par conséquent d'environ 2,300 vers, et les lecteurs consciencieux, qui l'ont étudié jusqu'au bout, ne sont guère portés, il faut en convenir, à le trouver trop court. Nous n'en avons cependant qu'un fragment relativement peu étendu; non que Jodelle ne l'ait achevé, mais parce que Charles de la Mothe n'avait pu, à cequ'il dit, retrouver le manuscrit du texte complet, qui, d'après son estimation, devait « monter à dix mille vers pour le moins ». (Tome I, p. 6.)

56. *Au miniſtere vtile de ceux qui pour les Princes*, p. 236.

Ainsi dans les deux éditions, ce qui, pour nous, donne au vers un pied de trop; mais *vtile* n'y compte que pour deux syllabes; on serait fort autorisé du reste à imprimer *vtil*.

57. *Et de mains ſacrileges*, p. 237.

Ainsi dans la première édition; *des mains*, dans la seconde.

Un peu plus haut, dans la même page, on lit :

... & ſans parler des playes eſtrangeres.

Ici c'est la leçon de la seconde édition que nous avons suivie; la première donne : *de playes*.

58. *Au four, aux mains, aux dents*, p. 239.

Il y a dans la première édition :

Au four, au mains, aux dents...

avec *au* au singulier et *mains* au pluriel; et dans la seconde édition :

Au four, au mains, au dents.

Voyez la note suivante.

59. *Il vaut mieux renvoyer aux vrais tourmens leur vie*, p. 240.

Il y a encore ici dans la première édition *au vrais tourmens*, avec *au* au singulier, *vrais* et *tourmens* au pluriel. Ce genre de faute est fréquent à cette époque. Ce vers de la page 249 :

Aux ſaincts autels ſacrez, aux ſanglots, & aux larmes,

commence ainsi dans les deux éditions :

Au ſaincts autels.

Voyez la note précédente et la note 62.

60. *Et de meſmes deſſeins*, p. 241.

Les deux éditions donnent *de meſme deſſeins* avec *meſme* au

singulier et *desseins* au pluriel; on peut, presque indifféremment, imprimer dans ce passage, ou *de mesmes desseins*, comme nous l'avons mis, ou *de mesme dessein.*

61. *Puis de mesmes façons, mesmes mots, mesme estude,*

Mesme esbats & plaisirs, p. 244.

Ainsi dans les deux éditions, avec *mesme* au singulier, *esbats & plaisirs* au pluriel. Impossible, à cause de la mesure du vers, de mettre *mesme* au pluriel; faut-il, comme nous le croyons, laisser passer cette étrange irrégularité, ou doit-on imprimer au singulier *esbat & plaisir?*

62. *Qui aux chaisnes de fer les couronnes changeant*, p. 244.

Les deux éditions donnent encore ici *au* au singulier et *chaisnes* au pluriel. Voyez les notes 58 et 59.

63. *Dignes, & dignes faits, aduis, les rages, les folles*, p. 245.

Ce vers a ainsi un pied de trop dans les deux éditions. On sent du reste que tout le texte des *discours* est inconsistant et peu fixé; ici la correction est des plus faciles: il suffit de retrancher l'article avant *rages* ou avant *folles.*

64. *Mais il va de ce tant cher honneur,*
Que la vertu se fait de tous trauaux seigneur, p. 268.

Il y a dans la première édition : *mais qu'il va*, ce qui rend encore moins intelligible ce passage si embarrassé.

La première édition donne *refait* au lieu de *se fait;* mais l'errata corrige cette faute.

65. Tombeaux, p. 279.

Dans les deux éditions, plusieurs des pièces françaises réunies sous ce titre sont accompagnées d'épitaphes latines intéressantes pour la biographie des personnages célébrés par Jodelle; nous n'avons pas jugé à propos de les reproduire ici; mais nous ne manquerons pas de mettre à profit pour la table des personnages célébrés par Jodelle les nombreux renseignements qu'elles fournissent.

Outre les épitaphes latines traduites ici en français, Jodelle en avait composé d'autres qui n'ont point été recueillies dans ses œuvres. Piganiol de la Force rapporte dans sa *Description de Paris* (t. IV, p. 62) celle de Philippe de Chabot, qui se trouvait dans l'église des Célestins. Plusieurs des épitaphes françaises réunies ici avaient d'abord paru dans de petits recueils, consacrés à la mémoire

des personnes louées par Jodelle, et devenus aujourd'hui d'une extrême rareté. C'est ainsi, par exemple, que nous trouvons dans le *Tombeau de Gilles Bourdin*, Paris, 1570, in-4°, le sonnet que Jodelle lui a consacré (p. 286).

66. *Mais noſtre guerre en main tu as pris tout ainſi*, p. 293.

Ainsi dans l'édition in-4°. On a imprimé à tort dans la suivante : *en nom* au lieu d'*en main*

67. A Monsievr, p. 294.

Voyez ci-dessus, p. 363, la fin de la note 37.

68. A Monseignevr le Dvc, p. 294

Voyez ci-dessus, p. 363, la note 41.

69. Ode de la chasse, p. 297.

Ce petit poëme était de nature à intéresser Charles IX, qui avait pour la chasse une véritable passion, et qui écrivait lui-même sur la vénerie. On peut consulter sur ce point l'intéressante *introduction* de l'ouvrage intitulé: *Liure du Roy Charles. De la chaſſe du cerf. Publié pour la première fois, d'après le manuſcrit de la bibliothèque de l'Inſtitut*, par Henri Chevreul. Paris, Aubry, 1859, in-8°.

Charles de La Mothe nous prévient que cet ouvrage « n'eſt ici à moitié. » (Voyez tome I, p. 6.) Non-seulement il n'est pas terminé, mais il présente de nombreuses lacunes. Jodelle ne connaissait sans doute pas par lui-même tous les termes de la vénerie, et il comptait se renseigner auprès de quelqu'un de spécial, comme le fit Molière lorsqu'il demanda à M. de Soyecourt les mots du même genre qu'il plaça dans ses *Fâcheux*. La rédaction de ce poëme est souvent obscure et embarrassée. Les éditions s'accordent parfois de la manière la plus malheureuse pour reproduire des fautes évidentes. (Voyez les notes 71 et 72.)

70. *Parfaites pour mon trop ieune age*, p. 299.

C'est-à-dire : à cause de mon trop jeune âge. C'est le texte de la première édition, la seconde substitue *par* à *pour*, ce qui donne un faux sens.

71. *Pource que ſe trouuans formees*, p. 302.

Il y a *fermées* dans les deux éditions; mais c'est assurément une faute, ainsi que le prouve surabondamment ce passage du *Liure du Roy Charles* que nous transcrivons ici comme le meilleur et le plus sûr commentaire des vers de Jodelle: « Le cerf ne iecte ſes fu-

mees qu'en trois diuerfes fortes. Car l'on ne compte poinct celles qu'il faict durant le rut & l'Hyuer, à caufe qu'elles font desfaictes; la premiere eft en plateau, c'eft à dire que l'excrement qui fort de fon corps eft de la mefme forme d'vne bouze de vache, mais non de la couleur: car elle eft vn peu plus verte..... Trois femaines apres que le Cerf eft remply du viandis qu'il prend, & que fon boyau eft plus eftreffy à caufe de la graiffe, felon la forme dudict boyau il iecte fes fumées qui font en torches. Apres comme il a la chaleur plus grande dedans le corps, à caufe de la venaifon, elles fe féparent d'enfemble, & fortent formées & en crottes, comme font celles d'vne Cheure, mais plus groffes. » (Chapitre V. *Des fumées du cerf*, p. 17 et 18.)

72. *Soit que lors du Vautray lon face,*
Ou d'autres façons le difcours, p, 306.

On lit dans les deux éditions : *Ou d'autres façons de difcours*, ce qui ne donne point de sens satisfaisant.

73. *Se vient*, p. 312.

Ainsi dans la première édition: *Se voit*, dans la seconde.

74. *Ou de plufieurs chofes cogneuë*, p. 314.

Les deux éditions donnent *cogneuë* au singulier; la rime le demande ainsi; mais le sens le veut au pluriel.

75. Appendice, p. 327.

Cet appendice, résultat de mes recherches, très-heureusement secondées par les indications que je dois à l'infatigable obligeance de M. Tricotel, se compose: 1° de trois pièces qui se trouvent quelquefois à la fin de la deuxième édition des *Œuures* de Jodelle, et que nous décrivons plus au long dans la note suivante; 2° d'éloges en vers et de divers autres opuscules recueillis dans des ouvrages imprimés; 3° de pièces attribuées à Jodelle, recueillies dans des manuscrits et restées jusqu'ici inédites. Ne négligeons point de rappeler, en terminant cette note, que pour compléter les *Œuures* du poëte il importe de reprendre à la fin de la notice de Charles de La Mothe (tome I, p. 8 et 9), l'excellent sonnet dans lequel Jodelle mourant, se rappelant fort à propos son Plutarque, enchâsse le mot célèbre d'Anaxagore à Périclès.

76. Ode av comte d'Alcinois svr ses cantiqves dv premier advenement de Iesus Christ, p. 327.

Cette pièce, et les deux qui la suivent, font partie d'un cahier additionnel fort rare formant les feuillets 289-298 de l'édition de 1583. (Voyez t. I, p. 310, de notre édition.) Ce cahier, signalé par Brunet

dans son *Manuel du Libraire*, manque la plupart du temps ; il se trouve néanmoins dans l'exemplaire de la Réserve de la Bibliothèque impériale et dans celui de la Bibliothèque Sainte-Geneviève qui porte le n° 1139, et qui est conservé parmi les manuscrits. Les trois pièces de vers reproduites pages 327-334 occupent les feuillets 289-292 de ce cahier; on trouve au feuillet 293 : *Ad. Claud. Kerquifinanum, Steph. Iodelii, in fuas miferias Elegia;* et au feuillet 295 : *Vers funebres de Th. A. d'Aubigné, Gentilhomme Xantongois. Sur la mort d'Eftienne Iodelle Parifien Prince des Poëtes Tragiques... Ode.* Ces deux dernières pièces, que nous n'avions pas à reproduire ici, nous ont servi comme documents pour la vie de Jodelle. Voyez la *Biographie* en tête du tome I.

77. SVR LES PESCHERIES, BERGERIES ET EGLOGVES DE CHASSE DE CLAVDE BINET, p. 334.

Claude Binet n'a point publié d'ouvrage ainsi intitulé, mais il a réuni plusieurs de ses pièces de vers à la suite d'une édition in-12 des *Œuures* de la Péruse, qu'il a dédiée le « Premier iour de Ianuier 1573 » à « René de Voier, Viconte de Paulmy & de la Roche Ianes », et dont voici le titre :

LES
OEVVRES
DE I. DE LA
PERVSE
Auec quelques autres
diuerfes Poëfies de
Cl. Binet
B.
1573
A PARIS.
Par Nicolas Bonfons
demeurant rue S. Iaques, à la Charité.

Les diverses poésies de Claude Binet ne sont point précédées, dans ce volume, de la pièce de vers de Jodelle, mais le titre qu'elle porte s'y appliquerait fort bien. En effet on y trouve : *Vœu d'vn berger à la deeffe Venus* (fol. 143 v°). *Vœu d'vn marinier ou pefcheur au Dieu Neptune* (fol. 144 v°). *Chant foreftier, ou le Chaffeur. Au Seign. Amadis Iamin.*

Dictynne, dont il est question au premier vers de ce sonnet, est une nymphe de Diane dont le nom, à cette époque, a souvent désigné la maréchale de Retz. Voyez ci-après la fin de la note 89.

78. Estienne Iodelle, Parifien (A Olivier de Magny). Ode, p. 334.

Cette ode, et les deux pièces qui la suivent, se trouvent dans un petit volume in-8° publié en 1553, et plusieurs fois réimprimé, notamment en 1573; voici le titre exact de la première édition :

LES AMOVRS
D'OLIVIER DE
MAGNY QVERCINOIS,
ET QVELQVES ODES DE LVY.

Emſemble (sic)
Vn recueil d'aucunes œuures de Monſieur Salel
Abbé de ſaint Cheron, non encore veues.

Auec priuilege du Roy

A PARIS

Par Eſtienne Groulleau Libraire, demeurant
en la rue Neuue noſtre Dame à l'enſei-
gne ſaint Iean Baptiſte,

1553.

Le *Diſtique meſuré*, qui vient en second rang, a déjà été publié par nous à la place qu'il occupait dans l'édition de Ch. de Lamothe. (Voyez ci-dessus, page 364, la fin de la note 47.) Mais nous le reproduisons ici avec son véritable titre. Pasquier avait pour cette pièce une admiration qui ne laisse pas de nous surprendre. Voici comme il s'exprime à ce sujet dans le douzième chapitre du septième livre de ses *Recherches de la France*, intitulé: *Que noſtre langue eſt capable des vers meſurez tels que les Grecs & Romains:* « Cela a eſté autresfois attenté par les noſtres, & peut eſtre non mal à propos. Le premier qui l'entreprit fut Eſtienne Iodelle en ce diſtique qu'il miſt en l'an mil cinq cens cinquante trois, ſur les œuures Poetiques d'Oliuier de Maigny. »

Ici il reproduit le texte du distique et reprend : « Voila le premier coup d'eſſay qui fut fait en vers rapportez, lequel eſt vrayment vn petit chef-d'œuure. »

79. A la memoire (de Salel), p. 337.

Ce huitain est imprimé au verso du onzième feuillet d'un volume in-12 intitulé :

Les XXIIII.
LIVRES DE
L'ILIADE D'HO-
MERE, PRINCE
des Poetes Grecs.
Traduicts du Grec en vers Faançois (*sic*).
LES XI PREMIERS PAR
M. HVGVES SALEL, *Abbé*
de Sainct Cheron.
ET
LES XIII DERNIERS PAR
AMADIS IAMYN, SECRETAIRE DE LA
chambre du Roy : tous les XXIIII. *re-*
ueuz & corrigez par ledit
AM. IAMYN.
AVEC
Les trois premiers Liures de
l'Odissee d'Homere.
Plus vne table bien ample sur l'Iliade d'Homere.
A PARIS
Chez ABEL L'ANGELIER, au premier
pillier de la grand'salle du Palais
M. D. XCIX.
Auec priuilege du Roy.

Il y a bien au sixième vers *deuin sçauoir*, qu'on serait assez tenté de remplacer par *diuin sçauoir*, mais qui offre cependant un sens acceptable à la rigueur.

80. (EPITAPHE DE CLEMENT MAROT), p. 338.

Goujet s'exprime ainsi dans l'article qu'il consacre à Clément Marot, mort en 1544 : « Jodelle lui fit cette épitaphe dans le goût de son siècle. » (*Bibliothèque françoise*, tome XI, p. 50.) Puis il donne les vers que nous avons recueillis.

81. (A IEAN DE VOYER, VICONTE DE PAVLMY). *Par Dialogisme du Genie & du Passant*. SONET, p. 338.

Cette pièce se trouve à la page 27 d'un volume in-4° contenant

42 pages et un feuillet non chiffré. Cette rare plaquette est conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal sous le n° 9098 des *Belles-Lettres*. En voici le titre complet :

LE TVMBEAV DE
TRES-HAVLT ET PVISSANT SEIGNEVR, MESSIRE IEAN DE VOYER CHEVALIER DE L'ORDRE DV ROY, ET GENTIL-HOMME ORDINAIRE DE SA CHAMBRE, VICONTE DE PAVLMY ET
de la Roche de Gennes, Seigneur d'Argenson, la Bailloliere, Le Plessis, Chastres, &c.

EN PLVSIEVRS LANGVES.

LVTETIAE, M.D.LXXI.

Apud Ioannem Bene-natum.

Jean de Voyer est mort le 10 mars 1571, à soixante-seize ans.

82. (A I. DV BELLAY. SONNET), p. 339.

Cette pièce se trouve à la page 11 de *La Chasse de la beste romaine... par George Thomson...* Geneve, Ph. Albert, 1611, in-8°. L'auteur dit en parlant de Rome : « Iodelle l'a nayfuement pourtraite en ces vers. » Puis il donne immédiatement, sans aucun titre, le sonnet que nous avons reproduit. Si ce sonnet est réellement de Jodelle, on doit le considérer comme ayant été inspiré par la publication de l'ouvrage de Joachim du Bellay, intitulé : *Les Antiquitez de Rome contenant vne generale description de sa grandeur & comme vne deploration de sa ruine*, dont le premier livre, le seul qui ait paru, est de 1558. Voyez *Œuures françoises de Ioachim Du Bellay*, tome II de notre édition, p. 263.

83. DE TH. DE BESZE, FAISANT L'AMOVR, p. 339.

Ce huitain est tiré du manuscrit 1662 du fonds français de la Bibliothèque impériale, manuscrit dont voici la désignation : « Recueil de poésies satiriques sur Henri III et son époque. Papier. XVIe siècle. Anc. 7652 33, Colbert, 2220. » (*Catalogue des manuscrits français*, tome I, p. 281.)

Les vers sur Théodore de Bèze se trouvent au folio 27 de ce *Recueil*, dont ils forment le n° 65. Le manuscrit 1662 renferme plu-

sieurs autres pièces attribuées également à Jodelle. Le *Catalogue* décrit ainsi deux articles qui précèdent les vers sur Bèze :

33. « Cinq sonnets tirés de la Priapée de E. Jodelle. » (Fol. 20.)

34. Trois « Sonnets vilains dudict Jodelle. » (Fol. 22.)

Le sujet de ces trois derniers sonnets est indiqué de la sorte dans le manuscrit : « Contre vne garse qui l'auoit poiuray. » Nous n'avons reproduit aucune de ces huit pièces fort libres, assez obscures, très-médiocres, et qui d'ailleurs n'appartiennent pas incontestablement au poëte dont nous publions les œuvres. Voyez les deux notes suivantes pour les autres pièces de Jodelle comprises dans le manuscrit 1662, sous les nos 89, 97 et 98.

84. Sonnet de la fidelité des Hvgvenots, p. 340.

Ce sonnet se trouve au verso du folio 31 du manuscrit décrit dans la note précédente; il en forme le no 89. Il continue fort naturellement les pièces dirigées *contre les ministres de la nouuelle opinion.* Voyez ci-dessus, page 133. Au troisième vers il y a dans le manuscrit *leur personne* au lieu de *sa personne,* et au dernier vers *ces fidelles* au lieu de *ses fidelles.*

85. Sonnet svr les beavtez d'vne garse, p. 340.

Le folio 33 du manuscrit 1662, décrit dans l'avant dernière note, commence par trois pièces intitulées :

96. *Sonnet de Passerat sur les beautez d'vne garse.*

97. *Sonnet sur les beautez d'vne autre, par Iodelle.*

98. *Autre par ledict Iodelle.*

Nous avons rejeté la pièce 97 par les mêmes motifs qui nous ont empèché d'admettre les huit sonnets dont nous parlons dans la note 83. Nous avons reproduit au contraire la pièce 98, plus supportable que les autres, et qui donnera du moins une idée, fort adoucie il est vrai, des pièces que nous n'avons pas cru devoir publier. A l'avant-dernier vers le manuscrit donne *se moquant* au lieu de *se moqua.*

86. Ce qvi fvt chanté av Lovvre povr la bande de Flore et Phœbvs. Chant de Pan, p. 341.

Ces vers sont tirés du manuscrit 1663 du fonds français de la Bibliothèque impériale ainsi désigné à la page 283 du tome I du *Catalogue des manuscrits français* : « Recueil de poësies françaises et latines. Papier. XVIe siècle. Anc. 7652³³A, Colbert, 2205. »

On les trouve au folio 32 de ce manuscrit. En regard on a écrit d'abord le nom de Ronsard, qui a été effacé et remplacé de la même main par celui de Jodelle.

A la page 342, dans le vingt-deuxième vers :

Elle vouloit execrant *voz malheurs.*

il y avait d'abord *exerçant*, qui a été remplacé par la leçon que nous avons adoptée. Nous avons déjà remarqué une confusion du même genre. (Voyez ci-dessus, p. 364, note 45.)

87. Chant de Venvs povr l'entree des tenans a l'hostel de Gvyse, p. 343.

Cette pièce se trouve au folio 32 du manuscrit décrit dans la note précédente; elle y est attribuée à Jodelle.

88. Sonnet, p. 344.

On lit ces vers au folio 73 du manuscrit décrit dans la note 86. Ils portent le nom de Jodelle. Ce sonnet paraît faire partie des premières pièces des *Amours*. (Voyez ci-dessus note 1, p. 353 et 354.) La leçon primitive du vers 8 était :

M'a l'arc, m'a le brafier, m'a la retz qui me fafche.

Le dernier mot, *fafche*, a été postérieurement effacé et remplacé par *laffe* déjà préférable, mais auquel nous avons cru devoir substituer *lace* qui donne un sens meilleur et parfaitement analogue à celui que présentent ces vers du VIIIe sonnet de la page 5 :

C'eft le Feu, c'eft le Nœu, qui lie ainfi mon ame.

. . . .

Voila le Feu, le Nœu, qui me brufle & eftraint.

On lit au folio 112 du même manuscrit 1663, qui nous a fourni ce *Sonnet*, un quatrain traduit du grec, publié dans l'ouvrage de Delort, intitulé : *Mes voyages aux environs de Paris* (T. II, p. 310), avec cette mention qu'il est extrait d'un « manuscrit du XVIe siècle où l'on trouve plusieurs pièces inédites de Jodelle. » Une telle remarque ne suffit pas pour prouver que ce poëte en soit l'auteur. M. Blanchemain n'a pas hésité à faire figurer ce quatrain dans les *Œuvres inédites* de Ronsard (T. VIII, p. 132), mais il n'a pas indiqué les motifs qui l'y ont déterminé.

89. Stances svr le depart de madame la mareschalle de Retz, p. 345.

Ces vers sont adressés à Claude Catherine de Clermont, dame de Dampierre, épouse en secondes noces de Jean, baron d'Annebaut, de Retz et de la Hunaudaye (voyez la fin de la note 1, p. 354), laquelle eut de son époux la baronnie de Retz et la porta en mariage, le 4 septembre 1565, à Albert de Gondi, qui devint maréchal de France à la mort de Tavannes, le 6 juillet 1573, c'est-à-dire dans le mois même du décès de Jodelle.

Ces stances occupent les feuillets 2-4 d'un volume in-4° de 149 feuillets qui faisait jadis partie des collections des Célestins de Paris, et qui appartient actuellement à la Bibliothèque impériale

où il porte, parmi les manuscrits français, le nº 25, 455. Les feuillets 2-107 et 120-133 de ce manuscrit sont remplis de poésies françaises ou italiennes fort élégamment copiées, avec titres et initiales en or ou en couleur. La plupart des pièces ainsi écrites sont consacrées à la louange de la maréchale et de son époux.

On lit au bas du recto du second feuillet, en tête duquel commencent les *Stances* que nous avons reproduites : « Ces vers ſont compoſés par Jodelle et ſont imprimés. » Nous avons tenté vainement de vérifier l'exactitude de cette assertion.

Le nom de *Diãynne* qui paraît dans le quatrième vers de ces stances appartient à une nymphe de Diane, mais il servait très-fréquemment à désigner d'une manière poétique la maréchale de Retz; les vers suivants, tirés d'une autre pièce du manuscrit que nous venons de décrire, ne laisseront subsister aucun doute à cet égard :

LES DICTYNNES,

Eſtrenes à Madame la Mareſchalle.

Diãynne aux blons cheueux, la Nymphe plus ſidelle
Que Diane eut iamais aux courſes des foreſts,
D'elle meſme inuenta les pentes & les reths
Beau & digne ſubget d'vne Dame ſi belle.

. . . .

Vne plus belle Nymphe, & plus belle Diãynne
Tient maintenant ſa place aux terres des Françoys.

Les trois mots entre crochets [*à leurs yeux*] qui se trouvent dans le dernier vers de la page 345 manquent dans le manuscrit; nous les avons suppléés, par conjecture, pour compléter le vers.

N'avions-nous point d'autres vers de Jodelle à extraire de ce manuscrit? La mention qui se trouve au bas des *Stances* que nous avons reproduites s'applique-t-elle à cette seule pièce ou à un certain nombre de celles qui la suivent? Ce sont là des questions assez délicates. Il est probable que quelques-unes des pièces que renferme ce volume sont encore de Jodelle; mais lesquelles choisir parmi ces acrostiches, ces lieux communs de banale galanterie trop insignifiants pour qu'on en puisse deviner l'auteur? Ce qu'il y a de certain du moins, c'est que le recueil n'appartient pas en son entier à Jodelle; ainsi je trouve au verso du feuillet 56 une pièce *Pour le Roy* qui s'adresse non à Charles IX, mais à *Henry de Valoys*, à son retour de Pologne, et qui ne peut par conséquent avoir été écrite par Jodelle, mort au mois de juillet 1573.

Le même volume renferme sept sonnets *Au Roy*, qui sont évidemment adressés à Charles IX et peuvent fort bien être l'œuvre de Jodelle. Comme d'ailleurs rien ne le prouve, nous ne les avons

pas placés dans l'*Appendice*, nous donnerons seulement ici, comme échantillon, le suivant (feuillet 24 r°), qui est d'une tournure assez vive et qui, par les termes de vénerie qui y abondent, rappelle l'*Ode de la chaſſe*, réimprimée aux pages 297-321 du présent volume.

Quand ie voy l'exercice honneſte de la Chaſſe,
Sans fin (SIRE) *enflammer tout genereux deſir,*
En eſtrenes ie veulx pour toy ce vœu choiſir
Qu'autre chaſſe par toy ceſt an noueau ſe faſſe.
Tant d'ennemis ouuerts & couuerts qui d'audace
Viandent tes beaux champs, oſans bien ſe ſaiſir
De tes forts, puiſſent tous ſur terre en fin geſir
En rendant les abois en mainte & mainte place.
Ruſés chercher de iour leur repoſee ils vont;
Pour nuyſance la nuiᵭ touſiours ſur piedʒ ilʒ ſont;
Fay bien iuger le temps, fay leur nuiᵭ bien deſfaire.
Briſant ſouuent, fay les rembuſcher, détourner,
Lancer, ſuyure, eſmeuter, bien courre, & maumener
Pour maint Trophee enfin de leurs Maſſacres faire.

90. (SATIRE CONTRE LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL), p. 348.

Cette pièce n'est pas inédite; M. Tricotel l'a fait paraître l'année dernière dans *l'Amateur d'autographes* (nos 177 et 178, 1er et 16 mai, p. 131 et suivantes). On la trouve dans deux manuscrits du fonds français de la Bibliothèque impériale (n° 3282, feuillet 118 verso et 22,565, feuillet 24 recto). M. Tricotel établit ainsi que cette pièce a Jodelle pour auteur : « Le titre de la satire est ainsi conçu dans le premier manuscrit : *Traduᵭion du latin de E. J.*

Vivit adhuc, patriæque rogos impune videbit
Quorum causa fuit, vanus inersque senex.

Et dans le second : *Du latin par luy meſmes*. Or les initiales E. J. sont bien celles de Jodelle et ne peuvent s'appliquer à aucun autre poëte; ce qui démontrerait encore plus cette attribution si cela était nécessaire, serait le fait suivant que le recto du même feuillet du manuscrit (Ms. 3282) contient la transcription d'un sonnet également signé E. J. qui commence par ce vers :

Ne les a lon donc peu deſcouurir au moins ceus

et ce sonnet fait partie des *Œuures de Jodelle*. » (Voyez t. II, p. 147 de notre édition.)

M. Tricotel, il est vrai, a vainement cherché la pièce latine de Jodelle, mais cela ne prouve rien contre l'attribution de la pièce française. Nous avons, à l'exemple du premier éditeur, suivi le texte

du manuscrit 3282. L'autre présente quelques variantes peu importantes ; le vers 4 s'y lit ainsi :

Nostre ruyne & le tourment.

Au vers 10 il y a *masquée prudence* au lieu de *masque de prudence;* p. 349, au vers 2, *plus* remplace *mieus*, au vers 14 *car c'est* est substitué à *c'est, c'est;* p. 350, au vers 8, *on blasmera* remplace *l'on dannera*; enfin le dernier vers de la pièce se trouve sous cette forme, peut-être préférable :

Tousiours à ce mot : l'Hospital.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

Pages.

LES AMOVRS D'ESTIENNE IODELLE PARISIEN.

Tombeavx.

Sonnets.

Appendice.

FIN DE LA TABLE.

Achevé d'imprimer

LE VINGT-CINQ JUIN MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS.